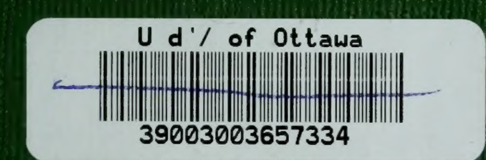



N

L'Eau Vive





L'Eau Vive



Par

A. E. W. Mason



Paris
Nelson, Éditeurs
189, rue Saint-Jacques
Londres, Édimbourg et New-York



TABLE

L'EAU VIVE

CHAPITRE PREMIER

MADAME THESIGER EST CHEZ ELLE

LE rapide de Genève s'ébranla et quitta la gare de Lyon. Pendant quelques minutes les lumières de la banlieue parisienne défilèrent devant les portières, puis subitement le train plongea dans la nuit. Les cahots et les heurts se confondirent en un battement régulier et coordonné ; les grincements des roues et la vibration des boiseries se fondirent en un bourdonnement continu. Madame Thesiger dormait déjà dans la couchette supérieure de son compartiment. Le bruit d'un train n'était point fait pour la troubler. A la vérité le wagon-lit d'un rapide continental était l'intérieur le plus familier qu'eût possédé Mme Thesiger depuis plus d'années qu'elle n'eût consenti à l'avouer. Elle passait sa vie dans les hôtels ayant sa fille comme compagne effacée. Après un hiver à Vienne ou à Rome, le printemps la retrouvait à Venise ou à Constantinople, elle passait le mois de juin à Paris,

juillet et août sur les plages, septembre à Aix, l'automne la ramenait à Paris. Mais elle en revenait toujours au wagon-lit. Là elle trouvait la seule chambre familière, toujours prête à la recevoir ; et quoique le paysage, vu des portières, variât à l'infini, c'était la seule chambre où elle retrouvait la même apparence, le même espace restreint, le même ameublement — la seule pièce où, dès l'instant qu'elle y pénétrait, elle se sentit parfaitement chez elle.

Pourtant, ce jour-là, elle s'éveilla avant qu'il ne fît jour. Un bruit très léger en comparaison du tapage occasionné par le train, mais distinct et très rapproché, lui fit comprendre sur-le-champ ce qui l'avait réveillée. Quelqu'un remuait avec précaution dans le compartiment—sa fille. C'était tout. Mais Mme Thesiger resta sans mouvement, et, comme parfois cela lui arrivait, une angoisse soudaine lui serra le cœur. Elle entendait au-dessous d'elle la jeune fille, qui s'habillait sans bruit, prenant grand soin d'atténuer le frou-frou de ses vêtements, le souffle même de sa respiration.

— Que sait-elle au juste ? se demandait Mme Thesiger ; et dans l'angoisse qui l'étreignait, elle n'osait formuler une réponse.

Le bruissement des jupes cessa : un « clic » se fit entendre, et par la vitre subitement découverte la lueur encore indécise de l'aube pénétra dans le wagon. On avait levé le store. Il était deux heures du matin, on était en juillet et le jour commençait à poindre. Bientôt la lumière s'accusa et la tête

et le buste d'une jeune fille se profilèrent sur la portière. De la place qu'occupait Mme Thesiger la silhouette de la jeune fille semblait aussi sombre qu'un ancien daguerréotype, dont elle avait d'ailleurs la gravité et l'immobilité.

— Jusqu'à quel point peut-elle savoir ?

La question revenait avec persistance dans les pensées de la mère. Du coin sombre où elle reposait sa tête, elle fixait sa fille espérant que le plein jour lui révèlerait la réponse à cette question obsédante ; mais elle ne découvrit rien sur cette figure calme et sérieuse, même lorsque chaque trait lui fut révélé par la lumière claire et vive du jour. Car la physionomie qu'elle avait sous les yeux était celle d'une personne vivant renfermée en elle-même, édifiant ses rêves comme un enfant qui bâtit sur le sable, ne prêtant que peu d'attention à ce qui passe autour d'elle.

Et Mme Thesiger n'avait la clef d'aucun des rêves dans lesquels sa fille s'était volontairement retirée et au moyen desquels elle avait pu garder sa fraîcheur et sa naïveté dans un milieu où la fraîcheur se flétrit vite et où la naïveté disparaît promptement.

Sylvia Thesiger avait dix-sept ans, mais sa mère l'habillait de façon à ce qu'on la crût plus jeune, et en plus, l'attifait comme une poupée ; et chose bien caractéristique, la jeune fille acceptait cela comme le reste sans se plaindre. Elle prévoyait la scène inutile qui eût suivi ses protestations, les clameurs contre son ingratitude, les

reproches pour son impertinence, et même très probablement l'ondée finale des larmes faciles, et sa dignité l'empêchait de la provoquer. Aussi laissait-elle sa mère l'habiller à sa guise, se retirant un peu plus profondément dans le réduit secret de ses rêves. Elle était assise maintenant ; regardant fixement par la fenêtre, les yeux levés, le regard fixé au loin d'une manière qui lui était devenue caractéristique. Et le cœur de Mme Thesiger fut dévoré d'envie devant la beauté de sa fille. Car Sylvia Thesiger était vraiment belle, d'une beauté plutôt fine que frappante. Depuis les tempes jusqu'à la rondeur du menton le contour de sa figure était d'un ovale parfait. Son front était large et bas, et ses cheveux, châtain foncé, étaient divisés eu deux bandeaux aux lourdes ondulations qui encadraient son fin visage, jusqu'aux oreilles ; par derrière ils étaient nattés et négligemment roulés sur la nuque. Ses grands yeux, d'une nuance gris-sombre, avaient un regard tranquille et scrutateur ; sa bouche était petite et provocante. A l'état de repos elle provoquait par la promesse d'un sourire séduisant qui, bien que rare, ne faisait que stimuler le désir de le voir de nouveau réapparaître sur les lèvres. Le sourire de Sylvia avait quelque chose d'hésitant comme si elle n'avait pas encore décidé si elle allait sourire ou non, mais quand elle avait pris sa décision, d'adorables fossettes se creusaient sur ses joues ; sa physionomie entière était comme transformée, et révélait toute la tendresse et la gaîté

de sa nature. Son teint etait pâle mais clair. De taille moyenne, elle était mince et souple sans aucune raideur. En dépit de tout cela, on ne remarquait pas tant qu'elle fut belle, mais on était frappé d'un certain air de pureté, d'un regard de Madone, d'une certitude que même dans le milieu où elle vivait, elle s'était gardée des souillures du monde.

Telle apparaissait Sylvia assise devant la fenêtre du wagon. Comme le train approchait d'Ambérieu, l'atmosphère s'éclaircit et le soleil mit la dernière touche à sa beauté, ainsi qu'aurait pu le faire une caméristе habile qui toucherait de rose les joues pâles, ferait briller les cheveux et saurait amener un sourire sur les lèvres. Sylvia se pencha un peu en avant comme pour souhaiter la bienvenue au soleil. Puis elle tourna la tête vers l'intérieur de la voiture et rencontra les yeux de sa mère rivés sur elle.

— Vous ne dormez plus ? dit-elle surprise.

— Non, mon enfant. Vous m'avez réveillée.

— J'en suis bien fâchée. J'ai fait le moins de bruit possible. Je ne pouvais plus dormir.

— Pourquoi ? et Mme Thesiger répéta la question avec insistance. Pourquoi ne pouviez-vous plus dormir ?

— Nous allons à Chamonix, répondit Sylvia, j'y ai songé toute la nuit, et bien que son sourire fût sincère les doutes de Mme Thesiger persistèrent. Elle resta un instant silencieuse, puis d'une manière un peu trop détachée pour être naturelle :

— Nous avons quitté Trouville hier bien vite, dit-elle, n'est ce pas ?

— Oui, répliqua Sylvia, en effet. Elle parlait comme si c'était la première fois que cette réflexion lui fût venue à l'esprit.

— Il faisait vraiment trop chaud à Trouville, dit Mme Thesiger ; et de nouveau la conversation tomba. Mais la mère n'était pas encore rassurée. « Que sait-elle ? » se demanda-t-elle encore, sans pouvoir trouver une réponse à sa question. Elle se souleva un peu et appuyée sur son coude, tout en tapotant son oreiller, demanda négligemment :

— Sylvia, la dernière matinée que nous avons passée à Trouville vous lisiez un livre qui paraissait captiver toute votre attention.

— En effet, maman, répondit la jeune fille sans paraître désireuse de s'étendre davantage sur le sujet.

— Vous l'aviez apporté sur la plage. Sa lecture vous absorbait à un tel point que vous n'avez sans doute pas remarqué un couple bizarre se promenant sur les planches juste en face de nous. (Madame Thesiger se mit à rire et laissa retomber sa tête sur l'oreiller ; mais néanmoins, ne quitta pas des yeux la figure de sa fille.) Un homme, d'âge moyen, aux cheveux raides et grisonnants, la figure rigide et qui se tenait comme s'il avait avalé sa canne. Oh, je n'ai jamais rien vu d'aussi raide.

Sa voix trahit une amertume perceptible qui ne fit qu'augmenter tandis qu'elle continuait :

— Il y avait avec lui une vieille femme tout aussi affectée et aussi antédiluvienne. Mais vous ne les avez pas remarqués. Je n'ai jamais rien vu d'aussi ridicule que ce couple austère et provincial avec les habits à l'ancienne mode se promenait sur les planches de la plage au milieu du beau monde.

Et Mme Thesiger se mit à rire, en se les rappelant...

— Ils devaient arriver de province. Je me les imagine habitant un château sur une colline, dominant quelque village minuscule en — où le placerais-je bien, ce château ? Elle hésita un peu, puis avec une sorte de bravade elle lança résolument — en Provence.

Le nom cependant n'avait évidemment aucune signification pour Sylvia, et Mme Thesiger sentit s'évanouir ses inquiétudes.

— Mais vous ne les avez pas vus, répéta-t-elle en riant.

— Mais si, dit Sylvia, et sa réponse fit reprendre à Mme Thesiger sa position accoudée. « Il me sembla que la vieille dame devait être quelque grande dame d'autrefois. L'homme s'inclina devant vous et... »

Elle s'arrêta court, mais sa mère finit la phrase sans chercher à cacher son ressentiment.

— Et la grande dame ne me salua pas, mais me toisa de l'air particulier aux grandes dames. Oui, j'avais fait la connaissance de l'homme — un jour — à Paris ; et elle se laissa retomber sur l'oreiller

sans toutefois perdre de vue la figure de sa fille. Mais Sylvia ne montrait ni curiosité ni chagrin. Ce n'était pas la première fois qu'elle remarquait que lorsqu'on rencontrait sa mère les hommes s'inclinaient alors que les femmes affectaient de ne rien voir. Elle en était venue à ne pas s'attendre à autre chose. Elle prit son livre qu'elle avait laissé sur la couchette et l'ouvrit.

Mme Thesiger était satisfaite, Sylvia, évidemment, n'avait nullement relié la rencontre de ce couple suranné avec leur départ précipité de Trouville, un bon mois avant la fin de la saison. Elle tomba dans une profonde rêverie, se demandant ce qui avait bien pu amener M. de Camours et sa mère sur cette plage, au milieu de ce brillant essaim de femmes fardées. Elle se mit à rire de nouveau au souvenir de leur aspect si étrange, et ses pensées la ramenèrent vingt années en arrière, à l'époque où elle était la femme de ce même M. de Camours et habitait le château qui commande le village de Provence, où la mère de M. de Camours l'avait surveillée avec une jalousie incessante. Beaucoup de choses s'étaient passées depuis lors. La surveillance de Mme de Camours avait porté ses fruits. On avait obtenu du Pape la nullité du mariage. Il s'était passé beaucoup de choses en vérité. Même après vingt ans, le souvenir de la vie étroite qu'elle avait menée dans le château provençal était resté vivant et Mme Thesiger étouffa un bâillement ; puis elle se mit à rire. Monsieur de Camours et sa mère

avaient toujours eu le don de faire bâiller les gens.

— Alors vous êtes heureuse d'aller à Chamonix, Sylvia — si heureuse que vous n'en pouviez dormir ?

— Oui.

Cette joie semblait un peu inexplicable à Mme Thesiger, mais Sylvia était toujours pour elle une enfant incompréhensible. Elle se retourna vers la cloison et se rendormit.

La raison que Sylvia avait donnée était pourtant la vraie. Chamonix, c'était la grande chaîne du Mont-Blanc, et Sylvia Thesiger avait dans le sang la passion des montagnes. La première apparition de leurs neiges lointaines avait remué tout son être comme aucune autre émotion ne l'avait agité auparavant ; de sorte qu'elle en était arrivée à considérer comme autant de points de repère de son existence les différentes fois qu'elle avait vu les montagnes. Le matin où, des fenêtres de l'hôtel à Glion, elle avait vu pour la première fois les deux cimes jumelles de la Dent du Midi pointant leurs sommets argentés au-dessus d'un coin bleu du lac de Genève, était pour elle une date mémorable. Déjà une fois, c'était en hiver, comme le rapide de Rome s'arrêtait à trois heures du matin à l'extrémité italienne du tunnel du Mont-Cenis, elle avait soulevé avec précaution le store de droite du wagon-lit, et elle avait eu la vision d'une grande muraille de montagnes se dressant dans le clair de lune d'une nuit de gel, depuis les énormes

contreforts de rochers noirs jusqu'aux délicats pinacles de glace s'élevant à des milles au delà dans un ciel bleu et sans nuages. De grosses larmes lui étaient montées aux yeux cette nuit-là dans sa muette contemplation ; tant le tumulte de vagues désirs l'avait assaillie et transportée. Elle avait conscience d'obscures pensées incomprises la remuant au plus profond de son être ; et toute son âme était attirée vers ces aiguilles brillantes comme vers des aimants enchantés. Depuis ce moment-là Sylvia, pendant les semaines qui s'étaient écoulées, n'avait eu qu'un désir, revivre ces quelques instants inoubliables. Elle priait de tout son cœur demandant que l'itinéraire annuel de sa mère la ramenât dans ces lieux sans que la brume ou la pluie ne vinssent troubler la clarté de la nuit. Maintenant elle se tenait assise à la fenêtre ne pensant plus ni à Trouville ni à leur départ précipité ; car chaque tour de roue la rapprochait de Chamonix. Elle ouvrit le livre qui reposait sur ses genoux — ce livre qui l'intéressait si fort quand M. de Camours et sa mère avaient passé près d'elle. C'était un volume de *l'Alpine Journal,* datant de plus de vingt ans. Elle ne pouvait l'ouvrir sans que son regard ne fût attiré par quelque première ascension d'une cime inexplorée. C'est précisément un de ces récits qui la captivait en ce moment. Elle était complètement absorbée quoique de temps à autre, un léger nuage vint rider son front. Quelque chose l'agaçait et une fois elle s'exclama à demi-voix :

« Oh, que je voudrais qu'il fût moins drôle ! » L'auteur était, en effet, porté à plaisanter, et cela d'autant plus, pensait-elle, que la narration était le plus palpitante. Elle lisait l'histoire de la première ascension d'une Aiguille dans le voisinage de Chamonix, ascension que les guides avaient décrétée impossible et qu'un groupe d'amateurs avaient finalement accomplie. En dépit du style badin, Sylvia Thesiger était profondément troublée. Elle portait envie aux trois hommes qui avaient fait cette ascension, envie à leur courage, à leur camaraderie, à leurs bivouacs au grand air auprès des feux allumés sur quelque rocher plat, élevé au-dessus des neiges. Mais ce qui touchait le plus son imagination, c'était le chef de cette expédition, l'homme qui tantôt seul, tantôt en compagnie, s'y était repris à seize fois pour conquérir le pic. Elle semblait le voir sortir rayonnant des pages du volume — Gabriel Strood. Elle pouvait se figurer l'envergure de ses membres, de son activité, de son endurance. De plus, il avait un désavantage physique qui lui donnait un intérêt tout spécial à ses yeux, car ce désavantage aurait détourné la plupart des hommes du but qu'il poursuivait, et était par lui-même un inconvénient séreux. Gabriel Strood était sujet à une faiblesse dans les muscles de la cuisse ; malgré cela, il avait été pendant plusieurs années le premier de cette grande confrérie des Alpinistes. Sylvia, selon sa coutume, commença à se le dépeindre, à lui parler.

Elle se demanda s'il avait été heureux d'avoir atteint ce sommet, ou s'il ne devait pas en être plutôt triste — triste d'avoir perdu un intérêt si grand et si réel de sa vie. Elle jeta les yeux sur les autres pages du volume, mais ne réussit pas à trouver aucune autre mention de son nom. Elle se demanda si, ayant réussi cette ascension, il s'en était tenu là et n'en avait plus jamais tenté ; ou si, par hasard, il descendrait du train sur le quai à Chamonix. Puis la vitesse du rapide se ralentissant avant d'arriver à Annemasse, elle se souvint que l'exploit qu'elle venait de lire avait eu lieu plus de vingt ans auparavant.

CHAPITRE II

UN SUCCESSEUR DE STROOD

NON, Gabriel Strood n'était pas dans ce train, mais il s'y trouvait un de ses successeurs qui se rendait à Chamonix après quatre années d'absence dont il avait passé les deux dernières à Aden, dans les entrepôts de charbon, le dos tourné aux sables ocrés de l'Arabie... Et pendant ces deux années il n'avait eu au cœur qu'un désir, celui de revoir la Suisse et en vue de ce retour il avait pris soin de garder ses membres souples et nerveux en bonne condition.

Il quitta le train à Annemasse, et, traversant la voie pour se rendre au buffet, il prit place

à la table voisine de celle qu'occupaient Mme Thesiger et sa fille.

Il leur jeta un regard, eut vite fait de les classer et tout de suite désintéressé il regarda d'un autre côté. Pour lui, elles appartenaient à cette classe de femmes qui sont toujours en voyage, dont on ignore tout et qui, par conséquent, sont d'autant plus suspectes, qui sont sans famille, voltigeant d'hôtel en hôtel et qui savent attirer, pour une saison, les hommes d'âge moyen et expérimentés aussi bien que les hommes plus jeunes et peut-être, de temps à autre, une femme imprudente trompée par la coupe ultra-fashionable de leurs vêtements. Il donna à la mère plutôt quarante ans que trente, malgré tous les efforts que celle-ci faisait pour paraître plus près de vingt que de trente. Chayne ne put voir la figure de la fille, car elle tenait sa tête obstinément penchée sur un livre. Mais il la compara mentalement à une de ces grandes poupées que l'on voit à l'approche de Noël dans l'étalage des magasins de jouets. Depuis les délicats souliers mordorés jusqu'au large chapeau de tulle mauve, rien de ce qu'elle portait ne semblait fait pour elle. La robe de fillette avec ses garnitures de dentelles et de rubans aurait pu passer sur les planches de la plage, à Trouville ; ici, à Annemasse, son élégance excessive la rendait ridicule.

Chayne n'aurait plus autrement pensé à elle, mais comme il passait près de sa table en sortant du buffet, ses yeux tombèrent sur le livre qui avait

tant d'attraction pour elle. Il s'y trouvait une illustration qu'il connaissait de longue date. Elle lisait un ancien volume de *l'Alpine Journal.* Chayne se sentit intrigué par le contraste si marqué qui existait entre l'apparence enfantine de la jeune fille et l'attention absorbée qu'elle apportait à la lecture d'un sujet aussi abstrait que celui d'une aventure alpine.

Arrivé à la porte, il se retourna, Sylvia Thesiger avait levé la tête et le regardait. Leurs yeux se rencontrèrent et leurs regards se confondirent un moment.

Chayne, déjà étonné du choix du livre qu'elle lisait, tressaillit de surprise en découvrant la beauté douce et passive de la figure qui s'offrait à sa vue. Il s'attendait tout au plus à une fraîche édition de la joliesse usée et fiévreuse de la mère. Ce qu'il voyait maintenant était d'une nature absolument distincte. Il lui semblait qu'une amitié, une sympathie réelle jaillissait de ces yeux tranquilles et sombres, comme si la jeune fille eut compris d'instinct l'ardent enthousiasme qui l'animait au début de son congé. Sylvia, vivant comme elle le faisait, renfermée en elle-même, était toute portée à la naturelle adoration d'un héros. Grand, mince, le regard clair, les traits bien dessinés, suffisamment large d'épaules et étonnamment léger d'allure, Chayne avait attiré le regard de Sylvia dès son entrée au buffet. Elle avait surveillé tous ses mouvements à la dérobée, et secrètement sympathisé avec l'humeur joyeuse

que sa figure bronzée trahissait. Aucun doute ne s'élevait en son esprit au sujet de ce que cet homme avait l'intention de faire pendant ses vacances ; et comme leurs regards se croisaient maintenant, un sourire se dessina timidement sur ses lèvres. Soudain, elle se rappela où elle se trouvait, elle sentit qu'elle ne savait rien de celui qu'elle regardait ainsi, puis elle fut envahie par un sentiment de mortification, elle eut tout à coup conscience de l'élégance outrée de sa mise et elle pencha sa figure, subitement empourprée, sur les pages de son livre...

Chayne cependant oublia vite Sylvia Thesiger. Comme le train roulait vers le Fayet, il ne pensa qu'aux plans qu'il s'était tracés, aux nouvelles expéditions à entreprendre, à son ami John Lattery et au guide Michel Revailloud qui l'attendraient sur le quai de Chamonix. Depuis quatre ans il n'avait vu ni l'un ni l'autre. Le train électrique avait déjà emporté ses voyageurs au delà du Fayet. Les crêtes et les pics neigeux étaient en vue, le glacier tacheté des Bossons lançait une langue de glace bleue presque jusqu'au bord de la voie ferrée, et quelques minutes plus tard, le train s'arrêtait en gare de Chamonix.

Chayne sauta de wagon et tout de suite il éprouva une première déception. Michel Revailloud était bien là, sur le quai, exact au rendez-vous, mais c'était un Michel Revailloud qu'il avait peine à reconnaître, un Michel Revailloud extrêmement

vieilli. Le guide n'avait que cinquante-deux ans, mais pendant l'absence de Chayne, les fatigues de la vie avaient cruellement marqué leur empreinte sur son visage. Au lieu de cette taille droite, pleine d'activité que Chayne se rappelait si bien, il n'avait plus devant lui qu'un petit homme aux épaules tombantes, aux yeux cerclés de rouge, la face sillonnée de mille petites rides.

La joie qu'éprouvait Michel de revoir son ancien patron, lui rendit cependant, pour un instant, quelque apparence de sa vivacité d'autrefois et comme les deux hommes se serraient la main, il s'écria :

— Ah, monsieur, que je suis heureux de vous revoir ! Mais vous n'avez pas changé ! Non, vous n'avez pas changé du tout !

Sa voix laissait pourtant percer une nuance de regret. « Je voudrais bien pouvoir en dire autant de moi », semblait-il dire, et Chayne perçut ce regret comme s'il eût été prononcé. Mais il sembla n'avoir pas compris et commença vivement à exposer ses plans. Il y avait des pics familiers où l'on grimperait encore, de nouvelles expéditions à tenter.

— J'ai pensé que nous essaierions une nouvelle route pour gravir l'Aiguille sans Nom, dit-il.

Michel approuva, mais sans enthousiasme et sans que sa physionomie laissât voir cette lueur d'enthousiasme qu'allumait toujours autrefois la pensée de quelque nouvelle entreprise. De nouveau, Chayne ne voulut pas comprendre.

— J'ai de la chance de vous trouver ici, continua-

t-il avec animation. Je vous ai écrit si tard que c'est à peine si j'osais y compter.

Michel répondit avec un peu d'embarras :

— Je ne sors pas avec tout le monde, monsieur. J'espérais que peut-être un de mes anciens clients aurait besoin de moi, et j'attendais.

Chayne parcourut le quai d'un regard, y cherchant son ami.

— Et M. Lattery ? demanda-t-il.

La figure du guide s'éclaira.

— M. Lattery ? Est-ce qu'il vient aussi ? Ah ! c'est le retour du bon vieux temps !

— S'il vient ? Mais il est ici maintenant. Il m'a écrit de Zermatt qu'il m'attendrait ici à l'arrivée.

Revailloud secoua la tête.

— Il n'est pas à Chamonix, monsieur.

Pour la seconde fois de la matinée Chayne fut désappointé, il en eut comme froid au cœur. Il était arrivé espérant faire ascension sur ascension pendant les six semaines que durerait son congé. Et voilà que son guide avait vieilli, et que son ami, le compagnon de tant d'ascensions, de tant de bivouacs au-dessus de la ligne des neiges, venait à lui manquer.

— Peut-être y aura-t-il une lettre de lui chez Couttet, dit Chayne, et les deux hommes se rendirent à pied à l'hôtel par les rues de la ville. Ils n'y trouvèrent pas de lettre, mais un télégramme que Chayne s'empressa d'ouvrir.

— Oui, c'est de Lattery, dit-il, en courant à la signature. Puis il lut le télégramme et sa figure

s'assombrit. Lattery télégraphiait de Courmayeur, le village italien sur l'autre versant de la chaîne du Mont-Blanc : — Je pars à l'instant par le Col du Géant et le Col des Nantillons.

Le Col du Géant est la passe la plus fréquentée de la chaîne, et incontestablement la plus facile. Une fois son grand barrage de glace dépassé, le glacier conduit sans difficulté à l'hôtel Montanvers et à Chamonix. Mais le Col des Nantillons est une autre affaire. Ayant franchi la chute de glace, et n'étant plus qu'à deux heures du Montanvers, Lattery avait tourné à gauche et s'était dirigé sur la grande muraille de rochers éboulés qui forme le côté occidental de la vallée par laquelle s'étend le glacier du Géant. De cette muraille s'élancent les pics de la Dent au Requin, l'Aiguille du Plan, celle de la Blaitière, le Grépon et le Charmoz. Ça et là la crête s'affaisse entre les pics et l'une de ces dépressions, celle qui se trouve entre la Blaitière et l'Aiguille du Grépon, est le Col des Nantillons. L'idée de Lattery avait été de traverser cette passe et de descendre de l'autre côté de la grande muraille rocheuse, dans cette baie de glace qui fait face à Chamonix et qui est le glacier des Nantillons.

— Quand cette dépêche est-elle arrivée ? demanda Chayne, se tournant vers le portier, le télégramme dans sa main.

— Il y a trois jours.

L'expression de gravité qui recouvrait le visage de Chayne se changea en un air de détresse profonde. Lattery et son guide devaient avoir campé

une nuit, cela était certain ; et il était assez vraisemblable que la nuit les avait pris le second jour comme ils se trouvaient sur les rochers. Mais une troisième nuit, non ! C'était impossible. Lattery aurait dû arriver à Chamonix la veille, sans aucun doute. Il ne pouvait d'ailleurs s'être muni de provisions pour trois jours et trois nuits.

Chayne traduisit en français le télégramme et le lut à Michel Revailloud.

— Le Col des Nantillons, dit celui-ci avec un hochement de tête significatif, et Chayne vit dans les yeux du guide la crainte qu'il éprouvait lui-même.

— Il est possible, après tout, dit Michel, que monsieur Lattery ne soit pas parti.

— Dans ce cas, il nous eût adressé une autre dépêche.

— Oui, fit Michel, il a fait beau temps, pas de brouillard. Il eût été impossible à M. Lattery de s'égarer.

— Ce serait difficile sur le Glacier du Géant ; même par le brouillard, répliqua Chayne.

Michel Revailloud essaya de se raccrocher à quelque autre probabilité.

— Bien sûr, un léger accident, une entorse, par exemple, peut l'avoir retenu à la hutte du Col du Géant. On a vu de ces choses arriver. Il serait peut-être bon de télégraphier à Courmayeur.

— Vous avez raison, dit Chayne, et se rendant au bureau de télégraphe, il discutait plutôt pour se convaincre que pour persuader le guide. Ce que

vous dites est fort probable, il ne s'agit sans doute que d'un accident léger, une entorse. Mais comme ils attendaient à la porte du bureau après l'expédition de la dépêche, la crainte qui l'envahissait se fit jour de nouveau.

— Le col des Nantillons est un mauvais endroit, Michel, on ne peut se le dissimuler. Si Lattery s'était arrêté à la hutte, il aurait bien trouvé le moyen de nous faire parvenir un mot. Par un temps comme celui-ci la hutte doit être chaque nuit pleine d'excursionnistes. Tous les jours on vient de Courmayeur à Chamonix. Non ! Ce sont les roches plates de l'éboulis qui m'effrayent.

Michel continua lentement :

— Moi aussi, monsieur. Le Col des Nantillons est un mauvais endroit ; ce n'est ni une bonne route ni même un chemin rapide mais c'est un endroit toujours dangereux. Et pourtant je ne puis croire à un malheur. M. Lattery a toujours eu le pied sûr dans les rochers ; sur la glace c'est autre chose. Mais par le chemin qu'il a pris il est sur le rocher.

Il était clair que le doute avait pris possession de Michel, mais il semblait que Chayne ne pût se décider à le partager.

— Je crois que vous ferez bien de réunir tous les guides que vous pourrez trouver, Michel, dit-il. Le temps que nous mettrons à organiser une expédition de secours, nous aurons la réponse de Courmayeur.

Chayne s'en alla lentement vers l'hôtel. Toutes

les joyeuses espérances qui lui avaient fait paraître si court son voyage du matin, et avaient tenu devant ses yeux, pendant la brûlante traversée de la mer Rouge, la rafraîchissante vision des pics glacés, s'écroulaient et le laissaient désolé. Les pressentiments d'un désastre les avaient remplacés. Il attendit dans le jardin de l'hôtel, dans un endroit d'où il pouvait voir la porte et la petite rue qui y conduisait. Une heure se passa sans qu'arrivât aucun messager. Alors se rappelant qu'il pouvait avoir devant lui une tâche longue et pénible, il rentra déjeuner. Midi sonnait et la salle à manger était comble. On lui montra une place à une des longues tables, parmi les nouveaux arrivés, et il s'assit à côté de Sylvia Thesiger, sans la remarquer. Il l'entendit lui demander timidement le sel, et le lui passa sans se retourner, et quand il repoussa son siège et quitta la table, il n'avait pas la moindre idée de la personne qu'il avait eue pour voisine, ni de l'ombre de désappointement qui avait passé sur le visage de celle-ci. Ce ne fut que plus tard dans l'après-midi qu'on lui remit enfin l'enveloppe bleue ; il la déchira fébrilement et dévora d'un coup d'œil la réponse du propriétaire de l'hôtel de Courmayeur.

« Lattery parti depuis quatre jours avec un guide pour Col du Géant. »

Il était debout près de la porte de l'hôtel, et levant les yeux, il aperçut Michel Revailloud, avec une petite troupe de guides, descendant la rue et qui venait vers lui. Tous étaient munis du piolet

et quelques-uns portaient sur le des des havresacs et des cordages.

Michel Revailloud s'approcha et se mit à parler avec surexcitation.

— On l'a vu, monsieur. Ce doit être M. Lattery et son guide. Ils étaient deux.

Chayne l'interrompit vivement.

— En effet, ils étaient deux, dit-il, en montrant sa dépêche. Où les a-t-on vus ?

— Là-haut, monsieur, sur les rochers de la Blaitière. Approche-toi, Jules. Un jeune guide à la barbe brune se détacha du groupe, à l'appel de Revailloud. Il souleva son chapeau et raconta son histoire.

— J'étais avant-hier sur la mer de Glace, monsieur, ramenant des touristes du Jardin, et comme je passais par le moulin, j'aperçus deux hommes, très haut sur les rocs de la Blaitière. Cela m'étonna, car je n'avais encore jamais vu un être humain en cet endroit. Mais j'étais tout à fait sûr de mes yeux. Personne de ceux qui étaient avec moi n'a pu les distinguer, mais moi, je les ai vus, clairement vus. Ils étaient peut-être à deux cents pieds au-dessous de la crête entre la Blaitière et le Grépon et à gauche du Col.

— Quelle heure était-il ?

— Quatre heures du soir.

— Oui, se dit Chayne, l'histoire confirme le télégramme. Partis de bonne heure de Courmayeur, Lattery et son guide auront passé la nuit sur les rochers au pied de la Blaitière ; ils auront grimpé

tout le jour suivant, et à quatre heures ils se sont trouvés à deux cents pieds du sommet, à deux cents pieds du salut. La fatale glissade se sera produite quelque part dans cet espace de deux cents pieds, ou peut-être un rocher a-t-il roulé ?

— Pendant combien de temps les avez-vous suivis des yeux ? demanda-t-il au guide.

— Pendant quelques minutes seulement. Ma société voulait rentrer à Chamonix. Mais ils ne semblaient éprouver aucune difficulté, monsieur. Ils allaient bien.

Chayne hocha la tête à ces paroles d'espoir et tendit sa dépêche à Michel Revailloud.

— Avant-hier ils étaient sur les rochers de la Blaitière, dit-il ; à mon avis il faut remonter la Mer de Glace et les chercher au pied du précipice.

— Monsieur, j'ai huit guides avec moi et deux autres nous suivront tout à l'heure, quand ils seront rentrés. Par précaution nous pouvons en envoyer trois en haut de la Mer de Glace. Mais je ne pense pas que c'est là qu'ils trouveront monsieur Lattery.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que je me rappelle que monsieur Lattery est le premier qui ait franchi le passage du Col des Nantillons par l'est ; j'ai dans l'idée qu'il faut le chercher aujourd'hui sur le côté ouest de la passe, dans les crevasses du Glacier des Nantillons.

— Non, je ne le crois pas, s'écria Chayne.

Bien certainement le glacier des Nantillons était raide à certains endroits. Il y avait aussi les séracs,

ces grands blocs et ces aiguilles de glace entassés et vacillants, bien loin là-haut, où le glacier s'arrondit et s'arrête abruptement sur une muraille de rochers ; l'un d'eux pouvait avoir roulé. Mais Lattery et lui avaient si souvent monté et descendu ce glacier en allant au Charmoz, au Grépon ou au Plan. Il ne pouvait se faire à l'idée que son ami eût pu y éprouver un accident.

Malgré tout Michel s'en tenait à l'opinion qu'il avait émise.

— La partie la plus difficile de l'ascension était faite, soutenait-il. La pente la plus dure est au commencement même, sitôt que vous quittez le glacier ; il y a encore un moment très dur, à moitié chemin, lorsque vous descendez dans un goulet ; mais monsieur Lattery avait le pied sûr et étant parvenu si haut, je pense qu'avec son guide il aurait facilement escaladé le dernier roc.

Michel s'exprimait avec une certitude si absolue que même après avoir relu le télégramme, même après avoir entendu le récit de Jules, l'espoir renaissait dans le cœur de Chayne.

— Alors il peut être encore là-haut dans quelque anfractuosité. Il ne peut pas avoir glissé sur le glacier des Nantillons.

Mais Michel Revailloud ne partagea pas cet espoir.

— Il n'y a guère de neige cette année, dit-il. Les glaciers sont découverts comme je ne les ai jamais vus de ma vie. Partout c'est de la glace et encore de la glace. Monsieur Lattery n'avait qu'un

guide avec lui, et vous savez que sur la glace son pied était moins sûr. Je crains, monsieur, qu'il n'ait glissé sur le glacier des Nantillons.

— Et entraîné son guide avec lui ? s'écria Chayne.

Son cœur, plutôt que son bon sens, protestait contre cette supposition. Il eût cru déloyal de s'y ranger. On ne devait pas glisser des degrés taillés dans la glace sur le glacier des Nantillons. Cependant il se tourna vers la porte.

— C'est bon, dit-il. Envoyez trois guides remonter la Mer de Glace. Nous nous rendrons au glacier des Nantillons.

Il remonta à sa chambre, prit son piolet et une corde neuve portant la marque du club, un filet rouge courant dans un des torons, et descendit. Le bruit d'un accident s'était déjà répandu. Une foule de touristes, assemblés près de la porte, entourait le groupe des guides, les accablant de questions. Un ou deux s'adressant à Chayne lui demandèrent sur quel pic l'accident s'était produit. Il ne leur répondit pas, mais se retournant vers Michel Revailloud et oubliant pour un moment qu'il était à Chamonix, il poussa le cri bien connu dans les Alpes Supérieures, où il est toujours si bienvenu.

— *Vorwärts !* Michel, s'écria-t-il, et ce simple mot fut le « Sésame, ouvre-toi » prononcé devant la porte d'un temple dans lequel il n'eut pas voulu entrer. A l'heure actuelle, il n'y avait que du travail en perspective. Plus tard on aurait du temps, trop de temps peut-être, pour évoquer ses

souvenirs. Mais en dépit de lui-même, les souvenirs se précipitaient en tourbillons dans son esprit. Avant cette interruption de quatre années, un jour de juillet, chaque année, son ami et lui avaient coutume de se retrouver dans quelque village des Alpes. Lattery venant de son ministère, à Whitehall, et Chayne arrivant tantôt de quelque garnison d'Angleterre, tantôt de Malte ou d'Alexandrie, parfois même d'une colonie plus éloignée. Ils couraient la montagne ensemble pendant six semaines, huit semaines dans certaines années marquées d'une croix. Six semaines pendant lesquelles ils vivaient la plupart du temps sur les hauts plateaux du glacier, couchant dans les huttes ou dans les auberges de la montagne, ou encore à la belle étoile, et descendant seulement de temps à autre passer quelques heures dans les villes de la vallée. *Vorwärts !* Les mois de leur camaraderie semblaient se résumer dans ce mot. La joie et la gloire de plus d'une ascension difficile lui revinrent à l'esprit, avec ce regret amer des choses qui vous ont été chères et qu'on ne reverra jamais plus.

Nuits passées sur quelque seuil élevé, à l'abri de quelques rochers, à la lueur phosphorescente des champs de neige infinis, devant un feu de broussailles éclairant les traits du camarade aimé. Demi-heures ou l'on s'était trouvé dans des fissures obstruées au sommet par un rocher éboulé ou dans des goulets de neige sous une saillie de la glace pendant qu'un guide allait seul en éclaireur et que le reste de la troupe accroupi en bas dans une

sécurité relative attendait le cri désiré de : « *Es geht. Vorwärts !* » La dernière escalade d'un pic vierge jusque là ; la rapide glissade des dernières pentes couvertes de neige, au crépuscule, avec les lumières du village scintillant en bas ; ses souvenirs se heurtaient tumultueusement dans son esprit, et au centre de toutes apparaissait la figure de son ami.

Pendant un instant Chayne demeura comme stupéfié et dérouté ; puis s'éleva en lui le premier cri de détresse. Pourquoi ? et pendant qu'il restait immobile, profondément troublé, un message de sympathie parvint à son oreille... message murmuré d'une voix douce mais distincte.

— *I am very sorry.* (Je suis si peinée !)

Chayne leva les yeux. C'était la jeune fille à la mise trop recherchée du buffet d'Annemasse, la jeune fille qui avait paru le comprendre alors et qui semblait encore le comprendre maintenant. Il lui adressa un salut de profonde gratitude, puis il suivit les guides et monta avec eux à travers les arbres dans la direction du glacier des Nantillons.

CHAPITRE III

OÙ L'ON RETROUVE JOHN LATTERY

La petite colonne de secours s'avança entre les arbres, de ce pas mesuré qui s'acquiert par l'expérience. Il ne fallait pas gaspiller, dès les premières

montées, la force dont on aurait besoin là-haut au-dessus de la ligne des neiges éternelles.

Mais, en revanche, pas une fois, on ne fit halte ; résolument les hommes tournaient en files, tantôt à gauche, tantôt à droite, et les zigzags du sentier forestier se multipliaient derrière eux. Les détours s'allongèrent, les arbres s'éclaircirent et les sauveteurs débouchèrent sur le grand plateau au pied des pics, appelé le Plan des Aiguilles ; ils s'arrêtèrent à l'auberge qu'on y a bâtie, juste au-dessus de Chamonix. La nuit tombait, au-dessous d'eux le brouillard s'accrochait aux flancs des collines, masquant la vallée.

— Nous allons faire halte ici, dit Michel Revailloud, en posant le pied sur la petite cour de terre battue devant la porte de l'auberge. Si nous nous remettons en route à minuit, nous atteindrons le glacier à l'aube. Nous ne pouvons pas fouiller le glacier des Nantillons dans les ténèbres.

Chayne consentit à contre-cœur. Il aurait voulu continuer sa route, ne fût-ce que pour atténuer le tumulte de ses pensées par la monotonie de la marche. De plus, pendant les deux dernières heures, une faible lueur d'espoir avait lui dans son esprit et lui faisait trouver le moindre délai insupportable. Il ne pouvait se résoudre à croire que son ami John Lattery avec toute son adresse, et son expérience consommée, eût pu glisser comme un simple débutant des degrés qu'il s'était taillé dans la glace. Michel, de son côté, se refusait à admettre qu'il fût tombé du haut des rochers de

la Blaitière sur l'autre versant du Col. Son espoir était né de ces deux opinions contradictoires.

Il était possible que l'un des deux voyageurs gisait estropié, mais vivant et soigné, autant que faire se pouvait, par son compagnon valide, sur quelque rebord exposé de ce roc escarpé.

Une pierre roulante, une glissade arrêtée court par la corde, pouvait avoir laissé l'un ou l'autre blessé mais encore vivant. En vérité, il eût fallu que pendant deux nuits et un jour les deux hommes eussent pu résister, cramponnés sur leur rocher, avec une troisième nuit en perspective. Malgré tout, les annales des Alpes contenaient plus d'un exemple de cette force de résistance et John Lattery était un homme d'une vigueur peu commune.

Une jeune fille arriva du châlet annonçant que le dîner était préparé. Chayne s'efforça de prendre quelque nourriture et retourna sur la terrasse. Derrière lui une porte s'ouvrit, aussitôt refermée. Michel Revailloud, quittant le quartier des guides, à l'autre bout du châlet, était venu se tenir à ses côtés, dans l'ombre, et restait silencieux comme le lui dictait une sympathie instinctive, le suivant doucement quand Chayne se mettait à marcher.

— Puisqu'il nous faut tant faire que d'attendre, je suis content que ce soit ici, dit Chayne.

— Vous ne connaissez pas ce châlet, monsieur. On l'a bâti depuis votre dernier voyage.

— Oui et c'est pourquoi il ne me rappelle rien. Ses murs blanchis à la chaux n'évoquent aucune

de ces joyeuses veillées d'ascension, où lui et moi, assis en tête-à-tête, discutions, pleins d'ardeur, les projets du lendemain.

La conversation tomba. Chayne s'accouda sur la balustrade de bois. En bas, dans la vallée, le brouillard s'était dissipé ; au-dessus, les étoiles brillaient dans un ciel d'ébène, comme elles le font par une forte gelée les nuits d'hiver et de ce gigantesque amphithéâtre de montagnes qui, en arrière, les encerclait de droite à gauche on ne devinait rien.

Ici, peut-être, une masse plus sombre indiquait l'emplacement d'un pinacle ; là, une vague blancheur rappelait l'endroit où un glacier élevé se rattachait aux rochers, mais dans tout l'ensemble, l'obscurité noyait les montagnes. Un aigre vent de l'est soufflait, Chayne frissonna.

— Vous sentez le froid, monsieur ? dit Michel. C'est votre première nuit.

— Non, je n'ai pas froid, répondit Chayne à voix basse et d'un ton soutenu. Mais je songe qu'il fait un froid mortel là-haut, dans les ténèbres, sur les rochers de la Blaitière.

Michel lui répondit de la même façon, les deux hommes parlant sur ce large plateau comme ils eussent fait dans la chambre d'un malade.

— Pendant votre absence, monsieur, trois hommes passèrent une nuit entière, sans la moindre nourriture, sur une pente gelée tout entourée de glace, au sommet de l'Aiguille du Plan, à la même altitude que les rochers de la Blaitière, et pas un d'eux n'y attrapa le moindre mal.

— Je le sais. J'ai lu cela, dit Chayne, mais le récit du guide lui apporta peu de réconfort.

Michel fouilla dans sa poche et en tira une pipe.

— Vous ne fumez plus ? demanda-t-il. Ça vous ferait du bien de fumer.

— Je n'y pensais pas, dit Chayne.

Il bourra sa pipe et prit dans sa boîte une allumette-tison.

— Non, ne les gaspillez pas, protesta vivement Michel avant qu'il l'eût enflammée. Je me souviens de vos tisons, monsieur, et tout en parlant, le guide frotta une allumette soufrée, et l'abrita, crépitante, dans le creux de ses larges mains. La flamme s'éleva, il la tendit d'abord au fourneau de la pipe de Chayne, puis il alluma la sienne, et pendant un moment la lueur rougeâtre illumina son visage.

A ce moment, Chayne fut encore plus frappé de l'air de vieillesse du guide, ressortant sur l'obscurité profonde de la nuit, qu'il ne l'avait été sur le quai de la gare de Chamonix. Non seulement on voyait ses rides profondes, mais toute la vivacité et l'entrain des jours passés avaient disparu. La face était devenue comme un masque, abattue et sans expression. Puis l'allumette s'éteignit.

Chayne s'appuya sur le parapet et son regard parcourut la vallée. Au-dessous de lui, bien loin là-bas, dans l'obscurité moins profonde, brillaient, à peine visibles, les lumières de Chamonix. Chayne ne les avait encore jamais vues de si haut. Plus il les regardait et plus son attention était attirée, et à force de les fixer, elles assumèrent une forme

plus définie. Il se releva brusquement et étendant le bras sur la vallée il dit comme frappé d'un sinistre pressentiment :

— Voyez-vous, Michel ? Voyez-vous ?

La grand'route courait à l'est en ligne droite vers la ville, et, la coupant à angle droit, à la petite place où les guides s'assemblent le soir, se voyait l'autre grande voie qui va de l'église à la rivière. Le long de ces deux routes, les lumières brillaient avec éclat, et de leur ensemble était formée aux yeux de Chayne, une gigantesque croix d'or. Plus il y attachait ses regards, plus visible devenait la croix ; il en détacha sa vue, puis de nouveau l'y ramena. Il ne pouvait plus quitter ce symbole lumineux étendu en travers de la vallée obscure.

— Michel, est-ce que vous voyez ?

— Oui.

La réponse lui fut faite d'un ton parfaitement tranquille. Mais c'était la même chose la nuit dernière, l'année dernière aussi. Ces trois hommes sur le Plan ont eu cela devant les yeux pendant toute leur nuit d'angoisse. Ce n'est pas un signe de malheur.

Pendant un moment il garda le silence, puis il ajouta timidement:

— Si vous cherchez un présage, monsieur, en voici un meilleur. Dans l'obscurité, Chayne se retourna vers Michel avec une certaine vivacité.

— Comme nous sortions de l'hôtel, continua Michel, il y avait sur le perron une jeune fille, aux traits doux et aimables. Elle vous parla, monsieur.

Sans doute elle vous a dit que ses prières vous accompagneraient cette nuit.

— Non, Michel, répondit Chayne, et malgré l'obscurité qui cachait son visage, le guide vit qu'il souriait. Elle ne me promit pas ses prières. Elle me dit simplement : Je suis peinée.

Michel Revailloud garda le silence, et quand il reprit la parole, ce fut d'un ton de regret. On aurait pu croire qu'il y avait une nuance d'envie dans sa voix.

— Eh bien ! c'est déjà quelque chose, monsieur. Vous vous sentez triste et isolé, cette nuit, n'est-ce pas ? Vous êtes revenu ici après de longues années, plein d'espoirs et de projets, et sans penser aux désappointements qui pouvaient surgir. Et les désappointements sont venus, et les espérances se sont évanouies. N'est-ce pas cela ? Eh bien, c'est quelque chose, monsieur, je vous le dis moi qui suis seul aussi, et vieux en plus, si vieux que je ne puis adoucir ma solitude : c'est quelque chose qu'il y ait là-bas une jeune fille au visage doux et aimable qui se fasse de la peine à cause de vous et qui, peut-être, du milieu de ces lumières, tient ses yeux levés vers la place où nous sommes en ce moment même dans les ténèbres.

Mais il semblait que Chayne fut devenu sourd ou que, s'il entendait, il ne voulut pas prêter attention. Et Michel, secouant les cendres de sa pipe, ajouta :

— Vous feriez bien de prendre un peu de repos. Il se peut que nous ayions une longue journée

devant nous. Et il retourna au quartier des guides.

Chayne ne put dormir, l'espérance et le doute se livraient en lui un combat par trop violent, luttant pour la vie de son ami. A minuit, Michel frappa à sa porte. Chayne sauta vivement du lit, mit ses bottes et déjeuna. Une demi-heure plus tard, les sauveteurs se mettaient en route, suivant, à la lueur d'une lanterne, un sentier raboteux, à travers un désert de gros rochers épars. Il faisait encore nuit quand ils arrivèrent au bord du glacier et ils s'assirent en attendant le jour. Bientôt l'orient s'éclaircit, l'aurore découvrit confusément les contours des éminences, Michel souffla la lumière de la lanterne ; les figures indécises des guides prirent forme et, silencieusement, l'aube s'étendit sur le monde.

Les guides s'avancèrent sur le glacier et se débandèrent fouillant ses moindres replis tout en le remontant.

— Vous voyez, monsieur, combien il y a peu de neige cette année, dit Michel, taillant des marches pour que lui et Chayne pussent contourner une large crevasse.

— Oui, mais il ne s'ensuit pas qu'il ait glissé, répondit Chayne avec chaleur, car il commençait à ressentir cette explication comme une imputation dirigée contre son ami.

Lentement la petite troupe remonta la pente de glace jusqu'au plateau, cherchant des traces qui s'arrêtassent brusquement au bord d'une crevasse.

ou des signes d'une avalanche. Ils arrivèrent au niveau de l'extrémité inférieure d'une longue côte de rochers qui surgit de la glace et coupe le glacier dans le sens de la longueur. Ici les recherches subirent une interruption. La crête de rochers est le sentier naturel et les guides l'escaladèrent vivement. Ils atteignirent le glacier supérieur et se dispersèrent de nouveau, attachés deux à deux. Ils se trouvaient alors en plein dans le grand amphithéâtre. A gauche, les escarpements du Charmoz s'étendaient au-dessus d'eux, à droite, c'étaient les rochers de la Blaitière. Pendant une heure, ils avancèrent, taillant des marches que la raideur de la pente rendait nécessaires. Tout à coup, du centre du glacier un cri s'éleva. Chayne, qui occupait l'extrémité de la ligne, sur la droite, se retourna. A peu de distance devant les deux hommes qui avaient poussé le cri, gisait quelque chose de noir. Chayne, qui était avec Michel Revailloud, l'appela, et se mit à tailler précipitamment des marches en diagonale dans la direction de l'objet.

— Faites bien attention, monsieur, cria Michel.

Chayne ne prit garde à la recommandation. S'avançant de l'arrière sur le côté gauche, il dépassa son guide et prit la tête. Il pouvait maintenant dire ce qu'était cet objet, que de temps à autre un souffle de vent attrapait et faisait tourbillonner sur la glace. C'était un chapeau. Chayne levait son piolet pour trancher une dernière marche, quand un coup de vent, plus fort que les autres, souleva le chapeau, le fit descendre roulant et bondissant,

le souleva de nouveau, et doucement le laissa tomber à ses pieds. Il n'eut qu'à se pencher pour le ramasser. C'était un chapeau mou à larges bords, en feutre gris foncé. Dans la coiffe était imprimé le nom d'un fabricant anglais. On y voyait encore autre chose : deux initiales J. L.

Chayne se retourna vers Michel Revailloud.

— Vous aviez raison, Michel, dit-il gravement. Mon ami a le premier effectué le passage du Col des Nantillons par le côté oriental.

De nouveau le groupe s'avança, recherchant avec une attention redoublée s'il n'existait pas sur le glacier, ou sur le bord d'une crevasse, la trace de pas s'arrêtant brusquement. Huit cents pieds plus loin, un second cri retentit. Un guide debout sur le bord inférieur d'une large ouverture se tenait une main levée au-dessus de sa tête.

Les explorateurs convergèrent rapidement vers lui. Chayne s'élança en avant, jouant de la hache comme il n'en avait jamais joué de sa vie. Le guide était-il arrivé à la place même où l'accident s'était produit, se demandait-il ? Mais avant qu'il eût atteint l'endroit, son pas se ralentit, et il s'arrêta. Il n'avait plus aucun doute. Son ami et celui qui le guidait ne gisaient pas sur un rebord des rochers de l'Aiguille de la Blaitière ; ils n'avaient plus besoin d'aucun secours.

Sur le glacier, une large piste semée de blocs de glace, montait en ligne droite de la lèvre supérieure de la fissure jusqu'à la ligne d'horizon de la grande chute ; là, d'énormes blocs et des aiguilles de glace,

tordus en formes monstrueuses, se dressaient en rangées inégales comme les vagues d'une mer qui aurait été soudainement congelée au plus fort d'une tempête. Tous ces blocs semblaient se tenir comme des serviteurs devant leur maître, le soleil. La base de l'un d'eux, avait fondu, et l'énorme masse, précipitée sur la déclivité, s'était, dans sa chute, brisée en énormes fragments et avait même creusé une rainure profonde dans le dur glacier.

Chayne fit quelques pas en avant et s'arrêta près du guide sur le bord inférieur de la crevasse. De l'autre côté du gouffre, la glace s'élevait en un mur bleuâtre de trois pieds de hauteur et le bord supérieur était tout battu et écrasé. Là finissait la course du *sérac* tombé : il s'était déversé dans la crevasse.

— Voyez-vous, monsieur : ces marches qui descendent à travers le glacier et s'arrêtent exactement là où ils rencontrent la rainure ? On ne les voit pas de l'autre côté, monsieur.

Chayne était suffisamment éclairé. Comme les deux hommes descendaient le glacier dans l'après-midi, l'avalanche était survenue et les avait balayés. Il tomba à genoux et anxieusement fouilla des yeux la crevasse. Les parois de l'abîme descendaient lisses et à pic, colorées de teintes graduées, passant du vert pâle transparent au bleu le plus foncé jusqu'à ce que toute couleur se perdît dans l'obscurité. Il se pencha et cria dans la profondeur de l'abîme.

— Lattery ! Lattery !

Et l'écho ne lui rapporta que le son caverneux de sa voix. Il appela de nouveau et il entendit derrière lui Michel Revailloud répondre gravement :

— Oui, ils sont là.

Brusquement, Chayne se retourna comme animé d'un soudain mouvement de colère.

— Vous voyez bien que vous aviez tort de dire qu'il avait glissé et entraîné son guide avec lui, s'écria-t-il. Ce n'est pas vrai, Michel.

Michel s'était découvert et tenait son chapeau à la main.

— Oui, monsieur, j'avais complètement tort, dit-il avec douceur, et il se tourna vers un robuste gaillard de l'escorte.

— François, veux-tu passer la corde et descendre.

Ils attachèrent solidement la corde autour de la ceinture de François et celui-ci prit son piolet en main, s'assit sur la margelle du gouffre, les jambes pendantes, il se retourna à plat ventre et dit.

— Quand je tirerai sur la corde, hissez doucement.

Ils le descendirent avec précaution et à une profondeur de soixante pieds, le cordage mollit, François avait touché le fond. Pendant quelques moments ils restèrent les yeux fixés sur la corde qui se balançait d'un côté à l'autre, puis un coup sec la fit roidir.

— Il les a trouvés, dit Michel.

Quelques-uns des guides se rangèrent en ligne, la corde en mains. Chayne prit position en avant,

à la tête de la ligne et le plus près de la crevasse. La tension de la corde se répéta et lentement les hommes commencèrent à tirer à eux. Il ne semblait pas à Chayne que le poids fût bien lourd à remonter. Une seule question remplissait exclusivement son esprit. François avait-il trouvé son ami ? Quelle nouvelle apporterait-il quand il remonterait à la lumière ? On percevait maintenant la voix de François, indistincte, s'élevant de l'abîme, mais sans pouvoir comprendre ce qu'il disait. Les sauveteurs halèrent plus vivement, puis arrêtant soudain, ils amenèrent la corde très doucement, car ils entendaient maintenant ce que François disait. Ce n'était qu'un mot, incessamment répété.

— Doucement ! Doucement !

Et tout doucement ils le remontèrent à l'orifice de la crevasse. Chayne était trop loin pour voir au delà du bord, mais il pouvait entendre la hache de François heurtant la paroi et le frottement de ses bottes. Michel qui était à genoux penché sur le gouffre, leva une main en l'air et les hommes cessèrent de tirer. Au bout d'une ou deux minutes, le vieux guide baissa la main.

— Doucement, dit-il, doucement, toute son attention concentrée sur ce qui se passait au-dessous de lui. La respiration haletante de François commençait à être perceptible de la place où se trouvait Chayne, et subitement il vit émerger du vide une tête dont il ne remarqua d'abord que les cheveux.

— Enlevez ! cria un guide. Une rapide traction sur la corde et hors de l'orifice, au-dessus du blanc

niveau de la glace, apparut une figure, non celle de François, mais celle d'un cadavre, qui soudain s'éleva dans le jour pâle, blême comme une figure de cire, les yeux sans regard grand ouverts, la mâchoire pendante, une horrible tache sombre sur le côté gauche du front, là où le sang avait été gelé. C'était la figure de John Lattery, l'ami de Chayne, qui dansait devant lui et semblait lui faire des signes, de la manière la plus grotesque que l'on puisse imaginer, comme si le cou avait été rompu et que l'homme vécût encore. Et lorsque François, encore invisible au-dessous répéta : Doucement, il sembla que les paroles sortissent de la bouche du mort.

Chayne ne put retenir un cri, une faiblesse mortelle s'empara de lui. Il lâcha la corde, fit quelques pas en titubant comme un homme ivre et tomba lourdement assis sur la glace, la tête enfoncée dans ses mains.

Quelques moments après, un homme vint à lui :

— Nous sommes prêts, monsieur, dit-il.

Chayne se rapprocha de la crevasse. On avait ramené le guide de Lattery à la surface. Les deux cadavres étaient maintenant enveloppés dans des sacs et on leur avait attaché une corde aux jambes. Les guides traînèrent les deux corps jusqu'au sentier, puis les plaçant sur des portes arrachées d'un châlet, les descendirent à Chamonix. En chemin, François dit quelques mots à Michel Revailloud qui peu après regagna la fin du cortège où marchant seul, Chayne avait pris place.

— Monsieur, dit-il, et Chayne le regarda les yeux fixes comme un homme frappé de stupeur.

— Il y a quelque chose que François a remarqué et qu'il m'a prié de vous dire. C'est un brave garçon, François. Il veut que vous sachiez que votre ami est mort sur le coup, il n'y avait pas la moindre trace de lutte. Il était paisiblement étendu au fond d'une crevasse, sur un lit de neige parfaitement uni. Le guide, lui, s'était bien un peu débattu dans la neige, mais votre ami est mort sans avoir souffert.

— Merci, dit Chayne, sans que sa voix montrât une trace d'émotion. Mais il marchait en titubant. Parfois il chancelait comme un homme exténué. Cependant, à plusieurs reprises, il répéta, comme s'il eût eu vaguement conscience d'avoir à défendre la réputation de son ami :

— Vous voyez bien, qu'il n'a pas glissé sur la neige, Michel. Vous aviez tort. C'est l'avalanche qui a tout fait. Il n'a commis aucune faute.

— J'avais tort, dit Michel, et il prit Chayne par le bras de crainte de le voir s'affaisser ; et les deux hommes, rentrèrent à Chamonix, longtemps après tous les autres.

CHAPITRE IV

MONSIEUR JARVICE

La nouvelle de la mort de Lattery arriva le soir même en Angleterre par le télégraphe. Elle parut

dans les journaux du lendemain sous une manchette sensationnelle, et M. Sydney Jarvice lut l'article nécrologique dans le Pullman qui l'amenait de Brighton à son bureau de Londres. Il retira de sa bouche lippue le gros cigare qu'il fumait et tomba dans de profondes réflexions. Le train, dépassa à grande vitesse Hassocks, Three Bridges et East Croydon, sans que M. Jarvice reprît la lecture de son journal. Le gros cigare dont la bague dorée proclamait le prix élevé était éteint depuis longtemps, quand l'arrêt subit du train le surprit sur le quai du pont de Battersea, où a lieu le contrôle des billets.

M. Jarvice était un personnage florissant d'aspect et de mise. C'est sans doute pourquoi il conservait la bague dorée du cigare qu'il fumait.

C'était un homme d'âge moyen, aux cheveux noirs et épais, à la face large et rouge, aux petits yeux brillants, à la moustache noire et aux dents un peu saillantes. Il était gros et court, et le pantalon clair agrémenté de carreaux voyants qu'il portait invariablement, attirait l'attention de tous.

Une voiture le conduisit immédiatement de la gare Victoria à son office dans Jermyn Street. Un jeune commis à la figure de fouine était déjà au travail dans la première pièce du bureau.

— Je n'y suis pour personne ce matin, Maunders, dit M. Jarvice comme il passait en coup de vent.

— Très bien, Monsieur, vous avez un volumineux courrier.

— Il attendra, dit M. Jarvice, entrant dans son cabinet de travail, dont il ferma la porte. Sans accorder un regard aux lettres déposées sur sa table, il se dirigea tout droit à son secrétaire, et ouvrant un tiroir qui était fermé à clef, en tira un exemplaire du Code Napoléon. Il l'étudia attentivement puis le remit en place avec la même précaution et consulta sa montre. Il était près d'une heure. M. Jarvice sonna son clerc.

— Maunders, dit-il, je vous ai demandé il y a quelque temps de prendre des renseignements sur un jeune homme appelé Walter Hine.

— Oui, monsieur.

— Vous rappelez-vous quelles sont ses habitudes? Savez-vous, par exemple, où il déjeune ?

Maunders réfléchit un instant.

— Il y a déjà quelque temps que je ne me suis occupé de lui, monsieur. Autant que je puisse m'en souvenir, il n'avait pas de restaurant attitré. Mais le plus souvent il allait, vers une heure, prendre une consommation au bar américain du Criterion Restaurant.

— Oh, vraiment ? Vous avez lié connaissance avec lui, bien entendu ?

— Oui, monsieur.

— Bon. Il faudrait le trouver ce matin, lui offrir à déjeuner et me l'amener ici à trois heures. Vous ferez en sorte qu'il soit sobre.

Conséquemment, M. Walter Hine était introduit à trois heures dans le sanctuaire de M. Jarvice.

Celui-ci fixa un regard perçant sur le visiteur : c'était un jeune homme très blond, au front étroit, aux yeux bleus larmoyants ; à la figure flétrie du viveur. Walter Hine portait un complet de *tweed* bon marché, dont l'usure était apparente ; il entra dans la pièce de l'air hésitant et maussade particulier à ceux qui sont très timides. Sa démarche était quelque peu incertaine, comme s'il se ressentait encore des excès de la veille.

M. Jarvice, d'un coup d'œil rapide, prit note de tous ces détails, mais sa physionomie n'en trahit ni satisfaction ni déplaisir.

— Voulez-vous prendre un siège? dit-il onctueusement, indiquant une chaise. Maunders, vous pouvez-vous retirer.

Walter Hine se retourna vivement, comme pour protester contre le départ de Maunders, mais il ne fit rien pour le retenir. M. Jarvice ferma soigneusement la porte et traversant la pièce, se planta les mains dans les poches, devant son visiteur, renouvelant son examen. Sous son regard, Walter Hine se sentit mal à l'aise et bredouilla avec un accent faubourien très prononcé :

— Maunders m'a dit que si je venais vous voir, cela serait peut-être pour mon avantage.

— J'en suis persuadé, répliqua M. Jarvice. Avez-vous vu le journal ce matin ?

— Seulement le *Sportsman.*

— Dans ce cas, vous n'avez probablement pas remarqué que votre cousin, John Lattery, a trouvé la mort dans les Alpes.

Il tendit son journal à Hine qui y jeta un regard d'indifférence.

— Eh bien, demanda-t-il, en quoi cela peut-il m'intéresser.

— Cela vous laisse seul héritier de votre grand-père, M. Joseph Hine, le richissime propriétaire de vignes de Mâcon. Joseph Hine est domicilié en France et doit, suivant la loi française, laisser une certaine portion de sa fortune à ses héritiers légitimes, à vous, par conséquent. J'ai pris la peine d'étudier cette affaire, M. Hine, et j'ai découvert que votre part doit se monter au moins à deux cent mille livres sterling.

— Je sais tout cela, interrompit Hine, mais comme la vieille bête ne veut pas me voir et peut encore vivre vingt ans, ça ne peut pas me servir à grand'chose.

— Eh bien, mon jeune ami, dit M. Jarvice souriant avec suavité, voilà justement où j'entre en jeu.

Walter Hine leva un regard où la surprise fit vite place au soupçon.

— Oh, purement au point de vue des affaires, bien entendu, ajouta Jarvice. Il prit une chaise et continua d'un ton de bonne humeur. Maintenant, je suis par profession... Que pensez-vous que je sois ? Je suis prêteur d'argent, usurier, si vous le préférez. Heureusement pour beaucoup de gens, j'ai de l'argent et je le prête, je le prête à des conditions très douces. Je ne me cache pas de ma profession, M. Hine. Au contraire, je m'en

glorifie. Elle me donne l'occasion de faire beaucoup de bien, sans le crier sur les toits. Si je vous faisais voir mes livres, vous vous rendriez compte que beucoup de grandes propriétés ne se maintiennent que grâce à mon assistance ; par conséquent, maint travailleur agricole me doit son pain quotidien sans connaître sa dette. Pourquoi me cacherais-je de ce que je fais ?

M. Jarvice se retourna vers son visiteur, les mains large ouvertes.

— Il n'y a qu'une chose que je tienne secrète, ajouta-t-il, baissant la voix. C'est la modicité de l'intérêt de mes prêts. Je suis obligé de cacher cela. J'aurais tous mes collègues contre moi si on le savait. Mais à vous, M. Hine, je vais le dire.

Il se pencha en avant et passa la main sur le genou de son jeune ami avec l'air le plus bienveillant du monde.

— Allons, parlons affaires. Si je ne m'abuse, vous ne vous trouvez pas dans une position florissante.

— Pas précisément, répondit Walter Hine d'un air maussade. J'ai cent cinquante livres sterling par an, que je touche par semaine. Trois livres par semaine, on ne va pas bien loin avec ça.

— Trois livres par semaine ! c'est ridicule ! s'écria M. Jarvice, levant les mains au ciel. J'en suis confondu, vraiment j'en suis choqué. Mais cela va changer. Oh ! oui, nous allons changer tout cela.

Il se leva vivement et rouvrant le tiroir dans lequel il conservait son exemplaire du Code

Napoléon, il en tira cette fois un papier. Puis il se rassit, approchant sa chaise de la table.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de me dire, M. Hine, si ces renseignements sont corrects? Nous sommes en affaires, n'est-ce pas. Oh ! oui, continua-t-il, hochant gaîment la tête et clignant ses petits yeux brillants en regardant son visiteur. Et il commença à lire tout haut, ou plutôt à commenter, le papier qu'il tenait à la main.

— Votre père avait hérité d'un oncle maternel, une petite fortune qu'il perdit presque entièrement dans des spéculations malheureuses. Vers le milieu de sa vie, il épousa votre mère qui n'était pas — pardonnez-moi si je blesse la délicatesse de vos sentiments — tout à fait son égale en position sociale. L'heureux couple s'installa dans Arcade Street, Croydon, où vous naquîtes le 6 mars, il y a vingt-trois ans.

— C'est bien cela, dit Walter Hine.

— Vous avez passé votre enfance à Croydon. On vous y envoya au collège. Mais la rigoureuse discipline de la vie de pension ne convenait pas à l'indépendance de votre caractère.

C'est ainsi que M. Jarvice traduisait gracieusement le simple mot *chassé* que portait le document.

— Ah, M. Hine, s'écria-t-il, souriant avec indulgence au faible individu assis devant lui, abruti par les libations de la veille. Vous et Shelley ! Vous êtes des rebelles, monsieur, vous êtes tous deux des rebelles ! Allons, allons ! Après avoir quitté l'école, à l'âge de seize ans, vous

avez continué vos études à la maison, d'une façon plutôt décousue. Votre père mourut l'année suivante. Deux ans plus tard, votre mère le suivait dans la tombe. Depuis, vous avez vécu à Bloomsbury, Russell Street, du revenu qui vous restait du patrimoine de votre père. Trois livres par semaine, oui, c'est bien cela, la somme est correctement notée, payée par des curateurs nommés par votre mère. Et vous n'avez adopté aucune profession libérale. C'est bien tout, je pense.

— Vous paraissez vous être donné beaucoup de peine pour connaître mon histoire, dit Walter Hine, soupçonneux.

— Les affaires, mon ami, ce sont les affaires, dit M. Jarvice.

Il avait sur la langue les premiers mots du proverbe : C'est l'oiseau matinal qui trouve le premier vermisseau, mais il eut la discrétion de s'arrêter à temps.

— Maintenant jetons un regard sur l'avenir, qui semble se montrer sous un jour plus favorable. Il serait tout à fait absurde, M. Hine, qu'un jeune homme qui doit un jour hériter d'un quart de million de livres, eût à végéter, en attendant, d'un revenu de trois livres par semaine. Laissez-moi considérer la chose à un point de vue plus élevé. Ce serait préjudiciable à l'État, M. Hine, et vous et moi, en bons citoyens de ce grand empire, devons prendre l'État en considération. Quand cette grande fortune tombera dans vos mains, il faut que vous ayez déjà appris à en faire usage.

— Oh, je saurais fort bien qu'en faire, interrompit M. Hine avec un gros rire. Ne vous creusez pas la tête pour cela.

A cette saillie, M. Jarvice éclata d'un rire sonore. Walter Hine fut persuadé qu'il avait fait une remarque très spirituelle, et se laissa aller à une sorte de confiance. Il s'assit plus à l'aise sur sa chaise.

— Ah! vous aimez plaisanter, M. Hine... c'est bon, vraiment bon. Il faudra que je raconte cela à ma chère femme. Mais revenons aux affaires, aux affaires !

Il s'arrêta de rire avec un effort visible, et sa voix prit une inflexion confidentielle. — Je propose de vous servir deux mille livres sterling par an, payables par trimestre et d'avance. Cinq cents livres tous les trois mois. Quarante livres par semaine, qui ajoutées aux trois livres que vous avez déjà, vous feront un joli revenu, hein ?

— Deux mille livres par an, bégaya M. Hine, se renversant sur sa chaise. Ce n'est pas possible ! Deux mi... dites-donc, que me faudrait-il faire pour cela ?...

— Rien, que de les dépenser comme un gentleman, dit M. Jarvice, souriant affablement à son visiteur.

Il ne semblait pas venir à l'esprit de l'un ou de l'autre des deux hommes en présence que M. Jarvice eût pu attacher à son prêt la seule condition que M. Walter Hine fût incapable de jamais remplir. Walter Hine se sentit troublé par des soupçons de toute autre nature.

— Mais vous devez bien cependant entrer dans la combinaison d'une façon ou d'une autre, seulement je veux être pendu si je devine comment.

— Bien sûr que j'y entre, mon jeune ami, répondit franchement Jarvice. Moi ou mes héritiers. Car nous pouvons avoir à attendre longtemps. Je propose donc que vous rédigiez en ma faveur un contrat exécutoire à la mort de votre oncle, me donnant... hum, nous pouvons avoir longtemps à attendre. Vous avez parlé de vingt ans, si je ne me trompe. Votre oncle a soixante-treize ans, mais il est robuste et vit dans un climat salubre. Nous mettrons donc que vous me rembourserez quatre mille livres pour chaque deux mille livres que je vous aurai avancées. Ce sont des conditions acceptables, M. Hine. Remarquez que je ne vous offre pas des cigares, des liqueurs. Non, non, ce sont là des pratiques qui jetteraient une sorte de discrédit sur ma profession. Deux mille livres par an ! Cinq cents livres par trimestre ! Quarante livres par semaine ! Quarante-trois en comptant votre petit revenu ! Hein, que dites-vous de cela ?

M. Hine était ébloui à la perspective de cette richesse immédiate, à sa portée dès maintenant. Mais il avait passé sa vie au milieu de gens qui ne faisaient jamais rien pour rien, qui ne parlaient d'amitié que quand ils se proposaient d'emprunter de l'argent, et, au fond de sa pensée, le soupçon et l'incrédulité subsistaient encore.

Jarvice s'arrangerait à le mettre dedans. Et

dans son faible jugement, il commençait à raisonner les faits.

— Et si je venais à mourir avant mon oncle, vous n'auriez rien alors, objecta-t-il.

— Entendons-nous, je n'ai pas oublié cette circonstance, dit M. Jarvice. C'est une éventualité, peu probable d'ailleurs, mais encore convient-il de l'envisager.

Il s'appuya au dossier de sa chaise et de nouveau fixa sur son interlocuteur un regard long et pénétrant ; quand il reprit la parole, ce fut d'un ton plus calme. On aurait pu croire que l'objet réel de l'entrevue ne faisait que commencer.

— Il y a un moyen de m'empêcher de perdre. Vous assurerez votre vie contre celle de votre oncle, pour une somme ronde, disons... cent mille livres sterling. La police sera faite en ma faveur. J'en paierai les primes, et s'il venait à vous arriver malheur je serais à l'abri.

Pas une fois ses yeux ne quittèrent le visage de Hine. M. Jarvice se tenait assis les coudes appuyés sur les bras de son siège, les mains jointes sous son menton, très tranquille, mais avec un air d'étrange activité répandu sur toute sa personne.

— Oui, je comprends, dit M. Hine tournant et retournant la proposition en son esprit.

— Acceptez-vous ?

— Oui, répondit Walter Hine.

— Très bien, dit Jarvice, et il reprit toute sa vivacité coutumière. Plus tôt notre arrangement

sera conclu, et mieux cela vaudra pour vous, hé ? Vous commencerez à toucher la galette.

Il riait en disant cela, et Walter Hine se mit à rire aux éclats. Quant à l'assurance, il faut vous procurer un certificat du docteur de la compagnie et je crois qu'il serait bon de vous tenir sage pendant un ou deux jours, hein ? Vous avez mené la vie un peu vite, n'est-ce pas ? Vous feriez bien de voir votre notaire aujourd'hui. Aussitôt que le contrat et la police d'assurance seront entre mes mains, votre premier trimestre sera payé à votre banque. Je vais faire rédiger une convention par laquelle je m'oblige de mon côté, à vous verser deux mille livres sterling par an, jusqu'à la mort de votre oncle.

M. Jarvice se leva comme s'il voulait faire comprendre que l'entrevue était finie. Il remua quelques paperasses sur sa table et ajouta d'un air détaché : — Vous avez un bon notaire, je suppose ?

— Je n'ai pas de notaire du tout, dit Walter Hine en se levant.

— Ah ! vraiment ? dit M. Jarvice avec l'apparence d'une profonde surprise. Voulez-vous que je vous en indique un ?

Tout en disant ces mots, il se rassit, écrivit quelques lignes, les plaça dans une enveloppe qu'il laissa ouverte et y inscrivit une adresse. Puis il remit l'enveloppe à son client.

— MM. Jones et Stiles, Lincoln's Inn Fields, expliqua-t-il. Mais vous demanderez M. Driver. Dites-lui franchement toute l'affaire et demandez-lui avis.

— Driver ? répéta Hine en palpant l'enveloppe. Ne ferais-je pas mieux de voir un des associés ?

M. Jarvice eut un sourire.

— Vous avez une tête pour les affaires, M. Hine, c'est une chose évidente. Je vais vous confier un secret. M. Driver est un homme un peu dans votre genre, une sorte de rebelle, M. Hine. Il est tombé en désaccord avec cette compagnie arbitraire qui s'appelle le Syndicat des gens de loi, de sorte que son nom ne figure pas dans la raison sociale. Mais il réunit en sa personne Jones et Stiles. Dites lui tout ! S'il est contre ma proposition... hé bien, je dirai même... suivez ses avis. Bonjour, cher monsieur. Et M. Jarvice se dirigea vers la porte qu'il ouvrit.

— Eh ! Eh ! c'est ici la toile de l'araignée, n'est-ce pas ? dit-il avec le rire de bonne humeur de ceux qui peuvent se permettre de mépriser la médisance des malintentionnés. Ce n'est pas une place trop désagréable, hé ? et il salua la pauvre mouche qui sortait de son bureau.

Il attendit à la porte jusqu'à ce que celle de l'antichambre fût refermée, puis il s'approcha de son téléphone et demanda un certain numéro. « Êtes-vous Jones et Stiles ? dit-il. Merci, voulez-vous dire à M. Driver de venir au téléphone », et il eut cinq minutes de conversation cordiale avec M. Driver.

Alors, et seulement alors, M. Jarvice se consacra à la lecture des lettres non encore décachetées que le courrier du matin lui avait apportées.

CHAPITRE V

LA PHILOSOPHIE DE MICHEL REVAILLOUD

On se rappela longtemps cet été-là, à Chamonix. Juillet s'écoula avec une succession de jours sans nuages ; vallées et pics furent baignés sans interruption dans la lumière du soleil.

Par une nuit chaude et étoilée du mois d'août, Chayne était assis en face de Michel Revailloud sur le balcon d'un café en saillie sur l'Arve. Au-dessous de lui la rivière, bouillonnant parmi les rochers, étincelait dans l'obscurité comme une coulée de métal en fusion. Il était assis faisant vis-à-vis à la rue. Chamonix était rempli de touristes et resplendissait de lumières. Dans le petit square à droite, invisible toutefois de la place qu'occupait Chayne, des musiciens de passage chantaient et la foule bruyante montait et descendait la rue comme un flot continu. On voyait des femmes en toilettes claires de soirée, un châle de dentelle jeté sur leur tête ou leurs épaules ; des hommes empressés autour d'elles, des commis de Paris ou de Genève en vacances ; çà et là, un excursionniste avec son guide rentrant tard des montagnes, traversait rapidement le pont pour regagner son hôtel. Chayne regardait la foule en silence, étranger à sa gaîté et à son insouciance.

Michel Revailloud vida son verre de bière, et le posant sur la table dit d'un ton de regret :

— C'est donc notre dernière soirée, monsieur. Ah ! c'est toujours triste, une dernière soirée.

— Ce n'est pas tout à fait ce que nous nous étions proposé, répondit Chayne, et son regard courut de la foule qu'il avait devant lui, dans la direction du cimetière où depuis quelques jours son ami reposait au milieu d'autres Anglais qui avaient trouvé la mort dans les Alpes. Je ne crois pas que je reviendrai jamais à Chamonix, ajouta-t-il d'une voix brisée.

Michel hocha gravement la tête.

— Il n'est pas d'amitié comme celle que l'on noue sur les neiges, dit-il. Mais je vous dis ceci, monsieur. Votre ami n'est pas grandement à plaindre. Il était jeune, il n'a connu ni la souffrance, ni la maladie, et il est mort tout d'un coup. Il n'a même pas, une fois tombé, dérangé la neige autour de lui, si peu que ce soit.

— C'est vrai, répondit Chayne, acceptant ce lieu commun sans en tirer la moindre consolation. Il appela le garçon. — Puisque c'est la dernière soirée que nous passons ensemble, Michel, dit-il avec un sourire triste, nous boirons une autre bouteille de bière.

Il se renversa sur son siège et retomba dans le silence, le regard perdu sur la rue pleine de monde et sur les lumières scintillantes. Dans le petit square, un des musiciens chantait d'une voix douce et très claire une ballade plaintive, et dominant le murmure de la foule, la mélodie, obsédante dans sa tristesse, arrivait jusqu'aux

oreilles de Chayne, et le troublait jusque dans l'âme par les nombreux souvenirs qu'elle évoquait en lui.

Michel, penché sur la table, continua d'une voix où non seulement perçait un accent de sympathie bien réelle mais aussi comme un avertissement.

— C'est bien vrai, monsieur. Les plus heureux souvenirs peuvent être très amers, si l'on n'a personne avec qui les partager. Tout est dans ce mot, monsieur, et il répéta sa phrase : Si l'on n'a personne avec qui les partager. Puis reprenant la conversation au point de vue pratique, il se mit à parler des projets de Chayne.

— Le col Dolent ? Il vous faudra partir de bonne heure du châlet Lognan, monsieur. Vous y coucherez demain soir, naturellement. Vous devrez partir à minuit, peut-être même avant. Il y a très peu de neige, cette année. Le grand bergschrund sera très difficile à passer. En toute saison, il est toujours dur de traverser ce bergschrund pour atteindre la pente glacée et abrupte qui s'étend de l'autre côté. La neige le recouvre si mal. Il sera, cette saison, difficile au possible. La pente de glace qui mène au col prendra aussi beaucoup de temps. Partez donc de bonne heure, croyez-moi.

A mesure que Michel parlait, comme il prévoyait les difficultés et les maîtrisait en pensée, ses yeux s'allumaient, toute sa figure rajeunissait.

Chayne eut un sourire.

— Je voudrais que vous vinssiez avec moi,

Michel, dit-il, et tout de suite l'animation qui s'était montrée sur le visage du guide tomba. Ce n'était plus qu'un homme découragé, plein de tristesse.

— Hélas, monsieur, dit-il, j'ai franchi mon dernier col. J'ai escaladé ma dernière montagne.

— Vous, Michel ? s'écria Chayne.

— Moi, monsieur, répondit Michel, tranquillement. Je suis vieux. Les yeux me font mal sur les montagnes, et les pieds m'y brûlent. Je ne suis plus bon à rien, si ce n'est à conduire les mules au Montenvers et à accompagner les touristes sur la Mer de Glace.

Chayne enveloppa Michel Revailloud d'un long regard. Il pensait à ce qu'avait été la vie du guide, à son énergie, à ce qu'il avait accompli. Plus d'une de ces aiguilles qui s'élevaient dans le ciel sur sa gauche, avait été conquise pour la première fois par Michel. Et quelles jouissances n'y avait-il pas trouvées ! Quelles ressources n'y avait-il pas déployées, et quelle gaieté ! Les remords, graduellement envahirent Chayne comme il considérait son guide, assis de l'autre côté de la petite table de fer.

— Oui, c'est un peu triste, continua Revailloud. Mais je pense que vers la fin, la vie est toujours un peu triste si, et la note d'avertissement apparut de nouveau dans sa voix, si l'on n'a pas une personne que l'on aime, avec qui partager ses souvenirs.

La résignation même exprimée par l'accent de Michel remplit Chayne d'un sentiment de malaise et de sympathie.

La mélodie plaintive lui parvenait encore claire

ou étouffée tour à tour, planant au-dessus du brouhaha des rues et s'envolant dans la nuit claire qu'illuminaient des myriades d'étoiles. Chayne se demanda ce qu'elle disait à son vieux guide. Il regarda la figure triste et fatiguée sur laquelle se jouait maintenant un sourire d'affection, et son cœur se serra. Il se sentit honteux de s'être laissé si complètement absorber par ses propres souffrances. Après tout, Lattery n'était pas tant à plaindre. Le guide avait raison. Lui-même était encore jeune. Il verrait d'autres étés, il rencontrerait d'autres amis. Le vrai malheur, l'irréparable infortune était là devant lui de l'autre côté de la petite table de fer, le malheur d'une vieillesse qui devait s'écouler dans la solitude, dans l'abandon.

— Vous n'avez jamais été marié, Michel? dit-il.

— Non. Il fut un temps, très éloigné, où j'aurais bien voulu me marier, répondit le guide avec simplicité. Mais je crois maintenant qu'il vaut mieux que je n'aie pas vu mes désirs se réaliser. Elle était très dépensière. Il lui aurait fallu beaucoup d'argent, et les guides sont de pauvres gens, monsieur, ils ne sont pas comme vos professionnels joueurs de cricket, ajouta-t-il en riant.

Puis il se tourna vers la muraille massive des montagnes. Ici une flèche élancée, le Dru ou le Charmoz pointait comme un doigt levé vers les étoiles, là un glacier brillait comme une blanche vapeur retenue dans un pli des montagnes. Mais dans son esprit Michel Revailloud voyait se dérou-

ler toute la vaste chaîne, comme une carte déployée; avec tous les contreforts, tous les pics et tous les dômes neigeux, depuis l'Aiguille d'Argentière, à l'est, jusqu'au sommet du mont Blanc à l'ouest. Sa pensée volait de montagne en montagne, et retrouvait chacune d'elles, majestueuse, splendide, chère à son cœur comme un ami vivant, dans une auréole de souvenirs. Il se rappelait des jours où ils avaient dû faire appel à tout leur courage, à toute leur force de résistance, des journées d'aveuglantes tourmentes de neige et de vents glacés qui les avaient surpris à mi-chemin de quelque précipice rocheux recouvert de glace, ou sur quelque interminable pente où la neige formait une croûte dangereuse dans laquelle il fallait, pendant des heures, tailler à coups de hache, quelque gelés qu'on se sentît les doigts, quelque fatigués que fussent les membres.

Il se rappelait le tressaillement de joie avec lequel, après des tentatives réitérées, il avait, lui, le premier de tous, posé le pied sur l'étroit sommet du pinacle de tel ou tel pic. Il se remémorait les journées de voyage, les longues marches sur le glacier du haut plateau de Chamonix à Zermatt, et de Zermatt jusque dans l'Oberland; les matins clairs et tranquilles et la coloration rosée qui, se montrant sur quelque cône blanc élevé, lui disait que le soleil était levé; les crêtes inconnues où les difficultés prévues s'évanouissaient à l'improviste, d'autres où une ascension facile se changeait soudain en la plus difficile des escalades.

Michel leva son verre.

— A nos adieux, dit-il ; à notre dernier adieu et la voix lui manqua tout à coup. Alors il se retourna vers Chayne, et avec des yeux remplis de larmes, il se mit à lui parler à voix basse avec des phrases brèves et passionnées ; les veines de son front étaient gonflées, sa figure était agitée d'un tremblement nerveux :

— Monsieur, je vous ai déjà dit que votre ami n'est pas grandement à plaindre. Je veux maintenant vous dire quelque chose de plus. Le guide que nous avons rapporté avec lui du glacier des Nantillons, il y a une quinzaine, eh bien, ce guide, je n'ai cessé d'envier son sort, bien qu'il se soit débattu dans la neige avant de mourir. Il vaut mieux finir ainsi que de conduire les mules au Montenvers.

— Je suis bien peiné, dit Chayne.

Ces paroles sortant de sa bouche semblaient faibles, triviales même, en face de la plainte passionnée qu'exhalait Michel. Mais elles produisirent un effet surprenant sur le guide. Il s'arrêta court, regarda curieusement son jeune patron et un léger sourire lui vint aux lèvres.

— Je suis bien peiné, répéta-t-il, ce sont les mots que la jeune demoiselle vous a dits sur le perron de l'hôtel. Vous lui avez parlé, n'est-ce pas, monsieur, vous l'avez remerciée de ces paroles de sympathie ?

— Non, répondit Chayne, avec une complète indifférence.

Les femmes n'avaient pas, jusqu'alors, joué un

grand rôle dans la vie de Chayne. Facilement attiré, mais difficile à émouvoir, il n'avait fait que leur adresser en passant des paroles vite oubliées, puis il avait continué son chemin, et quand parfois l'une d'elles s'était détournée pour suivre le même sentier, elle n'avait pas éveillé en lui la pensée qu'elle put devenir la compagne de tout son voyage. Son indifférence poussa Michel à répéter, et cette fois sans que l'on pût s'y méprendre, l'avertissement que par deux fois déjà il avait formulé.

Il s'appuya plus fortement sur la table, les yeux fixés attentivement sur la figure de son patron.— Prenez garde, monsieur, dit-il, vous vous sentez seul, ce soir, seul et désolé. Prenez garde que votre vieillesse ne soit pas une longue nuit solitaire, comme celle-ci qui se répéterait pendant de longues années. Faites en sorte que, lorsqu'à votre tour vous approcherez de la fin, et que vous aussi songerez aux adieux, — et il agita sa main dans la direction des montagnes — faites en sorte d'avoir auprès de vous un être avec lequel vous puissiez partager vos souvenirs. Voyez, monsieur ! et comme à regret, il ramena la conversation sur lui-même, je rentre chez moi ce soir, je pars de Chamonix, je traverse un ou deux champs, j'arrive aux Praz-Conduits et de là à ma chaumière. Je pousse la porte, tout est sombre là dedans. J'allume ma lampe et je m'assieds solitaire. Écoutez l'expérience d'un vieillard, monsieur. Quand tout sera fini et que vous rentrerez chez vous, arrangez-vous pour qu'il y ait une lampe allumée dans la chambre, et que cette

chambre ne soit pas vide, qu'il s'y trouve quelqu'un pour partager vos souvenirs, lorsque la vie ne sera plus faite que de souvenirs.

Le guide se leva tendant sa main ouverte et comme Chayne la saisissait, il reprit la parole, et cette fois sa voix tremblait :

— Monsieur, vous avez été bon pour moi, dit-il avec une simplicité calme et digne, et je le reconnais comme je le peux. Je vous ai parlé du fond de mon cœur, car vous ne reviendrez plus à Chamonix et après cette nuit, nous ne nous rencontrerons plus jamais.

— Merci, dit Chayne, et il ajouta : Nous avons passé de beaux jours ensemble, Michel.

— Certes monsieur.

— C'est avec vous que j'ai fait ma première ascension.

— L'Aiguille du Midi. Je ne l'ai point oublié.

Après ces quelques mots tous deux restèrent silencieux et pour la même raison. Ni l'un ni l'autre n'aurait pu parler. Michel Revailloud prit son chapeau, se retourna brusquement, sortit du café et se perdit dans la foule. Chayne reprit son siège, et, silencieusement resta assis plongé dans ses méditations jusqu'au moment où la foule désertant la rue, les musiciens du square cessèrent leur musique.

Pendant ce temps Michel Revailloud descendait lentement la rue, s'arrêtant à causer même à ceux qu'il ne connaissait que de vue, de façon à retarder sa rentrée dans la chaumière sombre et vide des

Praz-Conduits. Il passa près de l'hôtel où Chayne était descendu, et sous le globe de lumière qui surmontait la porte, il vit un guide de sa connaissance qui parlait à une jeune fille. Celle-ci leva la tête. C'était celle qui avait dit : Je suis bien peinée. Comme Michel entrait dans le cercle lumineux projeté par les lumières de l'hôtel, elle le reconnut. Elle dit rapidement quelques mots au guide qui appela Michel, et comme ce dernier s'approchait, le guide le présenta à Sylvia Thesiger.

— Il a fait plusieurs des premières ascensions dans la chaîne du mont Blanc, mademoiselle.

Sylvia lui tendit la main avec un regard d'admiration.

— Je le sais, dit-elle J'en ai lu le récit.

— Réellement, cria Michel, vous avez lu cela, vous, mademoiselle ?

Son accent montrait autant de plaisir que de surprise. Après tout, une flatterie tombant des lèvres d'une femme jeune et belle n'était point faite pour déplaire, surtout quand cette flatterie était si méritée. La vie avait peut-être encore quelques compensations à lui offrir dans sa vieillesse.

— Oui, en vérité. Je suis bien contente de vous avoir rencontré, Michel. Votre nom m'était connu depuis longtemps et je vous enviais d'avoir vécu à l'époque où ces montagnes étaient encore inexplorées.

Revailloud ne pensait plus aux mules du Montenvers, il oubliait même les touristes de la Mer de Glace. Une joie subite le réchauffait. La jeune

fille le regardait avec un air d'envie qu'elle ne cherchait pas à dissimuler.

— Ah oui ! c'étaient de beaux jours, mademoiselle, dit-il avec un tressaillement d'orgueil dans la voix. Mais quand on aime la montagne, qu'importe la première ascension ou la centième, c'est toujours avec la même joie que l'on sent le dur rocher sous les doigts ou la neige craquer sous le pied. Peut-être mademoiselle elle-même voudra-t-elle un jour...

Sylvia l'interrompit avec un empressement joyeux :

— Oui, demain, dit-elle.

— Oh ! c'est votre première montagne, mademoiselle ?

— Oui.

— Et c'est Jean qui vous accompagne. Jean et son frère, je suppose ? Michel posa affectueusement sa main sur l'épaule du guide. Vous ne pouviez mieux choisir, mademoiselle.

Il la considéra pensivement pendant quelques instants. Elle était d'une fraîcheur qui rappelait celle de la terre, au printemps, après la pluie. Ses yeux, la vivacité de son visage, le ton plein d'ardeur de sa voix l'attiraient irrésistiblement, tout vieux et fatigué qu'il était. Combien plus irrésistible devait-elle paraître aux yeux d'un homme plus jeune. Sa vivacité devrait suffire à le soulever bien au-dessus de toute mélancolie, fût-elle profonde comme la mer. Lui-même, Michel Revailloud se sentait deux fois plus vaillant

que lorsqu'il était assis sur le balcon du café de l'Arve.

— Et pour quelle montagne vous êtes-vous décidée, mademoiselle ? demanda-t-il.

La jeune fille s'écarta d'un pas de la porte de l'hôtel et leva les yeux devant elle. Au midi, mais toute rapprochée, la longue crête mince de l'Aiguille des Charmoz se dressait, noire et déchiquetée, sur le ciel étoilé. Sur un pinacle de cette crête un bloc de pierre était posé, comme le dessus d'une table ronde, sur le plan incliné. C'était précisément ce pinacle que regardait Sylvia.

— L'Aiguille des Charmoz, dit Michel, d'un air de doute. Mais Sylvia se retourna vers lui comme pour combattre l'objection qu'elle devinait.

— Mais je me suis entraînée, dit-elle ; j'ai monté le Brevent et la Flégère. Je suis forte, bien plus forte que je ne parais.

Michel Revailloud sourit.

— Mademoiselle, je ne doute pas de vous. Il est difficile de se fatiguer quand on a votre enthousiasme. Ce n'est pas la difficulté de cette ascension qui me poussait à en suggérer une autre, celle de l'Aiguille d'Argentière.

Sylvia eut un mouvement d'hésitation, et se retourna vers le jeune guide.

— Mais, vous aussi, vous m'avez parlé de cette montagne, dit-elle.

Michel profita de l'avantage qui lui était offert.

— Et il a sagement fait, mademoiselle. Si vous voulez me permettre de vous donner un conseil,

vous coucherez demain au châlet de Lognan et, le jour suivant, vous grimperez au sommet de l'Aiguille d'Argentière.

Sylvia donna un regard de regret à ce faîte du Charmoz qui pendant la dernière quinzaine l'avait tant fascinée. Elle en détacha les yeux pour les reporter sur Revailloud et elle laissa son regard se reposer sur la figure du vieux guide.

— Et pourquoi me conseillez-vous l'Aiguille d'Argentière ? demanda-t-elle.

Dans l'ombre, Michel sentait le regard de la jeune fille rayonner doucement sur lui, et cela ne le rendit que plus persistant dans son idée. Son patron aimé ne couchait-il pas demain au châlet de Lognan ? et puisqu'il ne se décidait pas à ouvrir ses yeux lui-même, ne fallait-il pas l'y aider. La route du Col Dolent et celle de l'Aiguille d'Argentière partaient toutes deux de cette petite auberge de montagne. Mais c'était une raison que Michel ne pouvait guère donner à la jeune fille qui l'interrogeait. Il s'avisa de mettre en avant un autre argument, un argument subtil qu'il croyait bien fait pour l'impressionner. D'ailleurs il y avait du vrai dans ce qu'il allait dire.

— Je vais vous en donner la raison, mademoiselle. Ce sera votre première ascension. Ce sera un jour dans votre vie à jamais mémorable. C'est pourquoi vous devez désirer qu'il soit aussi complet que possible, n'est-il pas vrai ? C'est une bonne escalade, l'Aiguille des Charmoz, je ne dis pas non. Mais celle de l'Argentière est plus com-

plète. Vous y trouverez un glacier, un tunnel, un couloir en haut d'une roche à pic, et pour couronner tout cela, une pente de glace extrêmement raide. Et ce n'est pas tout. Votre dernier pas sur le sommet de la montagne doit vous révéler un monde nouveau. Sur le Charmoz, il est vrai, vous trouvez une fissure au sommet même, que vous gravissez entre deux murailles à pic et d'où vous pouvez avancer la tête au-dessus de la montagne. Oui, mais vous y découvrez peu que vous ne connaissiez déjà, car avant de pénétrer dans la fissure, vous aurez vu les deux flancs de la montagne. Avec l'Argentière c'est tout différent. Vous montez jusqu'au bout, pendant un bon moment, à plat contre la pente de glace, quand vous vous trouvez tout à coup au sommet ; la chaîne du mont Blanc vous apparaîtra soudainement dans toute son éblouissante grandeur. Voyez-vous, mademoiselle, j'adore ces montagne d'un amour orgueilleux et je serais bien heureux que votre première ascension vous donnât la merveilleuse révélation d'un monde nouveau, étrange et immaculé.

Avant qu'il eût fini, il savait qu'il avait gagné sa cause. La jeune fille respirait à peine. En imagination elle se représentait déjà ce dernier pas qui la faisait passer du glacier à la crête du sommet.

— Très bien, dit-elle, j'irai à l'Aiguille d'Argentière.

Michel continua sa route; il sortit de Chamonix

et prit à travers les champs. Il était sûr maintenant qu'ils se parleraient demain au chalet de Lognan. S'ils pouvaient seulement se trouver seuls dans cette petite auberge. L'espoir de Michel fit un bond et s'envola bien au delà du chalet de Lognan. Faire sa première ascension ! Ah c'était bon, et enviable, mais la faire avec un compagnon avec lequel on puisse revivre dans l'avenir les extases de ce jour. Eh bien qui sait ? peut-être !...

Michel poussa la porte de sa chaumière et alluma sa lampe, sans plus penser que la chambre était noire et désolée. Ses piolets reposaient en un coin, l'acier poli de leur tête étincelant dans la nuit ; son havresac et quelques rouleaux de cordes, suspendus à des chevilles ; son journal, avec la signature et les commentaires de ses patrons, était sur la table, à sa portée ; on y lisait l'histoire complète de sa vie. Mais il ne pensait plus que tout cela lui avait servi pour la dernière fois. Il s'assit dans son siège et s'y reposa quelque temps. Un sourire éclairait maintenant son visage et une ou deux fois il eut un petit rire étouffé en pensant à la haute diplomatie qu'il avait déployée. Il ne se souvenait plus du tout que demain il conduirait les mules en haut du Montenvers et mènerait des bandes de touristes sur la Mer de Glace.

CHAPITRE VI

LE CHALET DE LOGNAN

Le chalet de Lognan est bâti très haut sur le versant méridional de la vallée de Chamonix, au-dessous du grand contrefort de l'Aiguille Verte. Il regarde le nord et, partant du garde-fou scellé devant la porte, le sentier se déroule à travers des pâturages émaillés de fleurs alpestres et descend dans les sapinières jusqu'au village des Tines puis, au delà, dans le bas dé la vallée. Mais à l'extrémité orientale, un précipice s'ouvre sur la grande chute du glacier d'Argentière et, nuit et jour, venant de profondeurs lointaines, le grondement des eaux provenant du glacier pénètre par les fenêtres et emplit toutes les pièces de la musique d'une rivière écumante.

L'après-midi suivant, vers cinq heures, Chayne était accoudé sur le garde-fou, regardant la chute de glace au-dessous de lui. Le vacarme du torrent l'assourdissait, et ce ne fut que lorsqu'un bruit de pas légers fut devenu perceptible, tout près, derrière lui, qu'il comprit qu'il n'était plus seul. Il se retourna et reconnut, à sa grande surprise, la petite poupée enrubannée du buffet d'Annemasse, l'enfant des casinos et des plages élégantes, Sylvia Thesiger. La surprise était si visible que Sylvia rougit. Elle lui fit un léger salut et rentra dans le chalet.

Chayne remarqua alors un couple de nouveaux guides qui se tenaient à la porte des communs. Il se souvint alors du livre qu'il avait vu lire à la jeune fille avec tant d'intérêt au buffet. Au bout d'une ou deux minutes, elle ressortit sur la terrasse et Chayne remarqua qu'elle était maintenant vêtue d'une façon pratique.

Elle portait une toilette simple et chaude, en harmonie avec le but qu'elle se proposait, sans que pour cela elle manquât d'élégance. Il devina la montagne qu'elle voulait gravir et la lui nomma.

— Oui, répondit-elle. Oh ! dites-moi qu'il fera beau demain.

— Je n'ai jamais vu une soirée si pleine de promesse, reprit Chayne souriant de son enthousiasme.

Les flancs bruns et escarpés de l'aiguille du Chardonnet juste en face d'eux, de l'autre côté du glacier, étaient rougis pas le soleil couchant, un nuage blanc dentelé et flottant comme une écharpe de dame, voguait dans le bleu du firmament. La propriétaire du chalet sortit et vint parler à Chayne.

— Elle désire savoir à quelle heure nous dînerons, expliqua-t-il à Sylvia. Nous ne sommes que nous deux. Nous pourrions dîner de bonne heure, car il nous faudra partir tôt, (et il répéta l'invariable cri de l'année) il y a si peu de neige. Il vous faudra peut-être beaucoup de temps pour traverser le glacier en allant à votre montagne. Il y a toujours une crevasse à franchir.

— Je le sais, dit Sylvia avec un sourire, le bergschrund.

— Je vous demande pardon, dit Chayne souriant à son tour. Il va de soi que vous connaissez ces termes. Je vous ai vu lire *l'Alpine Journal.*

Une heure plus tard ils dînaient en tête à tête ; le soleil couchant rougissait les murs blanchis à la chaux de la rustique salle à manger et transformait d'une façon glorieuse les collines alentour. L'émerveillement de Sylvia était tel qu'elle pouvait à peine manger. Elle ne cessait de se tourner vers la fenêtre, ses lèvres à demi ouvertes par un sourire, ses yeux gris brillants de bonheur.

— Je n'ai jamais rien vu de comparable, dit-elle. Tout est si étrange, si magnifique.

Il était sous le charme de sa fraîcheur et de sa simplicité comme l'avait été Michel Revailloud pendant la soirée de la veille. Elle était aussi impatiente qu'un enfant de voir le repas finir et de retourner en plein air, avant que la réverbération du coucher de soleil eût disparu des pics. Il y avait un quelque chose de pathétique dans son désir de ne rien perdre de tels moments. L'empressement qu'elle manifestait montrait bien à Chayne que rarement dans sa vie elle avait été à pareille fête. Il la pressa de manger, cependant, et quand elle eut fini, ils sortirent ensemble et prirent place sur le banc, contemplant en silence la lumière sur les pics, passant du pourpre au rose, les rochers qui devenaient sombres et le bleu du ciel augmentant d'intensité comme la nuit descendait.

— Allez-vous aussi faire une ascension, demanda-t-elle ?

— Non, répondit-il, je vais traverser une passe pour me rendre en Italie. Je quitte Chamonix pour toujours.

Sylvia se tourna vers lui et ses yeux doux étaient pleins de sympathie.

— Oui, je comprends cela, dit-elle. Je suis peinée pour vous.

— Vous avez déjà dit cela une fois devant moi, sur les marches de l'hôtel, dit Chayne ; vous avez été bien bonne et quoique à ce moment je n'aie rien dit, je vous en ai été très reconnaissant. Et dans son émotion il lui ouvrit son cœur et lui parla de l'ami qu'il avait perdu. L'obscurité s'épaississait autour d'eux ; il parlait en phrases courtes, comme le font les hommes qui n'aiment pas dévoiler leur émotion ; il s'interrompit pour rallumer sa pipe. Mais elle n'en ressentit pas moins la réalité de sa détresse. Il lui parla, avec une liberté dont il ne se rendait pas compte lui-même à ce moment, de cette pure et profonde amitié qui ne devait rien au sentiment, qui jamais ne s'était nourrie de vaines protestations, que de longs intervalles n'avaient pu rompre, et qui reposait sur la mémoire de grands dangers bravement affrontés et vaincus.

Ce lien précieux s'était noué dans les montagnes et elle sentit qu'il en avait gardé quelque chose de leur inspiration.

— Nous nous sommes rencontrés pour la pre-

mière fois dans le Tyrol, il y a huit ans. J'avais, accompagné d'un guide, franchi une montagne, le Glockturm et vers le soir je descendais au Radurschal Thal où j'avais entendu dire que je trouverais une auberge. Le temps s'était mis à la pluie; mais, d'un épaulement de la montagne, j'avais pu regarder le fond de la vallée et j'avais découvert une construction vaste et allongée à environ quatre milles du pied du glacier. Je traversai les pâturages pour m'y rendre et je trouvai là, assis devant la porte, sous la pluie, l'homme qui devait être mon ami.

La porte était fermée à clef, il n'y avait personne dans la maison ; pas une seule autre habitation à des milles à la ronde ; mon guide continua sa route. Nous restâmes assis, Lattery et moi, sous la pluie pendant une couple d'heures, puis une vieille femme, tenant un large parapluie ouvert descendit des hauts pâturages, chassant devant elle un petit troupeau de vaches. Elle nous apprit que depuis quatorze ans, elle n'avait pas vu une âme s'arrêter à son auberge. Néanmoins elle ouvrit sa porte, alluma un bon feu, nous fit cuire des œufs et nous donna du café. Je m'en souviens comme si c'était hier. Nous restâmes devant le feu, pendant que les matelas et les couvertures séchaient derrière nous, jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. Au dehors, le temps empirait. Il y avait un trou dans le chaume de la toiture, et, de mon lit, je voyais par là les éclairs zébrer le ciel. Peu de gens descendaient ou remontaient

cette vallée et le lendemain matin, après l'orage, on pouvait voir les chamois, dans l'herbe, tout près de notre auberge. Nous continuâmes notre voyage ensemble. Ce fut le commencement.

Il parlait simplement, avec un accent de profonde quiétude. Le feu de sa pipe brillait et couvait tour à tour ; l'obscurité cachait ses traits. Mais la tendresse, le plaisir avec lequel il appuyait sur les plus légers détails de cette première rencontre, montraient à Sylvia combien ces souvenirs le possédaient en ce moment.

— Nous descendîmes du Tyrol à Vérone, continua-t-il, et là nous nous sommes cuits au soleil comme des lézards, pendant un jour entier, sous les colonnades, puis nous revînmes par le Saint-Gothard à Goeschenen. Connaissez-vous la vallée de Goeschenen ? Un hémicycle de montagnes, les Winterbergen, l'enferme vers le haut, nous y grimpâmes pendant une semaine tous les deux, sans guide. Je me rappelle une crête de rocher qui se trouve là, elle était barrée par un pinacle qui semblait en surgir et que l'on appelle un « Gendarme ». Nous dûmes quitter l'arête pour nous frayer passage le long de la face du pinacle, à angle droit avec la montagne. Puis, nous recontrâmes un petit rebord. On pouvait, en regardant entre ses pieds, voir le glacier, deux mille pieds plus bas. Nous arrivâmes à un endroit où l'escalade du mur du pinacle semblait possible. A dix pieds au-dessus de nos têtes, il y avait une fente dans le rocher qui, partout ailleurs, était littérale-

ment à pic. J'étais le plus léger. Mon ami se planta sur le rebord aussi fermement qu'il put, les mains appuyées à plat sur la face lisse du rocher. Il n'y avait pas la moindre prise et je grimpai sur son dos et me dressai sur ses épaules. Je découvris que le rocher, à partir de la fissure, s'inclinait en arrière d'une manière tout à fait praticable. Seulement il se trouvait là, reposant sur la pente à ma portée, un gros rocher rond que nous n'aurions pu, éviter de heurter.

Il ne me sembla pas très solide sur sa base. J'avançai donc la main pour le tâter, ce que je fis le plus légèrement possible. Mais il était si exactement en équilibre que la plus petite vibration devait suffire à l'ébranler et je le vis commencer à se mouvoir lentement, très lentement, comme s'il ne pouvait pas faire de mal à qui que ce soit. Mais pourtant il se dirigeait vers moi ; ma poitrine atteignait le haut du niveau de la fissure, de sorte que je pouvais parfaitement voir ce qui se passait. Je ne pouvais rien faire, rien tenter. Il était trop lourd et trop volumineux pour que mes bras pussent l'arrêter et je ne pouvais bouger puisque j'étais debout sur les épaules de John Lattery. Il ne semblait pas nous rester grande chance de salut avec, au-dessous de nous, un gouffre qui ne nous offrait rien d'autre que ses deux mille pieds de profondeur.

Je remarquai pourtant une faible anfractuosité sur le rebord de la fissure ; il y avait chance que le roc pût rebondir par-dessus la crevasse et passer

sans me toucher. Je me rappelle mon angoisse, ne quittant pas des yeux cette chose menaçante qui glissait, sans secousse, lentement, d'une manière amicale pour ainsi dire, et je me demandais combien de temps il s'écoulerait avant qu'elle fût sur moi. Heureusement une imperceptible irrégularité dans la déclivité amena le roc juste sur la saillie et soudainement il fut projeté en l'air et passa à mon côté avec un sifflement. Il m'effleura d'assez près pour couper le drap de la manche de mon vêtement. J'avais été fasciné à un tel point par sa lente glissade que j'avais totalement oublié d'avertir Lattery de ce qui se passait, et quand le roc passa en sifflant au-dessus de sa tête, il éprouva une telle surprise qu'il fut sur le point de perdre l'équilibre et nous fûmes à deux doigts de suivre l'énorme pierre dans sa chute sur le glacier. C'est une de nos premières aventures... Et il se mit à rire, d'un rire heureux.

— Nous restâmes tard ce jour-là sur la montagne, poursuivit-il, et il ne faisait plus guère clair quand nous arrivâmes à la longue pente neigeuse qui s'étend à sa base. C'était pour nous un terrain nouveau. Nous étions exténués. Nous voyions la pente étincelante se dérouler au-dessous de nous. Elle pouvait se terminer par une crevasse et un glacier ; nous n'en savions absolument rien et nous tînmes conseil pour décider s'il nous fallait être prudents ou courir la chance de rencontrer le précipice. Nous nous décidâmes pour cette dernière alternative, et, nous étant assis sur

la neige, nous nous laissâmes glisser dans l'obscurité n'ayant pas la plus vague idée du point où nous nous arrêterions. Ah ! nous eûmes, à tout prendre, de biens bons moments, lui et moi. Et tout cela a pris fin au glacier des Nantillons.

Chayne se tut ; Sylvia, assise à côté de lui, ne l'avait pas une fois interrompu. En face d'eux, les pâturages disparaissaient dans l'obscurité. Seules, quelques petites lumières claires brillant dans les châlets, leur disaient qu'il y avait encore dans le monde, d'autres humains qui veillaient. Aucun son ne venait troubler le silence profond, à l'exception du grondement du torrent qui coulait au fond de la gorge à leur droite. Chayne secoua les cendres de sa pipe.

— Je vous demande pardon, dit-il. Je vous ai parlé de quelqu'un que vous n'avez pas connu. Vous étiez si silencieuse que je croyais simplement me rappeler mes pensées.

— Si j'étais silencieuse, dit Sylvia, c'est que je désirais vous entendre continuer. J'étais heureuse de vous écouter. Cette histoire de votre amitié était pour moi nouvelle et étrange et elle me causait tant de plaisir. Aussi nouvelle et plaisante que cette tranquille et fraîche soirée, sur la lisière des neiges, loin des hôtels et du bruit. J'ai peu entendu parler de telles amitiés, et j'en ai encore moins vu d'exemples.

Les pensées de Chayne furent brusquement ramenées de son ami disparu à cette compagne vivante. assise à ses côtés. Il y avait quelque chose

d'aussi triste et sympathique dans le ton de sa voix que dans les paroles qu'elle prononçait. Elle parlait avec une sorte d'humilité. Il sentait avec quelque embarras que ce n'était plus une enfant, mais une femme qui l'écoutait. Il voyait confusément le profil de ses traits, calmes comme la nuit même. Elle regardait droit devant elle dans l'obscurité. Il pensait à sa vie et à la façon dont elle la supportait, et se demandait comment elle s'était conservée si pure au milieu de son entourage. Il ignorait alors la protection tutélaire de ses rêves. Mais l'image de la mère était vivante à ses yeux, cette mère déclassée dont les femmes s'écartaient d'instinct, bruyante, criarde, faisant sa société d'oisifs élégants et d'officiers en demi-solde dont la jeunesse était passée.

Les derniers mots qu'elle avait dits l'avaient convaincu qu'elle supportait mal cette existence ; ils avaient jeté une clarté sur un point sombre où il ne semblait pas qu'il y eût beaucoup de bonheur.

— Je suis très heureux que vous soyiez ici ce soir, dit-il. Vous avez été bien bonne de m'écouter. Je redoutais un peu cette soirée.

Quoique ce qu'il disait fût l'expression de la vérité, ses paroles venaient en partie d'un sentiment de pitié. Il désirait qu'elle sentît sa propre valeur. Et, en réponse, elle lui laissa voir un autre coin de cette sombre place de son existence.

— Votre ami, dit-elle, devait être beaucoup aimé à Chamonix.

— Pourquoi ?

— Tant de guides se présentèrent de bonne volonté pour se mettre à sa recherche.

De nouveau, Chayne se retourna vivement vers elle. Il voyait dans sa phrase une empreinte du milieu, dans lequel elle avait passé son existence et du manque total d'idéalisme qui le caractérisait. Toujours les raisons personnelles, ou l'argent. En dehors de cela, pas d'autre mobile. Il lui répondit doucement :

— Non, ce n'est pas la raison qui les a fait agir. Comment vous expliquer cela ? Il se pencha en avant, les coudes appuyés sur ses genoux et parla lentement, choisissant ses paroles. — Je pense que ces guides obéissaient à une loi à laquelle on n'échappe pas, celle qui veut que ce que vous savez faire vous le faites, quand il s'agit de sauver la vie de votre semblable. Je suis persuadé que sur dix médailles décernées par la Société de Secours neuf sont données en conséquence de la contrainte que cette loi exerce sur les individus. Si vous savez nager, diriger un bateau ou escalader une montagne, vienne le moment où une vie humaine ne peut être sauvée que par l'usage de vos connaissances, eh bien, il vous faut les mettre en œuvre. Voilà la loi. Bien souvent, j'en ai la conviction, c'est à contre-cœur qu'on y obéit ; la plupart du temps, je crois qu'on le fait par instinct, sans en considérer les conséquences. Mais on l'observe, cette loi, et les guides y étaient soumis quand un si grand nombre d'entre

eux m'accompagnèrent sur le glacier des Nantillons.

La jeune fille poussa un petit soupir. Elle frissonna.

— Vous avez froid ?

— Non, répondit-elle, mais cela aussi est nouveau pour moi. J'aurais dû connaître cette loi sans qu'on eût besoin de me l'expliquer. Mais je ne l'oublierai jamais.

Une fois de plus, l'humilité se faisait sentir dans l'accent tranquille de sa voix. Elle avait compris la leçon. Elle sentait qu'elle n'aurait pas dû en avoir besoin et, avec franchise, elle confessait son ignorance.

— Ce qu'on sait faire, on doit le faire, répéta-t-elle, gravant les mots dans sa mémoire, si par là on peut sauver une vie humaine. Non, je n'oublierai pas cela.

Elle se leva.

— Il faut que je rentre.

— Oui, dit Chayne, se levant aussi. Vous êtes restée debout trop longtemps. Demain vous serez fatiguée.

— Pas avant demain soir, dit-elle, riant.

Elle regarda le ciel rempli d'étoiles.

— J'espère qu'il fera beau. Oh, il faut qu'il fasse beau. Demain est mon jour unique. Je voudrais tant qu'il fût parfait, s'écria-t-elle.

— Je crois que de ce côté, il n'y a rien à craindre.

Elle lui tendit la main.

— C'est notre adieu, je suppose, dit-elle, sans

essayer de cacher le regret que ces mots lui causaient.

Chayne prit la main qu'on lui tendait et la retint une ou deux secondes. Il devait partir une heure et demie avant elle. Il savait très bien cela mais il répondit :

— Non. Nous suivons la même route pendant quelque temps. A quelle heure partez-vous ?

— A une heure et demie.

— Moi aussi. Il fera jour avant que nous nous séparions. Je me demande si vous pourrez dormir cette nuit. Moi, je ne dors jamais, la première nuit.

Il parlait d'un ton léger et elle lui répondit de même.

— Je ne saurais dire si je dors ou si je veille avec le bruit du torrent qui m'arrive par la fenêtre, car d'aussi loin que je puisse me rappeler, j'entends toujours dans mes rêves le murmure d'eau courante.

Ces mots frappèrent Chayne et se gravèrent dans son esprit. En réalité, il ne savait rien d'elle, excepté ce fait curieux. Elle entendait toujours dans ses rèves le murmure d'une eau courante, et cette particularité semblait être comme une partie d'elle même. Il y avait similitude ; l'eau courante était bien en quelque sorte, comme un symbole de la jeune fille. Elle semblait, par nature, aussi fraiche, aussi claire que le ruisselet qui s'échappe d'une source et elle était tout aussi fugitive ; et quand elle riait, l'éclat de son rire était aussi libre, aussi léger, que le gazouillement d'un ruisseau.

Elle entra dans le chalet. Par la fenêtre, Chayne la vit frotter une allumette et l'approcher de la bougie. Elle resta un moment immobile le regardant gravement, la lumière faisant une auréole à son jeune front. Puis un sourire hésita sur ses lèvres et, lentement, prit possession de ses joues, de ses yeux, de sa physionomie entière Elle se détourna et rentra dans sa chambre.

CHAPITRE VII

L'AIGUILLE D'ARGENTIÈRE

Quand il fut seul, Chayne fuma une autre pipe, puis s'avançant à l'extrémité de la petite terrasse, jeta un regard sur le banc de glace scintillant au-dessous de lui. Aucune lumière ne brillait de ce côté là au chalet. Écoutait-elle ? Était-elle endormie ? La pitié qu'elle avait éveillée en lui s'accrut, plus il pensait à elle. Demain, elle retournerait à une existence que visiblement elle détestait. Il en vint à conclure qu'à tout prendre, le monde eût pu être mieux organisé. Il alluma sa lumière et se jeta sur son lit, et lorsqu'un des guides vint frapper à sa porte, il lui sembla que cinq minutes ne s'étaient pas écoulées depuis qu'il s'était couché. Quand il arriva dans la salle commune, Sylvia était déjà en train de déjeuner.

— Avez-vous dormi ? demanda-t-il.

— J'étais trop agitée, répondit-elle ; mais je ne suis pas fatiguée ; et vraiment son apparence ne laissait voir nulle trace de lassitude.

Ils se mirent en route à une heure et demie et commencèrent à monter sitôt la hutte dépassée.

Les étoiles scintillaient au-dessus de leur tête, dans un ciel sombre et sans nuage. La nuit était sereine ; mais l'aube ne se montrait pas encore. Les grands rochers escarpés du Chardonnet, de l'autre côté du glacier, et les hautes rampes glacées de l'Aiguille Verte, au-dessous de laquelle ils passaient, étaient cachés dans l'ombre de la nuit. Ils auraient pu croire qu'ils s'avançaient sur quelque plaine désolée, semée de pierres plates d'un bout à l'autre de l'horizon.

Ils marchaient en file indienne, Jean en avant, une lanterne allumée à la main, de façon que Sylvia, qui le suivait immédiatement, pût diriger ses pas parmi les rochers épars. Ils continuèrent ainsi pendant deux heures sur la rive gauche du glacier, puis ils descendirent sur la glace. Ils avançaient partie sur la moraine, partie sur la glace, au pied des escarpements de l'Aiguille Verte. Graduellement l'obscurité diminua d'opacité. Des masses imprécises de rochers noirs commencèrent à se montrer dans la hauteur et en apparence à une distance très éloignée. Le ciel pâlit, les masses confuses se rapprochèrent des alpinistes et, pardessus les murailles escarpées, la lumière déborda des quatre coins du ciel dans le blanc bassin du glacier.

Sylvia s'arrêta et Chayne la rejoignit. — Eh bien? demanda-t-il, et, à la vue de son jeune visage, ses pensées le reportèrent soudain au matin où la beauté du monde des glaciers s'était révélée à lui pour la première fois. Il lui sembla ressentir encore une fois l'exquise émotion de cet instant.

Sylvia était restée muette, les lèvres entr'ouvertes devant ce glacier large et uni, se terminant par une tête crénelée de rochers. Le silence majestueux la frappa. Pas un souffle de vent, pas un bruissement de branches, aucun bruit d'oiseau. Le bruit d'une fissure de la glace, le roulement de pierres se détachant ne se faisaient même pas entendre. Et de même que le silence surprenait son oreille, la simplicité des couleurs frappait sa vue. Il n'y avait pas de gradations. La neige immaculée remplissait le bassin et s'entassait dans les replis des montagnes, suspendue en glaciers déchiquetés sur leurs flancs, et rayant les goulets d'étroits rubans unis. Et au-dessus de la glace, l'encerclant tout autour, de noires murailles de rochers dominaient de très haut, étonnamment abrupts, et divisés au sommet en aiguilles d'une exquise beauté.

— Je serai bien heureuse d'avoir vu cela, dit Sylvia, fixant le tableau dans son esprit, plus heureuse même que je ne le suis à présent. Ce sera un beau souvenir à évoquer lorsque les événements viendront m'attrister.

— Les événements doivent-ils donc vous causer de l'ennui? demanda-t-il.

— Je ne veux pas gâter mon unique journée, dit-elle avec un sourire.

Elle reprit sa marche, et Chayne, resté en arrière, échangea quelques mots avec ses guides. Un peu plus loin Jean s'arrêta. Voici notre montagne, mademoiselle, dit-il montrant l'orient, de l'autre côté du glacier.

Sylvia se tourna vers cette direction.

Droit en face d'elle, une baie de glace faisait retour, obliquant vers la hauteur, et autour de cette baie s'élevait un mur vertical de rochers abrupts qui, tout au centre, s'aiguisait brusquement en un sommet à pic. Ce sommet n'était pas une pointe, mais une crête arrondie couverte de neige, s'infléchissant en haut des rochers comme une vague d'écume. Une petite tour de roches noires se tenait toute seule à l'extrémité nord de la crête neigeuse.

— Cela, mademoiselle, c'est l'Aiguille d'Argentière. C'est ici que nous traversons le glacier.

Jean passa la corde autour de la taille de la jeune fille, la fixant avec un nœud de matelot, et attacha l'autre bout à sa ceinture, employant le nœud droit, pendant que son frère s'attachait l'autre extrémité de la corde et restait à l'arrière. Ils coupèrent alors à angle droit, le chemin qu'ils avaient suivi jusque-là et traversèrent le glacier, conservant, entre eux, les vingt pieds de corde tendue et raide. Jean venant à se retourner, poussa une exclamation de surprise : il voyait Chayne et ses guides les suivre à travers le glacier ; quoique

la route qu'ils auraient dû suivre pour aller au Col Dolent, à la tête du glacier, continuait en ligne droite le chemin qu'ils avaient précédemment suivi. Pourtant, il ne fit aucune réflexion.

Ils traversèrent le bergschrund avec moins de difficulté qu'ils ne l'avaient craint et, escaladant une crête de débris, le long du glacier latéral qui descend des hauteurs de l'Aiguille d'Argentière, ils s'avancèrent dans la baie sous la muraille méridionale de l'Aiguille du Chardonnet. Au sommet de cette moraine, Jean fit halte, et le groupe déjeuna; pendant le repas, Chayne raconta à Sylvia quelques bribes de l'histoire de la montagne.

— Ce n'est pas le plus difficile des pics, dit-il, mais il s'y rattache des souvenirs que quelques-uns des rocs nouvellement explorés n'ont pas. Les pionniers sont passés ici. Droit derrière eux, il y avait une faille, la passe entre leur montagne et l'Aiguille du Chardonnet. Partant de cette passe, Moore et Whymper essayèrent d'abord d'atteindre le sommet en suivant la crête des rochers, mais ils la trouvèrent impraticable. Whymper essaya de nouveau, mais cette fois en gravissant la face extérieure des rochers, plus loin vers le sud et juste à la gauche du sommet. Il échoua, s'y reprit et passa. Nous suivons sa route.

Et pendant qu'ils regardaient en l'air, le blanc mat de cette coupole arrondie prit une teinte chaude et rosée et, tout autour du bassin, les sommets des pics les plus élevés s'allumèrent.

— Voici le soleil, dit-il.

Le regard de Sylvia traversa la vallée. Le vaste triangle de glace de l'Aiguille Verte jeta une lueur soudaine et étincela de mille feux. Les escarpements des Droites et du mont Dolent semblèrent sertis de joyaux, les sombres précipices du Tour Noir s'échauffèrent et prirent un air engageant. Mais à la tête du glacier, un simple mur de rochers continu s'étendait, circulaire, dans un segment de cercle conservant son aspect sombre et mort, tandis que le glacier au-dessous restait immuable, blanc et terne.

Il y avait en un point du bord en lame de couteau de cette muraille une dépression. Un ruban de glace, d'où ils étaient placés, semblait en descendre perpendiculairement vers le glacier d'Argentière.

— Voilà le col Dolent, dit Chayne, il est rare qu'il s'y glisse un rayon de soleil.

Sylvia frissonna à cet aspect. Elle n'avait jamais rien vu d'aussi sombre, d'aussi sinistre que ce rideau de rochers précipités et son ruban de glace. C'était comme une bande blanche peinte sur un mur noir.

— Comme ce passage semble dangereux, dit-elle lentement.

— Il faut prendre des précautions, dit Chayne.

— Cette année surtout, où il y a si peu de neige, ajouta Sylvia.

— Oui, douze cents pieds de glace à un angle de cinquante degrés.

— Et le bergschrund juste au-dessous.

— Ah, il ne faut pas se laisser glisser sur le col Dolent, dit-il tranquillement.

Sylvia se tut un moment. Puis elle dit après une légère hésitation :

— Et vous allez franchir ce passage aujourd'hui.

La voix de Chayne laissa percer une hésitation encore plus grande quand il répondit :

— Mais... non ! vous êtes à votre première ascension, voyez-vous, et vous n'avez que deux guides.

Sylvia le regarda sérieusement.

— Et combien devrais-je en avoir pris pour l'Aiguille d'Argentière, une douzaine ?

Chayne eut un faible sourire.

— Oh ! non, dit-il, son embarras augmentant, deux, d'ordinaire, suffisent, à moins que...

— A moins que le débutant ne soit très maladroit, finit-elle. Merci, capitaine Chayne.

— Je n'ai pas dit cela, dit-il. Il ne pouvait découvrir si elle était fâchée ou non. Elle le regardait tranquillement, bien en face, attendant son explication.

— Eh bien, laissa-t-il échapper, la vérité est que j'ai envie de monter à l'Aiguille d'Argentière avec vous, et il vit un sourire creuser des fossettes sur les joues de la jeune fille.

— Je suis très honorée, dit-elle, et le ton de sa voix indiquait aussi qu'elle était très contente.

— Oh, mais ce n'est pas seulement pour le plaisir de votre compagnie, dit-il et il s'arrêta tout court. Je ne suis pas très poli, n'est-ce-pas ? ajouta-t-il d'un air contrit.

— Franchement, non, répliqua-t-elle.

— Ce que je veux, dire est ceci, expliqua-t-il. Depuis que nous sommes partis ce matin, j'ai revécu les sensations de ma première ascension. En vous voyant si joyeuse, si empressée à vivre complètement chaque instant de ce jour, il me semble presque que, moi aussi, je débute dans les montagnes, et que l'Argentière est mon premier sommet.

Il la vit rougir.

— Était-ce la raison pour laquelle vous désiriez savoir ce que je pensais, et ce que j'éprouvais ? demanda-t-elle.

— Oui.

— J'avais pensé que vous me mettiez à l'épreuve, dit-elle lentement. Il me semblait que vous vouliez vous assurer si j'étais digne...

Une fois de plus, un ton d'humilité enveloppait ses paroles et en modulait l'accent. Elle reconnaissait sans rancœur, mais avec une profonde détresse, qu'on avait le droit de la regarder comme en dehors de la société.

Les guides rebouclèrent les havresacs, et reprirent leur route sur la moraine. Bientôt ils s'avancèrent sur le glacier latéral qui descend des recoins de l'Aiguille d'Argentière, en face d'eux, et s'étend dans le grand bassin en arrière. Ils se relièrent les uns aux autres au moyen de la corde et remontèrent le glacier en diagonale, tournant un grand contrefort qui prend naissance à la crête de rochers et qui divise la glace en deux parties égales, se rapprochant ensuite des roches à pic.

Peu après ils traversaient le bergschrund, du glacier à la muraille, et prenant par les rocs faciles qui sont au pied des escarpements, arrivèrent enfin à une vaste gorge très raide, remplie de glace dure, qui menait à la crête située juste au-dessous du pic final.

— Voici notre chemin, dit Jean. Nous monterons par les rochers latéraux.

Ils firent un nouveau repas et commencèrent l'escalade des rochers sur la gauche de la gorge, Sylvia suivant seconde derrière le chef de file. Les rochers n'étaient pas difficiles mais ils étaient très abrupts et parfois détachés. De plus, Jean grimpait vite et Sylvia avait fort à faire pour le suivre. Mais pour rien au monde elle n'aurait voulu lui dire de ralentir sa marche et elle mettait son amour-propre à se passer de la corde et à grimper avec la seule aide de ses mains et de ses pieds.

Ils s'élevèrent ainsi pendant près d'une heure, puis Jean s'arrêta sur un rebord favorable ; Sylvia pouvait maintenant regarder au-dessous d'elle. Elle avait monté jusque-là, la figure tournée vers la muraille abrupte, ses yeux fixés sur le meilleur endroit où se tenir, fixant solidement son pied, s'accrochant fermement des mains, évitant les pierres roulantes.

De plus la corde l'avait beaucoup gênée ; quand elle la laissait se relâcher devant elle, la corde retombait sur ses pieds, menaçant de l'empêtrer ou s'accrochant comme par malice au moindre obstacle qui se trouvait sur le passage. Quand elle

avait essayé de la raccourcir en la tenant dans ses mains, un brusque tiraillement se produisait lorsque le guide sautait d'un rebord sur un autre, en avant, avec une violence qui la renversait presque.

Maintenant, excitée par tant d'efforts et heureuse de prendre haleine à son aise, elle jeta un coup d'œil en bas et fut remplie d'étonnement, si éloigné semblait déjà le glacier qu'elle venait de quitter, si abrupts paraissaient les rochers sur lesquels elle avais passé.

— Vous n'êtes pas fatiguée ? demanda Chayne.

Sylvia se mit à rire. Fatiguée quand son rêve se changeait en réalité, quand elle se trouvait vraiment sur le flanc de la montagne ! Elle se retourna contre la muraille rocheuse et, un peu plus d'une heure après avoir quitté le fond de la gorge, elle prenait pied sur une petite terrasse neigeuse à l'épaulement de la montagne. Debout dans la lumière du soleil, tout le paysage à l'est se déroula soudain devant ses yeux. Un moment auparavant, elle n'avait d'autre vue que les rochers ; maintenant à ses pieds, les raides pentes de neiges tombaient dans le glacier de Saleinaz. Les rocs des Aiguilles Dorées et quelques hauts plateaux verdoyants donnaient une touche de couleur à l'éblouissant monde de glace et dans le lointain s'élevaient les pics blancs du Grand Combin et du Weisshorn, se détachant sur un ciel pur et bleu ; sur la gauche, dominant le sommet de la Grande Fourche, elle voyait les énormes crénelures de l'Oberland. Elle demeura pensive pendant que le reste de la troupe

montait à ses côtés. Elle ne savait plus, pour ainsi dire, où elle se trouvait, quand Chayne qui se tenait près d'elle lui demanda :

— Vous n'êtes pas déçue ?

Elle ne répondit rien. Elle ne savait comment exprimer l'émotion qui la troublait jusqu'au plus profond de son être.

Ils se reposèrent un instant sur cette sorte de terrasse de neige. A leur droite, la crête courait, rigide, vers le sommet. Mais il ne fallait pas penser atteindre la cime par ce chemin. Ils tournèrent sur la paroi orientale de la montagne et traversèrent en ligne droite la grande pente de neige qui retombe en un blanc rideau ininterrompu vers le glacier de Saleinaz. Leur ordre de marche était modifié : Jean était toujours en tête, Chayne venait ensuite et après lui, Sylvia.

Le chef de file tâta la neige du pied, puis la sonda de la tête de sa hache. Encore quelques pas et il s'arrêta. — La glace, dit-il, et de cet endroit jusquau sommet de la montagne il se servit du pic.

La pente était rapide, la glace extrêmement dure, il fallait tailler chaque marche avec précaution, spécialement sur la traverse où toute la troupe s'avançait à travers la montagne sur le même niveau, et il n'y avait là aucune main secourable pour tirer sur la corde. La pente courait, rapide, au-dessous d'eux, puis s'infléchissait au-dessus d'une saillie et roidissait encore plus.

— Les marches sont-elles assez rapprochées ? demanda Chayne.

— Oui, répondit-elle, quoi qu'il lui fallût faire de grandes enjambées.

Là-dessus, Jean enfonçant son pic à côté de lui, se retourna. — Penchez-vous bien en dehors de la pente, mademoiselle, vous risquerez moins de glisser des marches, dit-il avec sollicitude, et alors une expression de surprise se peignit sur ses traits. Car il découvrait que déjà, d'elle-même, elle se tenait droite sur ses marches, se rejetant hors de la pente où elle avait fortement fixé le pic de sa hache, au niveau de sa poitrine. Et plus d'une fois Jean se retourna pour la regarder et chaque fois il devint de plus en plus perplexe. Chayne essaya de découvrir si la figure de la jeune fille trahissait le moindre signe de crainte. Au contraire, elle regardait, l'air triomphant, cette grande nappe de glace qui s'étendait au-dessous d'eux, et ce n'était pas par ignorance du danger qu'elle exultait ainsi. L'anxiété visible de l'accent de Chayne, et le silence dans lequel tous étaient retombés suffisaient à lui faire comprendre que l'entreprise était sérieuse. Mais elle avait beaucoup lu tout ce qui peut concerner les Alpes, et dans tous les récits des exploits de montagnes qui lui avaient passé devant les yeux, d'escalades à pic, dans des fissures verticales sur des murs de rochers ; d'équilibres sur des crêtes tranchantes comme des lames de couteau, de rampements sur des surfaces unies où rien n'existait qui pût donner prise à la main ou au pied, c'était la rampe de glace qui avait excité son imagination au plus haut point. Le

glacier, long, oblique, poli, blanc sur la surface, gris verdâtre ou même noir là où la hache avait taillé des marches ; l'endroit entre tous, où il ne fallait pas faire un faux pas. Pendant des nuits, elle s'était tenue éveillée, écoutant le roulement dans les rues au-dessous de sa fenêtre, et se dépeignant cette pente glacée, tantôt dormant au soleil, tantôt enveloppée dans des rideaux s'ouvrant pour laisser des hauteurs encore plus élevées et des profondeurs encore plus basses, tantôt cruellement fouettée de vents qui en arrachaient de la surface des glaçons et de la neige, les envoyant tourbillonner comme une fumée autour du pic. Elle s'était vue là en rêve, moitié hésitante, moitié empressée, et maintenant elle y était, et ne sentait aucune crainte. Elle pouvait bien exulter !

Le soleil était chaud sur ce flanc de la montagne, pourtant les pieds de Sylvia devenaient froids pendant qu'elle se tenait patiemment dans les marches nouvellement creusées, n'avançant qu'à mesure que le guide qui la précédait avançait lui-même. Dans un de ces arrêts, elle remua son pied et frotta la semelle de sa bottine sur la glace pour aplanir une rugosité de la marche ; soudain elle vit Chayne et le guide d'avant enfoncer fortement leurs pics dans la glace à leurs côtés, et rester en arrêt, comme s'ils attendaient une secousse de la corde. Puis, comme d'un commun accord, tous deux se retournèrent sur elle, et la voyant en sécurité, reprirent leur travail, le guide taillant les pas, Chayne derrière lui, les polissant.

Au bout de quelque temps, le guide fit face à la pente et au lieu de tailler longitudinalement il se mit à couper en hauteur. La déclivité était si raide qu'au lieu de trancher en zigzags sur la surface, il creusait verticalement des trous à pigeon. Les ascensionnistes s'accrochèrent à la file comme sur une échelle, leurs genoux touchant la glace quand ils posaient le pied sur la marche. Pendant deux heures, les haches n'arrêtèrent pas de creuser, puis le guide qui était en avant creusa deux ou trois marches au même niveau au haut de l'escalier. il se plaça sur une d'elles et Chayne prit place sur l'autre près de lui.

— A votre tour, mademoiselle, dit le guide et il tira sur la corde pour l'aider à monter. Elle atteignit leur niveau sur l'escalier et attendit, sans comprendre encore pourquoi ils se tenaient à ses côtés.

— Avancez, mademoiselle, dit le guide. Elle fit un pas sur la neige et ne put retenir un cri. Son regard s'étendait tout à coup au-dessus du sommet de la montagne, découvrant l'Aiguille Verte et la grande pile du mont Blanc, précisément comme Revailloud le lui avait prédit. Le guide se tenait un peu à l'écart de façon qu'elle fût la première à prendre pied sur le sommet. Elle était debout sur l'étroite crête de neige; à ses pieds les rochers à pic, comme enduits de masses tombées de glace, retombaient en s'arrondissant sur le glacier.

Son premier regard fut pour le col Dolent. Même à cette heure où le bassin de la vallée était

rempli de la lumière du soleil, ce coin particulier de la tête du glacier d'Argentière était encore du même blanc éteint, du même noir mort, terne.

Elle frissonna de nouveau en le regardant, si menaçante et sinistre semblait la muraille de rochers, si dur et à pic le ruban de glace. Alors Chayne la rejoignit sur la crête. Ils s'assirent et firent leur repas, puis s'étendirent pendant une heure, au soleil dans une atmosphère délicieusement pure.

— Vous ne pouviez pas avoir un meilleur temps, dit Chayne. Quelques rares flocons de nuages voltigeaient çà et là dans le ciel et leurs ombres semblaient se donner la chasse parmi les étincelantes pentes de neige et de glace. Le triangle de l'Aiguille Verte s'élançait à côté d'elle, les splendides crêtes des Droites et des Courtes à sa droite, et au delà, les dômes massifs et les contreforts de la grande montagne blanche. Sylvia restait couchée sur le flanc oriental de l'Argentière, regardant par-dessus l'arête, muette, sourde à tout ce qui pouvait se dire auprès d'elle. Son âme était en paix. La longue tension continue de son esprit et de ses muscles, l'excitement de l'ascension de la dernière pente de glace, tout cela était passé, et lui avait apporté sa récompense. Elle n'avait devant elle qu'un monde tranquille, rempli d'une paix profonde, étonnamment clair, d'une beauté et d'une couleur merveilleuses. Ici, une flèche perçait, montrant sous la lumière du soleil des plaques de rocs rouges enchassés dans un fond grisâtre ;

là, des aiguilles de glace scintillaient, comme piquées de pierres précieuses, s'arrondissant en gros nœuds verdâtres, montrant tantôt une teinte grise triste, tantôt un bleu transparent. Parfois un grondement lointain, semblable à celui du tonnerre éloigné, leur disait que des champs de glace précipitaient leurs avalanches. Une ou deux fois, Sylvia entendit, tout près, un formidable roulement et Chayne, lui désignant un point au delà des vallées, lui fit voir ce qui, de leur place, semblait une poignée de cailloux, rebondissant sur les rochers et les goulets de glace de l'Aiguille Verte. Mais, dans son ensemble, ce monde nouveau était silencieux, en communion, pour ainsi dire, avec le ciel. Elle était dans la muette compagnie des montagnes. Des jours viendraient où ces crêtes ensoleillées ne seraient plus que de confuses taches de neiges emportées en rafale par la tempête, où le vent hurlerait dans les goulets, où d'épaisses brumes s'enrouleraient autour des pics. Mais ce matin là, les éléments étaient en paix sur les hauteurs.

— Non, vous n'auriez pu trouver un meilleur jour pour votre première ascension, mademoiselle, dit Jean, debout près d'elle ; mais ce n'est pas votre première montagne ?

Elle se retourna vers lui.

— Mais si, fit-elle.

Le guide s'inclina.

— Alors, mademoiselle, vous êtes étrangement douée, car vous vous teniez sur cette glace, et vous vous y mouviez en tous sens, comme bien peu de

gens peuvent s'y tenir et s'y mouvoir. Je vous ai bien remarquée, allez. Sur les rochers aussi vous saviez d'instinct où accrocher la main, où poser le pied, et quel pied avancer le premier. Et cet instinct, mademoiselle, ne s'acquiert d'ordinaire, que par une longue pratique.

Il se tut et la regarda, perplexe.

— De plus vous me rappelez quelqu'un, mademoiselle. Je ne puis me souvenir de qui, ni voir en quoi vous me le rappelez. Mais vous me rappelez certainement beaucoup quelqu'un que j'ai connu.

Il ramassa le rucksack dont il avait soulagé ses épaules. Il était alors onze heures et demie. Sylvia embrassa d'un dernier regard l'infinie perspective des crêtes déchiquetées, des pinacles de glace et des flèches de rochers. Une fois encore elle abaissa les yeux sur le pic de neige élancé du mont Dolent et sur la sinistre vallée de rocs du col.

— Je n'oublierai jamais ceci, dit-elle, les yeux étincelants, oh ! non, jamais.

La fascination des montagnes avait pris possession d'elle. Cette matinée avait fait entrer quelque chose de nouveau dans sa vie ; quelque chose de nouveau qui jamais ne lui faillirait, qui colorerait tous ses jours, quelque sombres fussent-ils, qui lui laisserait des souvenirs où elle trouverait d'exquises consolations, d'ardents désirs sur lesquels établir l'avenir. Tout ceci, elle le sentait vivement, et son ami le devinait en partie.

— Oui, dit-il, vous comprenez la place que cela

tient dans une vie entière. Chaque année passe si vite quand on considère le passé et l'avenir.

— Oui, dit-elle, je comprends.

— Vous reviendrez ?

Mais cette fois sa réponse se fit attendre. Elle regardait toute pensive par-dessus la cime de l'Argentière. Il semblait à Chayne que lentement elle prenait quelque grande décision qui affecterait toute sa vie. Enfin elle répondit.

— Je ne sais pas. Peut-être ne reviendrai-je jamais, et il sembla à Chayne qu'elle avait pris une résolution.

Ils retournèrent sur leurs pas et, avec précaution, descendirent la rampe. Et de nouveau, le chef des guides qui maintenant marchait le dernier, considéra avec étonnement cet instinct de la montagne qui lui avait déjà causé une si grande surprise. La technique semblait aussi venir à Sylvia d'une façon toute naturelle. Elle tournait le dos à la rampe et descendait ainsi, comprenant exactement le niveau où elle devait enfoncer le pic de son piolet afin de descendre sûrement dans l'entaille suivante de leur escalier de glace. Finalement, comme ils dévalaient les rochers par le grand couloir conduisant au glacier, le guide s'écria :

— Ah, mademoiselle, maintenant je sais qui vous me rappelez. Je ne vous ai pas quittée des yeux ; maintenant je me souviens.

Elle leva la tête.

— Qui donc ?

— Un monsieur anglais avec lequel j'ai par-

couru les montagnes pendant toute une saison, il y a longtemps de cela. Un grand alpiniste, mademoiselle. M. le capitaine Chayne connaît sans doute son nom, Gabriel Strood.

— Gabriel Strood ! s'écria-t-elle, avec un rire joyeux. Moi aussi, je connais son nom. Vous me flattez, Jean.

Mais Jean n'en voulait rien admettre.

— Je ne vous flatte pas, mademoiselle, persista-t-il ; je ne dis pas que vous avez toute son adresse, comment le pourriez-vous ? Mais il y a certains mouvements, certaines façons précises de placer les mains et de poser les pieds qui font que vous me le rappelez, mademoiselle.

Sylvia, sur le moment, n'attacha pas une trop grande importance à ces paroles. Ils atteignirent le glacier latéral, le descendirent et traversèrent le glacier d'Argentière. Ils retrouvèrent leur sentier pierreux du matin et à trois heures ils étaient de retour sur la terrasse devant la façade du chalet de Lognan. Là, ils se reposèrent quelque temps, échangeant de rares paroles.

— Vous êtes fatiguée ? demanda Chayne.

— Non, répondit-elle, mais cette journée a produit en moi un grand changement.

Les guides se rapprochaient et elle n'en dit pas davantage. Mais Chayne ne douta pas qu'elle ne fît allusion à cette résolution qu'elle avait prise sur le sommet du pic. Elle se leva pour partir.

— Vous passez la nuit ici ? dit-elle.

— Oui.

— Et vous passerez le col Dolent demain ?

— Oui. Vous serez prudent ? Dans cette ombre, là-bas. Oui.

Elle resta un moment silencieuse les yeux levés vers l'Aiguille d'Argentière.

— Je vous remercie beaucoup de m'avoir accompagnée, dit-elle et l'humilité de son accent le toucha et lui causa une douloureuse impression. Je vous suis très reconnaissante, et je me sens très fière, ajouta-t-elle, un sourire illuminant sa physionomie si sérieuse.

— Vous êtes venue à Lognan au bon moment pour moi, répondit-il. Je traverserai le col Dolent demain avec un cœur plus léger.

Ils échangèrent une amicale poignée de main et il demanda doucement :

— Ne vous reverrai-je plus jamais ?

— Cela dépendra de vous, répondit-elle simplement.

— Je serais heureux de vous revoir. A Paris, peut-être, ou quelque part où vous pourrez aller. Mon congé durera encore quelques mois.

Elle réfléchit pendant quelques secondes, puis elle dit :

— Si vous voulez me donner votre adresse, je vous écrirai. Je crois que je serai en Angleterre.

— Je demeure en Sussex, sur les South Downs.

Elle prit sa carte, et en se retournant elle montra du doigt l'Aiguille d'Argentière.

— Je rêverai de cela cette nuit.

— Oh non, bien sûr, répondit-il en lui souriant

par-dessus la balustrade de bois. Vous rêverez des eaux murmurantes.

Elle lui jeta un regard de surprise, étonnée qu'il se souvînt de cette étrange particularité, puis elle se retourna, et redescendit vers les bois de sapins et le village des Tines.

CHAPITRE VIII

SYLVIA QUITTE SA MÈRE

PENDANT ce temps, Mme Thesiger faisait entendre son rire aigu et jasait bruyamment dans le jardin de l'hôtel.

Elle avait organisé, le jour de l'ascension de Sylvia, un pique-nique dans les prétendues ruines érigées sur la route de Sallanches, en compagnie de quelques oisifs, transfuges de nationalités diverses.

— Charmant, délicieux, criait-elle, enthousiasmée à la vue du lac artificiel et des rochers postiches, qui s'harmonisaient si bien avec sa personnalité, et elle avait un joli haussement d'épaules pour les excentricités de sa fille qui très certainement était en train de gâter son teint, et de le rendre couleur de briques dans ces stupides montagnes. Elle rentra, quelque peu excitée, à la fraîcheur de l'après-midi, et dans la soirée elle se glissa discrètement dans le petit cercle au fond du Casino, où elle joua au baccarat dans une société plus que

douteuse. A la vérité, il ne lui déplaisait pas d'être débarrassée de sa fille pour une nuit et deux jours.
— Sylvia n'aime pas ce genre de vie, disait-elle.

Ainsi était-elle habituée depuis longtemps à se plaindre piteusement ; et ayant toujours de plus en plus sujet de le faire. Sylvia s'arrangeait de moins en moins du genre de vie de sa mère. Ce n'est pas que la jeune fille résistât ou se plaignît. Mme Thesiger n'aurait compris ni ses objections ni ses plaintes. Elle n'aurait pas voulu les entendre ou les eût combattues. De misérables scènes se seraient élevées, agrémentées d'accusations d'ingratitude, de rebellion, et la surexcitation causée par ces petites scènes n'était pas faite pour déplaire à Mme Thesiger. Mais Sylvia ne se plaignait jamais ; elle gardait devers elle une réserve, un air de mystère que sa mère trouvait très gênant.

— Elle est dépourvue de toute sympathie, disait Mme Thesiger.

En outre elle grandissait, et elle croissait en fraîcheur et en beauté. Mme Thesiger fit de son mieux. Elle continua de l'habiller dans un style de fillette, ou plutôt qui aurait été approprié à une fillette, eût-il été moins élégant, moins exagéré. Sylvia ne se plaignait toujours point. Elle conserva la même attitude et ferma son esprit à des choses qui lui étaient si désagréables qu'elles avaient cessé de la troubler. Mais Mme Thesiger ne connut jamais ce secret, et bien souvent, quand au milieu de son bavardage, elle jetait un regard sur la mise trop élaborée de sa fille, assise à l'écart avec ses jupes de

dentelles trop courtes, ses talons trop hauts, son chapeau trop large et garni avec trop de fantaisie, elle pouvait voir la tête de Madone de la jeune fille tournée vers elle, et ses yeux sombres l'envelopper d'un air pensif.

Dans ces moments-là, elle éprouvait la sensation désagréable d'être pesée et trouvée trop légère, ou bien une question surgissait dans son esprit, apportant la crainte avec elle, cette même question qu'elle s'était posée dans le train en venant à Chamonix.

— Vous me parlez de ma fille ? répondit-elle un jour vivement à M. Pettigrat. Ma parole, je ne sais rien d'elle, si ce n'est une chose ridicule. Elle rêve toujours d'eaux murmurantes. Maintenant, je vous le demande, que peut-on bien faire d'une fille assez absurde pour rêver du murmure de l'eau.

Monsieur Pettigrat était un homme peu ordinaire, grand et large : il savait qu'il n'était pas ordinaire et s'habillait en conséquence, avec un manteau et un chapeau de brigand. Il voyait toujours ce que les autres ne parvenaient pas à découvrir et parlait d'une manière en harmonie avec son extérieur.

— Il faut que je vous dise ce que je pense de votre fille, madame, dit-il d'un ton profond. Pour moi elle est prédestinée.

C'était une consolation pour Mme Thesiger de penser qu'elle avait une fille prédestinée.

— Je me demande si d'autres l'ont remarqué, dit-elle toute rayonnante.

— Non, répondit M. Pettigrat, nul autre que moi ne s'en est apercu.

— Là ! Voilà bien Sylvia ! s'écria Mme Thesiger exaspérée. Elle est prédestinée et n'en tire aucun avantage.

Mais le secret de son mécontement n'était que la jalousie d'une rivale plus jeune. Les hommes commençaient à se détourner d'elle pour se rapprocher de Sylvia. Et si la fille semblait ne pas se poser en concurrente, la piqûre de l'aiguillon n'en était que plus cuisante. Cette physionomie sérieuse, d'un ovale parfait, où jouait un sourire aussi rare que captivant, sa couleur délicate, sa fraîcheur, c'était autant de choses qu'elle ne pouvait pardonner à sa fille. Elle se sentait jaune et fanée, à côté de Sylvia, elle se fardait plus fortement à cause d'elle, et elle voyait avec une appréhension plus grande les pattes d'oies qui commençaient à se montrer au coin de la base de son nez, aux commissures de ses lèvres.

Sylvia arriva à l'hôtel à temps pour le dîner, et comme après le repas elle s'asseyait à côté de sa mère pour prendre le café dans le jardin, M. Pettigrat se planta devant la petite table de fer.

Il secoua la tête, avec l'expression que ses amis qualifiaient de léonine.

— Mademoiselle, dit-il de sa voix la plus infatuée, je vous porte envie.

Sylvia le regarda avec un petit sourire de malice sur les lèvres.

— Et pourquoi, monsieur ?

Il tendit majestueusement le bras.

— Je vous ai regardée pendant le dîner. Vous êtes, mademoiselle, une des élues pour lesquelles les pics couverts de neige éternelle ont un message.

Le sourire de Sylvias s'envola.

— Peut-être, monsieur, dit-elle gravement, et sa mère interrompit maussadement :

— Un message ! Quelle sottise ! Il n'y a que deux mots dans ce message, ma chère. Cold-cream ! et ne manquez pas d'en couvrir votre figure avant d'aller vous coucher.

Sylvia sembla ne pas entendre la réflexion de sa mère. En tout cas, elle dédaigna y répondre et M. Pettigrat réitéra son hochement de tête avec une magnificence bienveillante :

— Ils n'ont pas de message pour moi, mademoiselle, dit-il avec un soupir, comme s'il regrettait cette fois d'être si haut au-dessus du vulgaire. J'ai monté une fois là-haut pour voir. Et il fit un geste large dans la vague direction de la chaîne du mont Blanc et au delà.

Il était dit, cependant, que deux jours plus tard Mme Thesiger entendrait parler d'une façon plus précise de ce message. C'était après dîner. Elle était assise, par un beau clair de lune, dans le jardin avec sa fille. Derrière elles s'élevait la muraille des montagnes, silencieuses et ombrées ; en face, elles voyaient les lumières de la petite ville et entendaient le tapage de ses rues pleines de monde. Entre la ville et les montagnes, à côté de l'hôtel, s'étendait ce jardin de pelouses et d'arbres, où la

lumière de la lune se reposait en nappes brillantes ou bien glissait entre les feuilles des branches. On y jouissait également du silence des montagnes et du bruit de la ville, car un murmure de voix y était perceptible çà et là, et sous les ombres des arbres, on pouvait voir le fugitif éclat des toilettes claires et le feu des cigares brillants d'un éclat momentané.

Un garçon traversa le jardin apportant quelques lettres à Mme Thesiger. Ainsi qu'à l'ordinaire, il n'y avait rien pour Sylvia, car elle n'avait pas d'amies et quoique parfois des hommes lui écrivissent des lettres, elle s'abstenait de leur répondre.

Une lampe brûlait non loin de là. Mme Thesiger ouvrit ses lettres et se mit à les lire. A mesure qu'elle les avait parcourues, elle les rejetait sur la table. Il y en avait une qui lui déplut, et l'ayant remise dans son enveloppe, elle la jeta si vivement de côté que la lettre glissa de la table de fer et tomba aux pieds de Sylvia. Celle-ci se baissa pour la ramasser. Elle était tombée l'adresse en-dessus.

— C'est de mon père.

Mme Thesiger tressaillit en levant les yeux. C'était la première fois que Sylvia lui eût jamais parlé de son père. Elle eut un regard d'ennui.

— Eh bien ? demanda-t-elle.

— Je veux aller le trouver.

Sylvia avait parlé très simplement, avec douceur, fixant sur sa mère ce regard calme et énigmatique qui trahissait si peu les pensées qu'il voilait. Sa mère se détourna, un peu effrayée. Elle ne

répondit pas tout de suite, mais sous le fard qui la recouvrait, sa figure semblait hagarde et vieillie sous la lumière blanchâtre et elle porta la main à son cœur. Quand elle put parler, sa voix tremblait.

— Vous n'avez jamais vu votre père. Il ne vous a jamais vue. Nous nous sommes séparés avant votre naissance.

— Mais il vous écrit.

— Oui, il m'écrit, et en dépit de ses efforts, elle ne put tout à fait cacher un accent de mépris dans sa voix.

Elle ajouta avec une pointe de cruauté : — Mais il ne parle jamais de vous. Jamais il n'a une seule fois demandé de vos nouvelles, non, pas une seule fois.

Sylvia jeta un regard de regret sur la lettre, mais sa résolution n'était pas ébranlée.

— Mère, je désire aller à lui, répéta-t-elle. Ses lèvres tremblaient un peu, et la voix étranglée, retenant un sanglot, elle ajouta : — Je suis très malheureuse ici.

C'était chose si rare d'entendre Sylvia se plaindre que sa mère en fut étrangement remuée. Il y avait, en outre, un ton de profonde désolation dans son attitude. Pendant la durée d'un éclair, Mme Thesiger fut transportée aux jours passés dont le souvenir lui était à la fois une souffrance et un reproche. Un certain petit village, au-dessous du White Horse, sur les Dorsetshire Downs se leva devant ses yeux. Elle entendait presque le ruisseau du moulin babiller près d'elle. Elle était née dans

ce village de Sutton Poyntz, et elle y était revenue, rappelée pour quelque temps par le pays natal et sa propre jeunesse, y donner naissance à Sylvia. Ces mois faisaient comme une sorte de verte oasis dans sa vie. Elle s'était reposée là, dans une ferme, après une période très agitée, avec la musique de l'eau courante nuit et jour dans son oreille, un jardin de pelouses et de fleurs enfermé de hauts murs autour d'elle, les Downs et leurs vallons pleins d'ombre, les pentes brunes dénudées s'élevant de ses pieds mêmes. Elle ne pouvait s'empêcher de penser à cette période fugitive de paix et de tranquillité et sa voix s'adoucit en répondant à sa fille.

— Nous ne nous entendons pas, Sylvia, dit-elle avec un rire forcé. Je sais cela. Mais après tout, seriez-vous plus heureuse avec votre père, en admettant qu'il voulût vous garder avec lui. Vous ne manquez de rien ici, vous avez de la toilette, des distractions, de la compagnie. Essayez d'être plus sociable.

Mais Sylvia secoua la tête.

— Je ne puis pas continuer ainsi, dit-elle lentement, je ne le puis pas, ma mère. Si mon père ne veut pas de moi, je verrai ce que je puis faire. Je sais que je ne puis faire grand chose, je ne connais rien. Mais je suis trop malheureuse ici. Je ne puis endurer la vie que nous menons, sans foyer, sans... respect...

Sylvia n'avait pas eu l'intention d'employer cette expression. Elle lui avait échappé à son insu. Elle s'arrêta court et tourna les yeux vers

sa mère ; ils étaient très brillants, car la lumière de la lune s'y réfléchissait sur des larmes. Mais toute tendresse avait disparu de la figure de sa mère, qui s'était endurcie en un moment, et sa voix avait une inflexion mauvaise en lui demandant :

— Pour quelle cause pensez-vous que votre père et moi nous sommes quittés. Allons, dites-le moi !

Sylvia détourna la tête.

— Je n'y pense pas, dit-elle doucement, je ne veux pas y penser. Je crois qu'il vous a quittée parce que vous ne vous accordiez pas non plus.

— Oh, il m'a quittée, croyez-vous. Ce n'est pas moi qui l'ai laissé ? Alors, pourquoi m'écrit-il ?

La dureté de sa voix augmentait à chaque parole.

— Je suppose que c'est parce qu'il est bon, et à cette simple explication, la mère de Sylvia éclata d'un rire amer. Sylvia s'assit, remuant le gravier du bout de sa pantoufle.

— Ne faites pas cela ! cria sa mère irritée, puis tout à coup elle posa une question qui fit tressaillir la jeune fille.

— Avez-vous rencontré quelqu'un, la nuit dernière, sur la montagne, à l'auberge ?

Le visage de Sylvia se couvrit d'une rougeur, que la clarté de la lune cacha.

— Oui, dit-elle.

— Un homme ?

— Oui.

— Qui est-ce ?

— Le capitaine Chayne. Il était à l'hôtel toute la semaine dernière. C'est son ami qui a été tué sur le glacier des Nantillons.

— Étiez-vous seuls dans l'auberge, vous et lui ?

— Oui.

— Est-ce qu'il connaît votre père ?

Sylvia fixa un regard étonné sur sa mère.

— Je ne sais pas. Je suppose que non. Comment le connaîtrait-il ?

— Ce ne serait pas impossible, répliqua M[me] Thesiger. Puis elle s'accouda sur la table. — C'est lui qui vous a mis dans la tête ces idées de partir, de me quitter. Elle faisait une accusation plutôt qu'une question et d'un ton courroucé.

— Non, ma mère, répondit Sylvia. Il ne m'a pas dit un mot de vous. Depuis longtemps, l'idée avait germé dans mon esprit, et aujourd'hui,... elle leva la tête et se retournant légèrement regarda en haut, là où, juste derrière elle, les pics de glace des Aiguilles du Midi et de Blaitière s'élançaient dans la clarté de la lune, aujourd'hui, je suis à bout. Je sens qu'il faut que je m'en aille. Je le regrette, mère.

— Le message des montagnes, ricana sa mère. Sylvia répondit tranquillement :

— Oui.

— Très bien, dit M[me] Thesiger.

Elle avait été profondément blessée par les paroles de sa fille, par son désir de s'en aller, et si elle retardait son consentement, c'était surtout par envie de punir Sylvia. Mais la pensée lui vint que la punition

serait bien plus complète si elle la laissait partir. Elle eut un sourire cruel en regardant le pur et doux visage de sa fille. Et après tout, elle-même serait libre, affranchie de l'inconsciente rivalité de Sylvia, affranchie de la concurrence de sa fraîcheur et de sa jeunesse, libérée des reproches de ses yeux graves.

— Très bien, vous irez retrouver votre père. Mais ne l'oubliez pas ! Vous avez fait votre choix. Ne revenez pas pleurnicher près de moi, car je ne vous reprendrais pas, dit-elle brutalement. Vous partirez demain.

Elle retira la lettre de l'enveloppe, mais sans la montrer à sa fille.

— Je ne porte pas le nom de votre père, dit-elle. Je ne l'ai jamais porté depuis, et le cruel sourire reparut sur ses lèvres, depuis qu'il m'a quittée, comme vous dites. Il s'appelle Garratt Skinner, et il habite une petite maison dans Hobart Place. Oui, vous partirez demain pour votre nouvelle demeure.

Sylvia se leva.

— Merci, dit-elle, donnant à sa mère un regard de regret qui semblait demander pardon. Mais elle ne se rapprocha pas. Elle se tenait tristement en face de sa mère qui ne fit aucune avance.

— Eh bien ? demanda-t-elle de sa voix dure et froide.

— Merci, ma mère, répéta Sylvia, et elle regagna lentement la porte de l'hôtel. Elle jeta un coup d'œil aux montagnes. Les flèches acérées de rocher.

les pinacles de glace étincelants se dressaient, semblant rêver au clair de la lune et des étoiles. La grande détermination était prise. Elle supplia le ciel de lui accorder un peu de leur calme, quelque chose de leur orgueilleuse indifférence pour l'orage comme pour la clarté du soleil, pour la solitude comme pour la compagnie. Elle monta à sa chambre et se mit à faire ses malles. Et pendant qu'elle était ainsi occupée, les larmes lui montèrent aux yeux et coulèrent lentement sur ses joues.

Pendant ce temps-là sa mère était assise dans le jardin. Ainsi donc Sylvia cherchait un foyer ; elle ne pouvait plus endurer la vie quelle menait avec sa mère. Dans l'éloignement, un orchestre jouait ; les rues, là-bas, étaient bruyantes comme un fleuve en pleine crue, sous les arbres du jardin, ici, les gens causaient tranquillement.

Mme Thesiger] était assise, un petit sourire de vengeance sur la figure. Sa rivale allait être punie. C'est elle, Mme Thesiger, qui avait quitté son mari, et non pas lui qui l'avait fuie. Elle parcourut la lettre qu'elle avait reçue de lui dans cette soirée. C'était une pressante demande d'argent. Elle ne lui en enverrait pas. Elle se demanda comment il recevrait le présent d'une fille à la place.

CHAPITRE IX

SYLVIA FAIT LA CONNAISSANCE DE SON PÈRE

SYLVIA quitta Chamonix l'après-midi du jour suivant. C'était un samedi, et le dimanche à 7 heures du soir elle sauta légèrement de son wagon sur le quai de la gare de Victoria. Son long voyage l'avait fatiguée, et elle se sentait un peu abandonnée en attendant la visite de ses bagages à la douane. C'était la première fois qu'elle venait à Londres et personne n'était là pour la recevoir. Les autres voyageurs étaient accueillis de tous côtés par leurs amis. Dans tout Londres il n'y avait pas une âme qui l'attendît. Elle ne se rappelait pas d'une seule connaissance dans la ville immense. Sa mère, prévoyant ce moment pénible, s'était, par un raffinement de malice, abstenue d'envoyer une dépêche au père de la jeune fille ; et Sylvia elle-même ne le connaissant pas, avait également gardé le silence. Puisqu'il ne s'attendait pas à sa visite, elle pensait que son meilleur plan était de le voir ou plutôt, dans la franchise de sa pensée, de se montrer à lui. Son miroir lui disait que son apparence serait une meilleure introduction qu'un télégramme.

Elle fit placer ses malles sur une voiture et se fit conduire à Hobart Place. Son impression de solitude l'abandonna vite. Elle était toute frémissante d'émotion. La nouveauté des rues

l'amusait. Elle s'était façonné un père à son idée, elle l'avait revêtu d'une multitude de qualités comme d'un vêtement brillant, et l'avait placé haut parmi les personnages de ses rêves. Serait-il content de sa fille ? Là était sa crainte, et avec l'aide de la petite glace accrochée au côté de la voiture, elle essaya de faire disparaître de son jeune visage les traces de la fatigue du voyage.

Le cab s'arrêta à une porte pratiquée dans un mur étroit, entre deux maisons, et elle en descendit. Au-dessus du mur, elle apercevait les branches et le feuillage de quelques tilleuls qui poussaient dans un jardin, et au bout de ce jardin dans l'encoignure lointaine des deux murs latéraux, elle voyait les fenêtres des étages supérieurs d'une petite maison blanche très propre. Sylvia en fut charmée. Elle sonna, une servante s'avança vers la porte.

— M. Skinner y est-il ? .demanda Sylvia

— Oui, dit la servante avec hésitation, mais... Sylvia avait dressé ses batteries.

— Merci, dit-elle. Elle fit un signe au cocher et, franchissant la grille, pénétra dans un petit jardin qu'occupait une pelouse, avec quelques fleurs de chaque côté en bordure le long des murs. Une allée pavée de briques, coupant la pelouse, conduisait à la porte vitrée de l'habitation.

Sylvia marcha droit devant elle, suivie par le cocher qui apporta ses malles l'une après l'autre. La servante, s'inclinant devant l'assurance de cette jeune étrangère, ouvrit la porte d'un petit

salon, à gauche, et Sylvia, suivie de ses bagages entra et s'isntalla.

— Qui dois-je annoncer ? demanda la servante d'un air perplexe. Elle n'avait pas reçu d'ordres pour la réception d'une visite. Sylvia paya le cocher et attendit jusqu'à ce qu'elle eût entendu la porte du jardin se refermer et le bruit du cab qui s'éloignait. Alors seulement elle répondit à la question.

— Mon nom est inutile. Veuillez simplement dire à M. Skinner que quelqu'un désire lui parler.

La servante ouvrit de grands yeux, et se retira lentement. Sylvia s'assit résolument sur une des malles. En dépit de son apparent sang-froid, le cœur lui battait violemment. Elle entendit une porte s'ouvrir et le pas assuré d'un homme qu, s'avançait dans le corridor. Sylvia se raffermit sur sa malle. Après tout, elle était dans la maison, elle et son bagage. La porte s'ouvrit et un homme de grande taille, aux épaules larges et qui semblait remplir complètement la petite pièce entra et fixa son regard sur elle. Il avait d'épais cheveux châtain foncé, la moustache un peu plus claire, des yeux de la couleur des siens ; il était plutôt maigre, mais de carrure athlétique. Sylvia l'observait avec un petit battement de cœur, mais elle ne découvrit sur sa figure d'autre expression que celle d'un étonnement absolu. Puis il remarqua les malles et fronça les sourcils.

— Vous avez désiré me voir ? demanda-t-il enfin.

— Oui ! répondit-elle, en se levant, et le regardant gravement. Je suis Sylvia, ajouta-t-elle.

Un sourire, assez semblable à celui de la jeune fille, flotta sur les lèvres de Skinner.

— Et... Qui est Sylvia? Qui est-elle? Son bagage ne la fait pas connaître! En outre, Sylvia, selon toute apparence, est venue pour rester. Je suis un peu dans les ténèbres.

— Vous êtes bien M. Garratt Skinner?

— Oui.

— Je suis votre fille Sylvia.

— Ma fille Sylvia! s'écria-t-il absolument abasourdi. Puis il s'assit tenant sa tête dans ses mains. C'est pardieu vrai! J'ai une fille qui s'appelle. Sylvia, dit-il, semblant se rappeler le fait avec une profonde surprise. Mais vous êtes à Chamonix.

— J'étais encore à Chamonix hier matin.

Garratt Skinner regarda attentivement sa fille.

— Est-ce votre mère qui vous a envoyée vers moi?

— Non, répondit-elle. Mais elle m'a laissée venir. Je suis venue de mon propre mouvement. Une lettre de vous est arrivée...

— L'avez-vous lue? interrompit son père. Est-ce que votre mère vous l'a montrée?

— Non, mais elle m'a donné votre adresse quand je lui ai déclaré que je voulais venir.

— Vraiment? Je reconnais bien ma femme à ce trait de bonté, dit-il avec une amertume soudaine.

Puis de nouveau il considéra curieusement sa fille.

— Qu'est-ce qui vous a poussée à venir ici?

— J'étais malheureuse. Depuis longtemps je

mûrissais ce projet. J'avais horreur de tout, des gens que nous voyions, des hôtels où nous habitions, de la vie tout entière. Alors, à Chamonix, j'ai fait l'ascension d'une montagne...

— Oh, dit son père, se redressant et devenant attentif Vous avez fait l'ascension d'une montagne ! Laquelle ?

— L'aiguille d'Argentière. Est-ce que vous la connaissez, père ?

—J'en ai entendu parler, répondit Garratt Skinner.

— Et cette ascension a tout changé. C'est difficile. Comment vous expliquer ; mais j'ai senti le changement de suite. J'ai senti qu'il m'était arrivé quelque chose avec quoi il me fallait compter ; un fait nouveau. Escalader une montagne, me reposer une heure sur la cime, dans la lumière du soleil avec toutes ces grandes aiguilles immobiles et ces arêtes de glace autour de moi, c'était juste comme une belle musique que j'aurais entendue.

Maintenant elle se tenait assise, les mains jointes devant elle, parlant avec enthousiasme.

— Tous les vagues désirs qui jusque-là avaient agité mon esprit, tous mes désirs de savoir davantage, de savoir encore plus, m'assaillirent tumultueusement tous à la fois. Il y avait un endroit dans l'ombre au-dessous de moi, bien loin dans l'ombre, un mur de rochers noirs appelé le col Dolent. Il me semblait que je vivais dans cette ombre froide. Je voulais atteindre le sommet, dans la lumière du soleil. C'est pourquoi je suis venue à vous.

Et il sembla à Sylvia que quelle que fût la chaleur de ses paroles... elles ne pouvaient que sonner étrangement aux oreilles d'une autre personne, à moins que cette autre personne ne sentît ce qu'elle sentait, ou ne fût amenée à le sentir par sympathie pour elle. Son père l'écoutait sans apparence de raillerie, sans un sourire. Une ou deux fois même, il hocha la tête à quelque passage de son récit. La comprenait-il, ou n'était-ce que la patience qui le faisait écouter ? Sylvia se le demanda.

— Quand je descendis de ce sommet, poursuivit-elle, je compris que je ne pourrais plus endurer tout ce qui m'avait jusqu'alors semblé haïssable, et je suis venue à vous.

Son père se leva de sa chaise et alla regarder quelques instants par la fenêtre. Les paroles de Sylvia l'avaient visiblement troublé. Il se retourna vers elle avec un mouvement d'épaules.

— Mais, en vérité, que puis-je bien faire pour vous ici ? s'écria-t-il. Je suis très pauvre, Sylvia. Votre mère, au contraire, a quelque fortune.

— Oh ! père, je vous coûterai si peu, répliqua-t-elle vivement. Bien plus, je pourrais peut-être, par mon aide, vous aider à faire des économies. Je ne vous coûterai pas beaucoup en tout cas.

Garratt Skinner la regarda avec un sourire attristé.

— Vous me semblez plutôt une jeune personne d'un entretien coûteux, dit-il.

— C'est ma mère qui m'habillait ainsi. Je n'avais pas le choix. Je la laissais agir à sa guise.

Peu m'importait. En vérité si vous voulez me permettre de rester, vous trouverez que je puis vous être utile, dit-elle d'un ton suppliant.

— Utile ? dit soudainement Garratt Skinner. Il la considéra de nouveau, mais cette fois avec une intensité d'attention qui causa un vague malaise à la jeune fille. Il lui sembla qu'il l'évaluait depuis la couleur de ses cheveux et de ses yeux jusqu'à la gentillesse de ses petits pieds, comme un acheteur indécis l'eût fait d'un objet exposé pour la vente. Elle baissa la tête, semblant étudier le dessin du tapis, et une rougeur colora son cou et s'étendit sur toute sa figure. Utile, dit-il lentement, cela se pourrait peut-être. Et il changea de ton. Nous verrons, Sylvia. Dans tous les cas, il faut bien, pour l'instant, que vous restiez ici. Heureusement j'ai une chambre d'amis. J'ai ce soir quelques amis qui vont rester à souper, en garçons, vous savez ; ils viennent sans cérémonie, à la fortune du pot ; ce sont de bons camarades, pas très raffinés, mais ils ont bon cœur, Sylvia, très bon cœur, ma fille.

Toute son incertitude avait disparu, il avait pris son parti et il bavardait maintenant avec une amicale vivacité qui chassait les ombres de la pensée de Sylvia et provoquait sur sa figure le retour du rare et séduisant sourire qui lui était familier. Il sonna la femme de chambre.

— Ma fille va rester ici, dit-il à l'ébahissement de la servante. Apprêtez tout de suite la chambre d'amis. Vous allez entrer dans vos fonctions de

maîtresse de maison dès ce soir, Sylvia, et faire les honneurs de la table. Me voilà père de famille, allons, allons !

Il guida Sylvia dans l'escalier et lui montra une petite chambre coquette éclairée par une grande fenêtre donnant sur le jardin. Il monta lui-même les bagages.

— Nous n'avons pas de maître d'hôtel, dit-il. Avez-vous tout ce qu'il vous faut ? Sonnez s'il vous manque quelque chose. Le souper est pour huit heures, nous ne faisons pas de toilette. D'ailleurs vous ne pourriez paraître mal mise, même si vous l'essayiez.

Sylvia n'avait pas la moindre intention d'essayer. Elle passa une petite robe montante en dentelle blanche, arrangea ses cheveux, puis comme il lui restait du temps, elle écrivit à la hâte une lettre qu'elle remit à la servante en descendant.

— Vous la mettrez sans faute à la poste, s'il vous plaît, dit-elle, et à ce moment son père se trouva dans le corridor, si vivement qu'on aurait pu croire qu'il guettait son approche.

Elle s'arrêta sur l'escalier, quelques marches au-dessus de lui. Il faisait encore clair, et la lumière de jour tombait sur elle d'une fenêtre au-dessus de la porte d'entrée.

— Suis-je bien comme cela ? demanda-t-elle avec un sourire. Le mur de l'escalier était recouvert de panneaux en bois foncé, et sur ce fond sombre, elle ressortait comme une forme blanche et délicate, d'une beauté jeune et gracieuse, depuis la boucle d'argent de sa pantoufle de satin jusqu'à la fleur

blanche qu'elle avait placée dans ses cheveux. Sa figure, avec son expression de douceur et cette suggestion de pureté que nul contact ne pouvait ternir était tournée vers Garratt Skinner avec une expression de confiance. Ses yeux gris limpides reposaient tranquillement sur ceux de son père. Elle le vit changer de contenance, comme si un spasme de peine ou de révolte le secouait. Un nuage passa sur la physionomie de Sylvia. Pourquoi était-il mécontent ? Mais le spasme avait déjà disparu. Skinner d'un mouvement d'épaules sembla chasser une pensée importune.

— Vous êtes très gentille, dit-il.

Le sourire de Sylvia se montra au coin de ses lèvres et éclaira toute sa figure.

— Oui, dit-elle avec un petit air de contentement enfantin.

Garratt Skinner se mit à rire.

— Oh, oh, vous paraissez le savoir.

— Oui, répliqua-t-elle, et elle secoua gentiment la tête.

Il la précéda dans le corridor qui conduisait aux chambres de derrière et poussant une porte, il la présenta à ses amis.

— Le capitaine Barstow, dit-il, et Sylvia se trouva la main dans celle d'un petit homme d'âge moyen, chauve, la barbe noire taillée en carré. Il avait un monocle vissé à l'œil droit et tout le côté correspondant de son visage en était comme tordu par la contraction des muscles remontant vers l'orbite. Il ne la regarda pas en face, mais d'un coup

d'œil oblique et furtif, il exprima l'honneur qu'il ressentait de lui être présenté. Sylvia, cependant, était bien décidée à ne pas se laisser désappointer. Elle se retourna vers le second des hôtes de son père.

— M. Archie Parminter.

Celui-ci, en tout cas, la regarda en face. C'était un homme de taille assez élevée, jeune de tournure mais au visage vieilli sur lequel flottait un perpétuel sourire de satisfaction ; il était de ceux que ni la beauté, ni la grâce, ni le charme d'autrui ne pouvaient beaucoup impressionner, puisque toute sa puissance d'admiration était concentrée sur lui-même. Persuadé qu'on l'admirait toujours, il n'avait pas le temps d'admirer, et toute son attention était occupée à ajuster sa pose et à parler de façon à ce que ses paroles portassent au point voulu. Rarement s'adressait-il directement à son interlocuteur, il parlait plutôt à quelque autre personne, de preférence à une femme, qui sûrement devait écouter les importantes phrases qu'il daignait prononcer. Quant au reste, sa mâchoire avait pris une fâcheuse extension, et sa figure plate, dans laquelle était enchassée une paire d'yeux noirs et perçants, allait se rétrécissant, en forme de poire vers le sommet de la tête.

Il s'inclina suavement devant Sylvia, avec l'air de montrer aux personnages présents comment salue un gentilhomme, mais sans accorder grande attention à la jeune fille.

Sylvia encore une fois refusa de se laisser aller à aucun mouvement de déception.

Son père lui prit le coude et la faisant se retourner.

— M. Hine.

Sylvia vit devant elle un jeune homme rouge et embarrassé qui lui tendit gauchement une main lourde et moite ; c'était un pauvre être à la physionomie insignifiante, aux cheveux couleur de filasse et qui semblait fort gauche. Il était aussi grand que Parminter, mais il portait ses habits de belle qualité avec l'air d'un paysan endimanché ; après avoir été présenté à Sylvia, il ne put trouver un mot à lui dire.

— Maintenant, allons souper, dit son père, et il tint la porte ouverte pour qu'elle passât.

Sylvia traversa l'étroit vestibule et entra dans la salle à manger, où un souper froid était servi sur une table ronde. En dépit de sa résolution de tout voir sous un jour couleur de rose, elle avait conscience de la déception que la vue des amis de son père lui faisait éprouver. En outre, elle était fort intriguée. Son père était si visiblement supérieur à ses amis qu'elle s'étonnait de leur présence dans sa maison. Cependant il paraissait content et de très bonne humeur.

— Asseyez-vous ici, ma chérie, dit-il, montrant une chaise, puis s'adressant au jeune Hine : Wallie, prenez place à côté de ma fille et distrayez-la. Barstow, de l'autre côté, vous Parminter, là, près de moi.

Il s'assit en face de Sylvia ; les autres prirent les sièges indiqués, Hine se plaçant timidement

sur le bord de sa chaise. torturé à la pensée qu'il devait « distraire » cet être délicat assis à son côté.

— Le souper est servi, dit Garratt Skinner. Parminter, voulez-vous découper ce canard? Hine, qu'est-ce que vous avez devant vous? Vraiment l'occasion est si exceptionnelle que je crois — il se leva soudain comme frappé d'une heureuse idée — oui, je crois certainement que, pour une fois, nous pourrions faire sauter le bouchon d'une bouteille de champagne.

Surprise et applaudissements accueillirent cette brillante proposition, et Hine s'écria :

— J'adore le champagne. Et vous, Miss Skinner? Et il retomba sur sa chaise, affaissé par tant de hardiesse. Parminter haussa les épaules comme pour indiquer que pour lui le champagne était chose ordinaire.

— On en boit beaucoup dans les clubs, de nos jours, dit-il.

En attendant Skinner n'avait pas bougé. Il continuait à regarder sa fille, assise en face de lui.

— Qu'en dites-vous, Sylvia? C'est une folie. Mais je n'ai pas un tel bonheur tous les jours. C'est en votre honneur. En prendrons-nous? Oui, alors!

Sans attendre la réponse, il ouvrit la porte d'un compartiment du buffet où se trouvaient, rangées, une demi douzaine de bouteilles de champagne. Un doute traversa l'esprit de Sylvia; elle se demanda si la lumineuse idée de son père était réellement l'inspiration du moment. Mais Garratt

Skinner se retourna vers elle en s'excusant, comme s'il devinait sa pensée.

— Nous n'avons pas une cave montée, Sylvia. Il nous faut garder ici la petite provision que nous pouvons nous offrir.

Ses doutes s'évanouirent, pour revenir un moment après, car lorsque son père fit le tour de la table, la bouteille en sa main, elle remarqua que des coupes à champagne étaient placées devant chaque convive... Garratt Skinner remplit les verres et reprit sa place.

— A Sylvia, dit-il et souriant, il but à sa santé. Il se tourna vers ses compagnons. Félicitez-moi ! Puis il se rassit.

Le champagne délia les langues de la société, et à chaque mot qui était prononcé son cœur devint de plus en plus triste... car les mots, les pensées, les manières de chaque convive lui étaient familiers. Elle voulait se refuser à le reconnaître, mais il lui fallut bien s'y résoudre. Elle avait pensé sortir d'un monde qu'elle haïssait, contre lequel se révoltaient sa délicatesse et sa pureté et voilà qu'elle avait quitté ce monde pour accourir le retrouver dans une autre place.

L'attention obséquieuse du capitaine Barstow, la vanité et la voix prétentieuse de M. Parminter laissant entendre, oh ! sans le moindre accent de condescendance, qu'il avait quitté la haute société pour venir à ce petit souper, et la conduite de Walter Hine qui, pour se donner du cœur sablait du champagne, tout lui était horriblement familier.

Sa seule consolation était son père. Il était assis en face d'elle, son profil aquilin contrastant singulièrement avec la figure des autres convives. Il avait une aisance de manières qui faisait totalement défaut à ses invités : il s'exprimait avec une tranquillité qui lui était propre, et avait un regard attentif et un sourire toujours prêt pour sa fille.

En vérité, il semblait que cette impression fût aussi celles des autres, car ils parlaient à leur hôte avec une certaine déférence, comme s'ils se fussent adressés à un maître. Lui seul, en apparence, ne remarquait aucune incongruité chez ses invités. Il était assis ayant l'air tout à fait à l'aise, se montrant l'ami cordial de chacun d'eux.

Pendant ce temps, excité par le champagne que lui versait Archie Parminter, assis à sa droite, Wallie Hine commença à se vanter. Sylvia essaya de l'arrêter, mais ce n'était pas chose possible. Sa timidité même le poussait à l'extravagance, et sa vantardise prenait une des formes les plus déplaisantes, celle d'un pauvre être faible désireux de se poser en vainqueur du beau sexe. La figure en feu il lâchait ses sottes allusions à Mme X. ou à Mme Y., l'œil fixé sur Sylvia pour découvrir l'impression qu'il produisait sur elle, et avec un air entendu qui disait clairement : — Si je voulais tout raconter...

La provision de champagne commençait maintenant à diminuer ; Garrat Skinner déboucha une nouvelle bouteille et fit encore une fois le tour de la table. Comme il en approchait le goulot du bord

de la coupe de Hine, il aperçut le regard suppliant de sa fille. Il releva immédiatement la bouteille et laissa le verre sans le remplir ; et comme il passait près de Sylvia elle lui dit merci à voix basse. Il lui répondit à l'oreille : — Vous avez tout à fait raison, ma chère. Tâchez de l'intéresser pour qu'il ne s'aperçoive pas que j'ai laissé son verre vide.

Sylvia se mit alors à causer à Wallie Hine, mais ce dernier s'obstinait à lui faire comprendre quels grands succès il avait remportés. Il voulait parler quand même, et elle était troublée de constater que tous l'écoutaient avec admiration. Son père lui-même, de la place où il était, souriait avec indulgence. Et cependant les histoires de Hine, ou plutôt ces allusions à certaines histoires, étaient autant de mensonges. Dans ses pérégrinations Sylvia avait déjà appris que l'homme qui a eu des bonnes fortunes n'en parle jamais. Il semblait qu'il y eût une conspiration pour flatter le misérable jouvenceau.

— Oui, oui, vous avez fait vos cent coups avec les femmes, Wallie, commença le capitaine Barstow, mais brusquement Garratt Skinner l'interrompit et d'un ton vif :

— Allons, allons, Barstow, dit-il, ce n'est pas là un langage à tenir devant ma fille !

La gradation de couleurs que présentait à ce moment le visage du capitaine Barstow était très remarquable. En haut s'étalait sa calvitie, blanche et luisante ; au-dessous, un visage écarlate, sillonné de grosses veines violacées sur les joues couleur de

pourpre ; celles-ci, à leur tour, étaient encerclées par la barbe noire taillée en carré. Il s'inclina immédiatement devant la rebuffade de Garratt Skinner.

— Je fais des excuses. Je les fais sincères, Miss Sylvia ! Mais quand j'étais au service, nous nous tenions encore aux traditions de Wellington, sac... sac à papier. Et c'est dur de changer ses vieilles habitudes. L'Ardent, dit-il avec un éclat de rire, c'est ainsi qu'on m'appelait au régiment. « Barstow l'Ardent ». Je parie que les camarades à Cheltenham ne l'ont pas encore oublié.

— Jurer est plutôt mal porté maintenant, dit Archie Parminter avec hauteur. Dans les clubs on ne jure plus.

Sylvia saisit l'occasion et se leva de table. Son père se précipita pour lui ouvrir la porte.

— Nous nous rejoindrons dans quelques minutes, dit-il. La jeune fille traversa le corridor pour se rendre à la pièce du fond où son père l'avait présentée à ses amis. Elle sonna et sitôt que la servante fut arrivée elle lui dit :

— Je vous ai donné une lettre à mettre à la poste ce soir ; rendez-la moi, je vous prie.

— J'en suis bien fâchée, mademoiselle, mais elle est partie.

— J'en suis bien fâchée aussi, dit Sylvia tranquillement.

La lettre était pour Chayne et elle lui apprenait l'adresse de cette maison, comme l'endroit où il pourrait la trouver s'il se présentait. Elle n'avait nulle idée de s'en aller. Elle avait fait son choix

pour le mieux comme pour le pire, et elle devait s'y tenir. Elle savait cela. Mais elle n'était plus sûre de souhaiter que le capitaine Chayne vînt la trouver là.

CHAPITRE X

UNE PETITE PARTIE DE CARTES

Sylvia s'assit sur une chaise et attendit. Elle attendit impatiemment, car elle sentait qu'elle avait presque atteint la limite de son empire sur elle-même, et qu'il lui fallait la présence des autres pour l'empêcher de se laisser abattre tout à fait. Mais son courage naturel lui vint en aide, et au bout d'une demi-heure, elle entendit dans le corridor les pas de son père, suivi de ses invités.

— Voyez-vous quelque inconvénient à ce que nous apportions nos cigares ? demanda-t-il.

— Pas du tout, répondit-elle ; et il entra portant dans sa main une boîte de cigares qu'il déposa au milieu de la table. Wallie Hine s'empressa de se diriger vers Sylvia ; sa démarche était incertaine, ses traits encore plus congestionnés qu'auparavant. Elle se recula un peu de lui, mais il n'eut pas le temps de s'asseoir à ses côtés, car le capitaine Barstow s'écria d'un air de bonne humeur.

— Dites donc, Garratt, une idée. Nous sommes cinq ici, si nous faisions une petite partie.

Sylvia tressaillit. Dans son cœur elle avait

déjà appréhendé une proposition de ce genre. Le peu d'espoir qu'elle avait voulu conserver, s'évanouit complètement devant cette proposition.

Ce pauvre insensé sous l'influence du champagne, les autres, plus âgés, qui le flattaient avec leurs mensonges ; la proposition d'avoir du champagne faite comme si elle eût été une inspiration soudaine, tandis qu'il y avait six bouteilles toutes prêtes dans le buffet ; et maintenant la proposition d'une petite partie, exprimée juste sur le même ton ! Sylvia éprouvait un sentiment d'horreur. Elle s'était conservée sans tache dans le milieu de sa mère, mais non par ignorance. Ce genre de milieu, ces sortes de gens, elle les connaissait. Elle savait ce qu'étaient ces petites parties de cartes et ce qu'elles amenaient à leur suite, quelquefois simplement la misère et la ruine, quelquefois aussi un coup de pistolet aux premières lueurs de l'aube. Elle pâlit affreusement, mais elle eut la force de dire :

— Merci, je ne joue pas aux cartes.

Elle divina plutôt qu'elle ne vit son père faire un mouvement brusque en entendant la proposition de Barstow. Il était en train d'allumer un cigare. Elle leva les yeux. Garratt Skinner lançait un regard de profond étonnement au capitaine Barstow.

— Jouer aux cartes, s'écria-t-il. Chez moi ! Un dimanche soir ?

Son étonnement croissait à chacune de ses exclamations, et il finit sur un ton de remontrance.

— Allons, Barstow, vous me connaissez trop pour

faire une pareille proposition. J'en suis surpris. Une causerie amicale, un cigare, oui. Un petit whisky et soda, passe encore, je ne dis pas non. Mais jouer aux cartes un dimanche soir ! Cela passe les bornes !

— Voyons, Skinner, objecta Wallie Hine. Il n'y a pas grand mal à faire une petite partie.

Garratt Skinner secoua la tête d'une façon amicale, mais sérieuse.

— Laissons les cartes tranquilles, cela vaudra mieux. Wallie, croyez-moi, n'y touchez jamais. Vous êtes encore jeune, vous savez.

Hine rougit violemment.

— Je suis assez vieux pour savoir tenir mon jeu contre n'importe qui, s'écria-t-il. Il sentait que Garratt Skinner l'avait humilié, et en présence de cette charmante fille dans les bonnes grâces de laquelle lui, M. Hine avait essayé de se faire place à tant de reprises pendant le souper. Barstow s'excusa vivement d'avoir fait une proposition si malencontreuse, mais Hine ne voulait plus maintenant qu'il la retirât. — Il n'y a pas de mal à cela, criait-il. Je crois réellement que vous êtes trop rigoriste, Skinner, n'est-ce pas Miss... Miss Sylvia ?

Pendant toute la soirée, Hine avait cherché à se monter assez pour oser l'appeler de son nom de baptême. Son orgueil d'y être enfin parvenu était si grand qu'il ne remarqua pas le léger mouvement de dégoût de la jeune fille.

Garratt Skinner semblait faiblir dans sa résolution.

— Réellement Wallie, dit-il, je ne voudrais pas empêcher mes hôtes de s'amuser. Et si vous, particulièrement, le désirez...

S'aperçut-il que Sylvia fermait les yeux et semblait frissonner ? Elle n'aurait pu le dire. Mais tout à coup il reprit sur un ton de révolte : — Mais jouer aux cartes, un dimanche. Non, en vérité.

— Cela se fait pourtant maintenant dans les clubs du West End, dit Archie Parminter.

— Oui-da ? dit Garratt Skinner redevenu indécis. Réellement ? Eh bien, si on joue le dimanche dans les clubs. Puis avec une exclamation de soulagement. — Mais je n'ai pas de jeu de cartes dans la maison. Cela règle l'affaire.

— Il y a un café tout près, dit Barstow. Si vous y envoyez votre servante, je suis sûr qu'on lui en prêtera un.

— Jamais, dit Skinner indigné. Vraiment, Barstow, vos habitudes de vieux garçon ont un effet déplorable sur vous. Je n'aimerais pas d'ailleurs envoyer la servante chez un marchand de vin. Ce pourrait être un premier pas sur la pente fatale, et je m'en croirais responsable.

— Oh, alors, si vous y regardez de si près, j'irai moi-même, s'écria le pétulant Barstow.

Il se leva et se dirigea vers la porte.

— Je ne vois pas le même inconvénient à ce que vous y alliez vous-même. Seulement, ne dites pas que vous venez de chez moi, dit Garratt Skinner, et Barstow quitta la chambre. Il rentra après une absence très courte et Sylvia observa tout de suite

qu'il tenait dans sa main deux jeux de cartes neufs et non décachetés.

— Une veine, s'écria-t-il. Le propriétaire du café avait justement deux paquets absolument neufs, car il s'attendait à recevoir quelques amis ce soir. Mais un parent de sa femme est mort hier, presque subitement, et il a décommandé la petite réunion. Voilà, un homme qui a de la considera-tion, hein ?

— En effet. Ce n'est pas tout le monde qui montrerait tant de cœur, dit Garratt Skinner avec un grand sérieux. On aime à penser qu'il se trouve encore de si braves gens. Cela vous dispose mieux envers l'humanité.

Sylvia était interdite. Cette histoire du propriétaire du café n'était-elle qu'un mensonge facile du capitaine Barstow pour écarter, avec force détails convaincants, le soupçon qu'aurait pu faire naître l'apparition des jeux de cartes neufs. Et dans ce cas, son père y avait-il ajouté foi ? Les cartes n'étaient-elles pas dans la poche du pardessus de Barstow, suspendu au portemanteau du vestibule, attendant le moment favorable de s'en servir. Et s'il en était ainsi, son père jouait-il un rôle dans la conspiration ? Pourtant pas un signe de son visage ne montrait qu'il en fût ainsi. Sylvia était affreusement troublée.

— Deux sous le point, dit Garratt Skinner, pas davantage.

— Oh, voyons ! s'écria Hine, tirant une poignée d'or de sa poche.

— Pas plus de deux sous le point, chez moi. Reprenez cet argent, Wallie. Nous nous servirons de jetons.

S'il n'avait pas de cartes, en tout cas, Garratt Skinner possédait une boîte de jetons.

— Deux sous le point, cinquante centimes de faite, et le jeu « barré » à un franc, dit-il. Comme cela, personne ne sera bien malade. Un franc les jetons noirs, cinquante centimes les rouges et deux sous les blancs. Vous en avez chacun pour un louis, ajouta-t-il en procédant à la distribution.

Sylvia se leva de sa chaise.

— Je crois que je vais aller me coucher, dit-elle.

Wallie Hine se retourna sur son siège, tenant ses jetons dans sa main. Oh! n'allez pas vous coucher, Miss Sylvia. Asseyez-vous près de moi, s'il vous plaît, vous me porterez chance.

— Vous oubliez, Wallie, que ma fille arrive d'un long voyage. Elle est certainement fatiguée, dit Garratt Skinner avec un ton d'amical reproche dans la voix.

Il se leva pour ouvrir la porte à sa fille, qu'il suivit dans le passage.

— Je vais prendre un jeu pendant quelque temps, Sylvia, afin de veiller à ce qu'ils ne s'écartent pas de l'enjeu. Je crois que le jeune Hine a besoin d'être surveillé, n'êtes-vous pas de mon avis ? Il n'a pas le sens de la vie. Bonne nuit, mon enfant. Dormez bien !

Il lui posa la main sur l'épaule et l'attira vers lui, se penchant avec l'intention de l'embrasser.

Sylvia ne résista pas, mais elle baissa la tête, de sorte que son front, et non ses lèvres, s'offrit au baiser paternel. Et le baiser ne fut jamais donné. Elle restait debout, le visage baissé au-dessous de celui de son père, dans une attitude résignée et pleine d'abattement. Elle sentait que la main qui était posée sur son bras tremblait légèrement, et levant les yeux, elle vit le regard de son père fixé sur elle avec une expression de pitié. Il lui lâcha tout à coup le bras et lui dit d'une voix devenue subitement dure :

— Là. Allez au lit, enfant.

Il la regarda monter l'escalier. Elle montait lentement, sans se retourner, comme absolument rendue de fatigue. Garratt Skinner attendit d'avoir entendu sa porte se refermer. — Elle n'aurait pas dû venir, dit-il, elle n'aurait jamais dû mettre le pied ici. Puis il descendit rejoindre ses amis.

Sylvia se coucha, mais elle ne put dormir. La surexcitation qui l'avait soutenue jusque-là était passée emportant tout espoir avec elle. Elle se rappelait avec quelles espérances au cœur elle était partie de Chamonix, hier, seulement hier. Et aujourd'hui, elle opposait la réalité actuelle, le souper, l'ardent Barstow, Archie Parminter, le pauvre Wallie Hine, avec son accent traînant et inconscient de ses sottes vantardises. Elle en était arrivée à se demander si vraiment il existait un autre monde que celui qu'elle avait connu, d'autres gens que ceux parmi lesquels elle avait vécu. Son père était différent, lui, mais il était un problème

trop complexe pour elle à ce moment. Pourquoi venait-il de la plaindre si visiblement tout à l'heure, dans le passage ? Pourquoi s'était-il brusquement arrêté au moment où il allait l'embrasser ? Elle était trop fatiguée pour trouver une réponse. Elle avait conscience d'être très malheureuse, et des larmes remplissaient ses yeux ; et dans la chambre noire elle pleura silencieusement, recouvrant sa bouche avec le drap du lit, de crainte qu'un sanglot ne se fît entendre. Tous ses rêves étaient-ils donc de vaines imaginations ? Alors pourquoi venaient-ils à son esprit ? se demandait-elle avec angoisse. Pourquoi y trouvait-elle un soulagement ? Pourquoi étaient-ils devenus sa vie réelle ? Aucun de tous ceux qui lui tenaient compagnie dans son imagination ne se rencontrait-il donc sur la terre ?

Puis sa pensée s'envola vers les Alpes ; elle revécut cette soirée du chalet de Lognan, l'escalade des rochers et des pentes de glace étincelante, l'heure ineffable passée dans la lumière du soleil, au sommet de l'Aiguille d'Argentière. Le souvenir de la montagne lui était une consolation dans son heure d'amertume, ainsi que son ami le lui avait prophétisé. Ses larmes cessèrent de couler, elle revivait ce jour, cet unique jour, jalouse de chaque minute. Après tout elle avait eu là une réalité plus parfaite qu'aucun rêve. En outre, pendant toute cette journée, un homme s'était tenu à ses côtés, aussi honnête et loyal que pouvait l'être aucun de ceux qui peuplaient son monde imagi-

naire. Elle reprit un peu de courage. Elle pensa au col Dolent avec son large ruban de glace, tranchant sur les rochers noirs qui jamais ne voyaient le soleil. Elle se vit elle-même, gravissant dans l'ombre une route semblable, dure et froide, et elle se rappela qu'au sommet du col, on débouchait au soleil, et qu'au sud, la vue s'étendait en Italie. Un peu réconfortée, elle s'endormit.

Elle ne s'éveilla que quelques heures plus tard, déjà il faisait jour et comme avant de se coucher elle avait levé les stores, la lumière pénétrait dans sa chambre. Sa première pensée fut que c'était la lumière du jour qui l'avait éveillée. Mais avant d'avoir remué, elle entendit un murmure de conversation à voix basse, et le bruit léger de gens qui s'agitent avec précaution. Elle regarda par la fenêtre. La rue était calme et silencieuse. Dans les maisons en face, les stores étaient encore baissés ; un jour gris s'étendait sur la ville, le soleil n'était pas encore levé. Elle consulta sa montre : il était cinq heures. De nouveau, elle tendit l'oreille et entr'ouvrit doucement sa porte. Elle entendait les voix plus distinctes maintenant ; ceux qui parlaient s'exprimaient à voix basse. Elle pensa que des voleurs avaient pénétré dans la maison. Elle passa quelques vêtements à la hâte, et sans bruit, ouvrit un peu plus grande la porte de sa chambre et se glissa dans l'escalier, son cœur battant à tout rompre.

A mi-chemin, elle regarda par-dessus la rampe, la tête tournée vers le fond de la maison d'où venait

le bruit de voix. Au bout du corridor était la petite pièce où la partie de cartes avait été jouée le soir précédent. La porte était ouverte maintenant, elle regarda dans la chambre et voici ce qu'elle vit.

Wallie Hine était assis devant la table. Autour de lui, le tapis était jonché de papiers froissés. Il y en avait une quantité près de sa chaise. Il écrivait, ou pour mieux dire, il essayait d'écrire, car Archie Parminter, penché sur le dossier de sa chaise, lui conduisait la main. Le capitaine Barstow suivait ce qui se passait avec une singulière attention, mais elle ne voyait pas trace de son père. Cependant elle ne pouvait découvrir la chambre tout entière, une bonne partie lui en était cachée. Wallie Hine était penché sur la table, la tête si basse et les bras si étendus qu'elle ne pouvait voir sur quoi il écrivait. Mais apparemment il n'écrivait pas à la satisfaction de ses compagnons. En dépit de tous les soins de Parminter, sa plume crachait. Sylvia vit Archie consulter Barstow du regard et elle entendit ce dernier répondre :

— Non, cela ne peut pas aller.

Archie Parminter tacha la main de Hine, arracha une feuille d'un livre, la froissa et la jeta à terre avec un geste de colère.

— Essaye encore, mon vieux, dit Barstow avidement penché sur Hine, un sourire horrible sur son visage, un sourire qui essayait de cacher une exaspération extrême, une démangeaison de frapper. Une fois de plus, Parminter se pencha sur le dossier de la chaise, prit la main de Hine et

guida la plume, la relevant soigneusement du papier à la fin d'une initiale ou d'un mot, espaçant les lettres. Cette fois il parut content.

— Je crois que nous y sommes ! murmura-t-il.

Le capitaine Barstow tendit la tête et examina l'écriture de très près avec ses yeux de myope.

— Oui, ça va bien.

Parminter détacha la feuille, mais cette fois il ne la froissa pas. Il passa dessus le papier buvard, la plia avec soin et la posa sur la cheminée.

— Aidons le à se lever, dit-il, et avec l'assistance de Barstow, ils soulevèrent Hine de sa chaise. Sylvia aperçut sa figure. La bouche était tordue, les yeux mi-clos, les lèvres en feu, il semblait dans un état de stupeur. Sa tête roulait sur ses épaules ; il se laissa aller de côté et d'autre quand ses compagnons le soulevèrent. Ses genoux plièrent sous lui, des sons incohérents sortirent de sa bouche.

— Chut ! dit Parminter, vous allez réveiller la maison. Vous ne voudriez pas que la jolie fille vous voie dans cet état, hé ! Wallie. Après l'impression que vous avez faite sur elle !... — Prenez son chapeau et son pardessus qui sont dans le vestibule, Barstow.

Il appuya Hine contre la table, et le soutenant dans une position verticale, se tourna vers la porte. Son regard rencontra la « jolie fille » inclinée sur la rampe considérant, frappée d'horreur, ce qui se passait dans la chambre. Sylvia se retira instantanément. D'un signe de la main, Archie Parminter arrêta Barstow.

Le dos appuyé au mur de la cage d'escalier, retenant sa respiration, une main comprimant fortement les battements de son cœur, Sylvia restait immobile. L'avaient-ils aperçue? Sortiraient-ils dans le corridor? Qu'allait-il arriver? Est-ce qu'ils allaient la tuer? Toutes ces questions se croisaient dans son esprit bouleversé. Elle n'aurait pu bouger, eût-elle vu la mort suspendue au-dessus d'elle. Mais rien ne se produisit. Elle ne pouvait plus voir dans la chambre, maintenant, et elle n'entendait ni murmure, ni bruit de pas furtifs se diriger vers elle, le long du corridor, ni un son d'aucune sorte. Elle reprit sa respiration et grimpa légèrement l'escalier. Une fois dans sa chambre, elle en referma la porte avec le plus grand soin et tomba sur son lit, agitée d'un tremblement nerveux. Elle resta sans bouger jusqu'à ce que le bruit de la porte d'entrée, qu'on fermait avec précaution, la tirât de sa torpeur. Alors elle se releva et faisant le tour de sa chambre en longeant le mur elle arriva près de la fenêtre et regarda au dehors. Elle vit Barstow et Parminter dans la rue supportant Hine, qu'ils tenaient chacun par un bras. Un cab s'approcha, ils y hissèrent le jeune homme, montèrent à côté de lui et la voiture s'éloigna. Comme le cab faisait demi-tour, Archie Parminter jeta un coup d'œil aux fenêtres de la maison. Mais Sylvia était derrière les rideaux, un peu de côté. Il n'avait pu l'apercevoir.

Sylvia revint vers la porte et là, la tête appuyée contre le chambranle, concentra toute son attention

pour ne pas perdre le plus petit mouvement qui pourrait se produire dans la maison. Son oreille tendue épiait le son que produirait quelqu'un remuant dans la pièce au-dessous, quelqu'un qu'on aurait laissé, resté là. Elle écoutait si elle entendrait un craquement de l'escalier, le frottement d'un vêtement contre la rampe, le son étouffé du pas d'un homme qui regagnerait sa chambre. Longtemps elle se tint ainsi à la porte, la face étrangement fixe. Elle était absolument décidée. Si elle avait entendu son père sortir de cette pièce, elle eût attendu qu'il fût endormi, et alors elle serait partie, n'importe où. Elle ne pouvait retourner vers sa mère, cela elle le savait. Elle n'avait personne vers qui aller ; néanmoins, elle serait partie. Mais pas le moindre son ne lui parvint. Son père ne se trouvait pas dans la chambre du bas. Il devait être allé se coucher laissant les autres seuls Le pigeon avait été plumé cette nuit-là, sans aucun doute possible, mais son père n'avait pas pris part à l'opération. Elle s'étendit sur son lit, à bout de forces et de nouveau le sommeil la reprit. Quelques instants plus tard le clapotement habituel de l'eau vive berçait ses rêves.

CHAPITRE XI

LE PÈRE DE SYLVIA COMMET UNE ERREUR

Sylvia ne fut tirée de son sommeil que par l'arrivée de la servante qui lui apportait son thé ;

elle apprit qu'il était huit heures. Quand elle descendit à la salle à manger, son père s'y trouvait déjà. Elle scruta son visage qui ne portait pas le moindre signe d'une nuit écourtée ou agitée. Son cœur en ressentit un grand soulagement. Garratt Skinner l'accueillit avec un sourire affable :

— Avez-vous bien dormi, Sylvia ?

— Pas très bien, père, répondit-elle, continuant à l'observer. Je me suis éveillée trop tôt.

Rien de plus naturel ni de plus aisé que la réponse qu'il lui fit.

— Cependant vous paraissez avoir un bon sommeil. Changement de maison, je suppose, Sylvia.

— Ce sont plutôt les voix que j'ai entendues dans cette maison, répondit-elle.

— Quelles voix ?

La face de Garratt Skinner s'assombrit.

— Est-ce que ces garçons-là seraient restés si tard ? demanda-t-il avec ennui. Quelle heure était-il quand ils vous ont éveillée.

— Juste avant cinq heures.

L'expression de déplaisir de Garratt Skinner s'accentua.

— C'est trop fort, s'écria-t-il. Je les ai quittés pour aller me coucher. Mais ils m'avaient donné leur parole de ne rester qu'une autre demi-heure. Je suis très contrarié, Sylvia. Et pendant qu'elle versait le thé, il continua : — Je parlerai sérieusement à Barstow. C'est réellement insupportable.

Garratt Skinner déjeuna l'œil fixé sur la pendule,

et aussitôt que l'aiguille marqua neuf heures moins cinq, il se leva de table.

— Il faut que je parte. Les affaires, ma chérie. Il fit le tour de la table pour s'approcher d'elle et doucement lui posa la main sur l'épaule. Ah, c'est un grand changement Sylvia, que d'avoir une fille jeune, fraîche et jolie assise en face de soi à déjeuner, un bien grand changement. Aussi vais-je abréger mon travail aujourd'hui en votre honneur. Je reviendrai vous chercher et nous irons quelque part déjeuner ensemble.

Il parlait avec toute apparence de sincérité, et Sylvia qui le regardait en face fut émue de ses paroles. Il lui sourit de ce même sourire captivant qui était celui de la jeune fille, la regardant bien en face avec cette expression de franchise et de bonne humeur qui était caractéristique chez Sylvia.

— J'ai vécu solitaire pendant un bon nombre d'années, dit-il, trop solitaire. Je suis heureux que ces années soient passées. Et cette fois, il fit ce qu'il s'était retenu de faire la veille au soir, il se baissa et déposa un baiser sur son front. Puis il sortit de la salle, prit son chapeau et, sortant de la maison, en ferma la porte derrière lui. Il appela un cab qui passait et en y prenant place, il dit au cocher :
— A la London and County Bank, Victoria street, et adressant un affectueux signe de la main à sa fille qui se tenait derrière la croisée, il s'éloigna.

Il revint à une heure, dans la même heureuse disposition d'esprit. Sylvia avait passé la matinée à enlever les cerises et les roses superflues de son

plus beau chapeau et à rendre sa robe de fillette plus simple et plus en harmonie avec son âge. Garratt Skinner la considéra avec orgueil.

— Venez, dit-il, le cab nous attend.

Pour un homme pauvre, il semblait à Sylvia qu'il se souciait peu de la dépense. Ils s'arrêtèrent au Savoy Hôtel et déjeunèrent en plein air sous la rotonde, un massif de fleurs d'un côté de leur table, les fenêtres du grill-room de l'autre. La journée était chaude, les trottoirs fondaient sous un soleil brûlant ; une poussière sèche, s'élevant du pavage en bois, poudrait ceux qui passaient dans le Strand. Ici, dans ce lieu frais et à l'ombre, le père et la fille déjeunaient gaiement en tête à tête. Garratt Skinner eut le tact de ne faire à sa fille aucune question sur sa mère, ni sur la façon dont elles s'arrangeaient ensemble. Il parlait légèrement de choses sans importance, et de temps en temps lui faisait remarquer quelque grand personnage ou une actrice élégante qui entrait dans l'hôtel ou en sortait. Il était de bonne compagnie quand il le voulait, et ce matin-là il le voulait. Ce ne fut que lorsque le café fut servi et qu'il eut allumé un cigare qu'il ramena la conversation sur eux-mêmes, non pas sur un ton paternel, mais plutôt comme un camarade s'entretenant avec un autre. C'était là son grand avantage aux yeux de Sylvia. Sa mère la tenait à l'écart ou la traitait comme une enfant. Elle ne pouvait qu'être gagnée par un père qui lui exposait ses plans et lui demandait aussi bien sa critique que son assentiment. Les soupçons de la

veille s'envolèrent en fumée ou tout au moins ils furent si bien endormis qu'ils auraient pu n'avoir jamais existé.

— Sylvia, dit-il, je trouve que Londres en août est trop chaud surtout par un mois d'août comme celui-ci. Je ne veux pas vous voir perdre vos fraîches couleurs, et d'ailleurs, je n'ai pas pris de vacances depuis longtemps. Ce n'est pas bien tentant pour un homme solitaire de partir tout seul.

C'était la seconde fois de la journée qu'il en appelait à sa fille au sujet de sa solitude ; ce ne fut pas en vain. Elle commençait même à se sentir prise de remords de l'avoir laissé si longtemps dans l'abandon. Il s'éveillait en elle un sentiment de pitié quasi-maternelle pour son père. Elle ne s'arrêta pas un instant à la pensée qu'il ne l'avait jamais envoyé chercher ; qu'il ne lui avait jamais témoigné un atome d'intérêt jusqu'à ce qu'ils se fussent trouvés face à face.

— Mais puisque vous voilà, continua-t-il, eh bien, mes affaires ont été assez bonnes dernièrement et je crois que nous pourrions prendre un petit congé ensemble, dans quelque village tranquille près de la mer. Vous ne connaissez rien de l'Angleterre. J'y ai réfléchi toute la matinée. Il n'y a pas de province plus belle ou plus caractéristique que le Dorsetshire. Et puis, c'est là que vous êtes née. Que dites-vous de trois semaines en Dorsetshire ? Nous descendrons pour quelques jours à un hôtel à Weymouth et de là nous chercherons une maison.

— Père ! s'écria Sylvia se penchant vers lui, les yeux brillants de joie. Oh, ce serait splendide ! Vous et moi, tous les deux seuls.

— Heu... pas tout à fait, répondit-il lentement, et comme il voyait sa fille se rejeter en arrière avec une moue de désappointement, il secoua la cendre de son cigare et à son tour s'accouda sur la table.

— Sylvia, il faut que je vous parle sérieusement, dit-il, et il jeta un rapide coup d'œil autour de lui pour s'assurer que personne ne les écoutait. J'aimerais beaucoup qu'une certaine personne nous accompagnât.

Sylvia ne répondit pas. Son visage était grave et très calme, ses yeux se reposèrent sur lui sans rien trahir de sa pensée.

— Vous avez deviné de quelle personne je veux parler ?

Sylvia garda le silence.

— Oui ? C'est de Wallie Hine, continua-t-il.

Les soupçons qui sommeillaient dans son esprit se réveillèrent brusquement. Elle craignait d'entendre la suite. Elle regarda au dehors, par l'entrée de la cour, le Strand baigné de lumière. La brillante perspective que sa lumineuse imagination y avait créée une minute auparavant, transformant la rue poudreuse en champs de blé et en bruyères pourpres, les omnibus en grands carrosses traînés par des chevaux aux sonnettes musicales, tout s'était assombri. Une profonde horreur s'était emparée d'elle. Mais elle ramena tranquillement son regard sur la figure de son père et attendit.

— Sa présence nous gâtera peut-être un peu notre plaisir, continua Garratt Skinner d'un ton dégagé. Vous n'avez pas été sans voir, la nuit dernière, ce qu'est Wallie Hine, un jeune homme faible, sot, ayant à peine une demi-instruction, gauche, dépourvu des grâces de l'esprit ou du corps et dans les mains de deux coquins.

Sylvia tressaillit et elle se pencha en avant, un visible étonnement dans ses yeux sombres.

— Oui, c'est la vérité, Sylvia. Il a hérité de quelque argent et il est tombé entre les mains de deux fripons qui le mènent par le bout du nez. Ma pauvre enfant, s'écria-t-il, donnant soudain libre cours à ses sentiments, vous devez avoir trouvé hier soir que vous étiez en étrange et fâcheuse compagnie. J'en suis peiné pour vous et pour moi-même aussi. Toute la soirée je me disais : Je me demande ce que ma petite fille pense de moi. Mais je n'y pouvais rien. Je n'avais pas le temps de vous donner des explications. Il me fallait rester tranquille, vous sachant malheureuse, certain que vous me méprisiez pour la compagnie que je recevais.

Sylvia rougit comme une coupable.

— Moi ? vous mépriser ? Non, père, dit-elle d'un ton d'excuse. J'ai vu de suite combien vous leur étiez supérieur.

— Que vous me blâmiez, alors, interrompit Garratt Skinner avec un sourire indulgent ; il n'était nullement offensé. Disons que vous me blâmiez. Et c'était très naturel, à en juger par les apparences. Et vous ne pouviez juger que sur les apparences.

En prenant ainsi la défense de Sylvia contre les reproches qu'elle aurait pu s'adresser, il réussissait à lui faire sentir davantage combien ses jugements avaient été téméraires et qu'elle aurait dû réserver son opinion, qu'elle avait manqué de foi, quand elle aurait dû en montrer davantage. Mais il voulut lui épargner une plus grande confusion. — J'étais si fier de vous que je ne pouvais qu'en éprouver plus de souffrance ; quoi qu'il en soit, n'en parlons plus. Et chassant d'un geste de la main ce petit malentendu, il reprit :

— Eh bien, j'ai un faible pour Wallie Hine. Pourquoi ? je n'en sais rien, peut-être est-ce parce qu'il est si dénué de caractère, parce qu'il a si grand besoin de la présence d'un mentor à ses côtés. On ne peut, après tout, s'expliquer à soi-même ses propres sentiments ni ses affections. La logique et le raisonnement n'ont rien à y voir. En votre qualité de femme, vous devez le savoir. Et comme j'ai un penchant pour ce garçon, j'ai essayé de faire ce que je pouvais pour lui. Il ne m'eût été d'aucun secours de fermer ma porte à Barstow et à Archie Parminter. Ils ont pris trop d'empire sur le pauvre nigaud. C'eût été fermer ma porte à Wallie Hine également. Non, le seul plan était de leur faire bon accueil à tous, de jouer le jeu de Parminter, qui lui fait connaître la ville, et celui de Barstow, qui le flatte grossièrement et de le détacher, graduellement s'il était possible, de ses compagnons, avant qu'ils ne l'aient dépouillé complètement. C'est pourquoi quand vous êtes

arrivée vous avez dû assister à cette malheureuse soirée. Bien entendu, j'étais absolument certain que vous ne me prêteriez pas de mauvais desseins sur Wallie Hine, autrement, je les aurais tous jetés à la porte.

Il riait en parlant ainsi, rejetant loin de lui, semblait-il, une incroyable supposition. Mais il la regardait avec persistance tout en souriant. Le visage de Sylvia était devenu pourpre, ses yeux pour la première fois quittèrent le visage de son père, et elle baissa la tête. Cependant, Garratt Skinner sembla ne pas remarquer son extrême confusion.

— Vous vous rappelez, continua-t-il, que j'ai essayé au commencement de les empêcher de jouer. Je cédai à la fin, parce qu'il était clair que si je ne cédais pas, ils iraient jouer ailleurs, tandis qu'en tous cas je pouvais exiger qu'ils s'en tinssent à de faibles enjeux dans ma propre maison. J'aurais dû rester, je le crains, jusqu'à leur départ. Je me le reproche un peu. Mais je n'avais pas l'idée qu'ils resteraient si tard. Êtes-vous sûre que ce soient leurs voix que vous ayez entendues et non celles des domestiques ?

Il lui fit cette question d'un ton dégagé, mais ses yeux, la regardant trop fixement, démentaient l'inflexion de sa voix.

— Tout à fait sûre, répondit-elle.

— Vous pouvez vous être trompée.

— Non, car je les ai vus.

Garratt Skinner se couvrit la bouche de sa

main ; il semblait à Sylvia qu'il souriait, et en dépit d'elle-même le soupçon revint l'aiguillonner. La mettait-il simplement à l'épreuve pour voir si elle dirait la vérité ? Savait-il qu'elle avait descendu l'escalier ce matin à cinq heures ?

Elle chassa bien vite le doute, se rappelant les reproches qu'elle s'était adressés à cette même table. S'il était vrai que son père sût qu'elle était descendue, eh bien c'est que Barstow ou Parminter le lui avaient dit dans la matinée. Et s'il avait vu l'autre ce matin, alors toute sa conversation avec elle, dans ce lieu frais et tranquille, n'aurait été qu'une hypocrisie soigneusement préparée. Non, elle ne voulait pas y croire.

— Vous les avez vus ? s'écria-t-il. Expliquez-moi comment.

Elle lui raconta toute l'histoire, comment elle avait descendu l'escalier, ce qu'elle avait vu, penchée sur la balustrade, et comment Parminter s'était retourné.

— Pensez-vous qu'il vous ait aperçue ? demanda son père.

Sylvia le regarda attentivement. Il semblait attendre sa réponse avec une anxiété mal dissimulée.

— Je pense qu'il a vu que quelqu'un était là, mais je ne saurais dire s'il sait que c'était moi.

Garratt Skinner resta un moment silencieux, tirant rageusement de courtes bouffées de son cigare.

— Je donnerais tout au monde pour que cela

ne fût pas arrivé, dit-il, les sourcils froncés. Je n'ai pas le moindre doute que les feuilles sur les quelles le pauvre Hine essayait d'écrire n'aient été des billets à ordre. Dieu sait ce qu'il a pu perdre.

— Je le sais, dit Sylvia, il a perdu douze mille francs.

— Pas possible, cria Garratt Skinner, avec tant de violence que les gens qui déjeunaient aux tables voisines levèrent la tête, tout surpris.

— Oh non ! Sylvia, je ne peux pas le croire. En disant cela, il baissa la voix comme pour la supplier de revenir sur ses paroles, si profondément atterré était-il à la pensée que Walter Hine eût pu être filouté de tant d'argent dans sa propre maison.

— Douze mille francs, quatre cent quatre-vingts livres, répéta Sylvia, appuyant sur ses mots.

Garrat Skinner se raccrocha à une pensée rassurante.

— Ce ne sont, Dieu merci, que des billets, c'est une consolation. On peut en arrêter le paiement. Car il a été volé, je vous le dis, il a été volé.

— M. Hine ne signait pas un billet. Il écrivait un chèque et M. Parminter lui guidait la main pour tracer la signature.

Garratt Skinner se laissa retomber sur sa chaise abasourdi, regardant autour de lui comme s'il se fût attendu à voir les murailles s'écrouler.

— Mais cela est presque un faux, murmura-t-il d'un ton rempli d'horreur. Guider la main d'une homme trop ivre pour écrire. Je savais qu'Archie

Parminter était un assez joli coquin, mais je n'aurais jamais cru qu'il fût tombé si bas. Je ne suis pas bien sûr qu'on ne puisse le traduire devant les tribunaux pour faux. Et semblant se remettre un peu du choc qu'il venait d'éprouver :

— Mais vous n'êtes pas certaine de ce que vous avancez, Sylvia. Ce ne sont que des suppositions que vous exprimez. Oui, des suppositions.

— Non, répondit-elle. Je vous ai dit que le plancher était couvert de morceaux des papiers sur lesquels M. Hine avait essayé d'écrire.

— Oui.

Il se produisit alors un changement indéfinissable dans la physionomie de Garratt Skinner. Il se pencha en avant, la bouche dure, les yeux fixes. On aurait presque pu croire que, pour la première fois pendant ce déjeuner, il était réellement anxieux, réellement troublé.

— Eh bien, ce matin quand je suis descendue, j'ai remarqué que le tapis avait été balayé ; les papiers avaient disparu. Mais un des morceaux froissés se voyait à demi caché sous le devant de foyer et je l'ai ramassé, c'était un chèque.

— L'avez-vous conservé, Sylvia ? le possédez-vous encore ? Et la voix de Skinner, par son assurance tranquille, était en complet accord avec l'expression de sa physionomie.

— Oui, je l'ai encore. Et Sylvia, ouvrant le petit sac qu'elle portait suspendu à son bras, en retira la feuille de papier qu'elle déplia et étendit sur la table, devant lui. Le recto était de couleur rose.

— C'est un chèque de quatre cent quatre-vingts livres sterling sur la London and County Bank, Victoria Street, dit-elle.

Garratt jeta un coup d'œil sur le document, et vit la signature mal assurée et incomplète de Walter Hine au bas dans le coin à droite. Parminter avait conduit sa main jusqu'à la dernière lettre du prénom, avant de déchirer le chèque qu'il avait ensuite rejeté. Le montant avait été inscrit dans le corps du chèque de la main de Barstow.

— Il vaut mieux que vous me le remettiez, Sylvia, dit-il, et ses doigts s'agitaient fébrilement sur la nappe. Ce chèque pourrait être un danger si Parminter venait à se douter de son existence. Vous ferez mieux de me le confier.

Il se pencha, prit doucement le papier posé devant elle, et le mit soigneusement dans sa poche.

— Vous voyez maintenant qu'il y a plus de raisons que jamais pour que nous arrachions Wallie Hine à l'influence de ces deux hommes. Il mène une mauvaise vie ici. Trois semaines à la campagne changeront ses pensées. Voulez-vous faire ce sacrifice, Sylvia ? Ce serait une bonne action. Vous voyez bien qu'il ne sait pas se conduire.

— Très bien ; invitez-le, mon père.

Garratt Skinner s'approcha d'elle et lui caressa la main.

— Merci, ma chère enfant. C'est une affaire entendue. Je propose que vous et moi, nous par-

tions cet après-midi. Pouvez-vous vous arranger pour cela ? Nous pourrions prendre le train de quatre heures à la gare de Waterloo, si vous rentriez maintenant faire vos malles et dire à la servante de préparer la mienne. Je vais donner un coup d'œil à mes affaires et je passerai à la maison à temps pour vous y prendre avec les bagages.

Il se leva de table, et appelant un cab, y fit monter Sylvia. Puis après avoir suivi des yeux la voiture qui descendit le Strand et tourna dans la direction de sa demeure, il revint à sa table et demanda l'addition. En attendant que le garçon la lui apportât, il alluma une allumette et tirant de sa poche le chèque froissé, il y mit le feu, le tenant par un coin entre ses doigts jusqu'à ce que la flamme l'eût consumé entièrement. Alors il le laissa tomber dans son assiette et le réduisit en cendres avec sa fourchette.

— Quelle imprudence, se dit-il à lui-même. Avoir laissé ce papier traîner, sous le coin du tapis. Vraiment, c'est impardonnable.

Il régla l'addition et prenant son chapeau, sortit flâner dans le Strand. La négligence avec laquelle le chèque avait été laissé sous le tapis du foyer n'était pas, cependant, la seule faute commise dans cette affaire. A un certain moment, Garratt Skinner avait imprudemment souri et sa main n'avait pas caché assez vivement le sourire qui, en dépit de la volonté de Sylvia, restait comme incrusté dans la pensée de la jeune fille pendant

son retour à la maison. Elle essayait de lui donner un sens plaisant, mais quoiqu'elle fît, il gardait son vrai caractère dans son esprit. Il y restait comme un souvenir haïssable, le sourire d'un homme qui s'était joué d'elle.

CHAPITRE XII

LA MAISON DE L'EAU VIVE

UNE semaine plus tard, par une après-midi ensoleillée, Sylvia et son père se promenaient en voiture au nord de Weymouth, entre les marais et la baie. Sylvia était silencieuse et regardait autour d'elle comme pour découvrir quelque chose.

— J'ai eu de la chance, Sylvia, lui avait dit son père ; je me suis assuré, pour la durée de nos vacances, la maison même dans laquelle vous êtes née. J'ai eu du mal à y arriver, mais j'avais résolu de l'avoir si la chose était possible, car j'avais l'idée que vous en seriez heureuse. Cependant, nous ne la verrons que lorsque tout sera prêt pour vous y recevoir.

Il y avait là une gentillesse et une délicatesse de pensée qui étaient allées au cœur de la jeune fille. Son père avait parlé avec un sourire de tendresse. Assurément, l'affection seule pouvait l'avoir inspiré, et elle le remercia avec gratitude. Et maintenant ils étaient en route pour prendre possession de la chère résidence. Une petite maison blanche retirée, bâtie au pied d'une colline au

milieu d'un bouquet d'arbres et tournée vers la baie, frappa la vue de Sylvia. Était-ce la maison, se demanda-t-elle ? La voiture tourna vers l'intérieur du pays et dépassa l'habitation blanche ; un demi-mille plus loin elle tourna encore vers l'est sur la route de Warcham, suivant la vallée qui longe parallèlement la mer. Ils remontèrent la côte longue et raide qui mène à Osmington, jusqu'à ce qu'ils rencontrassent à gauche une route étroite bifurquant vers les Downs entre des haies d'aubépine. La route plongeait dans un creux où se nichait un petit village. Une rangée de chaumières blanches, aux fenêtres à carreaux garnis de plomb, s'allongeait sur une chaussée dallée, bordée de phlox pourpres et élevée au-dessus du niveau de la route. Plus loin, le toit d'un moulin s'élevait parmi les arbres et dans une éclaircie on pouvait voir la roue massive toute noire contre le mur jaune. La voiture s'arrêta devant une maison en bordure et Garratt Skinner descendit.

— Nous voici arrivés, dit-il.

C'était une petite maison carrée, de l'époque des rois Georges, bâtie de vieille brique d'un rouge sombre. On y entrait par le côté, et les grandes fenêtres des pièces du rez-de-chaussée, descendant au niveau du sol, donnaient sur un large jardin entouré de murs élevés d'où une petite porte pratiquée dans le mur sous une voûte de brique livrait un second passage sur la route. Sylvia parcourut le jardin en tous sens. Si elle n'avait jusque-là rencontré que peu de gens allant de

pair avec les délicates créations de ses rêves, ici du moins se trouvait une demeure où ces compagnons idéals auraient pu se réunir dans un cadre assorti. De grands ormes et des hêtres majestueux pliaient sous le poids de leur feuillage jusque sur la pelouse émaillée de mille fleurs, et à la droite de la maison s'étendait un spacieux verger où se voyaient, régulièrement plantés, des arbres aux branches tordues chargées de pommes dont la couleur verte tournait au rouge. Le ruisseau du moulin passant sous une arche bâtie sous la route et sous le mur coulait, rapide, entre des rives verdoyantes, à travers le jardin et le verger, chantant dans sa course folle. Un quelque chose du charme d'autrefois répandu par tout ce vieux jardin ; une sorte d'arome des jours passés, rappelant le vague parfum de fleurs séchées dans une pièce longtemps close, semblait s'en exhaler, et Sylvia marchait sur la pelouse, le cœur rempli de joie.

L'intérieur de la maison ne la charma pas moins. C'était un lieu où tout était coins et recoins ; le plancher était de niveaux si variés qu'elle ne pouvait passer d'une pièce dans une autre sans monter ou descendre une marche. Sylvia visita la maison, avec un certain recueillement. C'est là qu'elle était née, et il lui semblait pénétrer jusqu'au mystère de son existence. Par cette soirée d'été, les fenêtres de chaque chambre étaient grand ouvertes et ainsi dans chaque pièce comme elle montait et descendait, elle entendait la liquide

musique de l'eau courante, tantôt confuse comme un mélodieux murmure, tantôt aussi perlée que la cascade d'un rire d'enfant, nulle part bruyante et partout perceptible. Elle était née dans une de ces chambres. Dans une de ces chambres, sa mère avait dormi pendant les semaines qui avaient précédé sa naissance, écoutant cette mélodieuse harmonie avant de s'endormir, la réentendant à son réveil. Sylvia comprenait maintenant pourquoi elle avait toujours rêvé du murmure de l'eau vive. Elle se demandait dans quelle chambre elle était née. Elle cherchait à se remémorer quelque coin de la maison, quelque recoin du jardin enclos de murs, et l'impossibilité dans laquelle elle se trouvait d'y parvenir éveillait en elle un sentiment étrange, presque surnaturel. Elle était revenue dans une maison où elle avait vécu, devant un décor que ses yeux avaient déjà regardé, à des sons qui avaient déjà frappé ses oreilles et tout lui était aussi nouveau et étrange que si elle venait d'en franchir le seuil pour la première fois. Et cependant cet environnement auquel sa mémoire ne pouvait se reporter, avait certainement modifié son existence, lui avait donné ce don particulier, cette conscience permanente du bruissement d'eau vive qui faisait partie de sa nature même. Elle ne pouvait détacher sa pensée de cette révélation de ce passé si lointain, et en continuant sa promenade dans l'ombre tombante de la nuit, elle relia ce passé à un avenir inconnu comme nous le verrons par la suite.

En franchissant le seuil de la bibliothèque où son père était assis, elle vit qu'il avait un télégramme à la main.

— Wallie arrive demain, ma chère, dit-il.

La physionomie de Sylvia prit une expression de regret. — C'est dommage, dit-elle, c'est grand dommage. Il aurait été si agréable de rester seuls.

La joie des premières impressions l'avait quittée, une fois de plus elle se retrouvait dans les ténèbres. Il y avait dans sa voix un appel plaintif à l'affection, à l'amour, dont elle avait été privée toute sa vie et qu'elle désirait si ardemment. Elle resta près de la porte, les lèvres tremblantes et les yeux mouillés de larmes. Elle avait conservé dans son aspect, un quelque chose d'enfantin, qui rendait difficile de refuser ce que ses lèvres demandaient. En ce moment elle semblait être un enfant sur lequel les choses pesaient lourdement, longtemps avant que son temps de souffrance ne fût arrivé. Elle donnait l'impression désolée d'une enfant sans mère.

Garratt Skinner lui-même, tout endurci qu'il fût, s'agita dans son fauteuil en proie à un certain malaise : il était ému. — Moi aussi je le regrette, dit-il avec douceur, nous en prendrons notre parti le mieux possible. A nous deux — et il se prit à rire d'un petit rire gai, comme pour écarter sa compassion temporaire — nous apprendrons à ce pauvre Wallie à se conduire.

Sylvia ne put lui répondre, même par un sourire, mais elle s'inclina légèrement et sur son

visage, dans toute son attitude, se répandit une expression de patience résignée. Elle se retourna et ouvrit la porte, et tout en l'ouvrant, le dos tourné à son père, elle dit simplement de sa voix claire et tranquille : — Très bien, et disparut dans l'escalier pour monter à sa chambre.

Ce pouvait être, après tout, la bonté naturelle à son père qui l'avait poussé à inviter Wallie Hine à venir les rejoindre. Elle se le répétait et avec d'autant plus de persistance qu'elle sentait la faiblesse de son argument. Il se pouvait que son père fût bon. Il avait été aux petits soins pour elle pendant la semaine qui venait de s'écouler, plein de ces attentions délicates qui vont au cœur des femmes. Ayant vu qu'elle aimait les fleurs, il avait engagé un jardinier pour la durée de leur séjour, et il avait montré, dans un cas particulier, une compassion surprenante pour une classe d'hommes avec laquelle il ne pouvait assurément avoir rien de commun, les condamnés de la prison de Portland. Ce trait était resté gravé dans son esprit et plus tard, elle devait en parler, sans savoir la gravité des conséquences qui en découlaient. Elle pensait uniquement à la bonté de l'action de son père, et pendant toute la première semaine du séjour de Hine, cette pensée ne la quitta jamais. Elle était sur ses gardes, mais rien ne se produisit qui pût faire naître le moindre soupçon. Les cartes étaient bannies de la maison, on y buvait peu et tout le monde se couchait de bonne heure. Garratt Skinner se reposait entièrement sur sa fille du

soin de distraire son hôte, et quoique une fois il les eût menés tous deux par la grande Down à Dorchester et qu'ils en fussent revenus à une allure qui avait absolument fourbu les deux jeunes gens, il préférait, la plupart du temps, fumer sa pipe dans un hamac suspendu aux arbres du jardin, un roman à sa portée. Le jour qui suivit cette expédition, il traînait légèrement la jambe dans le jardin, se frottant les muscles de la cuisse.

— Vous allez être obligée de vous occuper de Wallie, ma chère, dit-il. L'âge commence à peser sur moi. D'ailleurs, il apprendra plus avec vous du tact et des manières qui lui font défaut, qu'avec un homme rude comme je le suis. Et il ne vint pas à l'esprit de Sylvia qui était d'une bien trop grande modestie, qu'il pût avoir, en les mettant ainsi ensemble, d'autre intention, que celle de se débarrasser du soin d'exercer les devoirs de l'hospitalité envers un hôte avec lequel il avait, en définitive, peu d'affinité.

Mais la semaine suivante, elle changea d'opinion. Elle conduisait un matin Walter Hine à Weymouth ; au moment où le dog-cart tournait pour prendre la route qui côtoie la baie, elle vit tout à coup devant elle la mer resplendissant au soleil, les sombres bâtiments de guerre pratiquant leurs exercices de tir, et la dominant sur le côté, à travers la lumineuse brume de chaleur, la masse étendue de Portland ; elle eut un soupir de contentement. Il lui sembla que son compagnon ressentait la même impression, et elle se retourna

vers lui toute surprise. Mais Walter Hine regardait la vaste plage noire d'excursionnistes et qui semblait, de loin, une énorme fourmilière affairée.

— Voilà ce que j'aime ! dit-il avec un grognement de satisfaction à l'idée de se mêler à cette foule. Des tas de gens. J'ai trop vécu au milieu des foules, voyez-vous, Miss Sylvia, j'y suis trop habitué, j'y ai vécu le jour et la nuit jusqu'à trois heures du matin, pendant des mois de suite. Je ne peux pas m'en passer ! ah ! çà c'est la vraie vie. Puis après un instant de silence il ajouta... C'est le seul bon temps.

Sylvia éclata de rire.

— Alors si vous détestez la campagne, dit-elle avec peut-être un peu trop de vivacité, pourquoi êtes-vous venu demeurer avec nous ?

Hine lui lança un regard oblique.

— Oh, vous savez ! dit-il, et il la toucha presque du coude, je ne serais pas venu, bien sûr, si le père Garratt ne m'avait pas particulièrement affirmé que vous en seriez contente.

Sylvia rougit de honte. Elle se redressa et cingla le cheval d'un coup de fouet. S'était-on donc servi d'elle pour attirer ce pauvre innocent dans ce village perdu où ils demeuraient ? Et un frisson la fit tressaillir jusqu'à la moelle par ce jour brûlant de juillet. S'il en était ainsi, le piège avait été habilement préparé ; on avait dû lui en imposer non moins qu'à Wallie Hine. Quel sinistre projet pouvait-on bien nourrir ?

Elle essaya de dissiper les craintes qui l'étrei-

gnaient, se disant qu'elle se forgeait, comme un enfant, des craintes chimériques. Mais elle n'était pas encore parvenue à se rassurer quand Walter Hine, tout excité, lui cria d'arrêter.

— Regardez, dit-il en lui montrant de la main un hôtel devant la façade duquel ils passaient à ce moment.

Sylvia leva les yeux et vit sur les marches de l'établissement, un sourire obséquieux épanouissant son visage, le chapeau soulevé au-dessus de son crâne resplendissant, son veil ennemi, le capitaine Barstow. Heureusement elle n'avait pas arrêté son cheval ; elle continua son chemin, répondant tout juste au salut que le capitaine lui adressait. Il ne manquait en vérité que cette rencontre pour confirmer ses craintes. Ce n'était pas une pure coïncidence qui amenait Barstow sur leurs traces à Weymouth. Il était venu en connaissance de cause et avec un but bien défini.

— Oh ! voyons, protesta Wallie Hine, vous auriez bien pu arrêter, Miss Sylvia, et me laisser passer un moment avec ce vieux Barstow.

Sylvia arrêta brusquement la charrette.

— Excusez-moi, dit-elle, vous retrouverez bien le chemin de la maison. Nous déjeunerons à une heure et demie.

Hine la regarda un moment, embarrassé, puis reporta sa vue sur l'hôtel.

— Je n'ai pas voulu dire que je voulais vous quitter, Miss Sylvia, dit-il, non, il s'en faut de beaucoup.

— Mais il faut bien que vous me quittiez, Hine, dit-elle le regardant en face très sérieusement, si vous désirez passer un moment avec votre ami « l'ardent ».

Il n'y avait pas l'ombre d'un sourire sur ses lèvres. Elle attendit sa réponse qui arriva accompagnée d'un sourire visant à la galanterie mais qui n'exprimait qu'une familiarité vulgaire.

— Mais je veux rester où je suis. A quoi pensez-vous ?

Sylvia se hâta de faire ses emplettes et regagna la maison. Elle courut à son père qui lisait un livre, étendu dans le hamac, à l'ombre des arbres. Elle approcha de lui, traversant le gazon, et il ne s'aperçut de sa présence que lorsqu'elle lui parla.

— Père, dit-elle, et il tressaillit de surprise.

— Oh, Sylvia ! dit-il, et pendant une seconde ses manières trahirent une sorte de malaise. Il n'avait pas seulement tressailli, il semblait à Sylvia qu'il avait éprouvé comme un soubresaut.

Mais il reprit vite possession de lui-même.

— Vous voyez, ma chère, j'ai pensé à vous, dit-il, montrant un homme qui travaillait dans les plates-bandes et les massifs de fleurs. J'ai vu combien vous aimiez les fleurs et combien vous aimiez en parer les chambres. J'ai engagé un second jardinier C'est une folie, une grosse dépense, Sylvia, mais c'est vous qui en êtes à blâmer, pas moi.

Il sourit, assuré de la gratitude qu'elle lui témoignait et qu'hier encore elle lui eût exprimée

en termes émus. Mais aujourd'hui toutes ses pensées étaient empoisonnées par les soupçons: elle le savait et en éprouvait une profonde détresse. Elle savait quel bonheur une prévenance aussi simple lui aurait apporté; elle était loin même de suspecter une nouvelle source de danger dans cette action de son père. Elle ne fit que jeter un regard du côté du jardinier, sans remarquer s'il travaillait avec art ou non. Les craintes du matin modifièrent ses remerciements. De plus, le malaise passager de son père ne lui avait pas échappé et elle se demandait quelle en pouvait être la cause.

— Père, reprit-elle, j'ai vu le capitaine Barstow à Weymouth ce matin.

Quoique ses yeux fussent fixés sur ceux de son père, peut-être même parce qu'ils s'y posaient avec une vigilance si tranquille, elle ne put découvrir aucun mouvement qui eût pu le trahir. Garratt Skinner la considérait avec un étonnement qui fit vite place à une expression d'ennui.

— Barstow ! dit-il avec colère. Il se renversa dans le hamac, regardant les rameaux au-dessus de sa tête, le front plissé et perplexe. — Il nous a découverts et suivis, Sylvia. Je n'aurais pas voulu que cela arrivât pour un empire. Est-ce qu'il vous a vue ?

— Oui.

— Et moi qui pensais qu'ici au moins, nous étions à l'abri de lui. Je me demande comment il a pu nous trouver. Il a soudoyé l'homme qui garde Hobart Place, sans doute.

Sylvia ne se laissa pas duper. Elle prit une chaise et s'assit gardant un silence déconcertant ; elle attendait la suite. Garratt Skinner croisa ses bras sous sa tête et réfléchit avant de parler.

— Barstow est plein d'astuce, Sylvia, dit-il. Il me fait peur.

Il considérait toujours le feuillage au-dessus de sa tête; puis soudainement il tourna les yeux vers elle, et alors retirant une de ses mains, il la glissa sur le livre qui reposait sur ses genoux, Sylvia nota tranquillement ce mouvement. Le livre était fermé, le dos de son côté. Garratt Skinner ne changea pas de position, mais elle vit que sa main cachait maintenant le titre de l'ouvrage qui était assez gros et semblait coûteux. Elle en remarqua la reliure, drap vert, lettres dorées sur le dos. Le livre ne lui semblait pas familier et tout de suite elle pensa qu' elle ferait bien, et le plus tôt serait le mieux, de s'assurer quel était ce volume et de quel sujet il traitait.

En attendant, Garratt Skinner répétait :

— Un individu très entreprenant, ce capitaine Barstow, et anxieusement il sembla supputer dans son esprit, comment il pourrait tenir tête à cet individu entreprenant. Il exprima enfin la conclusion à laquelle il était arrivé.

— Nous ne pouvons pas pourtant lui fermer notre porte, Sylvia.

Bien que ce fût la seule réponse qu'elle attendit, Sylvia fléchit en entendant ces mots.

— Je comprends vos sentiments, ma chère,

continua-t-il d'un air de commisération, car je les partage moi-même. Mais il faut combattre les Barstow avec leurs propres armes. Cela ne nous servirait à rien de lui fermer notre maison. Il a encore trop d'empire sur Wallie Hine. Il n'a qu'à lui glisser un mot, à lui insinuer que nous nous efforçons de le séparer de ses vrais amis pour se l'accaparer, et pensez, ma chère, quel genre de motifs pourrait nous imputer une créature aussi vulgaire que Barstow ! Soyons francs, vous et moi, s'écria Garratt Skinner, se redressant comme emporté par son extrême franchise. D'un côté, me voici, moi, un homme pauvre, et vous, ma fille, une jeune personne douée du charme et de la beauté du printemps ; de l'autre, Wallie Hine, riche, faible et sensible. Oh ! voilà un canevas où broder à plaisir, pour un Barstow. Mais, Sylvia, il ne faut pas que nous lui donnions la moindre prise. A cause de vous, ma fille, pour votre honneur, s'écria Garratt Skinner avec toute l'ardeur d'un père aimant. Il passa son mouchoir sur son front. — Je me suis laissé entraîner par mes arguments, continua-t-il d'une voix plus calme. Quant à Sylvia, elle ne s'était nullement laissée entraîner, et sans doute le vigilant sang-froid qu'elle montrait aida son père à maîtriser l'ardeur de ses accents. — Barstow n'a qu'à glisser cette insinuation à l'oreille de Wallie Hine, et mon Wallie partira comme un lapin qui entend un coup de fusil, emportant avec lui tout notre espoir de le ramener au bien. Non, nous devons faire bonne figure à Barstow, s'il s'aventure

ici. Oui, il nous faut bien le recevoir, quelque répugnance que nous en éprouvions. C'est là le rôle qu'il nous faut jouer, Sylvia. Il ne faut pas qu'il soupçonne que nous travaillons contre lui. Nous devons l'endormir, c'est notre seul moyen de garder Wallie avec nous. Telle doit être notre tactique, Sylvia.

Comme il finissait son discours, la cloche annonça le déjeuner. Il sauta vivement du hamac, comme pour prévenir la discussion de son plan, et le livre qu'il portait, s'embarrassant dans le filet, tomba à terre. Sylvia put voir le titre qu'elle réussit à lire, quoique Garratt Skinner se fût baissé précipitamment pour le ramasser. C'était *les Alpes en 1864.*

Elle connaissait le livre de nom et sa surprise fut grande de le trouver entre les mains de son père. Elle était encore plus étonnée de la peine qu'il s'était donnée pour lui en cacher le titre. Après tout, quelle importance cela pouvait-il avoir pour lui ? se demanda-t-elle.

....

Sylvia passa cette nuit-là plongée dans la plus profonde douleur. La conception idéale qu'elle s'était faite de son père était détruite. Toutes les grandes espérances qu'elle s'était forgées, en quittant Chamonix, s'étaient évanouies, toutes les grandes qualités dont elle s'était plu à le revêtir dans ses rêves comme en une armure resplendissante, il s'en trouvait dépouillé. Il n'avait pu réussir à la tromper. Parminter, Barstow, Garratt Skinner,

il y avait dans cette trinité un individu artificieux, entreprenant, mais ce n'était ni Parminter, ni Barstow : c'était son père. Elle n'avait qu'à mettre les trois personnages côte à côte dans ses pensées, pour reconnaître leurs différences de manière, de caractère et d'intelligence. Garratt Skinner était le chef de la conspiration, les autres, de simples instruments dans ses mains. C'était lui qui, pour l'exécution de quelque ténébreux projet, avait rappelé Barstow de Londres. Il ressortait dans sa pensée comme une implacable et sinistre figure, que ne pouvait influencer nulle affection, quoiqu'il eût l'adresse de pouvoir en faire montre, étant doué d'une clairvoyance extraordinaire, n'épargnant personne, pas même sa fille, pour arriver à ses fins. Elle se rappelait leur première rencontre dans la petite maison de Hobart Place, elle se rémémorait le ton pensif avec lequel, tout en l'étudiant, il avait conclu qu'elle pouvait lui être *utile.* Elle pensait à ses caresses, à son sourire affectueux, à sa camaraderie, et elle frissonnait. Les paroles de Walter Hine lui avaient, ce jour-là, appris à quel usage son père la destinait. Elle était son amorce.

Sylvia restait étendue sur son lit, les mains crispées, se répétant le mot avec horreur. Son amorce ! La clarté de la lune entrait dans la chambre par la fenêtre ouverte, la musique du ruisseau remplissait la petite pièce. Elle était dans la maison qui l'avait vue naître, cette place mystiquement sacrée dans sa pensée ; et elle était venue là pour

apprendre qu'elle était l'appât dont se servait son père dans une vulgaire conspiration pour dépouiller un adolescent de son argent. Le ruisseau chantait sous ses fenêtres, ce même ruisseau dont l'écho avait toujours babillé dans ses rêves. Elle avait toujours pensé qu'il devait posséder quelque signification particulière pour elle, et qui lui serait révélée en temps voulu, et elle songeait amèrement à sa folie. Il n'y avait aucun symbole dans le rire léger du ruisseau !

Peu à peu, elle eut conscience d'un changement. Les objets, dans la chambre, prirent une teinte grise ; la lune avait perdu de sa blanche clarté, la nuit était sur son déclin. Sylvia sortit du lit, et lentement, comme accablée de lassitude, elle rassembla le peu de vêtements qu'elle pouvait porter et les mit dans un sac. Elle avait décidé de partir, et de s'éloigner silencieusement avant que la maison ne fût éveillée. Où elle irait, et ce qu'elle ferait une fois partie, elle n'en savait absolument rien. C'est en vain qu'elle se le demandait, se sentant seulement très faible et abandonnée, comme elle allait et venait dans sa chambre, à la lumière de sa bougie. Son ami pouvait lui écrire et elle ne recevrait pas sa lettre : elle devait quand même partir. Une ou deux fois, elle s'arrêta dans son travail, et se laissant tomber sur son lit, donna libre cours à ses larmes. Quand elle eut terminé ses préparatifs, elle souffla sa lumière et s'accoudant sur l'appui de la fenêtre ouverte, elle exposa son visage à l'air frais de la nuit.

On voyait une ligne blanchâtre se dessiner à l'orient ; déjà çà et là, un merle chantait dans les buissons du jardin, et la fraîcheur, le calme qui régnait, la ramenèrent en esprit au chalet de Lognan. Avec un grand élan de son âme, elle se reporta à cette soirée et au récit de cette grande amitié, qu'il lui avait raconté avec tant de calme dans l'obscurité profonde, là-bas sous les étoiles. Le monde et les gens de ses rêves existaient ; seulement il n'y avait pour elle aucune porte par où elle pût entrer dans ce monde enchanté.

Au-dessous d'elle, le ruisseau chantait, de même qu'autrefois le glacier, sauf son grondement de tonnerre. Comme elle l'écoutait, certains mots prononcés pendant cette soirée inoubliable, lui revinrent à l'esprit et graduellement commencèrent à acquérir une signification particulière.

« Ce que vous savez, il faut le faire, si par là vous pouvez sauver une existence ou une âme. »

C'était la loi : « Si vous pouvez sauver une vie, sauver une âme.» Et elle « savait ». Sylvia se retira de la fenêtre et s'abîma dans ses pensées.

Garratt Skinner avait fait une grande faute ce jour-là. Il avait été trompé par la douceur des manières de sa fille, le doux aspect de son visage, et aussi par l'expression de détachement de ses yeux, qui lui donnait l'air de vivre dans ses rêves. Il avait certainement reconnu qu'elle était innocente, et comme il était persuadé que la connaissance des choses entraîne la corruption, il avait cru qu'elle était ignorante, mais elle ne l'était pas. Elle avait

deviné ses duperies. Elle connaissait la machination et voyait la place qu'elle y occupait ; et de plus elle savait qu'elle avait joué inconsciemment le rôle d'amorce. Hier encore, Walter Hine avait été forcé d'opter entre Barstow et elle, et il avait délaissé Barstow. Ce n'était rien, sans doute, mais encore il y avait là une sorte de promesse. Qu'arriverait-il si elle restait, si elle affermissait son empire sur Walter Hine, et luttait contre les trois hommes coalisés contre lui ?

Walter Hine, bien entendu, ne lui était rien et ne pouvait rien lui être. Il était la simple marionnette, le prétexte de l'obéissance à la loi. C'était à cette loi qu'elle pensait, et aussi à la voix de l'homme qui la lui avait enseignée. Elle savait qu'en faisant usage de ce qu'elle avait appris, elle pouvait sauver une âme. Elle ne pensait pas à ce moment qu'elle pourrait également avoir une existence à sauver.

Elle se déshabilla tranquillement et se glissa dans son lit, réconfortée. Un sourire flotta sur ses lèvres : elle voyait le visage de son ami dans l'obscurité, tout près d'elle. Elle avait besoin de repos pour s'apprêter au combat, et pendant que ses pensées suivaient leur cours, elle s'endormit. La clarté de la lune s'effaça tout à fait, laissant la chambre dans les ténèbres. Sous la fenêtre, le ruisseau courait en chantant à travers la pelouse. Après tout, le message qu'il portait en lui il le lui avait révélé en temps opportun.

CHAPITRE XIII

CHAYNE REVIENT

— TIENS, s'écria le capitaine Barstow, comme il errait dans la bibliothèque après le déjeuner, voilà un fusil de chasse.

Il prit l'arme dans le coin où elle reposait contre le mur, ouvrit la culasse, la referma et se dirigeant vers la fenêtre ouverte, il porta la crosse à son épaule.

— Je me demande si je pourrais encore toucher un but, dit-il visant soigneusement une tulipe dans le jardin. Avez-vous des cartouches, Skinner ?

— Je n'en sais rien, répondit Garratt Skinner agacé. On venait d'apporter les journaux, et il ne semblait pas désirer qu'on le dérangeât. Sylvia n'avait jamais auparavant remarqué ce fusil à deux coups, et elle se demandait si on ne l'avait pas apporté là ce matin même. Elle surveillait les mouvements de Barstow très affairé dans le vestibule. Finalement il mit la main sur une boîte en carton oblongue qui se trouvait sur le haut d'un casier peu élevé. Il enleva le couvercle et saisit une cartouche.

— Bravo ! dit-il, du numéro six, c'est bien ça. Je vais en envoyer un coup aux sansonnets, Skinner. Il y en a trop par ici, pour vos arbres fruitiers.

— Très bien, dit Garratt Skinner, levant paresseusement les yeux de son journal. Seulement faites attention de ne pas éborgner mon nouveau jardinier.

— Ne craignez rien, dit Barstow, et remplissant ses poches de cartouches, il sortit dans le jardin, le fusil en main. Un moment après on entendit une détonation et Walter Hine se leva pour aller voir à la fenêtre. Un second coup suivit.

— Le vieux Barstow tire comme une mazette, dit Hine avec un ricanement et à son tour il sortit dans le jardin.

Sylvia ne tenta pas de le retenir, mais elle prit sa place à la fenêtre, prête à intervenir. Une volée de sansonnets passa rapide et droit au-dessus de la tête de Barstow qui tira les deux coups de son arme, mais sans résultat. Hine lui dit deux mots et le fusil changea de mains. A la prochaine volée qui se montra Hine tira et un des oiseaux tomba. Barstow fit entendre des applaudissements frénétiques.

— Un beau coup, Wallie! Un magnifique carton. A mon tour d'essayer maintenant, et ils tirèrent alternativement à mesure que sur la pelouse les oiseaux passaient au-dessus de leur tête. Sylvia épiait le moment où le tir de Barstow atteindrait tout à coup une précision mortelle, mais ce moment ne vint pas. S'il y avait un pari sur leur tir, Hine n'était certainement pas celui qui perdrait. Elle retourna tranquillement à son pupitre et se mit à écrire. Elle ne voulait pas éveiller chez son père l'idée qu'elle avait pénétré son dessein et qu'elle se tenait prête à le déjouer. Elle devait conduire son œuvre secrètement, plus secrètement encore qu'il n'agissait lui-même. Pendant ce

temps, les détonations se succédaient dans le jardin et Garratt Skinner, que sa fille n'observait plus, commençait à s'y intéresser à la dérobée. Sa chaise était placée de telle façon, que, sans bouger, il pouvait voir ce qui se passait dans le jardin, sans perdre pour cela Sylvia de vue. Si elle remuait un bras ou levait la tête, il lisait subitement son journal avec la plus grande attention. Comme la jeune fille lui tournait le dos, elle ne voyait ni son regard perçant fixé sur le jardin, ni le sourire légèrement amusé avec lequel il tournait les yeux vers elle.

Une heure environ s'écoula ainsi, certainement pas davantage. Sylvia en était arrivée presque à la fin de sa correspondance lorsque Garratt Skinner repoussa subitement sa chaise et se leva si brusquement qu'il fit tressaillir Sylvia comme l'aurait fait un cri d'effroi ; elle se retourna vivement et elle vit son père regarder dans le jardin d'un air si perplexe qu'il semblait en avoir oublié sa présence. Elle traversa vivement la chambre, sans faire aucun bruit et, venant se placer derrière son père, elle aperçut ce qui avait attiré son attention. Un flot de sang lui monta au visage ; son regard s'adoucit et un sourire de bienvenue transfigura la gravité de son visage. Son ami Hilary Chayne était là, debout sous la voûte de la porte du jardin. Il avait refermé la porte derrière lui, mais il n'avait pas fait un pas, et ne regardait pas du côté de la maison. Son attention était concentrée sur les tireurs. Sylvia ne s'arrêta pas tout d'abord à son attitude. Il

était venu, c'était assez. Et Garratt Skinner se retournant, vit la figure rayonnante de sa fille.

— Vous le connaissez ? cria-t-il brutalement.

— Oui.

— Il est venu pour vous voir ?

— Oui.

— Vous devriez m'avoir prévenu, dit Garratt Skinner, violemment. Je hais les cachotteries.

Sylvia leva les yeux et regarda son père en face. Mais Garratt Skinner ne se laissait pas si facilement intimider. Il la regarda fixement.

— Qui est-il ? continua-t-il d'une voix autoritaire.

— Le capitaine Hilary Chayne.

Un moment il sembla que le nom fût vaguement familier à Garratt Skinner, et Sylvia ajouta :

— Je l'ai rencontré cet été en Suisse.

— Ah, je comprends, dit son père, et il considéra avec un nouvel intérêt l'homme qui se tenait à la porte du jardin. C'est un grand ami ?

— Mon seul ami, répondit Sylvia doucement ; et son père fit un pas en avant et appela à haute voix, une main en l'air :

— Barstow ! Barstow !

Sylvia remarqua seulement alors que l'arrivée de son ami n'était pas le seul changement qui se fût produit depuis qu'elle n'avait regardé dans le jardin. Le nouveau jardinier tirait maintenant à tour de rôle avec Wallie Hine, tandis que le capitaine Barstow, se tenant à quelque distance derrière eux, inscrivait les coups sur un carnet. Au son de la voix de Garratt Skinner, il leva les

yeux, et apercevant Chayne, il arrêta brusquement le match. Garratt Skinner se retourna alors vers sa fille et lui parla maintenant sans aucune trace d'emportement. Il restait tout au juste dans sa voix une nuance de reproche, mais comme pour adoucir cette gronderie amicale, il posa affectueusement sa main sur le bras de la jeune fille.— Votre ami est le bienvenu, cela va sans dire, ma chère, mais vous auriez pu me dire que vous attendiez sa visite. N'ayons plus de secrets l'un pour l'autre à l'avenir ! Maintenant, amenez-le-nous et nous verrons si nous pouvons lui offrir une tasse de thé.

Il sonna. Sylvia ne trouva pas nécessaire de lui expliquer que l'arrivée de Chayne était pour elle également une surprise. Traversant le jardin elle se dirigea vers son ami. Mais plus elle avançait, plus elle marchait lentement. Ses souvenirs la ramenaient à cette soirée où ils s'étaient dit adieu sur la petite terrasse devant le chalet de Lognan.

Ce n'était pas ainsi qu'elle avait espéré qu'ils se reverraient, ni en telle compagnie. Le sourire s'était retiré de ses lèvres, l'éclair de bonheur avait fui de ses yeux. Barstow et Hine retournaient vers la maison. Elle se sentait extrêmement mortifiée que son ami la retrouvât dans un tel milieu. Elle souhaitait presque qu'il ne l'eût pas retrouvée du tout. Ce fut donc avec une réelle contrainte qu'elle le reçut.

— Comme vous êtes bon d'être venu, dit-elle. Comment avez-vous su que j'étais ici ?

— Je suis passé à votre maison à Londres, où

l'on m'a donné cette adresse, répondit-il. Il lui prit la main et la conservant dans la sienne, il considéra la jeune fille bien en face avec l'attention minutieuse d'un amoureux.

— Vous avez eu besoin de vous rappeler ces souvenirs de votre jour unique, dit-il avec regret. Il vous a fallu déjà y recourir. J'en suis bien peiné.

Sylvia ne chercha pas à nier que les ennuis étaient venus, ainsi que semblaient l'impliquer les paroles de Chayne. Elle se retourna vers lui, reconnaissante qu'il rappelât si clairement ce qu'il lui avait dit ce jour-là.

— Merci ! répondit-elle doucement. Mon père désire faire votre connaissance. Je vous ai écrit que j'étais venue demeurer avec lui.

— Oui.

— Vous avez été surpris ? demanda-t-elle.

— Non, répondit-il d'un ton calme. Vous aviez pris une importante résolution au sommet même de l'Aiguille d'Argentière. Je l'avais bien compris, car je vous observais ; votre lettre m'a appris quelle était cette décision.

Quitter Chamonix, rompre complètement avec son existence passée c'était bien la décision qu'elle avait prise juste sur ce sommet, à cette heure ensoleillée. L'amour des montagnes qui possédait Chayne le lui avait révélé. Mais Sylvia était surprise de sa perspicacité ; elle avait la preuve qu'il n'avait, lui non plus, rien oublié de cette journée passée ensemble et elle retrouva quelque chose de son intimité. A mesure qu'ils

se rapprochaient de la maison, son embarras diminuait. Elle tirait en outre quelque consolation à la pensée que, quoi qu'il put penser du capitaine Barstow et de Walter Hine, son père, en tout cas, lui causerait l'impression favorable qu'elle-même avait ressentie. Chayne verrait tout de suite que c'était un homme dépassant de cent coudées ses compagnons actuels dont il différait en qualité et en langage.

Malheureusement cet après-midi-là, son humiliation devait être complète. Son père n'avait aucun goût pour l'intrusion du capitaine Chayne dans sa tranquille et si discrète demeure. La teinte de carmin qui avait rosé le visage de sa fille, l'éclair de lumière dans ses yeux, l'avaient mis sur ses gardes. Chayne aussi pouvait se montrer trop perspicace. Garratt Skinner ne permettrait pas qu'on épiât ses petits plans. En conséquence, il se mit à jouer son rôle d'hôte avec une rondeur offusquante bien faite pour dégoûter un homme de bon ton. Il parla d'une voix que Sylvia ne lui connaissait pas, grossière d'intonation, bruyante et familière, et il fit parade de Barstow et de Hine avec l'orgueil d'un homme qui exhibe ses amis les plus chers.

— Vous devez connaître Barstow l'Ardent, capitaine Chayne, cria-t-il en frappant vigoureusement le dos du petit homme. Un vrai brave. Vous êtes tous deux frères d'armes.

Barstow ricana, obséquieusement, et mit son monocle à son œil.

— Très flatté, je vous assure. Mais j'ai remis l'épée au fourreau il y a quelques années, capitaine Chayne.— Et vous l'avez remplacée par le carnet de paris, ajouta Chayne tranquillement.

Barstow se mit à rire d'un rire nerveux.

— Oh ! vous voulez parler de notre petit match dans le jardin, dit-il, nous y avions entraîné le jardinier.

— Je l'ai vu, répondit Chayne. Le jardinier me semble être un tireur remarquable. Je crois qu'il pourrait se mettre en ligne avec plus d'un professionnel.

Et se retournant, il vit les yeux de Sylvia fixés sur lui, avec une expression de trouble et de tristesse si profonde, qu'il souhaita n'avoir jamais parlé. Elle était derrière lui pendant son entretien avec Barstow, et quoiqu'il se fût exprimé à voix basse, elle n'en avait pas perdu un mot. Elle se pencha sur la table à thé et s'occupa de servir, mais ses mains tremblaient, son visage était brûlant et elle était torturée par un sentiment de honte. Elle avait décidé de lutter contre son père, et dès la première escarmouche elle avait essuyé une défaite. Les paroles indiscrètes de Chayne avaient dévoilé devant ses yeux la conspiration savamment ourdie. Le nouveau jardinier, le fusil trouvé dans un coin, les cartouches qu'on avait dû chercher, la maladresse de Barstow, la supériorité de Hine qui avait amené si naturellement Barstow à parier pour le jardinier contre lui, tout était clair maintenant pour elle. C'était

une réédition de la petite partie de cartes ; et elle n'avait pas eu l'intelligence de deviner la ruse ! Et pour couronner l'édifice, son ami en avait été témoin et avait tout compris.

Elle entendit son père présenter Walter Hine, et avec une souffrance presque intolérable, elle comprit que s'il eût voulu ne pas laisser à Chayne l'ombre d'un doute, il eût justement prononcé les paroles dont il se servit :

— Wallie est le petit-fils, l'héritier par le fait, du vieux Joseph Hine. Vous connaissez le nom, je suis sûr ? Le Château-Marlay de Joseph Hine, hé ? Un homme calé, ce Joseph Hine. Je ne connais personne de plus riche que lui. Il traite joliment bien son petit-fils, par-dessus le marché ! eh, Wallie ?

Sylvia sentit que son cœur se brisait. Il ne lui vint pas à l'esprit qu'en proclamant ces faits, Garratt Skinner suivait un plan astucieusement calculé. Elle comprit simplement que c'était la dernière preuve donnée au capitaine Chayne pour le convaincre qu'il avait été, cet après-midi, témoin d'un vol, d'une escroquerie.

Elle sentait que Chayne était là, debout près d'elle. Elle ne releva pas la tête, craignant que son visage bouleversé ne la trahît. Elle eût voulu de tout son cœur qu'il replaçât sur le plateau la tasse et s'en allât sans dire un mot. Il ne pouvait pas désirer rester ; il ne devait pas souhaiter revenir : sa place n'était pas là. S'il voulait seulement s'en aller, sans se donner la peine de prendre

congé d'elle, elle lui serait si reconnaissante et lui saurait tant de gré de sa bonté. Mais bien qu'il eût l'intention de partir, il ne voulait pas le faire sans dire un mot.

— Vous me feriez grand plaisir en m'accompagnant jusqu'à la porte, dit-il avec douceur.

Sylvia se leva immédiatement. Puisqu'ils devaient se parler le plus tôt serait le mieux. Elle le suivit dans le jardin, priant en elle-même qu'il eût peu à lui dire, et qu'il la laissât en paix continuer sa lutte et cacher sa honte.

Ils traversèrent la pelouse sans qu'un mot fût prononcé. Il lui ouvrit la porte du jardin et la fit passer dans l'allée, où il la suivit, refermant soigneusement la porte derrière lui : un landau de louage l'attendait. Chayne le lui montra.

— Je désire que vous partiez avec moi, tout de suite, dit-il, et comme elle le regardait, ne semblant pas comprendre, il s'expliqua, d'un air calme se tenant debout auprès d'elle ses yeux fixés sur son visage. Quoiqu'il parlât avec tranquillité, il y avait dans ses yeux un désir, une ardeur qui démentaient son accent ; bien qu'il fût très calme, on devinait, dans son attitude, une tension qui trahissait une anxiété aiguë.

— Je vous demande de partir avec moi, pour ne jamais revenir. Je vous demande de bien vouloir m'épouser.

Les joues de Sylvia s'empourprèrent pour aussitôt devenir d'une pâleur mortelle. Sa physionomie prit l'expression rebelle d'un enfant en colère, mais

son regard durcit comme celui d'une femme que le ressentiment anime.

— C'est par pitié que vous me demandez, dit-elle à voix basse.

— Ce n'est pas vrai, s'écria-t-il, avec tant de passion qu'elle ne put se refuser à le croire. — Sylvia je suis venu ici pour vous demander si vous vouliez être ma femme. Je vous demande quelque chose de plus maintenant, c'est tout. Je vous demande de venir un peu plus tôt, c'est tout. Je vous demande de venir avec moi maintenant, tout de suite.

Sylvia s'appuya contre le mur et se couvrit le visage de ses mains.

— Je vous en prie, supplia-t-il avec une grande simplicité. Je vous en prie, car je vous aime.

Elle ne répondit pas. Son visage restait caché et seule l'agitation de sa poitrine trahissait la violence de ses sentiments. Doucement il lui prit les mains et les tenant dans les siennes, il pressa sa demande.

— Depuis ce jour en Suisse où je vous ai rencontrée j'ai constamment pensé à vous, Sylvia, me rappelant votre regard, votre sourire, les paroles que vous aviez prononcées. Le lendemain, je traversai le col Dolent et tout le temps je sentais qu'une grande chose me manquait. Je me disais : c'est mon ami qui me manque. Je me trompais, Sylvia, c'est vous-même qui me manquiez, toute votre personne. Quelque chose souffrait en moi, quelque chose qui a depuis toujours souffert. C'était mon cœur ! Oh, venez avec moi, maintenant.

Sylvia ne l'avait pas une fois regardé pendant qu'il parlait, et bien qu'elle ne fit aucun mouvement pour retirer ses mains, elle murmura sans lever les yeux :

— Je ne puis pas, je ne puis pas.

— Pourquoi ? demanda-t-il, pourquoi ? Vous n'êtes pas heureuse ici. Vous n'êtes pas plus heureuse que vous ne l'étiez à Chamonix et je voudrais tant essayer de vous rendre heureuse. Je ne puis vous laisser ici, abandonnée, car vous y êtes abandonnée. Je suis seul, délaissé, moi aussi, et d'autant plus solitaire que je porte en moi votre souvenir ; je vous revois telle que vous étiez dans le châlet, la nuit, regardant par la fenêtre ouverte, la lumière de la bougie vous éclairant le visage, votre sourire indécis flottant sur vos lèvres ; ou bien étendue sur le sommet de l'Aiguille d'Argentière, avec la vue merveilleuse d'un monde nouveau sous vos yeux ; et je vous revois encore comme vous étiez quand vous m'avez dit adieu dans le soleil couchant et que vous suiviez le sentier tortueux descendant à la forêt. Si vous pouviez savoir, Sylvia !

— Oui, mais je ne sais pas, répondit-elle, le regardant maintenant. Je suppose que, si j'aimais, je saurais, je comprendrais.

Ses mains reposaient dans celles de Chayne, inertes, ne répondant en rien à la pression des siennes. Elle s'exprimait lentement, d'un ton pensif, rencontrant son regard avec des yeux troublés :

— Et cependant vous étiez heureuse de me revoir quand je suis arrivé, implora-t-il.

— Heureuse ! oui ! vous êtes mon ami, mon seul ami. J'étais très heureuse, mais ce bonheur est passé. Quand vous m'avez demandé de traverser le jardin avec vous, je souhaitais votre départ.

Ces paroles le blessèrent ; elles ne pouvaient que le blesser. Mais il était si clair qu'elle n'avait pas conscience de l'offenser, elle essayait si visiblement de sortir du pas difficile où elle se trouvait, qu'il n'en pouvait ressentir aucune colère.

— Pourquoi ? demanda-t-il ; elle lui répondit avec la même franchise.

— J'avais honte, dit-elle, et j'ai eu tant d'humiliations dans ma vie.

La tranquillité même de sa voix et l'expression de regret que montrait le jeune visage si fatigué, le firent beaucoup plus souffrir que ses paroles.

— Sylvia, s'écria-t-il en se rapprochant d'elle, partons ensemble, maintenant. Ce sera la fin de vos humiliations, mon aimée. Marions-nous tout de suite et rendons-nous chez moi sur les Sussex Downs. La vieille demeure a besoin d'une maîtresse, Sylvia. Elle est si déserte. Il prit haleine et tout à coup eut un sourire.

— Et je serais si heureux de vous la montrer, de vous faire voir tous les coins, tous les sentiers qui traversent les Downs, les bois et la vue s'étendant d'Arundel aux clochers de Chichester. Venez, Sylvia ! oh, dites oui, venez !

Pendant un instant elle sembla s'incliner vers lui. Il passa le bras autour de sa taille et la tint un instant serrée contre sa poitrine ; mais elle avait la tête baissée, elle ne la leva pas vers celle de son ami, et doucement elle se dégagea de son étreinte. Elle le regarda, une petite ligne de préoccupation creusant son front, et elle lui parla d'un air sage qui seyait bien à la gentillesse enfantine de sa figure.

— Vous êtes mon ami, dit-elle, un ami à qui je suis très reconnaissante, mais c'est tout ce que vous êtes pour moi. Je suis franche, vous voyez ; je pense maintenant à des raisons auxquelles je ne penserais pas si je vous aimais. Un mariage avec moi ne vous apporterait aucun bien, et entraverait votre carrière.

— Non, protesta-t-il.

— J'en suis sûre, répliqua-t-elle avec fermeté et certainement cette considération là ne m'arrêterait pas, si je vous aimais vraiment. Je pense en outre, à une autre chose (et elle parla avec plus d'assurance, choisissant soigneusement ses expressions), à un plan que j'avais formé avant votre arrivée, à une tâche que je m'étais imposée avant de vous revoir. J'y pense encore, et je suis persuadée que je ne dois pas y renoncer. Je ne crois pas que je sentirais cela si je vous aimais. Je suis persuadée que rien au monde ne compterait pour moi en dehors de celui que j'aimerais. Vous restez donc toujours mon ami, et je ne puis vous suivre.

Chayne la regarda un moment avec tristesse, les yeux obscurcis par l'émotion.

— Je hais la pensée de vous laisser avec tant de chagrins devant vous, dit-il.

— Pas autant que j'en avais avant que vous ne vinssiez, répondit-elle. Je suis fière, sachez-le, que vous m'ayez demandé d'être votre femme. Et laissant son chagrin de côté, elle lui sourit bravement, comme si c'était lui seul qui eût besoin de consolation. — Adieu ! Puissent vos succès venir me parler de vous.

Ainsi, pour la seconde fois ils se dirent adieu devant le soleil couchant. Chayne monta dans le landau et reprit la route de Weymouth.

— Voilà donc la fin, se dit Sylvia. Elle ouvrit la porte et rentra dans le jardin. Par la fenêtre de la bibliothèque, elle vit son père et Walter Hine qui semblaient guetter son retour. Elle sentit tout à coup qu'elle ne pouvait les rencontrer ni leur parler, et rapidement elle fit le tour de la maison et rentra par la porte de la façade, d'où elle courut à sa chambre où elle arriva sans avoir rencontré personne.

Dans la bibliothèque, Hine se retourna vers Garratt Skinner avec un de ses rares éclairs d'intelligence.

— Elle n'a pas voulu nous parler, dit-il d'une voix où la jalousie perçait, est-ce qu'elle l'aimerait ?

— Je crois, répondit Garratt Skinner, que le capitaine Chayne ne nous importunera plus de sa présence.

CHAPITRE XIV

UNE ANCIENNE PASSION TRAHIT UN NOUVEAU SECRET

Garratt Skinner se trompait. Il ne savait pas quelle grande révolution s'était produite en Chayne, dont il jugeait mal la ténacité. Chayne, semblable en cela à beaucoup d'autres, avait soigneusement tracé sa vie pour découvrir plus tard que les événements se succéderaient dans un ordre tout différent de celui qu'il leur avait assigné. Il avait décidé de consacrer à sa carrière toute sa jeunesse et une portion de son âge mûr, si toutefois cette carrière ne trouvait une fin prématurée dans les Alpes, car il avait toujours prévu cette éventualité. C'est en connaissance de cause qu'il courait ses risques, calculant les chances qu'il avait de les vaincre, et estimant qu'ils valaient la peine d'êtres courus. S'il survivait, il se proposait, à quelque vague époque, quand il approcherait de la quarantaine, par exemple, d'écouter la voix de l'amour et de se marier. Il n'avait plus de parents ; la maison vide l'attendait sur les Downs de Sussex, ainsi que la modeste propriété qui depuis des générations se transmettait de père en fils. Le mariage était ainsi un événement prévu, seulement il était remis à une date indéfinie. Mais un soir était venu qui n'avait pas été prévu, tristement assombri par la perte de son ami le plus cher ; il s'était trouvé en présence d'une jeune fille qui lui offrait sans

réserve la sympathie dont il avait besoin, et obtint, en retour, son affection, par la réticence et l'humilité même dont elle avait fait preuve.

Un jour avait suivi cette soirée et depuis lors la vision de Sylvia sur le sommet neigeux de l'Aiguille d'Argentière, avec quelques nuages blancs voguant sur l'azur du ciel, la pile massive du mont Blanc resplendissant au soleil, restait fixée dans son esprit. Il commençait à lui soumettre, en imagination, ses affaires importantes, et il conservait soigneusement le souvenir de certains petits faits de son existence journalière pour les lui raconter. Il comprenait qu'il avait un camarade, même dans la solitude, chose qu'il n'avait pas espérée avant la quarantaine. Et il concluait que quoiqu'il n'eût pas coordonné sa vie comme il avait espéré le faire il n'en était pas trop désappointé. Le cœur rempli de gratitude, il avait saisi avec une heureuse surprise le bonheur qui lui était venu, et se sentit bien résolu à ne pas le laisser échapper.

Ainsi la vulgarité que Garratt Skinner avait cru devoir assumer, la personnalité répulsive de Barstow l'Ardent et la filouterie évidente dont Walter Hine avait été victime, produisaient un effet opposé à celui que Skinner avait espéré. Chayne, au lieu de fuir une compagnie aussi peu attrayante était décidé à la fréquenter dans l'espoir d'en arracher Sylvia. Il n'était pas nécessaire d'avoir les yeux d'un amoureux pour voir que les nuits de la jeune fille se passaient dans l'insomnie et ses jours dans la détresse. Elle n'avait fui les

amis de sa mère à Chamonix que pour se retrouver, impuissante, au milieu d'une bande de coquins dans la maison de son père. Et il s'était promis de l'en tirer. Il lui avait proposé à brûle-pourpoint de l'emmener ; elle avait refusé ; il avait été trop brusque, à l'avenir il s'y prendrait plus délicatement. Et, en conséquence, il revint à de fréquents intervalles à cette petite maison au pied de la colline, où le ruisseau babillait à travers le jardin et où chaque jour les pommes devenaient plus rouges sur les espaliers.

Mais c'était une tâche désespérante. La difficulté de sa situation s'accentuait de jour en jour, et il lui fallait toute sa ténacité pour ne pas se rebuter. Cette difficulté devint très évidente par un aprèsmidi de ce commencement d'août, pendant lequel Garratt Skinner fut amené à faire une confession qui devait avoir à l'avenir des conséquences d'une gravité exceptionnelle et qu'il ne prévoyait certainement pas. Chayne était venu à cheval et avait trouvé Garratt Skinner seul et suivant son habitude, étendu tout de son long dans son hamac, un cigare aux lèvres. Il reçut le capitaine avec la plus grande urbanité. Il avait depuis longtemps renoncé à son inutile affectation de vulgarité.

— Il faudra vous contenter de ma société, capitaine, dit-il. Ma fille est sortie. Cependant elle — ou pour être plus exact — ils rentreront sans doute bientôt.

— Ils...

— Sylvia et Wallie Hine.

Chayne fit un léger signe de tête. Il avait parfaitement compris à qui le mot « ils » s'appliquait, mais il n'avait pu retenir sa question. La jalousie le talonnait. Il ignorait la détermination qu'avait prise Sylvia d'acquérir sur le pauvre être faible et vaniteux qu'était Hine un ascendant plus grand que celui de son père. Les paroles dont elle s'était servie en lui parlant du plan qu'elle avait arrêté, étaient trop obscures pour qu'il y eût attaché aucun sens. Il remarquait simplement que Sylvia l'évitait de plus en plus et qu'elle semblait rechercher chaque jour davantage la compagnie de Wallie Hine ; et son expérience lui disait que les femmes sont aussi susceptibles d'aveuglement dans leurs jugements sur les hommes, que ceux-ci le sont dans leur estimation des femmes.

Il cherchait donc maintenant à mettre Garratt Skinner dans son jeu ; et attirant une chaise près du hamac, il s'assit.

— M. Skinner, dit-il, cédant à une impulsion, vous vous doutez, bien, je présume pourquoi je viens si souvent ici.

Garratt Skinner sourit.

— Je ne vous cacherai pas que j'en ai tiré mes conclusions.

— Je serais très heureux que votre fille voulût bien m'accepter comme époux, continua Chayne, et j'ai besoin de votre aide. J'ai quelque fortune, M. Skinner, et je reconnaîtrais bien volontiers, qu'en l'enlevant à votre affection, je contracte de grandes obligations envers vous.

Chayne s'exprimait avec une hésitation bien facile à comprendre, mais Garratt Skinner ne parut pas s'offenser le moins de monde.

— Je ne prétendrai pas ne pas avoir compris ce que vous voulez dire, répondit-il. A vrai dire, j'aime votre franchise, et je vous prie d'accepter ma réponse de la même façon. Il m'est impossible de vous promettre mon concours, capitaine.

— Pourquoi ?

Garratt Skinner se souleva sur un coude, et regardant son interlocuteur bien en face, lui dit, en pesant sur ses mots :

— Parce que Sylvia a sa tâche à remplir ici.

Ce fut au tour de Chayne de ne pas feindre l'ignorance.

Il lui était dit en toutes lettres que Sylvia était liguée avec son père et le capitaine Barstow pour dépouiller Walter Hine. Mais il voulut savoir, jusqu'à quel point Garratt Skinner pousserait le cynisme.

— Voudriez-vous avoir la bonté de définir cette tâche ? demanda-t-il.

— Si vous le désirez, répondit Garratt Skinner quoique, à vrai dire je ne voie pas la nécessité d'une telle explication. La tâche qu'elle s'est imposée consiste à faire sortir Wallie Hine de la mauvaise compagnie dans laquelle il est tombé. Comprenez-vous ?

— Tout à fait, dit Chayne. Il comprenait très bien, en effet. On lui avait dévoilé sans détours le but réel qui était de dépouiller Walter Hine ;

maintenant on lui montrait le prétexte nécessaire pour faire réussir le plan. Il comprenait aussi la raison du cynisme avec lequel on lui donnait cette explication. Lui, Chayne, gênait. Confesser l'escroquerie et lui persuader que Sylvia y jouait un rôle, que pouvait-on découvrir de plus propre à éloigner le capitaine Chayne. Il considéra son compagnon, qui souriait toujours, et remarqua son profil d'aigle, ses yeux clairs et perçants. Il reconnut qu'il avait affaire à un redoutable antagoniste, mais il s'inclina légèrement et dit avec assurance :

— M. Skinner, je n'ai cependant pas encore perdu tout espoir.

Skinner eut un rire amical.

— Je comprends cela. Ce n'est que lorsque les années nous ont apporté la sagesse que nous perdons courage. Dans la jeunesse, nous perdons seulement notre cœur, ce qui est bien différent.

— Je me propose de continuer mes visites.

— Aussi souvent qu'il vous plaira, capitaine Chayne, dit Garratt Skinner, très cordialement. Ma porte vous est toujours ouverte. Je ne veux pas commettre la folie de vous donner un intérêt romanesque en interrompant nos relations.

L'hospitalité de Garratt Skinner avait aussi un autre motif qu'il garda pour lui. Il était porté à croire qu'après quelques autres visites, l'affaire du capitaine se trouverait réglée sans qu'il eût à intervenir. Il entrait dans ses plans, comme dans ceux de tout coquin, de bénéficier des fautes et des vanités d'autrui. Il avait en conséquence cultivé

des habitudes d'observation ; il était devenu attentif à des faits qui à tout autre eussent paru dépourvus d'importance, et il savait qu'il lui fallait s'engager très prudemment dans l'affaire délicate qu'il poursuivait à ce moment. Il disputait à Sylvia la possession de Walter Hine, cela il le reconnaissait ; il disputait aussi à Chayne la possession de Sylvia. C'était une double lutte dans laquelle il avait besoin de toute son attention. Il avait remarqué que Chayne devenait importun, et que sa persistance commençait à troubler Sylvia. Elle l'accueillait avec plus de tiédeur chaque fois qu'il se présentait à la maison. Elle s'arrangeait à éviter les tête-à-tête, et si, par hasard, son plan venait à échouer, elle écoutait plus qu'elle ne parlait et son attention prenait un air d'ennui.

— Venez, aussi souvent qu'il vous plaira, avait en conséquence répondu Garratt Skinner du fond de son hamac. Et maintenant parlons d'autre chose.

Il ne parla de rien pendant quelques minutes, mais il était visible qu'un sujet remplissait sa pensée. Deux fois il se retourna vers Chayne, sur le point de parler ; mais chaque fois il pensa qu'il valait mieux se taire et reprit sa position horizontale. Chayne attendit patiemment, et enfin le sujet fut abordé, mais d'une façon hésitante, un peu étrange, embarrassée, comme si Garratt Skinner désapprouvait en lui-même l'impulsion qui le poussait à parler.

— Dites-moi ! dit-il ; il est un point qui m'inté-

resse beaucoup. Une folie, un enivrement qui prend possession de tant de gens ne peut être tout à fait sans intérêt pour un homme sédentaire comme moi. Mais j'ai tort de l'appeler une folie. De la lecture de mes livres, je pense que c'est une passion parfaitement compréhensible. Vous vous demandez où je veux en venir. Ma fille m'a dit que vous étiez un alpiniste enthousiaste. Cette Aiguille d'Argentière, où vous avez eu la bonté de l'accompagner, ce ne doit pas être une ascension bien difficile.

— Cela dépend du jour, dit Chayne, et de l'état de la neige.

— Oui, c'est ce que mes livres m'ont appris. Toute montagne peut devenir dangereuse.

— C'est bien cela.

— Toute montagne, continua Garratt Skinner, peut récompenser son conquérant par la mort ; et pendant un moment il s'absorba dans la contemplation des branches vertes entrelacées au-dessus de lui. — Ainsi chaque montagne, par le jour le plus brillant, cache dans ses recoins le mystère et aussi la mort.

Un changement s'était produit déjà dans la manière des deux hommes. Ils se retrouvaient sur un terrain neutre. La gêne avait disparu de leurs physionomies ; ils avaient cessé de se tenir sur leurs gardes. Il semblait qu'une réelle camaraderie eût jailli entre eux deux.

— Il y a une montagne qu'on appelle le Grépon, dit Skinner ; j'en ai vu des peintures, un pinacle

bizarre et d'une grande attraction, avec ses rochers plats, en lame de couteau, entassés les uns sur les autres, des rochers noirs éclaboussés de rouge, et le gros roc arrondi en saillie au sommet. Y avez-vous grimpé ?

— Oui.

— Il y a une fissure, je crois ; une bonne place pour s'exercer à grimper.

Chayne se mit à rire comme un homme qui se rappelle une grosse difficulté vaincue.

— Oui, à la droite du col, entre le Grépon et le Charmoz. Il y a un rebord à mi-chemin, autrement on a très peu de prise et la fissure est à pic.

Ils parlèrent d'autres pics, tels que le Charmoz, où les premières lignes d'ascension avaient fait place à d'autres, de découverte plus récente ; de nouvelles variations, de nouvelles ascensions et de pinacles encore inexplorés ; et alors Garratt Skinner poursuivit :

— J'ai vu qu'un homme avait traversé le col des Nantillons au commencement de cet été. Il y périt avec son guide, après avoir franchi les passages dangereux. Cela arrive parfois.

Chayne regarda Garratt Skinner avec surprise.

— Comme c'est étrange que vous me parliez justement de la mort de John Lattery, dit-il lentement.

— Pourquoi ? demanda Garratt Skinner se retournant tranquillement vers son compagnon. Je l'ai lu dans le *Times*.

— En effet on doit en avoir parlé. Je veux dire que John Lattery était mon grand camarade, une

sorte de cousin éloigné de votre ami Walter Hine, et son cohéritier dans la grande fortune de Joseph Hine. Sa mort, je le suppose, aura doublé l'héritage de votre ami.

Garratt Skinner se souleva sur le coude. Ces détails étaient vraiment nouveaux pour lui.

— En serait-il ainsi ? demanda-t-il. Alors c'est bien vrai que les montagnes cachent aussi la mort dans leurs recoins. Même par le jour le plus pur, elles cachent encore la mort !

Et se laissant doucement retomber sur ses coussins, il resta quelque temps immobile, une expression pensive sur son visage. Deux fois Chayne lui parla sans qu'il l'entendît. Il était absorbé. Il semblait en proie à une idée nouvelle, obsédante, et quand il se retourna vers Chayne et lui adressa la parole, il paraissait poursuivre son idée plutôt que répondre aux remarques de son compagnon.

— Êtes-vous jamais monté au mont Blanc par la route de Brenva ? demanda-t-il. Il y a une mince arête de glace, j'en ai lu la description dans le Journal de Moore. Il vous faut avancer à califourchon, une jambe pendante de chaque côté sur le précipice.

Chayne hocha la tête.

— Lattery et moi avions l'intention de tenter ce passage cet été. Nous devions faire aussi la Dent du Requin.

— Ah, c'est une des ascensions modernes, n'est-ce pas ? La difficulté gît dans les deux ou trois cents derniers pieds, je crois.

La camaraderie qui s'était établie entre les deux hommes croissait à mesure que la conversation continuait, mais Chayne remarqua que Garratt Skinner en revenait toujours aux grands exploits des premiers alpinistes, l'ascension du mont Blanc par Brenva, le col Dolent, les deux pointes de l'Aiguille du Dru et l'Aiguille Verte.

— Mais, vous aussi, vous avez couru la montagne, s'écria enfin Chayne.

— Les veillées d'hiver, au coin de mon feu, répondit Garratt Skinner avec un sourire. J'ai une jambe qui m'en empêcherait.

— Vous nous avez tout de même laissés en arrière, Miss Sylvia et moi, le jour où vous nous avez menés sur les collines de Dorchester.

L'interruption venait de Walter Hine, qui s'était rapproché, marchant sur l'herbe, sans que ni l'un ni l'autre ne l'eussent remarqué. Son interruption marqua un changement subit et complet dans la manière des deux interlocuteurs. Leur camaraderie passa aussi vite qu'elle était venue : elle n'avait été que la fleur éphémère d'un moment d'oisiveté. L'antagonisme l'avait précédée, il la suivit. Ainsi peut-on se figurer aux avant-postes deux sentinelles de parti opposé déposant leurs armes et causant pendant une demi-heure de leurs maisons et de leurs enfants ou de toute chose qui leur soit chère, puis se séparant à l'appel du clairon. Garratt Skinner s'élança de son hamac.

— Où est Sylvia, Wallie ?

— Elle est montée dans sa chambre.

Chayne attendit dix minutes ; dix autres minutes s'écoulèrent et Sylvia ne parut pas. Elle l'évitait. Elle avait pu passer l'après-midi avec Walter Hine, mais elle courait à sa chambre lorsque Chayne entrait en scène. La jalousie le dévorait. De temps à autre, un sourire goguenard s'ébauchait sur les lèvres de Garratt Skinner puis s'épanouissait en une grimace capricieuse. Chayne semblait stupide et il en avait conscience. Brusquement, il se leva de son siège.

— Je crois qu'il est temps que je parte, dit-il assez haut, et Garratt Skinner sourit.

— J'ai bien peur qu'elle n'ait pas entendu, dit-il doucement, mesurant de l'œil la distance qui les séparait de la maison. — Mais revenez, capitaine Chayne, vous verrez ce qui se passera.

Chayne rougit de colère. — Merci, dit-il d'un ton qu'il eût voulu rendre dégagé. Il prit congé et traversant la pelouse se dirigea vers le jardin essayant d'assumer une démarche indifférente et digne. A chaque instant, il s'attendait à entendre les deux hommes qu'il venait de quitter rire de sa déconfiture. Cependant ni l'un ni l'autre ne le fit. Walter Hine était réellement indigné.

— Pourquoi lui avez-vous dit de revenir, demanda-t-il, irrité, comme la porte du jardin se refermait sur Chayne.

Garratt Skinner lui mit la main sur l'épaule.

— Ne vous tourmentez pas, Wallie, dit-il confidentiellement. Chaque fois que Chayne vient ici, il perd dix points. Donnez lui de la marge.

Après tout, il ne sait pas beaucoup s'orienter, lui non plus !

CHAPITRE XV

LE JOHN LATTERY DE KENYON

CHAYNE retourna à Londres le jour suivant, inquiet, l'esprit troublé. Il savait bien que la jalousie est le lot naturel des amoureux. Mais être jaloux d'un Walter Hine, c'était une humiliation cuisante. Il se posait la question habituelle en pareille circonstance, cette futile question que l'amant malheureux se fait avec étonnement et désespoir en constatant les ridicules excentricités de la nature humaine. — Que peut-elle bien voir en lui ? Cependant il ne se décourageait pas. Ce n'était pas dans sa nature de lâcher prise quand ses désirs s'étaient fixés sur un but précis. Tôt ou tard les gens et les choses reprendraient leurs proportions réelles dans l'esprit de Sylvia. En attendant, il y avait quelque chose à faire, un doute à éclaircir, peut-être une découverte à effectuer.

Sa conversation avec Garratt Skinner, le sujet que celui-ci avait choisi, et la science avec laquelle il l'avait traité, avaient paru à Chayne dignes de retenir son attention. Il se pouvait qu'un homme, assis au coin de son feu, suivît avec intérêt, même avec la passion de l'alpiniste, l'histoire des aventures et de l'exploration des Alpes. Cela s'était vu avant ce jour, et Chayne n'aurait assurément

pas attaché grande importance à l'introduction du chapitre par Garratt Skinner, si ce n'eût été pour une ou deux circonstances qui devenaient à ses yeux plus significatives à mesure qu'il y réfléchissait. Par exemple, Garratt Skinner avait parlé des ascensions récentes et fait des questions sur les nouveaux passages franchis dans les vingt dernières années, comme eût pu le faire tout homme ayant acquis la connaissance de son sujet par les livres.

Mais il s'était exprimé bien différemment, à l'égard des premières ascensions, quoique la différence fût subtile et difficile à définir. Il semblait que là fût pour lui un terrain familier. Il laissait dans l'esprit de Chayne un soupçon bien défini qu'il ne parlait plus d'après ses livres, mais d'après une connaissance intime, et personnelle, d'après la science acquise par l'expérience. Ce soupçon s'était développé graduellement et était devenu chez lui presque une conviction.

C'était aux ascensions primitives que la conversation de Garratt Skinner revenait perpétuellement, l'Aiguille Verte, le Grand et le Petit Dru, la traverse qui les sépare, le col Dolent, les Grandes Jorasses et la route de Brenva, oui, par-dessus tout, l'ascension du mont Blanc par la route de Brenva. En outre, comment pouvait-il savoir que ces grandes plaques de granit noir au sommet du Grépon étaient veinées de rouge, éclaboussées de rouge, pour employer son expression, à moins qu'il n'en eût fait l'ascension lui-même ou celle de l'aiguille des Charmoz, en face. La philosophie du

vieux guide Michel Revailloud traversa comme un éclair l'esprit de Chayne. « On a besoin de quelqu'un avec qui échanger ses souvenirs. » Garratt Skinner avait-il éprouvé ce besoin, et l'avait-il ressenti d'une manière assez pressante pour le forcer à le satisfaire en dépit de lui-même ? Et puis aussi, à quoi bon ses détours, pourquoi se cachait-il ? Il y avait certainement de la dissimulation dans sa conduite. Chayne se rappelait comment plus d'une fois Garratt Skinner avait semblé se contenir avant de céder au besoin de parler. Et lorsqu'il avait enfin parlé, c'était pour ainsi dire, contre sa volonté.

Le train s'arrêtait à ce moment à la station de Vauxhall pour le contrôle des billets, quand Chayne, frappé d'une pensée, tressaillit tout à coup. Sur les rochers de l'Argentière, par le côté du grand goulet, pendant qu'ils descendaient vers le glacier, le guide de Sylvia avait prononcé des paroles qui lui revenaient à l'esprit. Elle avait ce jour-là gravi la montagne, quoique ce fût sa première ascension, comme si elle eût eu la connaissance et l'adresse d'un ascensioniste expérimenté. Elle semblait certaine de la façon dont elle devait manier son piolet, se tenir sur la glace. Sur les rochers aussi, elle savait tout. Quel pied avancer, avec quelle main se raccrocher. Et si cette connaissance était vraiment innée chez elle ? Alors ces mots du guide avaient une signification, un sens précis. Elle lui avait rappelé quelqu'un, un homme dont il ne pouvait retrouver le nom, mais avec lequel, longtemps auparavant, il avait fait des ascensions. Et alors,

sur ces rochers, un mouvement soudain de Sylvia, un geste spécial comme elle sautait d'un rebord sur l'autre, avait tout à coup rappelé ce nom à la mémoire du guide — Gabriel Strood !

— Est-ce possible ? se demandait Chayne. Et si c'était vrai, quelle sombre histoire y avait-il dans le passé de Strood pour qu'il eût dû changer de nom, disparaître du monde, et renoncer aux nuits d'été, aux jours de soleil ou d'orage sur les sommets élevés et sur les pentes de glace ?

Chayne était résolu à trouver la réponse à cette question. Sylvia était dans la peine. Cette maison sous les Downs n'était pas faite pour elle. Lui-même était effrayé en pensant à ce qui s'y complotait. Il pourrait lui être utile d'en connaître plus long sur Garratt Skinner, et il pensa qu'il y aurait peut-être une possibilité d'en apprendre davantage.

Il dîna à son club, et à dix heures remonta Saint James Street. La rue était déserte. C'était une chaude nuit, toute étoilée, dans la première semaine d'août, et il éprouva la nostalgie de ce monde que l'on découvre au-dessus des neiges éternelles. Combien de ses amis dormaient par cette nuit dans les huttes au flanc de la montagne, ou dans les bivouacs à ciel ouvert adossés à un rocher à pic, un feu de branches de sapin pétillant à leurs pieds ? Probablement celui qu'il désirait voir ce soir, était parmi ceux-là.

— Et pourtant il y a encore une chance de le trouver chez lui, se disait-il pour s'encourager.

Il traversa Piccadilly pour passer dans Dover Street ; à moitié chemin de cette rue de modistes, il s'arrêta devant une maison où demeurait un savant bien connu.

— M. Kenyon est-il à Londres ? demanda-t-il, et à son grand soulagement, le valet répondit :

— Oui, monsieur, mais il n'est pas encore rentré.

— Je l'attendrai, dit Chayne.

Le domestique l'introduisit dans le cabinet de travail et lui alluma une lampe. Les murs étaient couverts de livres, du plancher jusqu'au plafond. A l'aide d'une échelle, Chayne atteignit dans un coin, tout en haut, quelques ouvrages simplement reliés en toile brune. C'étaient des volumes de *l'Alpine Journal.* Il choisit ceux qui dataient de vingt à vingt-cinq ans. Il tira une chaise près de la lampe et commença à tourner fièvreusement les pages, s'arrêtant souvent, car souvent paraissait à ses yeux le nom qu'il cherchait. Chayne lisait les exploits de Gabriel Strood dans les Alpes. Plus d'une nouvelle expédition y était décrite, beaucoup de variations des vieilles ascensions, beaucoup d'excursions déjà familières. Il était clair que l'homme appartenait à la vraie confraternité des alpinistes. Gabriel Strood ne choisissait pas uniquement les nouvelles ascensions, celles déjà faites l'attiraient également, et il brûlait de répéter en compagnie les exploits qu'il avait une fois accomplis. Aucune des descriptions n'était écrite par Strood lui-même, mais par les camarades qu'il avait dirigés, et la plupart se plaisaient à témoigner de l'endurance

extraordinaire, du courage déployé par Strood, comme s'il eût toujours été seul à triompher d'obstacles que ses compagnons ne rencontraient point et dont ils ne donnaient que de vagues explications. Chayne finit par arriver à cette même narration que Sylvia avait lue en allant à Chamonix, et alors la vérité éclata brusquement, et pour la première fois, à ses yeux. Dans cette pièce tranquille et à demi éclairée, il eut un soubresaut. Il tenait la preuve, maintenant, là sous son doigt, la preuve indiscutable. Gabriel Strood souffrait d'une affection des muscles de la cuisse droite, et cependant il s'arrangeait à dépasser tous ses rivaux. Les paroles de Hine résonnaient dans les oreilles de Chayne : « Cependant il nous a laissés en arrière. »

Garratt Skinner : Gabriel Strood. Plus de doute possible, les deux hommes n'étaient qu'un seul et même individu. Chayne remit les volumes en place et en descendit quelques autres. Dans le premier qu'il ouvrit, c'était le numéro d'automne de dix-neuf ans passés, on parlait encore de cet homme, et l'ascension décrite était celle du mont Blanc par le glacier de Brenva. Chayne se renversa sur le dossier de sa chaise, devant cette dernière preuve. Dans leur conversation Garratt Skinner en était toujours revenu à cette route de Brenva. Il avait bien parlé de l'Aiguille Verte, des Grandes Jorasses, des Charmoz, de la Blaitière, mais il était toujours revenu, la voix ardente, les yeux pleins de feu, à cette arête de glace sur la route de Brenva. Chayne parcourut les pages, continuant sa re-

cherche. Mais dans aucun des autres volumes qui tombèrent sous sa main il ne trouva trace des exploits de Strood. D'autres l'avaient suivi qui mentionnaient son nom, mais de l'homme lui-même, il n'était plus question. Personne n'avait grimpé en sa compagnie, nul ne l'avait aperçu au-dessus de la ligne des neiges.

Pendant cinq ou six saisons il avait rayonné dans les Alpes. Arolla, Zermatt, le Montenvers, la hutte de la Concorde, avaient successivement eu sa visite : depuis vingt ans il avait disparu.

Chayne remit les volumes à leur place et revint s'asseoir dans son fauteuil devant la cheminée. C'était une histoire obsédante et étrange que celle qu'il reconstruisait dans son esprit. Des hommes de la trempe de Gabriel Strood reviennent toujours aux Alpes. Ils ont des nuits trop agitées, ils ont hâte d'y retourner, et cependant cet homme n'y était pas revenu. Quelle grave raison pouvait l'en avoir empêché ? Les idées de Chayne prirent une autre direction. Sylvia avait dix-huit ans, presque dix-neuf maintenant. Gabriel Strood s'était-il marié juste après cette dernière saison où il avait grimpé du glacier de Brenva à la Calotte ? L'histoire restait inachevée... et pendant que son imagination cherchait le dénouement, la porte s'ouvrit et un homme grand et mince, la barbe taillée en pointe, s'arrêta sur le seuil. Il paraissait avoir cinquante ans, ses épaules commençaient à fléchir, et sa figure fine et délicate, quoique respirant encore la force, portait l'empreinte de la mélancolie particulière à

ceux qui vivent seuls, cela jusqu'au moment où il venait à sourire. Et alors dans son sourire, se découvrait beaucoup de bienveillance amicale et de sociabilité. Il souriait maintenant, en tendant à son visiteur une main longue, finement modelée.

— Je suis heureux de vous voir, Chayne, dit-il d'une voix remarquable par sa douceur, quoique d'un autre côté j'en sois peiné parce que je sais pourquoi vous êtes en Angleterre et non sur les Alpes.

Chayne s'était levé de son siège, mais Kenyon lui posant la main sur l'épaule le força amicalement à reprendre sa place.

— J'ai appris la mort de Lattery. J'en ai eu de la peine, pour vous autant que pour Lattery, car je sais ce qu'une telle perte cause d'affliction. Ah oui ! c'est une grande calamité, ajouta-t-il, laissant reposer un regard sympathique sur le visage de son jeune ami.

Kenyon posa le whisky et l'eau de Seltz à la portée de Chayne, installa le pot à tabac sur la petite table placée entre eux, puis il s'assit et alluma sa pipe.

— Vous êtes revenu tout de suite après l'accident ? demanda-t-il.

— J'ai traversé le col Dolent pour descendre en Italie, répondit Chayne.

— Oui, oui, dit Kenyon, hochant la tête, mais vous retournerez l'année prochaine, ou la suivante.

— Peut-être, dit Chayne, et pendant quelques moments, ils fumèrent leurs pipes en silence.

Alors Chayne expliqua l'objet de sa visite. — Kenyon, demanda-t-il, avez-vous des photographies de ceux qui parcouraient les montagnes il y a vingt ou vingt-cinq ans ? J'ai pensé que peut-être vous aviez conservé quelques groupes pris en Suisse à cette époque. Si vous en avez, je serais heureux de les voir.

— Oui, je crois que j'en ai, dit Kenyon. Il s'avança vers son bureau, ouvrit un tiroir et en tira un certain nombre de photographies. Puis plaçant la lampe à abat-jour vert de manière que la lumière en tombât claire et forte sur la petite table, il les y étendit.

Le cœur de Chayne battait violemment quand il se pencha pour les examiner. Ses soupçons allaient-ils se confirmer ou disparaître ?

Il prit les photographies une à une et les regarda avec attention, les mettant ensuite de côté, pendant que Kenyon se tenait immobile à l'autre bout de la table. Il en avait retourné une douzaine quand il s'arrêta. Il tenait en main la photographie d'un hôtel suisse, avec une terrasse devant la porte, où quelques hommes étaient rassemblés, causant en groupes. Quelques-uns s'appuyaient sur leurs piolets, d'autres portaient le rücksack sur le dos, comme s'ils eussent été sur le point de partir pour les hauteurs. Comme il rapprochait un peu la photographie de la lampe, et se penchait davantage Kenyon eut un léger mouvement de malaise que Chayne ne remarqua pas. Il était assis très tranquille, les yeux fixés sur la photographie. A l'ex-

trémité du groupe se trouvait le père de Sylvia, plus jeune, plus léger de structure, la figure pleine et respirant une grâce juvénile perdue depuis longtemps — mais il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était bien le père de Sylvia.

Les contours des montagnes disaient clairement à Chayne en quelle vallée l'hôtel était situé.

— C'est Zermatt, dit-il sans lever les yeux.

— Oui, répondit tranquillement Kenyon, un Zermatt que vous êtes trop jeune pour avoir connu.

Le doigt de Chayne s'arrêta alors sur la figure qui l'intéressait. Qui est celui-ci ? demanda-t-il.

Kenyon ne répondit pas.

— C'est Gabriel Strood ? continua Chayne.

Il y eut un moment de silence, et alors Kenyon confirma la demande du capitaine.

— Oui, dit-il, et à une trace d'émotion dans sa voix, Chayne leva les yeux. La lumière frappant le visage de Kenyon à travers l'abat-jour vert, lui donnait une étrange pâleur. Mais il sembla à Chayne que cette pâleur n'était qu'en partie due à la lampe.

— Pendant six saisons consécutives, dit Chayne, Gabriel Strood parcourut les Alpes. Dès la première il était célèbre.

— C'est le meilleur ascensioniste que j'aie jamais rencontré, dit Kenyon.

— Il avait la passion des montagnes. Et pourtant après six ans, il n'y revint jamais. Il avait disparu. Pourquoi ?

Kenyon resta absolument silencieux, il ne fit

pas un mouvement. Peut-être le trouble qu'on voyait sur son visage s'accentua-t-il légèrement, mais ce fut tout. Cependant, Chayne voulait une réponse. Ne fût-ce que pour Sylvia, il la lui fallait. Il était indispensable qu'il connût le père entre les griffes duquel elle était tombée.

— Vous connaissez Gabriel Strood ? n'est-il pas vrai ?

Kenyon se pencha pour retirer doucement la photographie des mains de Chayne. Il la mêla aux autres, sans y donner un regard, et replaça le tout dans le tiroir où il les avait prises. Puis il revint à la table et répondit enfin à Chayne.

— John Lattery était votre ami. Vous avez passé en sa compagnie quelques-unes des meilleures années de votre existence. Vous le reconnaissez maintenant. Mais vous le reconnaîtrez encore plus sûrement lorsque vous serez arrivé à mon âge, quelque heureux que vous puissiez être d'ici là. Le feu de bivouac, le rocher plat pour tout plancher, la nuit obscure autour de vous pour murailles, les heures de causerie, la crête et la pente de glace, le mauvais temps par l'orage et le brouillard, le beau temps au soleil réconfortant, les nuits froides où la faim se faisait sentir quand vous vous trouviez enveloppé dans les ténèbres, les jours de repos où vous paressiez à l'aise. Vous n'oublierez jamais John Lattery.

Kenyon s'exprimait avec calme, mais avec conviction et aussi avec une certaine solennité qui impressionna vivement son compagnon.

— Non, dit Chayne, je n'oublierai pas John Lattery. Mais sa question demeurait toujours sans réponse, et il était de nature tenace. Les yeux toujours fixés sur le visage de Kenyon, il ajouta :

— Eh bien ?

— Je n'ajouterai que ceci, dit Kenyon, Gabriel Strood était mon John Lattery, et faisant le tour de la table, il vint poser la main sur l'épaule de Chayne. — Ne m'en demandez pas davantage, dit-il avec un sourire de tristesse.

— Pardonnez-moi, dit Chayne.

Il avait sa réponse. Il savait maintenant qu'il y avait quelque chose à cacher, qu'il existait une raison précise à la disparition de Gabriel Strood.

— Bonne nuit, dit-il, et comme il quittait la chambre, il vit Kenyon s'affaisser dans son fauteuil. Il y avait quelque chose de triste et de résigné dans l'attitude de cet homme qui approchait de la vieillesse. Une fois de plus l'avertissement de Michel Revailloud revint à l'esprit de Chayne. « Quand tout sera fini et que vous rentrerez chez vous, tâchez qu'il y ait une lampe allumée dans la chambre et que cette chambre ne soit pas vide. Ayez avec qui partager vos souvenirs, quand la vie ne sera plus faite que de souvenirs. »

Ainsi donc, à chaque instant, la simple philosophie de Michel Revailloud semblait recevoir une nouvelle confirmation. Était-ce là ce que le sort lui réservait aussi ? Pendant un moment, il sentit le découragement l'envahir. Il referma silencieusement la porte et descendant l'escalier, sortit dans

la rue. Au-dessus de lui, la nuit était claire, et il se demanda si elle était ainsi au-dessus des Downs de Dorsetshire. Très lentement, il parcourut la rue. Garratt Skinner était Gabriel Strood. Il y avait certainement une raison obscure dans cette métamorphose. Il lui restait à découvrir cette raison. Mais cette nuit-là il ne s'appesantit pas davantage sur ce problème. Il pensait simplement, comme il longeait la rue, que Michel Revailloud était un sage.

CHAPITRE XVI

ENTRE GENS D'HONNEUR

— COMME entre gens d'honneur, disait Walter Hine, oui, entre gens d'honneur.

Il répétait une phrase d'une lettre qu'il avait à la main, en prenant place à table pour déjeuner, et dans son indignation il avait parlé à haute voix. Garratt Skinner leva les yeux :

— Puis-je vous être utile, Wallie ? demanda-t-il.

Hine rougit et balbutia : — Non, merci, il faut que j'aille en ville ce matin, c'est tout.

— Sylvia va vous conduire à Weymouth dans le dog-cart, après déjeuner, dit Garratt Skinner sans plus s'étendre sur ce voyage soudain. Mais il donna un coup d'œil à l'écriture de la lettre et poursuivit avec une certaine perplexité : — Vous serez de retour ce soir, je suppose.

— Je crois bien, dit Walter Hine en lançant par-dessus la table un sourire à Sylvia. Mais son agitation l'emporta sur la galanterie et pendant le trajet de Weymouth, il s'exprima aussi piteusement qu'un enfant qui demande protection.

— Je n'ai pas le moindre désir d'aller à Londres, Miss Sylvia, mais il s'agit d'une affaire d'honneur. Oui, il ne faut pas que je l'oublie. Entre gens d'honneur.

Il s'accrochait à cette phrase, semblant trouver quelque consolation dans sa répétition.

— Vous m'avez donné votre parole, dit Sylvia. Pas de cartes, pas de paris.

Walter Hine eut un rire amer.

— Je n'y faillirai pas. J'ai eu une bonne leçon. Pardieu ! j'ai reçu ma leçon.

Walter Hine s'arrêta à Waterloo Station d'où il se fit conduire à l'office de M. Jarvice.

— Je dois de l'argent, pleurnicha-t-il, dès qu'il fut entré dans le cabinet du patron.

M. Jarvice fit la grimace.

— Notre entrevue est terminée, dit-il. Voici la porte.

— Je le dois à un ami, au capitaine Barstow, continua Hine en désespoir de cause. Mille livres sterling. Il m'a écrit pour que je le paye. Il dit que les dettes d'honneur entre gens du monde... Mais il n'alla pas plus loin. M. Jarvice arrêta court ses explications embarrassées avec un ricanement de mépris.

— Barstow ! Pauvre innocent que vous êtes !

J'ai bien autre chose à faire de mon argent que d'en remplir les poches de Barstow. Je connais l'oiseau. Envoyez-le-moi demain et je lui parlerai, comme entre gens d'honneur.

Walter Hine rougit. Il s'était accoutumé à la déférence et aux flatteries chez Garratt Skinner. Le mépris dédaigneux de M. Jarvice piqua sa vanité au vif, et la vanité était le fort de son caractère. Il eut l'idée de prendre chaleureusement la défense du capitaine Barstow contre les insinuations de M. Jarvice, mais il se contint.

— Alors Barstow saura que c'est de vous que je tire mes subsides, et non de mon grand-père, bégaya-t-il.

C'était là où le bât le blessait. Si Barstow savait cela, Garratt Skinner ne serait pas long à en être instruit. Adieu la déférence et les flatteries. Il ne pourrait plus se poser en favori du grand millionnaire Joseph Hine. Il serait perdu aux yeux de Sylvia. A tout prix il lui fallait éviter cette chute.

Ses paroles, cependant, produisirent un effet immédiat sur M. Jarvice, mais pour des raisons différentes.

— Mais c'est vrai, dit M. Jarvice lentement et d'une voix soudain radoucie. Non, non, il ne faut pas mêler mon nom à cette affaire Asseyez-vous, M. Hine, et prenez un cigare. La boîte est près de vous. Il faut bien que jeunesse s'amuse pour assurer la sagesse de l'âge mûr. Je l'oubliais tout à l'heure. Non, il ne faut pas que je paraisse dans cette affaire, n'est-ce pas ?

La publicité n'avait aucun charme pour M. Jarvice. En vérité, dans plus d'une occasion il l'avait trouvée gênante pour la conduite de ses plans. Suivre tranquillement son chemin, se passer des louanges de la presse et des acclamations des hommes, telle était la modeste ambition de M. Jarvice.

— Cependant, la perspective de remettre mille livres au capitaine Barstow ne me sourit guère, continua-t-il doucement. Non, en vérité. Avez-vous perdu avec lui quelque chose de votre trimestre de pension, en outre des mille livres ?

Walter Hine alluma son cigare et répondit comme à regret :

— Oui.

— Le trimestre tout entier ?

— Oh ! non, non, pas tout entier.

Jarvice n'insista pas pour connaître le montant exact. Il s'approcha de la fenêtre où il resta planté, les mains dans ses poches, tournant le dos à son visiteur. Walter Hine, inquiet, regardait avec appréhension les épaules de M. Jarvice. Il aurait été grandement surpris, s'il avait pu à ce moment jeter un coup d'œil sur son visage : il n'y aurait vu ni colère, ni mépris. Au contraire, un sourire tranquille de satisfaction qui lui donnait presque un air de joyeuse humeur : car M. Jarvice nourrissait certains projets pour l'avenir de M. Hine — ainsi s'exprimait-il avec un sourire amené par la plaisanterie sous-entendue de la phrase — et le sort paraissait vouloir favoriser leur réussite.

— Je peux vous sortir de ce mauvais pas, sans doute, dit Jarvice revenant à la table. Il me faut en étudier les moyens, mais je puis le faire, à une condition toutefois. Vous n'avez pas besoin de vous alarmer, c'est une condition qu'un père affectionné pourrait imposer à son fils unique, et M. Jarvice sourit paternellement en retournant à son siège.

— Et cette condition, quelle est-elle ? demanda Walter Hine.

— Que vous voyagiez pendant une année, pour cultiver votre esprit en visitant les grandes contrées et les capitales de l'Europe, que vous fassiez aussi peut-être un petit tour en Orient, et que vous reveniez un gentleman accompli, bien préparé à occuper la haute position qui sera la vôtre lorsque votre grand-père sera, en temps voulu, transféré dans un meilleur monde.

M. Jarvice se tenait renversé dans son fauteuil, agitant la règle de son bureau avec un geste de certitude ; il avait l'air d'évoquer la métamorphose à venir, telle l'aurait fait un fée bienveillante. Walter Hine cependant, goûtait peu le projet.

— Mais, commença-t-il.

M. Jarvice l'interrompit aussitôt.

— Je vous vois venir, dit-il avec un sourire. Là, debout devant la fenêtre j'ai déjà prévu et prévenu votre objection. Mais — vous vous sentiriez seul. C'est juste. Et pourquoi seriez-vous seul ? Mon intention est de mettre la main sur un agréable et sociable jeune camarade qui ira avec vous si on

le défraye de ses dépenses. Un jeune homme sortant d'Oxford, frais émoulu de l'Alma Mater, ayant le goût de la peinture, des statuettes et de toutes ces sortes de choses ! Ma parole, je vous envie, M. Hine. Si j'étais jeune, que le bon Dieu me bénisse ! je jetterais mon bonnet par-dessus les moulins, comme vous direz après quelques semaines de séjour à la Ville-Lumière, et j'irais avec vous. Vous goûterez à la vie, oui, à la vie.

En répétant ce mot, toute rondeur disparut soudainement des manières de M. Jarvice. Il donna un sombre coup d'œil à son visiteur et un sourire d'une profondeur insondable s'épanouit sur ses lèvres. Mais Walter Hine ne pensait guère à regarder M. Jarvice. Il s'encourageait à décliner la proposition.

— Je ne puis pas partir, laissa-t-il échapper, avec l'entêtement disgracieux d'un esprit faible qui craint de se laisser persuader. De peur d'être amené à consentir, il refusait d'un ton agressif et grossier.

M. Jarvice réprima une exclamation de colère.

— Et pourquoi cela ? demanda-t-il, s'appuyant sur ses coudes et fixant Walter Hine de son œil vif et perçant.

Walter Hine se remua d'un air gêné sur son fauteuil sans répondre.

— Et pourquoi ne pouvez-vous pas partir ? répéta Jarvice.

— Je ne puis pas vous le dire.

— Oh, assurément, dit M. Jarvice avec un rica-

nement à peine perceptible. Allons, nous sommes entre gens d'honneur, que diable ! Eh bien !

Walter Hine céda devant l'insistance de son interlocuteur.

— Il y a une jeune fille, dit-il avec un sourire bête et odieux.

M. Jarvice fut pris d'un tel accès de colère qu'il asséna un coup de poing sur la table de son bureau. Ses plans si soigneusement conçus allaient-ils être anéantis par une femme ?

— C'est un ange, cria Walter Hine. Ayant été si loin, il ne s'arrêta plus. Sa vanité l'emporta à des hauteurs lyriques.

— C'est un ange, une perle, jamais elle ne voudra me laisser partir, c'est ma bonne amie.

Telle était la récompense de Sylvia pour la lutte qu'elle avait engagée, à sa grande répugnance, pour le salut de Walter Hine. Il la proclamait sa bonne amie, dans l'office d'un usurier. M. Jarvice lâcha un juron.

— Qui est-elle ? demanda-t-il rudement.

Walter Hine eut comme un mouvement de honte. Il s'imagina confusément ce que Sylvia aurait pensé, ce qu'elle aurait pu dire, et avec quel mépris elle l'eût foudroyé du regard si elle l'avait entendu se vanter ainsi de la bonté qu'elle lui témoignait.

— Vous m'en demandez trop, M. Jarvice, dit-il.

D'un geste M. Jarvice écarta l'objection.

— Je vous le demande, bien entendu, comme entre gens d'honneur, dit-il avec une politesse ironique.

— Eh bien, alors comme entre gens d'honneur, répondit Hine sérieusement. C'est la fille d'un de mes grands amis, M. Garratt Skinner. Mais qu'est-ce qui vous prend ? s'écria-t-il ; et son cri de surprise était bien explicable.

Cet après-midi avait été fécond en étonnements pour M. Jarvice, mais la simple mention du nom de Garratt Skinner était pour lui plus qu'une surprise. M. Jarvice était positivement atterré. Il était renversé sur sa chaise, la bouche ouverte, les yeux fixés sur Walter Hine. Sa figure, habituellement haute en couleur, était devenue marbrée de plaques livides. Il semblait avoir éprouvé autant de frayeur que de surprise à la nouvelle que Garratt Skinner était un ami de Walter Hine.

— Qu'avez-vous ? répéta Hine.

— Ce n'est rien, répondit M. Jarvice, se remettant. La chaleur, c'est tout. Il traversa la pièce, et ouvrant la fenêtre, s'accouda un moment sur l'appui. Sa voix était encore mal assurée quand il put de nouveau reprendre la conversation.

— Comment avez-vous connu M. Garratt Skinner ? demanda-t-il.

— Barstow m'a présenté. J'avais fait la connaissance de Barstow au Criterion Bar, et il m'emmena chez Garratt Skinner, à Hobart Place.

— Je comprends, dit M. Jarvice. Et c'est, je suppose, chez Garratt Skinner que vous avez perdu votre argent.

— Oui, mais il n'y était pour rien, exclama

Walter Hine. Il ignore le montant de ma perte ; s'il l'apprenait, il serait furieux.

L'ombre d'un sourire flotta sur le visage de Jarvice.

— J'en suis sûr, accorda-t-il, et devant son habile interrogatoire l'histoire tout entière se déroula. Le petit dîner auquel Sylvia avait fait son apparition, et où Walter Hine avait été soigneusement excité par le champagne ; la petite partie de cartes que Garratt Skinner répugnait tant à permettre chez lui, un dimanche, et dont il s'était bientôt retiré pour aller se coucher, laissant Hine aux mains du capitaine Barstow et d'Archie Parminter ; la tranquille demeure dans la campagne ; le nouveau jardinier que l'on ne vit qu'un jour, et qui tira avec tant de précision lorsque Barstow paria pour lui contre Walter Hine, que celui-ci perdit un millier de livres ; les incidents furent racontés à M. Jarvice dans leur ordre de succession, et il les interpréta selon sa propre expérience. Le capitaine Barstow, toujours mis en avant, ne comptait pour rien dans l'histoire telle que la comprenait Jarvice. Il était la créature, le valet. Garratt Skinner, toujours dans la coulisse, préparait l'escroquerie et empochait les bénéfices. — Vous demeurez maintenant dans la tranquille maison du Dorsetshire, je suppose, seul avec Garratt Skinner et sa jolie fille, avec la visite, de temps à autre, du capitaine Barstow ?

— Oui, répondit Hine. Garratt Skinner ne se soucie pas de voir beaucoup de monde.

Un sourire amusé reparut sur le visage de M. Jarvice.

— Je n'en doute pas, dit-il tranquillement. Il existait d'excellentes raisons à lui connues, pour expliquer la répugnance de Garratt Skinner à se montrer en nombreuse société. M. Jarvice quitta la fenêtre et retourna à sa table. Son parti était pris, il ne restait plus trace d'émotion ou de colère dans sa voix.

— Je comprends très bien votre hésitation à quitter vos nouveaux amis, dit-il avec une bienveillance exquise. Je reconnais qu'il faut laisser de côté le projet de long voyage que j'avais caressé. Mais je ne le regrette pas. Car je pense que l'objet que j'avais en vue, quand je vous faisais cette proposition, peut aussi bien se réaliser dans la charmante maison de campagne de Garratt Skinner.

Il parlait d'une voix posée, arrêtant un regard bienveillant sur son visiteur. Walter Hine ne soupçonna pas que ses paroles pussent cacher un sens sinistre différent de celui qu'elles semblaient exprimer. Il les accepta dans leur sens le plus apparent.

— Oui, je m'instruirai autant dans la maison de Garratt Skinner, qu'en visitant des collections de tableaux à l'étranger, dit-il avec un empressement qui fit sourire M. Jarvice.

— C'est très probable, dit celui-ci. En attendant, revenons à Barstow et à ses mille livres. Il faut que je réfléchisse à l'affaire. Barstow vous accor-

dera bien un ou deux jours. Laissez-moi votre adresse, celle du Dorsetshire.

Il trempa une plume dans l'encre et la tendit à Hine qui la prit et tira vers lui une feuille de papier, mais au lieu d'écrire, il leva les yeux sur Jarvice qui se tenait debout de l'autre côté de la table.

— L'adresse de Garratt Skinner ? demanda-t-il avec un de ses éclairs d'intelligence astucieuse.

— Oui, puisque c'est chez lui que vous demeurez. J'aurai besoin de vous y écrire.

Walter Hine hésitait encore.

— Vous n'allez pas vendre la mèche au sujet de ma pension, eh ?

— Mon pauvre ami ! dit M. Jarvice d'un air plus peiné qu'offensé. Que pourrais-je bien y gagner ?

Walter Hine écrivit l'adresse, et au même instant, le clerc apparut à la porte tendant une carte à Jarvice.

— Je vais le voir, dit Jarvice, et se retournant vers Hine : Notre affaire est terminée, hein ?

Jarvice ouvrit une seconde porte de sortie qui menait tout droit à un escalier dérobé descendant à la rue.

— Au revoir, dit-il, vous recevrez bientôt de mes nouvelles, et Walter Hine sortit du bureau.

Jarvice ferma la porte et se retourna vers son employé.

— Vous pouvez vous retirer, dit-il.

Il n'était pas venu le moindre client, mais M. Jarvice avait une manière ingénieuse de se débarrasser des importuns au moment voulu, sitôt

qu'ils étaient arrivés à une décision et avant qu'ils n'aient le temps de changer d'avis. En pressant un certain bouton caché par le cuir recouvrant le bras droit de son fauteuil, il faisait jouer un indicateur placé au-dessus du bureau de son clerc dans l'avant pièce. Là-dessus, le clerc annonçait un visiteur, et celui qui occupait la place était renvoyé par l'escalier dérobé. C'est ainsi que M. Jarvice avait congédié Walter Hine.

Jarvice avait l'adresse de Garratt Skinner, mais il la garda longtemps sur son bureau, en face de lui, sans pouvoir se décider à s'en servir. Maintenant qu'il était seul, toute amabilité avait disparu de ses traits. Il était dans un état d'irritation extrême, que trahissait par moments un geste de violence, mais c'était contre lui-même que se tournait sa colère. Il avait été stupide de ne pas surveiller Walter Hine de plus près.

— J'aurais dû le prévoir ! s'écriait-il dans son exaspération. Garratt Skinner ! Je l'aurais deviné si j'avais eu une parcelle de bon sens.

Car M. Jarvice n'était pas un inconnu pour le nouvel ami de Walter Hine. Plus d'un jouvenceau, frais arrivé de sa province, héritier d'une importante usine ou d'une grande propriété était venu s'échouer dans cette officine, grâce à l'habile pilotage de Garratt Skinner. Dans l'innombrable armée de ceux qui vivent d'expédients, Jarvice n'en connaissait pas un aussi alerte que Garratt Skinner pour mettre le grappin sur la nouvelle victime, ou plus habile à endormir sa défiance.

Il aurait dû prévoir que Garratt Skinner jetterait son filet sur Walter Hine. Mais il ne l'avait pas prévu, et le mal était fait.

M. Jarvice retira de son coffre la police d'assurance et la considéra, hochant la tête avec tristesse. Il avait vu le moyen de se faire tranquillement, et comparativement à peu de frais, un joli sac de cent mille livres sterling. Maintenant il lui fallait prendre un associé pour ne pas s'en faire un ennemi. Garratt Skinner avec Barstow comme racoleur et sa jolie fille pour appât était un facteur trop important pour être considéré comme une quantité négligeable. Il fallait partager avec lui, à moins de laisser le projet aller à vau-l'eau ; et M. Jarvice ne pouvait se résoudre à cela.

Il n'y avait pas d'autre moyen. Jarvice savait bien qu'il pouvait saper l'influence qu'exerçait Garratt Skinner sur Walter Hine en révélant au jeune homme certains épisodes de la vie de son nouvel ami. Il pouvait même mettre fin à leurs relations. Mais Garratt Skinner aurait vite reconnu d'où venait le coup. Et alors ? Alors M. Jarvice aurait eu à ses trousses un ennemi astucieux et vigilant ; et dans cette affaire entre toutes, M. Jarvice ne pouvait se permettre de courir un tel risque. Jarvice était loin d'être impressionnable, mais son sang se glaçait à la pensée de voir Garratt Skinner surveiller l'exécution de son petit projet, le tour à l'étranger avec le plaisant compagnon, les événements qui pouvaient survenir pendant le voyage, Garratt Skinner surveillant et attendant

le moment favorable, quand tout serait fini, pour se montrer et demander le prix de son silence. Il tiendrait M. Jarvice dans le creux de sa main pour le reste de ses jours. Non, cela ne se pouvait pas. Garratt Skinner devait être un associé tout en restant aussi un accessoire.

En conséquence Jarvice écrivit une lettre à Garratt Skinner, quelques lignes l'invitant à se rendre à Londres pour une affaire de la plus haute importance. Ah! c'était une lettre d'apparence bien inoffensive, cette note que dans son officine Jarvice écrivit cette après-midi d'un jour d'été. Et encore, au dernier moment, il hésitait à la cacheter. Le soleil descendit à l'horizon, les ombres étendirent leurs longs doigts sur les rues embrasées; elles pénétrèrent le buen-retiro de M. Jarvice : il était toujours assis à son bureau, indécis.

On devait renoncer au tour sur le continent, et aussi au voyage par mer en Orient — et à ce projet si simple, si sûr, offrant si peu de risques, il fallait laisser à Garratt Skinner, le soin d'en ourdir un autre. Il avait toujours été fidèle à sa parole. M. Jarvice se rattacha à cette pensée réconfortante, il scella sa lettre et resta un moment dans l'obscurité qui s'épaississait autour de lui. Enfin il sonna son clerc et lui donna l'ordre de jeter la lettre à la poste, mais d'une voix que l'employé ne lui connaissait pas et qui lui fit avancer la tête, essayant de pénétrer les ténèbres pour s'assurer que c'était bien son maître qui avait parlé.

Deux jours plus tard, Garratt Skinner fit une longue visite à M. Jarvice et il fut bientôt évident que les deux hommes étaient parvenus à s'entendre, car Walter Hine reçut du capitaine Barstow une lettre qui le soulagea singulièrement.

— Garratt Skinner m'a écrit, lui annonçait l'« Ardent » capitaine, qu'il a découvert que le jardinier engagé à l'essai, est un braconnier notoire et un tireur de marque. Dans ces circonstances, mon excellent ami, l'« Ardent » ne peut pas empocher vos sous. Entre gens d'honneur nous devons considérer le pari comme annulé !

CHAPITRE XVII

SYLVIA EN RACONTE PLUS QU'ELLE NE SAIT

Hilary Chayne resta éloigné du Dorsetshire pendant dix jours entiers, et quoique les heures lui parussent se traîner avec une lenteur désespérante, il éprouvait quelque consolation en songeant à la fine diplomatie qu'il avait déployée. Il s'était dit qu'une semaine ne s'écoulerait pas sans que Sylvia ne regrettât son absence ; maintenant après dix jours, le regret était peut-être devenu poignant. Pendant dix jours, ses pensées errèrent sur les Downs de Sussex ; il se disait, le cœur déchiré : Elle souffre par sa faute. Le onzième jour au matin, il reçut du ministère de la guerre une lettre lui enjoignant de s'y présenter l'après-midi du lende-

main. Cela tombe à merveille, pensa-t-il, je vais aller à Weymouth aujourd'hui, et, demain, je serai de retour à Londres. Et avec une légèreté d'esprit inaccoutumée, qu'il attribuait à la satisfaction de n'avoir pas à punir Sylvia plus longtemps, il partit. Il atteignit la maison de l'Eau Vive vers six heures du soir, et tout d'abord, il lui sembla que sa diplomatie avait eu du bon.

On le fit entrer dans la bibliothèque où Sylvia se trouvait seule près de la fenêtre. Elle tourna vers lui un visage pâle et hagard où se peignait la terreur, et pendant une seconde elle le fixa comme dans un état de stupeur, puis avec un cri étouffé elle se précipita vers lui. Chayne saisit ses mains tendues, et toute la joie que cet accueil lui causait s'évanouit à la vue de la détresse de la jeune fille. — Sylvia ! s'écria-t-il désespéré. Il souffrait comme il n'aurait jamais crû qu'il pût souffrir.

— J'ai peur ! murmura-t-elle en tremblant.

Il l'attira vers lui, sans qu'elle fit résistance. Elle se tenait tout près, le touchant même, s'appuyant sur lui comme un enfant craintif. — Oh, j'ai peur, répéta-t-elle ; et sa voix plaintive semblait implorer un peu de sympathie et de bonté.

Dans l'esprit de Chayne se peignit soudain une image de la pente de glace de l'Aiguille d'Argentière. Une jeune fille avait franchi, pas à pas, cette pente dangereuse, regardant sans frayeur cette inclinaison raide et brillante. C'était cette même jeune fille qui maintenant s'appuyait sur

lui, les lèvres tremblantes et les yeux remplis d'effroi... — J'ai peur, disait-elle, et ce souvenir du jour passé sur les hauteurs fit mesurer à Chayne la profondeur du trouble qui agitait Sylvia.

— Mais pourquoi cet effroi ? De quoi avez-vous peur ? Sylvia.

Pour toute réponse, elle se retourna vers la fenêtre ouverte. Chayne suivit son regard et voici ce qu'il vit :

La pelouse unie d'un vert émeraude, le ruisseau qui la traversait retenant dans ses eaux sombres la lueur rougeâtre du soleil couchant, les grands hêtres projetant leurs ombres profondes ; les murs du jardin aux vieilles briques rouges... perçant entre les espaliers et dans cet enclos, marchant de long en large, tantôt dans l'ombre des arbres, tantôt dans la lumière, Garratt Skinner et Walter Hine. Ce spectacle ne devait pas être nouveau pour Sylvia. Pourquoi donc la terrifiait-il maintenant au delà de toute raison ?

— Les voyez-vous ? dit Sylvia d'une voix basse pleine d'anxiété ; car sous l'empire de sa détresse, elle avait perdu sa réticence habituelle. Il ne peut exister aucune amitié entre ces deux hommes, aucun lieu d'amitié réelle ! Il suffit de les voir côte à côte pour s'en convaincre. C'est une feinte.

Surement elle devait avoir remarqué cela avant ce jour. Pourquoi alors la feinte la troublait-elle si profondément ? Chayne examina les deux hommes marchant dans le jardin. Certainement il ne les avait jamais vus liés d'une camaraderie aussi

étroite. Garratt Skinner avait passé son bras sous celui de Hine et le maintenait ainsi, lui racontant des histoires, penchant vers lui son profil aquilin, ses traits ridés mais pleins d'astuce, comme s'il n'avait eu d'autre pensée au monde que de se l'attacher et de le retenir par l'affection ; et Walter Hine ce pauvre être faible et vaniteux, l'écoutait avec une satisfaction visible et semblait aussi confiant qu'un petit enfant.

— Pourquoi feindre ainsi dit Sylvia ? Pourquoi cette apparence de camaraderie qui depuis quelques jours ne va qu'en augmentant ? Quel nouveau complot peut se tramer ?

Et tandis que ses yeux restaient rivés sur le jardin, sa terreur semblait s'accroître encore.

— Mon père s'est absenté il y a huit jours. Depuis son retour cette affection simulée n'a fait que croître. J'ai peur ! oh, j'ai peur !

Garratt Skinner avait fait demi-tour, et ramenait maintenant Walter Hine vers la maison. Sylvia recula à son approche comme à une apparition diabolique. Quand il se retourna elle poussa un soupir comme si elle échappait à un danger imminent.

— Sylvia ! De quoi avez-vous peur ?

— Je ne sais pas ! cria-t-elle. C'est là ce qui me trouble tant. Je n'en sais rien. Elle pressait ses deux mains sur sa poitrine. Chayne les prit dans les siennes et remarqua que dans l'une d'elles il y avait un objet qu'elle cachait car ses doigts se crispèrent davantage au contact de la main de

Chayne. Ses craintes étaient plus justifiées qu'elle ne le laissait voir. Barstow avait cessé de venir. Plus de cartes, plus de paris ; et ce changement, ajouté à la camaraderie toujours croissante de Garratt Skinner, ajoutait à ses appréhensions. Elle redoutait quelque nouveau complot plus sinistre, plus terrible que celui qu'elle avait découvert.

— Si seulement je savais ! criait-elle, oh ! si j'avais une certitude !

Archie Parminter avait fait une visite à la maison, y avait passé une nuit, et lui, Garratt Skinner et Walter Hine étaient restés à causer dans la bibliothèque jusqu'au matin. Sylvia s'éveillant de temps à autre pendant un sommeil agité, avait souvent entendu leurs voix pendant les premières heures de la nuit, et vers l'aurore, elle les avait entendus regagner leurs chambres, comme à la nuit de son arrivée, et, de même que dans cette première nuit, un des hommes titubait lourdement. C'est depuis cette nuit qu'elle était en proie à une terreur invincible.

— Je n'ai plus d'empire sur lui, continua-t-elle. Quelque chose se passe qui a détruit mon pouvoir, mon influence est nulle. Quelque chose s'est produit cette nuit-là. Un frisson la secoua comme si elle avait deviné, et elle regardait sa main fermée comme si le mot de l'énigme y eût été caché. Là était en effet la cause de son inquiétude. Elle avait perdu toute influence sur Walter Hine. Elle connaissait quelques-uns des dessous de la vie.

mais son père en savait encore plus. Il avait usé de toute son expérience, de tout son savoir, de toute sa ruse et avec la plus ingénieuse subtilité, il avait détruit son pouvoir sur Hine, il avait émoussé ses armes. Hine était attiré vers Sylvia, fasciné par ses charmes, par sa grâce et la douce simplicité de ses manières ; très bien, Garratt Skinner lui avait montré un leurre plus attrayant, d'une fascination plus forte ; et Sylvia était devenue impuissante.

— Il n'est plus le même, continua-t-elle, les yeux fixés sur Walter Hine, oh ! pas seulement dans sa conduite envers moi. Il a changé physiquement. Me comprenez-vous bien ? Il est devenu nerveux, inquiet, excitable, un simple paquet de nerfs. Et ce n'est pas tout. Ce matin il m'a semblé que la couleur de ses yeux avait changé.

Chayne la regarda fixement. — Sylvia ! exclama-t-il.

— Oh, je ne suis pas folle, répondit-elle, et elle reprit. D'abord j'ai simplement remarqué qu'il y avait un changement, sans voir exactement en quoi il consistait. Puis j'ai compris. Ses yeux sont généralement d'une teinte claire, ce matin ils étaient foncés. Je les ai examinés attentivement, pour être bien sûre, et je me suis rendue compte. Les pupilles de ses yeux étaient si dilatées qu'elles occupaient l'orbite entière. Pouvez-vous en deviner la cause ? Et même en disant ces paroles elle regardait encore sa main crispée, comme si elle eût su que la réponse à cette question s'y trouvait

cachée. — J'ai peur, répéta-t-elle une fois de plus, et à cette exclamation renouvelée Chayne commit la pire de toutes les erreurs qu'il eût commises jusqu'ici.

— Vous avez peur ? Sylvia ! Eh bien, laissez-moi vous emmener d'ici.

Brusquement Sylvia se rejeta en arrière. Si Chayne avait gardé le silence, elle lui aurait tout avoué, car elle était dans une disposition d'esprit à ne rien lui cacher. Elle lui aurait dit que Walter Hine s'était remis à boire. Elle aurait ouvert sa main crispée et laissé voir ce qu'elle contenait, quoique ce fût la condamnation irrévocable de son père. Mais Chayne l'avait arrêtée dans son élan, aussi sûrement que s'il lui eût posé sa main sur les lèvres. Il venait lui parler d'amour, de fuite, et elle n'était pas dans un état d'esprit à s'en occuper. Tout ce qu'elle demandait était un peu de sympathie, un peu de tendresse. Chayne ne se contentait pas de lui offrir ce dont elle avait besoin. Il voulait lui donner davantage et ce qu'il ajoutait gâtait aux yeux de Sylvia son offre tout entière. Elle secoua la tête et le regardant avec un sourire doux et triste :

— L'amour, dit-elle, n'est pas pour moi, il appartient aux gens heureux.

— C'est une parole bien dure, Sylvia, répliqua Chayne, et qui n'est pas toujours vraie.

— Elle l'est pour moi, répondit Sylvia avec conviction, et comme il se rapprochait d'elle, elle fit un geste pour le maintenir à distance. — Non,

non, s'écria-t-elle, et s'il eût fait attention, il eût pu reconnaître un accent d'irritation dans sa voix. Mais il ne voulait pas entendre.

— Vous ne pouvez continuer à vivre ici, dénuée de sympathie, sans amour, sans même y rencontrer la moindre bienveillance. Déjà vous êtes malade, épuisée de fatigue. Et vous pensez continuer ainsi toute votre vie ou toute celle de votre père. Sylvia, oh ! Sylvia, laissez-moi vous emmener.

Chacune de ces imprudentes paroles l'éloignait un peu plus de son but. Il sembla à Sylvia qu'il n'y avait d'aide nulle part pour elle et Chayne, en face d'elle, lui apparut être presque autant son ennemi que Garratt Skinner même, qui là-bas sur la pelouse continuait sa promenade amicale avec Walter Hine. Elle joignit les mains brusquement.

— Non, je ne vous suivrai pas, s'écria-t-elle, car je ne vous aime pas ; et sa voix avait perdu toute sa douceur, elle était devenue froide et dure. Chayne allait sans doute continuer ses instances, mais elle ne le laissa pas parler, elle l'interrompit brusquement.

— Laissez-moi finir, je vous en prie. Je suis, comme vous le dites, tendue, énervée. Écoutez-moi un instant et laissez-moi ensuite à mes peines. Cela sera la meilleure manière de m'aider à les porter.

Elle vit que ces paroles blessaient profondément celui qui l'aimait tant, mais elle ne chercha pas à y apporter aucune atténuation. Elle était dans un état d'esprit qui la poussait à faire souffrir. Son

immense besoin de sympathie, de consolation, l'avaient portée à prononcer des paroles qu'elle eût voulu rappeler maintenant, elle s'était pour ainsi dire laissé prendre à l'improviste et elle s'en voulait. Chayne lui avait dit qu'elle paraissait fatiguée, malade, et elle lui en voulait aussi de cela. Le beau miracle qu'elle se sentît à bout de forces, avec son père et ses menées secrètes d'un côté, et de l'autre un amoureux importun. Pendant un instant elle sembla chercher comment exprimer ce qui lui restait à dire.

— Je vous ai dit plus que je n'avais le droit de le faire, plus qu'il n'était juste, en ce qui concerne mon père. J'ai été, sans doute, amenée à beaucoup exagérer. Oubliez ce que je vous ai dit, car cela ne vous a conduit qu'à commettre une erreur.

— Une erreur ? demanda Chayne perplexe.

— Oui, répondit-elle. Elle se tenait en face de lui, le front plissé, une expression de colère dans les yeux. — Une erreur que je dois rectifier dès maintenant. Vous avez dit que je ne rencontrais ici aucune bienveillance. Ce n'est pas vrai. Mon père est bon !

Et comme Chayne levait des yeux où se lisait une muette protestation, elle répéta avec insistance : — Oui, bon et prévenant, pas seulement pour moi, mais pour d'autres encore.

Une sorte d'entêtement sembla la forcer à continuer. — Et je puis vous en donner un exemple qui vous surprendra.

— Oh ce n'est pas nécessaire, murmura Chayne ; mais Sylvia était implacable.

— Si, c'est nécessaire, répliqua-t-elle. Je vous prie de m'écouter. Pendant notre séjour à Weymouth, mon père et moi avons traversé un jour, à marée basse, le goulet de Chesil Beach pour aller à Portland. Chayne leva vivement les yeux, subitement intéressé :

— Oh ! dit-il, et dans sa voix on pouvait reconnaître un changement indéfinissable. Tout à l'heure, il avait consenti à écouter, parce qu'elle le désirait. Maintenant il prêtait toute son attention car une pensée étrange venait de traverser son esprit.

— Nous étions en voiture et nous avons monté la colline vers le plateau qui occupe le sommet de l'île, et comme nous passions dans le village, Fortune's Well, je crois, — mon père arrêta le cheval à la porte du débitant de tabac et entra dans la boutique. Il en ressortit bientôt avec quelques paquets de tabac, un bon nombre même, et remonta dans la voiture. Vous ne devineriez pas plus que je ne le fis alors, à quoi il destinait cette emplette.

— Non, dit Chayne attentif et quoique son attitude fut très calme il y avait une certaine tension dans sa voix. Là il y avait un mystère qu'il devrait éclaircir dans l'intérêt de Sylvia. Pourquoi Gabriel Strood se faisait-il maintenant appeler Garratt Skinner ! C'était le mystère qui lui restait à dévoiler sans que Sylvia en souffrît. Il ne pouvait prendre trop de précautions, le refus de Kenyon de s'expliquer à ce sujet le lui faisait bien comprendre. Il devait se trouver là quelque chose qu'on

devrait taire par amour de Sylvia. Il fallait donc découvrir la vérité sans l'aide de qui que ce fût, et il se demandait si, inconsciemment, Sylvia n'était pas en train de le mettre sur la piste. Allait-elle donc lui expliquer ce qu'elle-même ignorait, pourquoi Gabriel Strood était maintenant Garratt Skinner?

— Non, répéta-t-il, je ne le devine pas.

— Tout en continuant de monter la côte, reprit-elle, mon père coupa le tabac en petits morceaux avec son couteau de poche. Pourquoi faites-vous cela ? lui demandai-je, et il me répondit, en riant, — Attendez, vous verrez. Au haut de la côte, nous sommes descendus de voiture et nous avons marché à pied sur le plateau. En face de nous, dominant le petit village, s'élevait une vilaine construction blanche. Mon père me demanda si je savais ce que c'était. Je répondis que je le devinais.

— C'était la prison, interrompit Chayne, vivement.

— Oui.

— Vous y êtes entrés ?

De la réponse qu'elle allait faire dépendait la question de savoir si oui ou non Chayne allait ce jour-là éclaircir son mystère.

— Non, répondit Sylvia, et Chayne respira d'une façon un peu oppressée. Si elle avait répondu oui, il ne restait à Chayne qu'à rejeter le soupçon qui s'était emparé de lui. Puisqu'elle répondait : Non, ses conjectures se fortifiaient.

— Mais nous nous en sommes approchés et nous nous sommes avancés jusqu'aux carrières. Il était

cinq heures de l'après-midi, et comme nous approchions de l'angle du mur qui entoure les carrières, mon père dit : Ils ont cessé de travailler maintenant.

— Il savait donc cela ? demanda Chayne.

— Oui, sans doute ; alors nous avons descendu une rue qui va vers la prison, et qui est bordée d'un côté par une rangée de petites maisons, de l'autre par les carrières de l'État. La rue était vide ; de temps à autre, à de longs intervalles, quelque passant la traversait. Au sommet du mur se voyaient des guérites, élevées de distance en distance, pour permettre aux gardiens de surveiller les forçats. Mais ces guérites aussi étaient vides. Le mur n'est pas très haut ; je suppose, ou du moins mon père m'a dit que les carrières sont profondes de l'autre côté.

— Oui, dit Chayne, toujours calme, et ensuite ?

— Alors nous avons marché lentement le long de la rue, et chaque fois qu'il n'y avait personne à proximité qui aurait pu nous voir, mon père jetait un morceau de tabac par-dessus le mur.

— Je ne crois pas qu'ils aient une vie bien agréable, les pauvres diables. Ils seront heureux de trouver le tabac demain quand ils reviendront. Nous avons ainsi parcouru plusieurs fois la rue de haut en bas et de bas en haut, et quand nous sommes repassés au coin du mur, mon père m'a dit en riant : C'est fini, Sylvia. J'ai vidé mes poches. Nous avons regagné la voiture et sommes retournés à Weymouth.

Maintenant que Sylvia avait terminé son récit, Chayne avait enfin le mot de l'énigme. La jeune fille lui avait dévoilé le secret qu'elle ne connaissait pas. Il savait maintenant pourquoi Gabriel Strood avait changé de nom, pourquoi il avait renoncé à l'alpinisme, pourquoi aussi Kenyon s'était refusé à expliquer la cause de la disparition de son ami.

— Je vous dis tout ceci, ajouta Sylvia, parce que vous accusiez mon père de manque de bonté ou de prévenance. Auriez-vous pensé, vous, à ces pauvres prisonniers, là-bas, dans les carrières. Et si vous l'aviez fait, vous seriez-vous donné la peine de leur procurer ce petit adoucissement. Je pense qu'ils doivent avoir béni le généreux inconnu qui avait eu une pensée pour eux et leur avait montré, seul parmi tant d'autres, un peu de sympathie, un peu de bienveillance.

Chayne s'inclina.

— Oui, dit-il à voix basse, j'ai été injuste.

Il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que Garratt Skinner avait montré un sentiment de bonté tant soit peu surprenant chez un homme de sa nature quoique, naturellement, il comprit le motif qui l'y avait poussé. Il était convaincu que Garratt Skinner avait travaillé lui-même dans ces carrières, où courbé sur son travail il avait peut-être ramassé, en ces jours d'infortune, le tabac qu'un ami plus heureux avait lancé par-dessus le mur.

— Je suis heureuse de vous voir le reconnaître, dit Sylvia, sans que toutefois son accent perdit

de son hostilité. Elle resta silencieuse, espérant qu'il voudrait bien se retirer tandis que Chayne lui se souvenait avec quelles folles espérances il était venu de Londres. Sa diplomatie lui avait, après tout, peu réussi. Il avait, à la vérité, acquis une certitude qui le convainquait de la nécessité d'enlever, le plus tôt possible, Sylvia à son père et à ses amis, mais il n'en était guère plus avancé ; il était peut-être plus éloigné que jamais de la réalisation de ses désirs.

— Vous retournez à Londres ? demanda-t-elle.

— Oui, il faut que demain je me présente au ministère.

Sylvia ne montra aucune curiosité quant à l'objet de cette visite ; il remarqua, le cœur serré, qu'elle ne semblait pas y prendre le moindre intérêt.

— Et après ? demanda-t-elle lentement, en traversant le vestibule pour l'accompagner jusqu'à la porte. Vous rentrerez chez vous ?

Chayne eut un sourire amer.

— Oui, dit-il, du moins je le suppose.

— En Sussex.

— Oui.

Elle ouvrit la porte, et comme il sortait sur le perron, elle le considéra attentivement pendant quelques moments, sans qu'il pût deviner quels étaient ses sentiments envers lui.

— Dans ma jeunesse, dit-il tout à coup, j'apercevais du jardin de mon père, bien loin sur les «downs», un mur sombre, très élevé,qui se dressait à

l'horizon. Il ne m'arriva jamais de me demander comment il avait été bâti dans ce lieu. Une seule chose m'inquiétait : savoir si on pouvait l'escalader. Un après-midi, je partis sur mon poney pour m'en assurer, et je découvris — que pensez-vous que je découvris ? — que ce mur effrayant n'était qu'une simple haie de trois pieds tout au plus.

— Eh bien ? dit Sylvia.

— Eh bien, je n'ai pas oublié, voilà tout, répliqua-t-il.

— Adieu, dit-elle, elle n'avait pas compris davantage le sens de sa parabole que lui n'avait pu lire dans sa pensée. Il descendit l'allée, et après quelques pas, se retourna. Sylvia n'avait pas bougé, elle le suivait d'un regard grave et pensif, mais sans faire un geste pour le rappeler. Chayne reprit son chemin et continua de s'éloigner.

Sylvia remonta dans sa chambre. Elle ouvrit enfin sa main, dans laquelle était renfermée une petite fiole, contenant une solution incolore ; mais sur l'étiquette était le mot « cocaïne ».

C'était ce qui avait miné son influence sur Walter Hine. Archie Parminter n'était venu de Londres, s'arrachant à ses clubs du West End, que pour apporter cette drogue.

— On en consomme beaucoup maintenant, en catimini, avait-il dit en faisant semblant d'en absorber lui-même.

— Il faut laisser cela à l'aristocratie, Walter, avait dit Garrat Skinner. Goûtez-y si vous voulez, mais une goutte seulement.

Sylvia était absente à ce moment, mais elle avait deviné la scène et sa conjecture ne l'éloignait guère de la vérité. — Mais dans quel but ? se demandait-elle, envahie par une nouvelle crainte. Qu'ont-ils à y gagner ? Ses connaissances des dessous de la vie avaient des limites. Elle ne devinait pas.

Elle se regarda dans la glace. Oui, elle était fatiguée, elle paraissait malade. Mais il ne lui plaisait pas que cela lui fut dit. Et pendant qu'elle se regardait, elle entendit la voix de son père qui l'appelait. Elle tressaillit comme ressaisie par ses craintes. Elle cacha soigneusement le narcotique perfide au fond d'un tiroir, et descendit vivement l'escalier.

CHAPITRE XVIII

LES DEUX CÔTÉS DE LA QUESTION

La demeure de Chayne s'élevait sur un mamelon de collines arrondies du comté de Sussex. Bâtie en pierre, deux siècles auparavant, elle semblait avoir graduellement assumé la teinte brune particulière aux Downs, se fondant, pour ainsi dire, dans l'environnement général, ainsi qu'on le remarque chez les oiseaux et les animaux sauvages ; de sorte que les étrangers qui la cherchaient de la vallée ne la découvraient que par les spirales de fumée s'échappant de ses larges cheminées. Sur le côté occidental, juste au-dessous de la maison, il existait

une dépression des Downs, à travers laquelle courait la grand' route, et dans le vallon, les maisons d'un hameau se pressaient, tel un petit village au pied d'un vieux château picard. A l'est, les grandes ondulations, avec leurs creux estompés d'ombre, leurs pentes gazonnées, émaillées d'ajoncs, se déroulaient sur un espace de dix milles et brusquement disparaissaient sur les bords de l'Arun. La maison regardait le midi, et de ses jardins en terrasse, on découvrait une grande étendue du parc et des terrains boisés où, parmi le vert des ormes et le pourpre des hêtres, ça et là un bouquet de sombres ifs donnait l'illusion d'un espace vide. Au delà des bois s'élevait une rangée de collines moins élevées au-dessus desquelles surgissaient les clochers de Chichester et la plaine basse de Selsea qui allait se perdre dans la mer.

Chayne se promenant dans ce jardin l'après-midi du jour suivant, marchait seul le long des allées. Il pouvait presque se représenter son père debout à ses côtés, appuyé sur sa canne, et parlant, suivant son habitude,de travaux à effectuer dans les fermes, lui indiquant une prairie du vallon que, bientôt peut-être, il pourrait adjoindre à son domaine, et terminant toujours avec la même paternelle admonestation.

— Ne penserez-vous pas bientôt à vous marier, Hilary, et à prendre, à votre tour, la direction de la propriété ?

Chayne avait fait la sourde oreille à cette proposition, mais aujourd'hui elle lui revenait à l'esprit.

Partout où s'arrêtait son regard, il retrouvait quelque souvenir de son enfance ; la campagne était vivante de ces réminiscences. Tournant ses regards vers le sud, il se remémorait comment les cités historiques disparues prenaient corps à ses yeux en contemplant l'aspect de Chichester étendu là-bas dans la plaine, et comment les flèches élancées des villes fabuleuses de ses livres de contes resplendissaient à la lumière du soleil couchant, ainsi que le faisaient maintenant les tours de la cathédrale. A l'est, dans la vallée, entre le flanc des Downs et les arbres d'Arundel Park, se trouvait une longue haie sombre, bien définie sur le ciel de l'horizon, la haie dont il avait parlé à Sylvia, la grande muraille de ronces qui gardait les abords de la Belle au Bois Dormant. Il se rappelait le jour aventureux où il avait, seul pour la première fois, parcouru sur son poney l'autre versant des Downs et, à travers un pays sylvestre, fait de silence, de fougères et de clairières, il était arrivé au pied de son grand mur, pour découvrir qu'après tout, ce n'était qu'une haie à peine de sa hauteur. Le crépuscule tomba pendant qu'il s'attardait dans ce jardin solitaire, des lumières se montrèrent dans les chaumières et dans les fermes, et ses souvenirs se pressaient autour de lui, l'environnant comme une sorte de cercle magique. Oh ! que n'avait-il quelqu'un pour les partager avec lui ! Chayne n'avait pas à attendre la vieillesse pour comprendre la sagesse prophétique de Michel Revailloud.

Car son cœur bondissait maintenant à la pensée d'explorer de nouveau, ayant Sylvia à ses côtés, le pays enchanté de son enfance. Oh ! les bons galops en été, à travers les Downs sur la vieille route que les légions Romaines avaient tracées, entre Londres et Chichester ; et les parties de chasse les jours d'hiver, et les promenades dans le petit voilier qui filait si bien sur l'Arun jusqu'à Littlehampton... et, emporté par ses rêves, le cœur de Chayne se gonflait de joie... un regard sur la maison vide et sombre l'étreignit d'une tristesse infinie.

Il dîna seul, et pendant son repas ne cessa d'évoquer la présence de Sylvia à sa table, la plaçant, non en face de lui mais à son côté, tout près de lui pour que sa main pût, à chaque moment, toucher la sienne ; pour rappeler sur son visage ce lent et doux sourire toujours hésitant ; pour voir ses yeux gris s'adoucir, pour, en un mot, contempler la Madone se changer en femme.

Il passa dans la bibliothèque où brûlait un feu clair, car les soirées étaient devenues plus fraîches. C'était une pièce très confortable, garnie de nombreux rayons, meublée de sièges capitonnés et de rideaux épais. Mais, tout autant que la salle à manger, elle réclamait une autre présence, sans laquelle tout y manquait. Il lui fallait la jeune fille au visage fatigué, empreint d'une indicible terreur. Là, sûrement, la crainte fuirait de son âme, ses yeux perdraient leurs ombres, son pas retrouverait toute sa légèreté.

Chayne prit ses livres favoris ; il n'y trouva point leur intérêt accoutumé. Entre les pages et ses yeux, une figure se dressait obstinément. Il regardait le feu, cherchant, comme autrefois, à se représenter dans la flamme quelque montagne où il avait à cœur de trouver la vraie ligne d'ascension ; mais même cette occupation favorite n'apporta aucun réconfort au malaise de son cœur. La maison l'oppressait : elle était vide, le silence y régnait. Il tira les rideaux, et plongeant son regard dans la vallée à travers la pure atmosphère de la nuit, aperçut les lumières des cottages et de la ferme qu'il contempla avec l'envie que sa solitude faisait naître.

En dépit de ses belles paroles il se demandait, cette nuit-là, si la haie de trois pieds de hauteur ne se montrerait pas, après tout, un mur infranchissable. Et il était de toute importance qu'il le sût, car s'il en était ainsi, la visite qu'il avait faite au ministère de la guerre n'aurait pas été vaine. On lui avait proposé de faire partie d'une commission pour la délimitation de quelque frontière lointaine. Une année de travail, le départ immédiat, telles étaient les conditions. Il avait deux jours pour se décider ; dans dix jours, il quitterait l'Angleterre.

Chayne pesa la décision qu'il devait prendre. S'il avait perdu Sylvia, il accepterait la mission. Ce serait la séparation irrévocable, une séparation qui ne se mesurerait pas seulement par des milles de distance, mais encore par le genre de travail,

les nouveaux camarades et un entourage absolument différent. Il se coucha rempli d'incertitude, espérant que la nuit lui porterait conseil et que le matin il pourrait prendre une décision : le matin lui apporta une lettre de Sylvia.

La lettre était longue, écrite à la hâte, et sous l'influence d'une grande tension d'esprit, de sorte que plus d'un mot dur s'y était glissé. Mais le sens de la lettre était clair. Chayne était prié de ne plus se présenter à la maison de l'eau vive, ni même à la petite maison de Londres. Elle désirait qu'ils ne se revissent plus.

Chayne brûla la lettre aussitôt lue, ne s'offensant pas des expressions violentes. — On dirait que je l'ai ennuyée plus que je ne le pensais, se dit-il avec un triste sourire. J'en suis fâché. Et comme la dernière étincelle s'éteignait parmi les cendres du papier consumé, il répéta :

— Pauvre petite ! Je suis bien peiné.

Ainsi donc la maison resterait à jamais silencieuse et déserte.

Sylvia avait écrit sa lettre à la hâte le soir même de la visite de Chayne, et s'était empressée de la mettre à la poste, de peur de changer d'idée le lendemain. Pendant la matinée qui suivit, elle ne ressentit d'autre impression que celle d'un grand soulagement. Elle pouvait maintenant se consacrer à l'œuvre de sa vie, et pendant deux longs jours, elle garda Walter Hine à ses côtés. Mais lui, maintenant, cherchait à l'éviter. Le peu d'énergie qu'il avait jamais eue avait disparu ; il

passait tour à tour de la gaieté à la dépression, il semblait qu'il préférât être seul. Deux jours entiers cependant, Sylvia persévéra, mais le troisième, sa légèreté d'esprit l'abandonna sans qu'elle s'en rendît compte.

Elle faisait une promenade en voiture, avec Walter Hine, et quelque chose de l'irritabilité de ce dernier semblait avoir passé en elle, si bien qu'il se retourna et lui demanda :

— Qu'est-ce j'ai fait ? Êtes-vous fâchée avec moi ? Pourquoi êtes-vous de mauvaise humeur.

— Je ne suis pas fâchée, dit-elle, tournant ses grands yeux gris sur lui, mais, si vous voulez le savoir, il me manque quelque chose.

Elle le confessait. Quelque chose lui manquait et elle savait très bien quelle était cette chose. Chayne, dans sa maison en Sussex, souffrait de savoir que sa demeure manquait d'une présence particulière, il semblait en être de même avec Sylvia en Dorsetshire.

— Et pourtant il a été absent bien plus longtemps, se disait-elle, et je n'en souffrais pas. A vrai dire, j'étais heureuse de son absence. La réponse se formula rapide dans son esprit.

« Vous pouviez l'appeler à toute heure à votre côté, et vous le saviez ; maintenant vous l'avez éloigné à jamais. »

Pendant le cours de la semaine, le sentiment de la perte qu'elle avait faite, la sensation d'un vide insupportable, s'accrut de plus en plus dans son cœur. Elle n'avait plus le courage nécessaire

pour la lutte inutile qu'elle avait entreprise. Une question dangereuse commençait à s'imposer à elle chaque fois que ses yeux s'arrêtaient sur Walter Hine.

— En vaut-il la peine ? se demandait-elle, sans pour cela essayer de définir en quoi consistait « la peine ». Cette question atteignit son maximum d'intensité une semaine après l'envoi de la lettre. Elle avait décidé Walter Hine à monter avec elle au sommet de la colline derrière la maison ; ils arrivèrent au grand White Horse et Hine, prétextant la fatigue, excuse qu'il était toujours prêt à invoquer pendant les derniers jours, se jeta sur l'herbe.

Sylvia resta quelque temps assise, suivant d'un œil distrait les bâtiments de guerre faisant leurs exercices de tir dans la baie. L'après-midi était chaude, une légère brume flottant dans l'air tranquille, estompait les promontoires distants, et sur la mer étincelante, unie comme un lac, les grands vaisseaux tout noirs, tournaient autour des cibles, lâchant de temps à autre un rugissement de tonnerre et un tourbillon de fumée, telles de monstrueuses machines de feu brûlantes et écrasantes. Par un effet de contraste, Sylvia se prit à rêver des frais glaciers, et le chalet de Lognan soudain se dressa devant ses yeux. Elle revit le soleil mourant sur les rochers rouges du Chardonnet, le crépuscule s'avançant silencieusement sur les neiges, et la nuit étoilée qui le suivit. Elle revit la pente glacée de l'Aiguille d'Argentière, elle pouvait presque en-

tendre le grincement des haches taillant les pas, et le sifflement continuel des fragments de glace glissant le long de la pente. Alors son regard se reporta sur Walter Hine avec la question obsédante toujours présente à son esprit. Comme elle le regardait, elle s'aperçut qu'il tirait furtivement de sa poche une tablette qu'il porta à sa bouche en cachette.

— Depuis combien de temps prenez-vous de la cocaïne ? lui demanda-t-elle brusquement.

Walter Hine devint écarlate et se tourna vers elle d'un air de réticence.

— Je n'en prends pas, bégaya-t-il.

— Cependant j'en ai trouvé une bouteille que vous aviez oubliée.

— Elle n'était pas à moi, dit-il, avec une confusion croissante, elle était à Archie Parminter, qui l'avait laissée en partant.

— Oui, dit Sylvia, trouvant ses soupçons confirmés, mais il l'avait laissée pour vous.

— Et quand je l'aurais prise, dit Walter Hine, soudainement irrité, qu'est-ce que cela peut vous faire ? Je commence à croire que ce que votre père dit est vrai.

— Et que dit-il ?

— Que vous aimez le capitaine Chayne, et qu'il est inutile à tout autre de penser à vous.

Sylvia eut un sursaut.

— Oh ! il dit cela !

Elle comprenait maintenant une des méthodes du nouveau complot. Sylvia était amoureuse de

Chayne : c'est pourquoi Walter Hine pouvait se consoler avec la cocaïne. Ce n'était pas Garratt Skinner qui avait suggéré ce moyen, oh non ! Mais Archie Parminter, invité à passer la nuit, se sert de la drogue lui-même, ou prétend s'en servir, en fait la louange, raconte comment l'usage s'en est répandu dans le West End et dans les clubs, oublie à propos la substance en partant, et sans doute en fournit d'autre quand le besoin s'en fait sentir.

Sylvia au premier abord essaya de lui faire comprendre les mauvais effets de la drogue ; puis tout à coup elle s'interrompit, prise d'un grand dégoût qui l'empêcha de parler. Elle se leva. — Rentrons, dit-elle, et elle descendit vivement la colline. En arrivant à la maison, elle monta précipitamment à sa chambre, ferma la porte à clef et se jeta sur son lit. Walter Hine, son père, leurs complots et leurs intrigues étaient balayés de son esprit comme autant de choses sans importance. Sa lutte pour la victoire était aussi futile dans sa pensée ; ce n'était qu'une folie, une dépense inutile de son temps. Car ce que son père avait dit était vrai ; elle aimait Chayne ! Et ce qu'elle-même avait dit à Chayne à sa première visite à la maison de l'eau vive se trouvait réalisé : « Si j'aimais, je crois que rien ne compterait pour moi en dehors de celui que j'aime. »

Elle s'était bien jugée. Elle le savait, étendue sur son lit, plongée dans la douleur, pendant que les oiseaux s'appelaient dans le feuillage du jardin et que le ruisseau du moulin remplissait la chambre de sa musique intermittente.

Au bout de quelques minutes, une servante frappa à la porte et lui annonça que le thé était servi dans la bibliothèque, elle ne répondit pas. Encore quelques minutes, du moins cela lui sembla ainsi en dépit des ombres du soir, on frappa de nouveau pour annoncer le dîner, Sylvia ne répondit pas davantage. Les bruits de la journée avaient cessé dans les champs, les oiseaux sur les branches se taisaient, le silence et l'obscurité s'étendaient, rafraîchissants, sur le monde. Seule l'harmonie du ruisseau chantait à ses oreilles qu'elle frappait avec d'autant plus de signification que tout le reste était calme. Sylvia restait les yeux fixes, grands ouverts dans les ténèbres. Elle était née au murmure de ce même ruisseau, peut-être dans cette même chambre. — Pourquoi ? demandait-elle plaintivement, pourquoi ? A quoi pouvait profiter sa souffrance ?

De toutes les mauvaises heures de sa vie ces dernières semblaient être les pires. Car tous les désirs, toutes les aspirations de son âme vers le bonheur et l'amour semblaient tout à coup avoir atteint un maximum d'intensité analogue à l'importance que prenait le murmure de la source dans le grand silence du crépuscule. Et ce qui rendait ces moments si douloureux c'est qu'elle comprenait qu'elle avait eu à la fois l'amour et le bonheur sous sa main, et qu'elle les avait perdus pour une vaine ombre. Elle pensait à la lettre qu'elle avait écrite, se rappelant chaque phrase avec un douloureux serrement de cœur.

— Il n'y a pas un homme qui pût les pardonner. Il faut que j'aie été folle, se disait-elle, et elle donna libre cours à ses larmes.

Elle repassa dans sa mémoire la conversation qu'elle avait eue avec Chayne et chaque souvenir l'accusa d'impatience, et témoigna, au contraire, de la douceur dont il avait fait preuve. Dès le premier jour, il lui avait proposé de le suivre et maintenant de son cœur ce cri montait :

— Oh ! pourquoi ne l'ai-je pas fait ?

Il était resté fidèle et loyal et elle avait traité sa fidélité d'importunité et sa loyauté d'humiliation. Elle prit une allumette et regarda sa montre qu'elle remonta machinalement, se demandant avec accablement le nombre de fois qu'elle aurait à la remonter étant privée de toutes nouvelles. Elle se désespéra à l'idée qu'elle ne saurait rien de lui, qu'elle ignorerait même dans quel coin du monde il vivait. Qu'allait-elle devenir ? Elle se le demanda avec angoisse et soulevant en esprit les voiles de l'avenir, elle eut une vision de ce qu'il aurait pu être... de ce qu'il allait être... et son désir immense pour un peu de bonheur créa en elle la force de la révolte.

Elle alluma sa bougie et écrivit une autre lettre, très courte, ne contenant que ces mots :

« Je vous en prie, pardonnez-moi ! Pardonnez et revenez. Oh ! revenez vite. Sylvia. »

Et ayant écrit ces lignes, Sylvia descendit sans bruit l'escalier, sortit et courut les mettre à la poste.

Deux nuits plus tard, elle était, vers minuit, accoudée à sa fenêtre, se demandant si le courrier du lendemain apporterait une réponse à son message. Et comme elle se posait cette question, elle comprit que la réponse ne viendrait pas par cette voie, car subitement, derrière elle, sur la route éclairée par la lune, elle vit Chayne qui l'apportait lui-même. Pendant un instant, elle n'en put croire ses yeux, craignant que ses pensées n'eussent donné corps à un fantôme trompeur. Mais la silhouette s'accusa et s'avança jusqu'au-dessous de sa fenêtre et elle entendit une voix qui l'appelait :

— Sylvia, Sylvia !

CHAPITRE XIX

L'OMBRE DANS LA CHAMBRE

SYLVIA fit de la main un geste rapide enjoignant le silence et rentra dans sa chambre. Elle venait d'entendre, dans la maison, une porte se fermer avec violence ; des voix s'élevaient dans le hall. Son père et Walter Hine sortaient de bonne heure cette nuit-là de la bibliothèque, et ils paraissaient être en colère. Walter Hine, en tous cas, était irrité. Sa voix éclatait dans l'escalier, aiguë et véhémente :

— Pourquoi me la cachez-vous ? Je veux l'avoir, vous dis-je. Je ne suis pas un enfant ! et un ou deux jurons appuyèrent la phrase.

Sylvia entendit son père répondre du ton de

protection qui ne manquait jamais de piquer au vif la vanité de son compagnon et de provoquer une querelle quand il la désirait.

— Allez-vous coucher, Wallie ! Laissez ces choses à Archie Parminter ! Vous êtes trop jeune.

Sa voix était amicale, mais il parlait un peu plus haut qu'à l'ordinaire, de sorte que Sylvia pouvait clairement distinguer chaque parole. Si clairement, en vérité, qu'eût-il voulu qu'elle l'entendît, il n'eût pu parler autrement. Elle entendit les deux hommes monter l'escalier. Hine continuant à protester avec la violence qu'il avait contractée depuis quelque temps, Garratt Skinner semblant en apparence le calmer, et ne paraissant pas avoir conscience que chaque mot qu'il prononçait ne faisait que l'exaspérer davantage. Elle craignit qu'ils n'en vinssent aux coups, à des voies de fait de la part de Hine, bien entendu. Elle devinait la cause de la dispute : son père voulait priver Hine de sa drogue.

Cependant ils arrivèrent en haut de l'escalier, sur le palier. Elle entendit leurs portes respectives se refermer. Alors, revenant à sa fenêtre elle fit un signe à Chayne, jeta un manteau sur ses épaules et descendit sans bruit. Elle ouvrit doucement la porte et sur le seuil, elle hésita, se demandant comment celui vers lequel elle accourait allait la recevoir. Mais il se tourna vers elle, et dans la clarté de la lune elle vit son visage et comprit. Aucun ressentiment ne s'y peignait. Elle s'élança vers lui.

— Oh, mon aimé, cria-t-elle d'une voix tremblante, et les bras de Chayne se refermèrent sur elle. Quand elle se sentit pressée sur son cœur et qu'elle fut assurée qui c'était vraiment lui, son bien-aimé, dont les lèvres se posaient sur les siennes, elle laissa échapper ce soupir d soulagement et de ravissement qui n'arrive que rarement, une fois peut-être, dans la vie d'un homme ou d'une femme. Sa voix claire cependant n'était plus qu'un murmure dont la musique était pour Chayne d'une ineffable douceur.

— Oh, mon chéri, mon bien-aimé ! Vous êtes donc enfin venu ? et elle lui caressait le visage, ses mains entourant son cou comme pour bien s'assurer que c'était lui.

— Aviez-vous peur que je ne vinsse pas, Sylvia ? demanda-t-il avec un rire doux et tranquille.

Elle releva la tête, et dans la clarté de la lune, il vit les larmes qui brillaient dans ses yeux et le sourire tremblant sur ses lèvres.

— Non, dit-elle, je vous attendais.

Était-ce un rire ou un sanglot qu'il entendit ? Il n'aurait pu le dire, car on aurait pu s'y méprendre.—Mais je n'osais y croire, car je vous ai écrit si méchamment, et toute honteuse à cette pensée, elle baissa la tête.

— Chut ! dit-il, la pressant plus étroitement sur son cœur.

— M'avez-vous pardonné ? Oh, je vous en prie, dites que vous m'avez pardonné !

— C'est fait depuis longtemps, dit-il.

Mais Sylvia n'était pas encore toute rassurée.

— Ah, mais vous ne pourrez pas oublier, dit-elle toute chagrine. On peut bien pardonner, mais on n'oublie pas ce qu'on pardonne, et comme, cette nuit, l'espérance chez elle l'emportait sur le remords, elle s'écria : — Oh, Hilary, croyez-vous que vous puissiez jamais oublier ce que je vous ai écrit ?

Et de nouveau, Chayne sourit doucement de ses appréhensions.

— Et qu'importe ce que vous m'avez écrit, il y a huit jours, puisque cette nuit nous sommes ici, vous et moi, ensemble, sous la clarté de la lune prenant l'univers à témoin de notre amour.

Elle l'attira vivement dans l'ombre que projetait le mur.

— Avez-vous peur que l'on nous voie ? demanda-t-il.

— Non, mais j'ai peur qu'on vienne nous interrompre, répliqua-t-elle, avec un rire perlé qui prouva à son fiancé que ses craintes étaient dissipées.

— Tout le village dort, Sylvia, lui dit-il à voix basse. Il n'avait pas fini sa phrase qu'un store fut levé à l'étage supérieur de la maison, une fenêtre s'ouvrit brusquement, laissant échapper un rayon de lumière qui s'étendit en éventail au-dessus de leurs têtes. Walter Hine, accoudé sur l'appui de sa fenêtre, se mit à regarder au dehors.

Sylvia se renfonça dans l'ombre.

— Il ne peut pas nous voir, dit Chayne avec un

sourire, en assurant son bras autour de la taille de Sylvia ; ils restèrent ainsi sans remuer.

La maison était bâtie quelques mètres en retrait de la route et, de chaque côté, le mur de clôture s'arrondissait vers l'intérieur, découvrant ainsi devant les fenêtres un espace recouvert de gravier.

Sylvia et Chayne se tenaient à un des coins, là où le mur s'arrondissait ; l'ombre s'avançait au delà de leurs pieds et dessinait sur la route blanche un sombre triangle. On aurait pu difficilement les voir des fenêtres de la maison, et les eût-on vus, il aurait été impossible de les reconnaître, mais eux, ils pouvaient tout voir. La lumière prenait naissance derrière Walter Hine, et claire et précise rayonnait au dehors. Le plafond de la chambre était visible, de même que l'ombre qu'y projetait la lampe, ainsi que la partie supérieure de la porte dans le coin au fond de la pièce.

— Nous attendrons qu'il rentre dans sa chambre, murmura Sylvia, et pendant quelque temps ils se tinrent cois, surveillant Walter Hine. Tout à coup elle sentit le bras du capitaine resserrer son étreinte, la maintenant immobile.

— Voyez-vous ? lui dit-il rapidement à l'oreille, Sylvia, voyez-vous ?

— Quoi donc ?

— La porte. Regardez, derrière lui ! La porte !

Et Sylvia, regardant où il lui disait, tressaillit violemment, étouffant à grand peine le cri qui lui montait aux lèvres. Derrière Walter Hine, la porte du coin de la chambre s'ouvrait, très

lentement, avec une précaution infinie, comme si la main qui la poussait craignait d'être découverte. Le pène avait joué si doucement que Walter Hine n'avait pas seulement tourné la tête. Il continuait à ne rien entendre, et restait accoudé sur l'appui de la fenêtre, tandis que derrière lui l'entrebaillement allait s'élargissant de plus en plus. La porte ouvrait en dedans et vers la fenêtre, de sorte que les deux spectateurs, cachés dans l'ombre, ne pouvaient rien discerner de l'intrus. Mais la discrétion de son entrée avait quelque chose de sinistre et d'alarmant au plus haut point. Sylvia joignit ses mains sur le bras de son ami, se retenant de respirer.

— Poussez un cri ! murmura-t-elle. Avertissez-le du danger !

— Pas encore, dit Chayne, sans quitter des yeux la chambre éclairée ; et alors, en dépit de sa volonté, un cri d'effroi qu'elle ne put supprimer tout à fait, s'échappa de la bouche de Sylvia. Une ombre gigantesque s'était soudain projetée sur le plafond de la chambre, l'ombre d'un homme, confuse et rendue monstrueuse par la lumière. L'intrus avait pénétré dans la chambre, et avec tant de précaution que sa présence n'avait été remarquée que par les deux amoureux qui veillaient sur la route, au-dessous. Mais ils ne pouvaient encore voir qui était l'individu dont ils pouvaient distinguer l'ombre sur le plafond.

Cependant Walter Hine avait entendu le cri de Sylvia, tout faible qu'il eût été. Il se pencha

à la fenêtre et plongea son regard dans les ténèbres.

— Maintenant ! dit Sylvia, c'est le moment !

Mais Chayne garda le silence ; il surveillait ce qui se passait avec une attention extraordinaire. Il semblait ne rien entendre. Et sur le plafond l'ombre remuait, changeait de forme, tantôt vacillante, tantôt s'agrandissant, tantôt disparaissant tout à fait comme si l'homme se baissait au-dessous du niveau de la lampe ; et tout à coup fut projetée sur le plafond l'ombre gigantesque d'un bras dont la main étreignait quelque chose. Le bras était-il soulevé au-dessus de la lampe prêt à la fracasser avec l'objet qu'il tenait ? Chayne attendait, prêt à pousser un cri, s'attendant à chaque instant à voir la chambre plongée dans les ténèbres. Mais il ne poussa pas le cri, le bras s'était retiré. On ne l'avait pas levé pour briser la lampe ; l'objet que la main tenait avait un autre but. Et l'ombre réapparut s'agitant et changeant de place à mesure que l'intrus se glissait plus près de la fenêtre. Sylvia était paralysée. Elle avait eu la pensée de crier, maintenant elle était fascinée, une terreur étrange la contraignait au silence. Et alors, tout à coup, derrière Walter Hine, émergèrent dans la lumière la tête et les épaules de Garratt Skinner.

— Mon père ! dit Sylvia, respirant enfin. Son étreinte sur le bras de Chayne se détendit, sa terreur était dissipée. Et par réaction nerveuse elle se mit à rire doucement de sa frayeur. Chayne

la regarda un instant avec curiosité, puis vivement il reporta son regard vers la fenêtre. Dans la chambre les deux hommes étaient maintenant éclairés par la lumière jaunâtre ; leur attitude, leur silhouette étaient alors très claires, mais d'une dimension rapetissée, comme celles de marionnettes sur la scène d'un théâtre en miniature. L'attention de Chayne n'avait pas diminué d'intensité depuis qu'il savait qui était l'intrus.

Contrairement à Sylvia, il n'avait montré aucune surprise quand le buste de Garratt Skinner s'était montré derrière Walter Hine ; et, bien différent de Sylvia, sa vigilance ne s'était pas relâchée. Soudain Carratt Skinner s'avança vivement, silencieusement. Encore un pas et il touchait son ami ; et alors, au moment même où il allait faire ce pas — il parut à Sylvia qu'il levait le bras, peut-être pour toucher son ami à l'épaule — Chayne donna un coup de sifflet strident, avec une précipitation que Sylvia ne comprit pas.

Walter Hine se pencha complètement au dehors de la fenêtre, ce qui était tout naturel ; mais Garratt Skinner ne fit rien de la sorte. A la grande surprise de Sylvia, il recula presque hors de leur vue ; très certainement il se croyait à l'abri des regards, mais sa tête était juste visible ; il regardait pardessus l'épaule de Walter Hine.

Chayne siffla une seconde fois et, non content de cela, il s'écria avec la voix d'un ivrogne.

— Je vous vois.

Immédiatement la tête de Garratt Skinner

disparut tout à fait. Le regard de Walter Hine fouilla dans l'obscurité d'où était parti le coup de sifflet, il s'était fait de ses deux mains un abat-jour pour se cacher la lumière de la lampe, et derrière lui de nouveau l'ombre de l'homme se dessinait sur le plafond et sur le mur. Chayne siffla une troisième fois, et Walter Hine cria :

— Qu'y a-t-il ?

Derrière lui l'ombre s'effaça du plafond et la porte commença à se refermer, doucement, sans bruit, aussi lentement et silencieusement qu'elle s'était ouverte.

De nouveau Hine cria :

— Qui est-là ? Que veut-on ?

Chayne fit entendre le rire moqueur d'un paysan qui a fait une bonne farce. Hine se retira dans la chambre qui était vide maintenant, mais dont la porte était restée incomplètement fermée. Il disparut de la fenêtre, et les deux observateurs virent la porte être violemment fermée en entendirent le battement suivi du son d'une clé tournée dans une serrure. Il semblait que Chayne n'eût attendu que ce bruit, car il se retourna immédiatement vers Sylvia.

— Nous les avons bien surpris, n'est-ce pas ? dit-il ávec un sourire. Mais son sourire ne paraissait guère naturel et son visage était d'une pâleur mortelle. — C'est la lumière de la lune, dit-il en manière d'explication. Venez, Sylvia.

Ils traversèrent sans bruit le village silencieux où les auvents épais des chaumières jetaient leurs

ombres noires sur la route éclairée, dépassèrent le moulin et ses eaux murmurantes, et arrivèrent à une barrière qui s'ouvrait sur les Downs.

Ils soulevèrent le loquet avec précaution et gravirent la pente gazonnée. A mi-chemin, Chayne se retourna pour donner un coup d'œil à la maison, où il ne restait plus une fenêtre éclairée. Puis il passa son bras sous celui de Sylvia.

— Approchez-vous, dit-il, et maintenant on ne pouvait plus douter de la réalité du sourire. Pensez-vous que nous puissions marcher au pas ?

— Si nous allons toujours comme ceci, c'est bien possible, dit Sylvia avec un sourire.

— Parfois nous aurons sans doute à tailler un degré, dit-il.

— Vous m'avez dit une fois que je savais rester en équilibre pendant que vous tailliez la marche, répondit-elle.

Et le souvenir de la montagne où s'était scellée leur amitié était resté si vivace au fond de leur esprit qu'il se trahissait continuellement par quelque phrase de ce genre. L'amitié était devenue de l'amour dans ce petit village du Dorsetshire, mais dans l'âme de tous deux, il y avait un autre décor, la pente de glace, la flèche de rocher et le soleil brillant sur l'univers.

CHAPITRE XX

SUR LES DUNES

Sylvia se dirigea vers un repli de terrain, juste au-dessous d'un des sommets arrondis de la dune, dans une petite place abritée d'où l'on voyait la mer. Sur les trois autres côtés, des buissons l'entouraient et le sol était couvert de branches et de feuilles desséchées. Là ils s'assirent en silence. Un sentiment de paix absolu avait envahi le cœur de Sylvia. La lutte, les craintes, les questions angoissantes s'effaçaient peu à peu comme les petits chagrins de l'enfance. L'incident même de la fenêtre éclairée la laissait indifférente.

— Hilary, dit-elle, et elle prononça le nom lentement, car c'était une grande joie pour elle d'entendre ses lèvres le moduler, — Hilary, et sa main qui chercha celle du jeune homme, l'ayant rencontrée, elle en éprouva un grand contentement.

C'était une chaude nuit d'août. La lune, au-dessus de leurs têtes, planait dans un ciel d'été, sans nuage, et noyait la clarté des étoiles. A droite et loin au-dessous d'eux, la ligne des lumières de Weymouth s'égrainait le long de la plage, et en face, l'immense baie scintillait comme une rivière de diamants. Et de l'autre côté, à sept milles de distance, la tête déchiquetée des falaises de Portland se fondait dans la nuit, tandis qu'au-dessous brillaient d'une lueur constante les feux accrochés aux mâts des cuirassés.

Sylvia, le cœur débordant de joie, regardait le panorama étendu devant elle et il lui semblait incompréhensible qu'elle eût jamais pu en détourner les yeux, car maintenant elle y découvrait mille beautés : le ciel et la terre en étaient imprégnés... Dans l'atmosphère même elle trouvait une sorte de tendresse palpitante, inconnue jusqu'alors. Il lui sembla qu'avant cette nuit elle avait vécu dans une prison, dont les portes ne s'étaient entr'ouvertes qu'une seule fois, lors du jour et de la nuit passés dans la solitude des Hautes Alpes. Mais maintenant tout était grand ouvert, elle était sortie de sa prison et avait devant elle la vision d'un monde féerique où tout était merveilleux.

— Ils étaient vrais, alors, dit-elle, avec un sourire sur ses lèvres.

— Qui donc ? demanda Chayne.

— Mes songes, répondit Sylvia, qui en comprenait toute la signification, car je marche éveillée dans le domaine de mes rêves, j'en sais enfin toute la réalité, même celle des eaux murmurantes.

Dans la nuit calme, la musique du ruisseau du moulin s'élevait du vallon, montait jusqu'à eux et frappait leurs oreilles d'un murmure joyeux. Sylvia se pencha et vit le petit cours d'eau briller comme un ruban d'argent dans le jardin de la tranquille maison qui se devinait dans l'obscurité. Pas un souffle de vent, tous les grands arbres étaient immobiles. Elle distinguait l'entrelacement de leurs branches dessiné sur la pelouse en noir et argent.

— C'est dans cette maison que je suis née, dit-elle doucement, au gazouillis de ce ruisseau. Je suis bien heureuse que, là aussi, le bonheur de ma vie me soit venu.

Chayne à son tour s'inclina, et à côté de Sylvia, il regarda avec extase le spectacle qui l'avait attirée. Oh ! merveilleuse demeure où Sylvia était née ! De combien le monde ne lui était-il pas redevable !

— C'est là, dit-il avec extase.

— Oui, répondit Sylvia. Elle n'était pas sans avoir une certaine opinion d'elle même et la maison lui apparaissait aussi tant soit peu merveilleuse.

— Peut-être par une nuit comme celle-ci, dit-il et se reprenant. Non, vous êtes née un matin ensoleillé de juillet et les merles sur les branches ont donné la nouvelle aux merles de la pelouse, et le ruisseau emporta le message à la mer et le remous le murmura aux vaisseaux de la mer. Ce jour-là il n'y eut pas de naufrages.

Sylvia le regarda, le visage attendri par un sourire, ses yeux sombres brillant d'amour.

— Hilary ! murmura-t-elle, oh ! Hilary.

— Sylvia ! dit-il imitant son accent. Et Sylvia eut un rire de bonheur, clair et mélodieux. Toute sa vie passée s'envolait dans cet éclat de rire, elle s'inclina vers son ami avec un soupir de contentement, ses cheveux lui caressant la joue ; puis son regard retomba sur le tranquille jardin et la sombre maison carrée, au pied de la colline.

— C'est là que vous m'avez demandé de devenir votre femme, et que vous avez voulu que je parte avec vous, dit-elle, en lui prenant une main qu'elle serra sur son cœur.

— Oui, c'est là que je vous ai demandé d'être ma femme. Pour la première fois une inflexion de détresse se fit jour dans sa voix. Oh ! Sylvia, pourquoi n'êtes-vous pas venue alors ? Oh ! ma chérie, si seulement vous étiez venue !

Mais le bonheur de Sylvia était encore trop récent, il parlait trop haut à son cœur palpitant pour lui permettre de remarquer la note discordante.

— Je ne le voulais pas alors, répondit-elle légèrement, et avec une douce pression sur la main du jeune homme elle ajouta : Mais maintenant, je le désire, oh ! Hilary, je le veux !

— Plût au ciel que vous l'eussiez voulu ce jour-là !

Quoique ces paroles fussent prononcées à voix basse, il n'était plus possible de se tromper à leur accent. Sylvia le regarda vivement avec une anxiété non dissimulée, et tout aussi vivement elle détourna les yeux. — Oh ! non, murmura-t-elle.

Son bonheur ne pouvait pas être de si courte durée. Son cœur cessa de battre. Se pouvait-il donc qu'elle n'eût posé le pied dans la terre de ses rêves que pour en être rejetée aussitôt ? Les heures désolées de la dernière semaine lui revinrent à l'esprit. Il fallait que son ami restât à ses

côtés, elle le désirait de toute la force de son âme, elle ne voulait plus le perdre.

— Je ne veux pas écouter, Hilary, dit-elle avec obstination, je ne veux rien entendre ! Non ; et Chayne l'attira près de lui.

— J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, Sylvia.

Un cri de douleur vint expirer sur ses lèvres ; ces paroles avaient dompté la rebellion de son cœur, elles lui étaient si familières. Il lui semblait que toute sa vie elle n'avait reçu que de mauvaises nouvelles. Elle frissonna et se tut, le regard vide et fixé au loin sur la mer éclairée par la lune. Puis d'une voix tremblante comme celle d'un enfant, elle supplia, en détournant son visage.

— Ne vous éloignez pas de moi, Hilary ! Oh, je vous en prie, ne me quittez pas !

Son accent et sa voix allèrent au cœur du jeune homme. Il savait que l'orgueil et une certaine réticence étaient les qualités dominantes de Sylvia. Qu'elle rejetât l'un et s'arrachât de l'autre, cela lui prouvait à quel point elle l'aimait, et combien elle avait besoin de lui — Sylvia, cria-t-il, ce ne sera pas pour longtemps, et le silence les enveloppa de nouveau.

Puisqu'elle devait apprendre une mauvaise nouvelle, il lui fallait trouver la force de la supporter, et une longue habitude avait enseigné à Sylvia que le silence était le meilleur moyen de rassembler son courage. Elle ne retourna pas son visage vers son fiancé, mais elle baissa la tête, et les mains

crispées sur ses genoux, elle se raidit devant le coup qui allait la frapper. Ce mouvement, si léger qu'il fût, remplit Chayne de pitié et le fit horriblement souffrir car il se rendit compte combien Sylvia était accoutumée à la souffrance. Elle restait assise en silence, sans mouvement, avec la muette patience d'un animal blessé.

— Oh! Sylvia, pourquoi ne m'avez-vous pas suivi dès le premier jour, s'écria Chayne.

— Apprenez-moi votre mauvaise nouvelle, mon ami, répondit-elle doucement.

— Il n'est plus en mon pouvoir d'y rien changer, commença-t-il d'une voix entrecoupée. — Sylvia, vous allez voir qu'il ne m'est pas possible d'y échapper, qu'il faut que je parte. Une mission me fut offerte par le ministre. On me l'offrit, et on me pressa de l'accepter, le jour qui suivit ma dernière visite ici, ce jour où nous étions tous deux dans la bibliothèque. J'étais indécis, je n'acceptai pas tout de suite ; il me semblait que chaque fois que je venais vous voir, je vous trouvais plus éloignée de moi. On m'avait donné deux jours pour réfléchir et avant qu'ils ne fussent écoulés votre lettre me parvint, m'apprenant que vous ne vouliez plus me voir.

— Oh, Hilary ! murmura-t-elle.

— J'acceptai tout de suite la mission. J'avais des raisons pour l'accueillir avec empressement. Je devais quitter l'Angleterre.

— Quitter l'Angleterre ! s'écria-t-elle.

— Oui, et j'acceptais avec joie. Être près de

vous et ne pas vous voir, être près de vous et savoir que d'autres vous parlaient, tous les autres, excepté moi, être près de vous et vous savoir malheureuse, inquiète, sans pouvoir vous dire combien je partageais vos chagrins, c'en était trop, Sylvia, je ne pouvais supporter cette pensée. Ici, en Angleterre, à chaque coin de rue, je pouvais vous rencontrer, passer près de vous comme un étranger, ou presque ! non, c'était impossible.

— Oh, Hilary ! murmura-t-elle, et lui prenant la main, elle l'appuya sur sa joue brûlante.

— Ainsi donc, pendant une semaine, je fus presque heureux de ma décision. Mais ce matin, je reçus votre seconde lettre, Sylvia. Elle arrivait trop tard, ma bien-aimée. Il n'était plus temps de chercher un remplaçant.

Sylvia le considéra, accablée.

— Quand partez-vous ?

— Bientôt.

— Quand ?

Il n'y avait plus à reculer.

— Demain matin. Je prendrai le premier train à Weymouth pour Southampton. Le bateau lève l'ancre à midi.

L'habitude, une fois de plus, vint à son aide. Elle se détourna pour qu'il ne vît pas son visage, et il continua !

— Si j'avais eu plus de temps, j'aurais pris des arrangements. On aurait pu trouver quelqu'un pour me remplacer. Au point où en sont les choses... Il s'arrêta court, et se penchant vers elle. — Sylvia,

lui cria-t-il, dites-moi qu'il faut que je parte. Mais elle ne pouvait se résoudre à cela. Elle voulait retenir de ses deux mains le bonheur qui était venu à elle cette nuit. Elle secoua la tête, et comme il cherchait à découvrir son visage, elle le tint obstinément détourné.

— Et quand reviendrez-vous ? demanda-t-elle.

— Dans quelques mois, Sylvia.

— Quand ?

— En juin. Et elle compta les mois sur ses doigts.

— Après cette nuit, dit-elle à voix basse, je ne vous verrai plus pendant tous ces longs mois. L'hiver passera, le printemps aussi. Oh, Hilary ! et tournant vers lui un visage bouleversé elle murmura plaintivement. — Ne partez pas, mon ami. Ne me quittez pas !

— Dites-moi que je dois partir, au contraire, insista-t-il.

Et elle eut un rire amer. Elle se reprit et ajouta.

— Il y aura des dangers à courir ?

— Aucun, s'écria-t-il.

— Si, les maladies, et,... un sanglot étouffa sa voix, et je ne serai pas là.

— Je ferai bien attention, Sylvia, soyez-en sûre, répondit-il. Maintenant que je vous ai, je me garderai bien. Et se penchant vers elle, toujours assise les mains jointes sur ses genoux, il toucha tendrement ses cheveux de ses lèvres.

— Oh, Hilary ! que ferai-je jusqu'à votre retour ? Que deviendrai-je ?

— J'y ai bien réfléchi, Sylvia, et voici ce que j'ai pensé. Il serait peut-être bon, pendant ces mois — qui ne passeront pas vite, ma chérie, ni pour vous ni pour moi ; ce sera de longs mois, bien lents, pour nous deux. Mais puisqu'il nous faut en attendre la fin, j'ai pensé qu'il vaudrait mieux pour vous retourner avec votre mère.

Sylvia secoua la tête.

— Cela vaudrait mieux, pourtant, continua-t-il en jetant un coup d'œil sur la maison.

— Je ne puis m'y résoudre. Plus tard, dans un an, quand nous serons réunis, je serais heureuse que nous allions la rejoindre. Mais ma mère m'a défendu de revenir quand je l'ai quittée à Chamonix. Elle m'a défendu de revenir me plaindre, ce furent là ses propres expressions quand nous nous sommes séparées.

Elle s'exprimait avec une extrême simplicité. Il n'y avait dans sa voix ni appel à la pitié, ni aucun sentiment d'amertume, et ses paroles en remuèrent Chayne d'autant plus profondément, qu'il allait devoir laisser cette pauvre enfant abandonnée, sans amis pour la protéger dans la lutte qu'elle aurait à soutenir pendant les mois d'absence. Et il se demandait avec effroi... « quelle genre de lutte », car toutes les conjectures étaient permises : il n'avait pas considéré à la légère cette ombre projetée sur le plafond et la porte ouverte avec tant de précautions.

— Ah ! si vous m'aviez suivi la première nuit où je vous en ai priée, s'écria-t-il encore.

— J'aurai le souvenir de cette nuit-ci pour me soutenir, mon aimé, dit-elle. Ce sera tant pour moi. Oh, si je ne vous avais pas écrit de revenir ! Si vous étiez parti sans me rien dire ! Que serais-je devenue ? Maintenant, je saurai que vous pensez à moi, et soudain elle se tourna vers lui et le tint un peu éloigné d'elle comme agitée d'un spasme de crainte, pendant que ses yeux se fixaient sur les siens. Mais dans un instant, ils se voilèrent de tendresse et un sourire vint entr'ouvrir ses lèvres.

— Oh ! oui, j'ai confiance en vous, dit-elle se blottissant près de lui avec la confiance d'un enfant.

Ils restèrent ainsi assis pendant quelque temps, la jeune fille cherchant des yeux la maison et le jardin perdus dans l'ombre. Il semblait, qu'après tout, le sinistre complot ne se déroulerait pas dans cet endroit si calme et si tranquille, sans qu'elle en fût témoin. Il semblait que la fatalité la retînt enchaînée à sa tâche, à sa tâche sans espoir, qu'elle aurait maintenant abandonnée de si bon cœur, et elle se demandait si elle n'était pas marquée pour surveiller le criminel projet, pour le déjouer peut-être.

— Hilary, dit-elle, vous rappelez-vous cette soirée du châlet de Lognan ?

— Si je me la rappelle !

— Vous m'y avez expliqué une loi, — que ceux qui connaissent et qui peuvent, doivent user de leur connaissance et de leur pouvoir, si par là ils peuvent sauver une âme, sauver une vie.

— Oui, dit-il, avec un vague souvenir d'avoir parlé en ce sens.

— Eh bien, j'ai essayé d'obéir à cette loi, comprenez-vous ? J'ai besoin que vous me compreniez car lorsque j'ai été dure, comme je l'ai été si souvent, c'était je le crois, parce que je n'y obéissais pas avec assez de succès. Et il faut que vous le sachiez et me croyiez, car, lorsque vous serez loin de moi le souvenir des jours où j'ai été amère vous reviendra à l'esprit, en dépit de votre volonté.

Ces paroles lui donnèrent la clef de tout ce qui lui avait causé tant de perplexité pendant les dernières semaines. Il comprit l'intérêt qu'elle avait témoigné à Walter Hine, et comme si elle eût voulu dissiper jusqu'à l'ombre d'un doute, elle poursuivit :

— Je connaissais le dessous des choses, voyez-vous, et il me semblait voir un moyen de mettre en œuvre ce que j'avais appris. J'essayai donc de sauver.

Que ce fût la vie ou l'âme, ou peut-être les deux, elle ne l'expliqua pas. Elle n'ajouta pas que, jusqu'ici, ses efforts avaient été vains ; elle se tut sur la fiole de cocaïne et sur la crainte qui dernièrement l'avait tant oppressée. Elle avait souci de sa tranquillité d'esprit. Puisqu'il devait partir, puisqu'il fallait qu'il fût absent, elle lui épargnerait l'anxiété et les sombres pensées qu'il n'était pas en son pouvoir de dissiper. Mais quoi qu'elle en fît, et à cause de sa réticence même, il voyait clairement la détresse qui l'accablait dans

cette maison et le courage avec lequel elle l'avait supportée.

— Sylvia, dit-il, je n'avais ni la pensée, ni le désir de vous voir vous souvenir ou d'essayer d'appliquer si bien ce que je vous avais dit.

— Je l'ai fait, cependant, répondit-elle, et je vous en fus reconnaissante. Je vous le suis encore même dans ce moment. Car bien que pour vous garder je sois prête à abandonner de bon cœur toute lutte, puisque je ne vous ai pas, je suis heureuse de rester fidèle à la Loi. C'est votre voix qui me l'a donnée, c'est de vous qu'elle me vient. Elle gardera votre souvenir près de moi pendant ces mois de deuil, jusqu'à votre retour. Oh Hilary ! et l'argument si plein de vaillance destiné à leur donner courage à tous deux, se termina dans un cri de tristesse et d'angoisse. Chayne l'attira à lui.

— Oh, Sylvia ! et il ajouta : — La vie n'est pas encore sauvée !

— Peut-être la sauverai-je cet été, répondit-elle, puis avec un subit changement d'humeur, elle sourit tendrement. — Mais ce n'est pas mon désir. Vous m'écrirez, j'aurai vos lettres.

— Aussi souvent que possible, chérie ; malheureusement, les courriers ne sont pas fréquents.

— Qu'elles soient bien longues, alors, murmura-t-elle, très longues, et de nouveau elle appuya sa tête sur son épaule.

— Ah ! mon aimée, dit-il. Et il la serra contre son cœur.

Pendant quelques instants encore, ils se par-

lèrent à voix basse, échangeant ces paroles que seuls les amoureux connaissent et qu'ils conservent comme un trésor dans leur mémoire. Les heures s'envolèrent les unes après les autres, la nuit chaude et parfumée fit place aux lueurs grisâtres du matin, une à une les étoiles s'éteignirent... et la lune devint un disque nébuleux et éphémère. Inconscients ; Sylvia et Chayne ne voyaient rien, car, étendue sur la terre et dans les cieux, une lueur merveilleuse transformait pour eux l'univers en un monde nouveau. Et dans ce monde nouveau ils s'avançaient pour la première fois, marchant la main dans la main. Pour la première fois, ils connaissaient l'un et l'autre l'orgueil d'aimer et celui d'être aimé. En dépit de leurs chagrins, ils n'étaient pas à plaindre, et ils le sentaient.

— Il n'est pas encore temps. Attends encore un peu, mon amour, murmura Chayne. Au dessous d'eux, dans les arbres du jardin, merles et grives commençaient à s'agiter parmi les feuilles, et tout d'un coup, leur musique claire et douce parvint jusqu'aux amoureux dans leur berceau de verdure. — Laisse encore ta tête reposer sur mon épaule, répéta-t-il.

Ils regardèrent le soleil s'élever dans les cieux et darder de ses rayons dorés la mer bleue.

— La nuit est passée, dit Chayne.

— Rien ne pourra nous la faire oublier, répondit Sylvia très doucement. Elle se releva de son lit de feuilles.

Et d'une des chaumières du village minuscule, un bleu ruban de fumée monta dans l'air.

— Il est temps, dit Chayne, se levant à son tour, et la main dans la main, ils descendirent la colline et s'approchèrent de la maison. Sylvia souleva le loquet sans bruit, et rentra ; Chayne la suivit et dans le vestibule silencieux ils se firent leurs adieux.

— Au revoir, mon aimé, murmura-t-elle, les yeux et la voix remplis de larmes ; elle resta un moment comme attachée à lui, puis le laissa partir. Elle tint la porte entr'ouverte, écoutant le bruit de ses pas dans l'éloignement, ne pouvant s'arracher de sa place car elle croyait encore l'entendre, tant elle le désirait. Enfin, le cœur brisé, elle regagna sa chambre.

CHAPITRE XXI

LES CONCLUSIONS DE CHAYNE.

— Il y a six semaines, je prenais congé des membres de la commission française sur les bords du grand lac d'Afrique. Il y a un mois, je marchais encore vers le terminus de la voie ferrée, à travers le sous-bois inextricable d'une forêt. Voici ce que disait Chayne en regardant autour de lui, un soir de juin qu'il était assis avec Sylvia dans un petit restaurant de Saint-James. Le changement avait été si brusque qu'il semblait parler ainsi pour bien s'assurer que c'était vrai et qu'il était de retour dans

la grande ville, comme le prouvaient les lumières brillantes, les banquettes rouges le long des murs, les femmes dans leurs légères robes de dentelle, le brouhaha des voitures dans les rues au dehors.

— Vous me raconterez en dînant comment vous avez passé ces longs mois, dit-il. Vos lettres ne m'ont rien appris de vos chagrins.

— Je ne voulais pas qu'elles vous en informent.

— Je les devinais, chérie, et je vous reconnais bien là. Pourtant j'aurais préféré tout savoir.

Quelques heures seulement auparavant, il était sur le pont du paquebot de la Manche qui courait vers l'ouest dans la direction du château de Douvres et s'approchait rapidement de la jetée. Il s'était demandé avec anxiété si Sylvia se trouverait dans la foule qui se pressait sur le quai, et tout à coup il l'avait aperçue, se tenant toute seule, à l'extrémité d'un brise-lames, se tenant là afin d'être la première à voir son ami. Dans le train qui les ramenait à Londres, ils n'avaient pu se parler, car ils n'étaient pas seuls. Tout ce qu'il savait, c'est que depuis quelques semaines elle était seule dans la petite maison de Hobart Place.

— Je constate une chose, dit-il, c'est que vous ne semblez plus troublée comme autrefois. L'expression d'effroi a disparu de vos yeux, Sylvia, j'en suis heureux !

— Il y a eu des moments, répondit-elle, (et à cette pensée l'expression de frayeur parut de nouveau sur ses traits) où je craignais plus que jamais, où j'avais grand besoin de vous. Mais ils

ont disparu maintenant, Hilary, — et sa main se posa pour un instant sur celle de Chayne, ses yeux s'illuminèrent d'un sourire de bonheur. Pendant le dîner, elle lui fit le récit de ces longs mois d'attente. — Nous sommes rentrés à Londres subitement après votre départ, commença-t-elle. Nous devions en principe, rester en Dorsetshire jusqu'à la fin de septembre, mais mon père annonça que ses affaires le rappelaient et je remarquai qu'il était profondément préoccupé.

— Quand avez-vous fait cette remarque? demanda Chayne vivement. Quand vous êtes-vous aperçue de sa préoccupation?

Sylvia réfléchit un moment.

— Le lendemain de votre départ.

— En êtes-vous bien sûre? demanda Chayne avec une certaine âpreté.

— Tout à fait certaine.

Chayne hocha la tête.

— Je ne comprenais pas la raison de cette hâte. J'en étais surprise et un peu alarmée. Tout ce que je ne comprenais pas m'épouvantait, dans ce temps-là.

Elle parlait comme si « ce temps-là » appartenait à quelque obscure période dont aucune conséquence ne pouvait plus l'atteindre maintenant.

— Notre départ ressemblait presque à une fuite.

— En effet, dit Chayne.

Cette fuite ne le surprenait nullement.

Il avait passé plus d'une nuit pendant ces derniers mois à se demander s'il aurait dû ou

non découvrir à Sylvia ce qu'il pensait de cette porte ouverte si doucement et de l'ombre projetée sur le plafond. Ou il s'était trompé, et dans ce cas il n'aurait fait qu'ajouter une nouvelle angoisse, et la plus terrible de toutes, à celles auxquelles Sylvia était déjà en proie ; ou il avait raison, et alors il donnait à Sylvia les moyens de déjouer leurs projets sinistres. Ainsi l'argument tournait en un cercle vicieux, le laissant dans un doute persistant. Maintenant il comprenait que son explication de l'incident se trouvait confirmée. Le coup de sifflet lancé de l'obscurité de la route, le cri du paysan, qui avait fait fuir Garratt Skinner de la chambre aussi doucement qu'il y était entré, avaient eu une portée plus grande encore, ils lui avaient fait abandonner le voisinage. Quelqu'un l'avait vu, debout derrière Walter Hine dans la chambre éclairée, et le lendemain il s'était enfui !

— J'ai eu raison de garder le silence, dit-il distraitement, oubliant pour une seconde que Sylvia était à côté de lui et que le péril n'était pas encore conjuré. — Et alors, vous êtes revenus à Londres, ajouta-t-il vivement.

— Oui. Il y a quelque chose que je ne vous ai pas dit, cette nuit que nous avons passée ensemble sur les Downs. Walter Hine avait commencé à prendre de la cocaïne.

Chayne eut un brusque mouvement.

— De la cocaïne, cria-t-il.

— Oui. Mon père lui en avait enseigné l'usage.

— Votre père, dit Chayne, lentement, essayant

d'ajuster ce fait nouveau, et si grave à tout ce qu'il savait déjà. Mais pourquoi ?

— Je crois pouvoir vous l'expliquer. Mon père savait très bien que je travaillais contre lui ; que j'essayais de retirer Walter Hine de ses mains. Je commençais à acquérir quelque influence, il le comprit et s'ingénia à la détruire. Je n'étais pas de sa force. Je croyais connaître quelques-uns des dessous de la vie, mais il en connaissait plus que moi, il en connaissait tant que ma science n'était d'aucune valeur. Il inculqua à Walter Hine, une passion pour la cocaïne et lui donna les moyens de la satisfaire, là était sa force. Il fournissait la drogue. Je suis tentée de croire que dans ma lutte contre mon père je l'eusse peut-être emporté, mais je ne pouvais lutter, et contre mon père et contre la passion pour cette drogue, là je devais me briser. Mon père se procurait le narcotique en quantité suffisante, parfois il le mettait de côté, puis il lui en accordait un peu ; pour mieux le tenter il l'en privait un jour pour lui en donner à satiété le lendemain. Vous pouvez comprendre quel était le seul résultat possible. Walter Hine devint l'esclave de mon père, son chien couchant. Je ne comptai plus pour lui, je n'étais plus rien à ses yeux.

— Je comprends, dit Chayne.

Le plan était diaboliquement subtil. Mais il se demandait si ce n'était que pour contrebalancer et détruire l'influence de Sylvia que Garratt Skinner avait fait connaître la cocaïne à Hine ; s'il n'avait

pas un autre dessein en vue, un projet plus sinistre encore.

— Je vis très peu M. Hine après notre retour à Londres, continua-t-elle. Il ne venait pas souvent à la maison, mais chaque fois qu'il y venait, je remarquais un changement. Sa nervosité s'accentuait et son caractère était devenu emporté. Même avant de quitter le Dorsetshire, sa violence se manifestait déjà.

— Oh ! dit Chayne, regardant vivement Sylvia. Avant que vous n'eussiez quitté le Dorsetshire ?

— Oui, et il me semblait que mon père le provoquât, quoique je ne pusse deviner pourquoi. Par exemple...

— Continuez ! dit Chayne.

Il avait parlé assez tranquillement, mais on pouvait cependant discerner une certaine intensité dans son accent. Déjà une fois Sylvia lui en avait appris sur Garratt Skinner plus qu'elle n'en savait elle-même. Allait-elle encore le faire ? Il se pencha vers elle, ne la quittant pas des yeux.

— La nuit où vous êtes revenu. Vous souvenez-vous, Hilary ? et un sourire éclaira son visage.

— Je n'oublierai jamais un moment de cette nuit, mon aimée, jusqu'à mon dernier soupir, murmura-t-il ; et une rougeur gracieuse couvrit le visage de la jeune fille, qui toute troublée lui rendit son sourire.

— Oh, Hilary ! dit-elle.

— Oh, Sylvia, répondit-il en imitant son inflexion de voix ; et tous deux se prirent à rire si

joyeusement que l'histoire des mois de séparation courut grand danger de ne pas être complétée. Mais Chayne ramena Sylvia à son sujet.

— Eh bien ! et cette nuit où je revins ?

— De ma fenêtre je vous avais vu sur la route, et je vous fis signe de garder le silence, puis je me retirai.

— Oui, je me souviens, dit Chayne avec empressement. Il commençait à penser que la cocaïne allait, après tout, jouer son rôle dans les incidents de cette nuit.

— Walter Hine et mon père montaient se coucher, je les entendis dans l'escalier. Ils se retiraient plus tôt que d'habitude.

— Vous êtes sûre de cela ? interrompit Chayne. Rappelez bien vos souvenirs.

— Beaucoup plus tôt, et ils se querellaient. Du moins, Hine était irrité, et mon père lui parlait comme il eût fait à un enfant, ce qui froissait la vanité de Hine et augmentait son irritabilité.

— Alors, votre père semblait le provoquer.

Le front de Sylvia se plissa légèrement.

— Je ne pourrais pas dire que j'en suis sûre, mais je puis déclarer que si mon père eût désiré provoquer chez Walter Hine une forte colère, il n'eût pas agi différemment.

— Oui, je comprends.

— Ils parlaient sur un ton élevé, mon père lui-même parlait plus haut que de coutume, car lorsqu'ils regagnaient leurs chambres, ils montaient généralement sans faire de bruit.

Chayne l'interrompit encore.

— Votre père voulait sans doute, que vous entendissiez la querelle ? suggéra-t-il.

Sylvia le regarda curieusement.

— Pourquoi l'aurait-il désiré ? demanda-t-elle ; elle réfléchit quelques instants. C'est fort possible, continua-t-elle, cependant considérant qu'ils montaient plus tôt que les autres jours ils n'avaient pas besoin de prendre les mêmes précautions, car il était probable que je ne dormais pas encore.

— Assurément, dit Chayne.

Car dans la probabilité que Sylvia serait encore éveillée, qu'elle entendrait les paroles violentes de Hine, et pourrait par conséquent en témoigner plus tard, Chayne découvrait la raison pour la quelle Garratt Skinner avait élevé la voix et s'était retiré de meilleure heure.

— Avez-vous entendu ce qu'ils disaient ? Pouvez-vous répéter leur conversation ? demanda-t-il.

— Oui. Mon père cachait à M. Hine quelque chose que celui-ci désirait. Je ne doute pas que ce fut la cocaïne, et elle répéta les paroles qu'ils avaient échangées..

— Oui, dit Chayne, oui, répéta-t-il du ton de celui qui est arrivé à une conclusion. L'incident de la chambre éclairée et de l'ombre sur le plafond n'avait plus de mystère pour lui. Une altercation devant témoin, altercation tout à l'honneur de Garratt Skinner puisqu'elle provenait de son refus de permettre à Walter Hine de s'empoisonner avec une drogue pernicieuse, était ce qu'une enquête

aurait prouvé ; la querelle continuée dans la chambre de Walter Hine, où Garratt Skinner avait acompagné son hôte ; une lutte pour la possession de la potion commencée par un homme à moitié abruti par sa fatale passion ; un coup donné en défense légitime, par Garratt Skinner, une chute possible par la fenêtre, telle était la façon dont Chayne se dépeignait l'histoire de cette nuit, comme l'avait ourdie Garratt Skinner.

Un point cependant le laissait perplexe. Le dénouement de l'histoire n'avait pas eu lieu cette nuit-là : un cri inattendu avait été poussé qui l'avait interrompu, et vraiment avait empêché à jamais qu'il se produisît en cet endroit. Mais pourquoi ce dénouement n'avait-il pas été amené plus tard, pendant les mois qui avaient suivi, dans quelque autre lieu ?

L'exécution du plan n'avait pas été complétée, car Sylvia était là avec toutes ses craintes dissipées, continuant le récit des événements de ces mois.

— Mais la violence n'était pas le seul changement qu'on pût remarquer chez Walter Hine. Il y avait des altérations physiques qui m'effrayaient. Quoique mon père le vît souvent, M. Hine, je l'ai dit, venait rarement à la maison, autrement je les aurais remarquées plus tôt. Mais au commencement de cette année il vint, — vous vous rappelez qu'il avait le teint clair — eh bien, sa peau était devenue foncée, très foncée, son teint avait absolument changé. Et je remarquai une autre chose qui me frappa, sa langue était noire, toute noire. Je

lui demandai ce qu'il avait ; il devint agité, irrité et me fit un tas de mensonges ; puis il s'arrêta et m'apprit qu'il avait perdu le sommeil, il ne pouvait plus dormir que quelques minutes de suite ; réellement, il était malade, très malade.

Fallait-il voir là l'explication cherchée ? se demandait Chayne. Le procédé rapide, celui de la chambre éclairée et de la fenêtre ouverte, n'ayant pas réussi, Garratt Skinner avait-il laissé à la drogue le soin d'accomplir son œuvre lentement, mais avec certitude.

— Il était si faible, si abattu en apparence, que je fus alarmée. Mon père n'était pas à la maison. J'envoyai chercher une voiture et j'accompagnai moi-même M. Hine chez le docteur. Celui-ci reconnut tout de suite la cause du mal. M. Hine commença par nier, mais il finit par avouer qu'il avait contracté l'habitude de prendre jusqu'à deux grammes de cocaïne par jour.

— Deux grammes ! s'écria Chayne.

— Oui, bien entendu il ne pouvait pas continuer longtemps. La mort ou la folie le guettaient. Le docteur l'avertit et il alla passer quelque temps dans une maison de santé. Il se remit et décida de voyager, d'aller à l'étranger.

— Qui lui suggéra cette idée ? demanda Chayne.

— Je l'ignore. Tout ce que je sais c'est qu'il refusa de partir sans mon père, et que mon père consentit à l'accompagner.

Chayne était abasourdi.

— Et ils sont partis ensemble ? s'écria-t-il. Une

expression d'horreur dans son regard trahit les craintes qui l'assaillaient. Il contempla Sylvia avec étonnement. N'avait-elle donc aucun soupçon, elle qui connaissait quelque chose des dessous de la vie. Mais elle le regarda avec sérénité.

— Je pris mes précautions. Je fis part de mes découvertes à mon père, je lui dis que non seulement je savais que Walter Hine avait contracté l'habitude de prendre de la cocaïne, mais que je savais qui l'y avait poussé. Oui, j'ai fait cela, ajouta-t-elle avec simplicité, répondant à son regard étonné. Ce fut difficile, mon ami, et j'aurais bien voulu vous avoir là pour me donner du courage, mais puisque vous étiez absent, puisque j'étais seule, il me fallait seule accomplir ma tâche. Je pensais à vous, Hilary, pendant que je disais ce que je devais dire. J'essayais d'entendre votre voix me disant au chalet de Lognan : « Ce que vous connaissez, il faut le mettre en œuvre ». J'avertis mon père que s'il arrivait malheur à M. Hine par suite de l'usage de la cocaïne, je ne cacherais pas la responsabilité qui lui en incombait.

Chayne s'appuya au dossier de sa chaise.

— Vous avez dit cela à Garratt Skinner ! vous, Sylvia !

Et l'accent chaleureux d'admiration et de fierté dont sa voix était remplie envers la jeune fille, la fit rougir de plaisir et la récompensa des mauvais moments qu'elle avait dû passer. — Vous, sans que personne vous soutînt, vous avez osé le braver

à ce point ! Oh, ma chérie, que n'étais-je près de vous ! Et vous ne m'en avez jamais écrit un mot !

— Cela n'aurait servi qu'à vous inquiéter, répondit-elle. Faible secours pour moi que de vous tourmenter !

— Et lui, votre père ? demanda-t-il, comment prit-il la chose ?

Sylvia pâlit à ce souvenir et elle resta les yeux baissés sur la nappe de la table comme si, pour quelques instants, elle ne pouvait se fier à sa voix. Elle frissonna et dit d'une voix entrecoupée, si vivant était encore dans son esprit le souvenir de cette heure.

— J'ai pensé que je ne vous reverrais jamais !

Elle se tut. Par ces quelques mots et du ton dont elle les avait prononcés, Chayne pouvait reconstituer la terrible scène qui avait eu lieu entre Sylvia et son père dans la petite pièce du fond de la maison de Hobart Place. Il jeta un coup d'œil autour de lui dans la salle illuminée, écouta le murmure des voix légères, indifférentes, regarda le jeu des physionomies enjouées et des yeux brillants ; et il y avait une telle discordance entre leur entourage actuel et les paroles qu'il venait d'entendre qu'il en fut bouleversé.

— Ma bien-aimée, je vous récompenserai ! Ayez confiance en moi ! Les mauvaises heures sont passées. Je veux veiller sur vous jusqu'à ce que je connaisse, sans que vous ayez la peine de me les dire, toutes vos pensées, tous vos désirs, tous vos besoins. Fiez-vous à moi, ma bien-aimée !

— De tout mon cœur, et pour tout le reste de mon existence, répondit-elle avec un sourire de remercîment pour ses paroles aimantes.

— J'arrachais à mon père, continua-t-elle, la promesse que chaque semaine il m'écrirait pour me donner des nouvelles de M. Hine et me faire savoir où ils étaient. Ils sont partis depuis deux mois, et chaque semaine j'ai eu ma lettre, je n'ai donc aucune inquiétude.

Chayne ne la contredit pas, mais il ne fit aucun geste d'approbation.

— M. Hine est sans doute très riche, dit-il, d'un air d'incertitude.

— Non, répondit Sylvia, et c'est une autre cause de tranquillité.

Elle choisissait ses paroles comme pour éviter d'émettre une accusation contre son père.

— Un moment j'ai pensé qu'il avait de la fortune, à l'époque où le capitaine Barstow lui gagnait de si grosses sommes. Mais lorsque les cartes disparurent et que les paris furent supprimés, je me demandai quelle pouvait être la cause de ce revirement et voici l'explication qui m'en fut donnée. Mon père avait déjà découvert à cette époque, ce que je n'ai appris que tout récemment. J'écrivis au grand-père de M. Hine lui disant que son petit-fils était malade et lui demandant s'il ne voulait pas l'envoyer chercher ce qui, à mon avis, était la meilleure chose à faire.

— Et alors ?

— Alors, le grand-père me répondit brièvement

qu'il ne connaissait pas son petits-fils et n'éprouvait nul désir de faire sa connaissance, qu'il n'y avait absolument rien de commun entre eux. Sa lettre était plutôt revêche, il semblait croire que j'avais jeté mon dévolu sur Walter Hine, expliqua-t-elle en riant. Il ajoutait que bien que son petit-fils dût plus tard hériter d'une fortune, il ne l'aurait qu'après sa mort à lui, ce qui pourrait encore être dans assez longtemps car il jouissait d'une santé excellente. Vous voyez donc qu'il ne saurait y avoir grand avantage pour personne, et elle laissa la phrase inachevée.

Mais Chayne pouvait la finir : personne ne pouvait avoir avantage à la mort de Hine. Mais alors pourquoi la cocaïne ? pourquoi l'incident de la fenêtre éclairée ?

— Oui, dit-il perplexe, ce que je sais personnellement corrobore votre récit. Il se trouve que mon ami John Lattery, qui rencontra la mort en Suisse, était aussi apparenté avec Joseph Hine, dont il aurait également hérité ; et je savais par lui que le vieillard ne voulait pas entendre parler de ses héritiers. Mais Walter Hine avait de l'argent, certains moyens, en tous cas, et il ne gagnait rien. D'où venait l'argent, de qui le recevait-il ?

Sylvia secoua la tête.

— Je l'ignore.

— Il n'a pas d'autre famille, pas d'amis ?

— Il n'en a pas qui puissent ou veuillent lui servir une pension.

Chayne s'arrêta à cette question, car il sentait

que dans la réponse gisait l'explication du mystère, le mot de l'énigme. Si quelqu'un fournissait de l'argent à Walter Hine, qui n'en recevait certainement ni de parents, ni d'amis, ce quelqu'un avait évidemment intérêt à agir ainsi. Le problème consistait donc à savoir quel pouvait être cet intérêt.

— Réfléchissez ! ne vous a-t-il jamais parlé de personne ?

Sylvia fit un effort de mémoire.

— Non, répondit-elle, il ne parlait jamais de ses affaires particulières. Il nous laissait croire qu'il recevait une pension de son grand-père.

— Mais votre père avait reconnu le mensonge de cette allégation quand vous étiez en Dorsetshire, il y a dix mois, alors qu'il arrêta les paris et les parties de cartes.

— Oui, acquiesça Sylvia devenue pensive. Soudain sa physionomie s'éclaira.

— Attendez, dit-elle, je me souviens d'un matin où M. Hine était en proie à une grande préoccupation, au sujet d'une lettre qu'il avait reçue, à déjeuner, du capitaine Barstow. La lettre contenait une phrase que M. Hine répétait machinalement : « Comme entre gens d'honneur. » Oui, c'est bien cela ! car je me rappelle que sur le moment je me demandais ce que Barstow pouvait bien avoir de commun avec un homme d'honneur ; et je m'étonnais aussi que la phrase pût troubler M. Hine à un tel point. Ce matin-là, M. Hine s'en alla à Londres.

— Vraiment ? exclama Chayne. Entre gens d'honneur. Est-ce que Barstow ne lui avait pas gagné de l'argent un peu avant cela ?

— Oui, le jour où vous êtes venu pour la première fois.

— Ah, oui ! le jour des sansonnets ! s'écria Chayne avec surexcitation. Nous y voilà. Walter Hine doit de l'argent à Barstow et ne peut le payer, Barstow lui écrit « une dette d'honneur entre gens du monde ! » on peut imaginer la lettre. Hine part pour Londres. Bon, et après ?

Sylvia eut un brusque sursaut.

— Mon père aussi alla à Londres deux jours plus tard !

— Êtes-vous bien sûre de cela ?

Il semblait à Chayne que maintenant ils brûlaient.

— Absolument certaine. Car je me souviens qu'à son retour il changea de manières. Alors commença ce que j'appelais la seconde phase du complot. Les cartes furent supprimées, les paris arrêtés, et M. Parminter fit son entrée en scène avec la cocaïne. Je me rappelle tout, comme si c'était hier. Car j'ai toujours rapproché ce changement de tactique depuis le voyage à Londres de mon père. Vous êtes venu un soir, vous en souvenez-vous ? Vous m'avez trouvée seule, en proie aux plus grandes craintes. Mon père et Walter Hine se promenaient bras-dessus bras-dessous dans le jardin. C'était à la suite de ces événements.

— Oui, vous étiez effrayée parce que ces démonstrations d'amitié manquaient de sincérité. Main-

tenant laissez-moi mettre un peu de suite dans tout cela.

Il resta absorbé dans ses pensées pendant quelques instants, classant les événements dans leur ordre de succession et les expliquant l'un par l'autre.

— Voici les conclusions auxquelles je suis amené, dit-il enfin. L'homme de Londres qui fournit l'argent à Walter Hine trouve qu'il en dépense trop. C'est pourquoi il communique avec Garratt Skinner dont Walter Hine lui a probablement parlé. Garratt Skinner se rend à Londres, a une entrevue où l'on arrête un plan d'action que Garratt Skinner se charge d'exécuter.

Il parlait si gravement que Sylvia se retourna anxieusement vers lui.

— Qu'en concluez-vous donc ? demanda-t-elle.

— Que nous sommes en eaux troubles et très profondes, ma chère, répliqua-t-il, sans se montrer plus explicite. Il ne conservait pas l'ombre d'un doute que le meurtre de Walter Hine n'eût été concerté entre Garratt Skinner et l'inconnu de Londres. Mais de même que Sylvia avait eu la compassion de l'épargner pendant ces derniers mois, de même il voulait l'épargner aujourd'hui, mais pour y réussir, afin de lui éviter une honte et une détresse encore plus grandes que celles qu'elle avait connues jusqu'ici, il lui fallait continuer son interrogatoire. Il lui fallait découvrir, par n'importe quel moyen, l'identité de l'inconnu qui jouait un si grand rôle dans la destinée de Walter Hine.

— Parmi les amis de votre père, y en a-t-il un qui soit riche ? Qui venait chez lui ? Quels étaient ses compagnons ordinaires ?

— Il venait très peu de monde à la maison. Personne de ceux que nous voyions ne répond à notre recherche. Là-dessus, elle tressaillit. Je me demande... fit-elle, pensive, et alors se tournant vers son fiancé.

— Après le départ de mon père, j'ai trouvé un télégramme dans un tiroir. L'enveloppe avait disparu, il n'y avait que la dépêche, que j'ouvris ; elle était adressée à mon père. Je me rappelle sa teneur Elle était ainsi conçue :

— Qu'attendez-vous ? Dépêchez-vous !

— Était-ce signé? demanda Chayne.

— Oui. Jarvice, répondit Sylvia.

— Jarvice, répéta Chayne à diverses reprises, comme s'il eût trouvé quelque chose de vaguement familier dans la répétition du nom. Quelle était la date du télégramme ?

— Il avait été envoyé un mois avant que je ne le trouve. Je le replaçai dans le tiroir.

— Qu'attendez-vous ? Dépêchez-vous ! Jarvice, prononça Chayne avec lenteur, et tout à coup il se rappela où et quand il avait déjà rencontré ce nom de Jarvice. Son visage devint très grave.

— Tout cela est bien grave, ma chérie, dit-il.

Il s'était passé, quelques années auparavant, une aventure fâcheuse dans son régiment, aventure dans laquelle les principaux personnages étaient un officier subalterne et un usurier. Ce dernier

se nommait Jarvice, et la rareté même du nom le rappelait d'autant plus vivement à la mémoire de Chayne. Un homme de cette sorte était bien l'associé probable de Garratt Skinner. Vue sous ce nouveau jour, Chayne repassa l'histoire dans son esprit. Ses déductions se trouvaient renforcées par le fait que le Jarvice qui avait envoyé la dépêche était Jarvice l'usurier. De déduction en déduction, Chayne était amené à établir les faits de la manière suivante :

« Jarvice, pour quelque raison encore inexpliquée, sert une pension à Walter Hine ; celui-ci laisse entendre que l'argent lui vient de son grand-père, dont il est l'héritier incontestable. Sa vanité le pousse à en augmenter l'importance. Il tombe entre les mains de Garratt Skinner, qui avec l'aide de Barstow et d'autres complices, s'empresse de le plumer. Walter Hine perd plus qu'il ne possède et s'adresse à Jarvice pour obtenir d'autres subsides. Jarvice tire la chose au clair, et au lieu de démasquer Garratt Skinner et de dévoiler l'escroquerie dont Hine est la victime il met Garratt Skinner dans la confidence. Les faits qui suivent s'expliquent d'eux-mêmes et ce que put être l'entrevue de Londres entre M. Jarvice et Garratt Skinner. A l'instigation de l'usurier, le plan ayant pour objet de dépouiller Walter Hine, se change en un complot contre sa vie. Deux fois, le projet criminel est déjoué, une fois par moi en Dorsetshire, une autre fois par Sylvia. »

La tragédie, jusque-là, se déroulait naturelle-

— Parmi les amis de votre père, y en a-t-il un qui soit riche ? Qui venait chez lui ? Quels étaient ses compagnons ordinaires ?

— Il venait très peu de monde à la maison. Personne de ceux que nous voyions ne répond à notre recherche. Là-dessus, elle tressaillit. Je me demande... fit-elle, pensive, et alors se tournant vers son fiancé.

— Après le départ de mon père, j'ai trouvé un télégramme dans un tiroir. L'enveloppe avait disparu, il n'y avait que la dépêche, que j'ouvris ; elle était adressée à mon père. Je me rappelle sa teneur Elle était ainsi conçue :

— Qu'attendez-vous ? Dépêchez-vous !

— Était-ce signé? demanda Chayne.

— Oui. Jarvice, répondit Sylvia.

— Jarvice, répéta Chayne à diverses reprises, comme s'il eût trouvé quelque chose de vaguement familier dans la répétition du nom. Quelle était la date du télégramme ?

— Il avait été envoyé un mois avant que je ne le trouve. Je le replaçai dans le tiroir.

— Qu'attendez-vous ? Dépêchez-vous ! Jarvice, prononça Chayne avec lenteur, et tout à coup il se rappela où et quand il avait déjà rencontré ce nom de Jarvice. Son visage devint très grave.

— Tout cela est bien grave, ma chérie, dit-il.

Il s'était passé, quelques années auparavant, une aventure fâcheuse dans son régiment, aventure dans laquelle les principaux personnages étaient un officier subalterne et un usurier. Ce dernier

se nommait Jarvice, et la rareté même du nom le rappelait d'autant plus vivement à la mémoire de Chayne. Un homme de cette sorte était bien l'associé probable de Garratt Skinner. Vue sous ce nouveau jour, Chayne repassa l'histoire dans son esprit. Ses déductions se trouvaient renforcées par le fait que le Jarvice qui avait envoyé la dépêche était Jarvice l'usurier. De déduction en déduction, Chayne était amené à établir les faits de la manière suivante :

« Jarvice, pour quelque raison encore inexpliquée, sert une pension à Walter Hine ; celui-ci laisse entendre que l'argent lui vient de son grand-père, dont il est l'héritier incontestable. Sa vanité le pousse à en augmenter l'importance. Il tombe entre les mains de Garratt Skinner, qui avec l'aide de Barstow et d'autres complices, s'empresse de le plumer. Walter Hine perd plus qu'il ne possède et s'adresse à Jarvice pour obtenir d'autres subsides. Jarvice tire la chose au clair, et au lieu de démasquer Garratt Skinner et de dévoiler l'escroquerie dont Hine est la victime il met Garratt Skinner dans la confidence. Les faits qui suivent s'expliquent d'eux-mêmes et ce que put être l'entrevue de Londres entre M. Jarvice et Garratt Skinner. A l'instigation de l'usurier, le plan ayant pour objet de dépouiller Walter Hine, se change en un complot contre sa vie. Deux fois, le projet criminel est déjoué, une fois par moi en Dorsetshire, une autre fois par Sylvia. »

La tragédie, jusque-là, se déroulait naturelle-

de soleil ; et si elle eût eu à tracer l'itinéraire de son père, c'est là et là seulement qu'elle l'aurait envoyé.

— Vous avez peur, Hilary. Que craignez-vous ?

Chayne ne répondit pas à sa question : il voulait l'épargner, comme elle l'avait épargné. Il parla de choses et autres. Petit à petit le restaurant se vida et les garçons commencèrent à éteindre les becs de gaz comme pour indiquer à ces deux retardataires que l'heure de la clôture approchait. Alors dans la demi-obscurité, car il ne restait plus qu'une lumière assez éloignée de leur table, Chayne se pencha vers Sylvia, assise à son côté :

— Vous avez été heureuse ce soir ?

— Oh ! oui, répondit-elle, et il y avait une vibration si joyeuse dans sa voix claire et profonde, que le chant d'allégresse de son cœur s'y trouvait exprimé. Ses yeux se reposèrent sur lui avec une tendre fierté. — Un homme ne peut pas comprendre jusqu'à quel point je suis heureuse !

— Eh bien, alors, pourquoi attendre plus longtemps, Sylvia, dit-il. Nous avons attendu assez longtemps, chérie ; nous n'avons que nous deux à considérer. Je voudrais que notre mariage eût lieu le plus tôt possible.

— Et moi aussi, lui répondit Sylvia très simplement.

— Demain, alors ! Je vais me procurer un permis spécial et prendre toutes les dispositions nécessaires. Nous pourrons partir tout de suite après la célébration.

Sylvia eut un sourire qui s'épanouit en un rire perlé.

— Où irons-nous. Hilary? s'écria-t-elle; que ce soit dans un endroit idéal.

— A Chamonix, répondit-il. C'est là que nous nous sommes rencontrés. Il ne saurait être meilleur endroit. Nous irons dire à votre père ce que nous avons fait et de là nous partirons vers les hauteurs.

La chose avait été bien menée; il avait parlé sans éveiller les soupçons de Sylvia. Elle n'avait jamais compris l'épisode de la fenêtre; elle ignorait que son père fût Gabriel Strood, dont elle avait lu les exploits sur les Alpes; elle croyait Walter Hine à l'abri de tout danger. Chayne, d'un autre côté, savait que Walter Hine n'avait jamais été exposé à un plus grand péril. Il fallait partir pour Chamonix et emmener Sylvia avec lui. Car il serait peut-être déjà trop tard quand ils atteindraient Chamonix. Il y aurait peut-être déjà eu de la publicité, des enquêtes, et pour Garratt Skinner, la ruine, peut-être pire que la ruine. Sylvia voudrait-elle laisser son fiancé partager le déshonneur de son nom? Il savait qu'à aucun prix elle ne le permettrait. C'est pourquoi le mariage devait se faire immédiatement.

— Dites-moi, dit-il en lui jetant son manteau sur les épaules, vous avez ce télégramme de Jarvice?

— Oui.

— C'est bien, observa-t-il, il pourra nous servir.

CHAPITRE XXII

UNE SECONDE VISITE CHEZ REVAILLOUD

Ce voyage à travers la France, si familier à Chayne, ne lui avait jamais paru si long. Arriverait-il à temps ? Ne serait-il pas trop tard ? Chaque tour de roue scandait la question en un rythme incessant, mais n'apportait aucune réponse. Les termes de la dépêche de Jarvice étaient toujours présents à son esprit et plus il y pensait, plus ils prenaient une expression sinistre. « Qu'attendez-vous ? Dépêchez-vous ! » Une fois même, pendant que le train faisait un arrêt d'une longueur inusitée, il prononça ces mots tout haut, et regardant vivement sa femme il fut effrayé qu'elle ne l'eût entendu. Mais elle n'avait rien entendu, sa pensée la ramenait à son premier voyage sur cette même ligne ; il faisait nuit alors, aujourd'hui il faisait jour. La dernière fois elle était réduite à chercher dans ses rêves une trêve à son existence, maintenant elle ne rêvait plus, la réalité avait rendu ses songes ternes et incolores. Aujourd'hui le sang coulait vif et joyeux dans ses veines, et en la contemplant calme et heureuse, Chayne priait tout bas qu'ils n'arrivassent pas trop tard à Chamonix. Pour lui comme pour elle, Walter était un simple pantin, une chose sans importance, pourvu qu'il vécût, mais encore fallait-il qu'il vécût. Sa mort était la menace suspendue de la ruine et du déshonneur, et puisque dès le commencement, Sylvia et lui s'étaient partagé

— ainsi le voulait-elle — l'effort indispensable pour sauver son existence, il ne fallait pas qu'ils faillissent dans leur entreprise.

La longue et chaude journée tirait à sa fin, et de la plate-forme, à l'extrémité du train électrique, ils voyaient enfin les champs de neige s'élever vers les pics majestueux et les flèches empourprées par les lueurs du crépuscule se détacher solitaires et imposantes sur un ciel déjà teinté des nuances du couchant.

— Enfin ! dit Sylvia avec un profond soupir, en resserrant l'étreinte de sa main sur le bras de son mari. Mais la pensée de Chayne était ailleurs, il se rappelait certains mots, prononcés dans un jardin du Dorsetshire par un homme paresseusement allongé dans un hamac, les yeux fixés sur le feuillage qui s'étendait au-dessus de lui.

« Par le jour le plus ensoleillé, les montagnes cachent dans leurs replis le mystère et la mort. »

— Vous savez où votre père est descendu ? demanda-t-il.

— Il m'a écrit de l'hôtel de l'Arve, répondit Sylvia.

— Nous nous arrêterons chez Couttet, et nous irons le voir ce soir, dit Chayne, et effectivement, après diner, ils traversèrent la petite ville. Mais à l'hôtel de l'Arve, ils ne rencontrèrent ni Garratt Skinner ni Walter Hine.

— Ils sont partis avant-hier, leur dit le propriétaire de l'hôtel. Ils sont toujours en expéditions.

Chayne n'éprouva aucun soulagement en apprenant que Garratt Skinner et son ami faisaient beaucoup d'expéditions d'où l'un et l'autre revenaient sains et saufs. Garratt Skinner n'était pas homme à commettre une bévue, et quand enfin il reviendrait seul avec l'histoire plausible d'un accident qui aurait coûté la vie à son ami, il ne viendrait à l'idée de personne de croire qu'il n'y eût pas là simplement une catastrophe ; et un autre nom à ajouter à la liste funèbre des victimes des Alpes homicides.

— Pour quelle montagne sont-ils partis ? demanda Chayne.

— La montagne n'est pas cette fois leur but. Ils traversent le col du Géant, monsieur, pour aller à Courmayeur. Mais après cela, je ne sais pas ce qu'ils feront.

— Oh, ils passeront en Italie, dit Chayne, soulagé d'un grand poids. Jusque-là il n'y avait pas de danger. Le col du Géant, cette grande passe entre la France et l'Italie, dans la chaîne du mont Blanc, est presque une grande route. Il y aurait trop de monde dehors, parmi ses séracs de glace, dans ces jours d'été, pour accomplir un acte qui demandait la solitude et le mystère.

— Quand les attendez-vous ?

— Dans cinq jours, monsieur, pas avant. Cette réponse raviva les craintes de Chayne, car il était évident que l'expédition ne devait pas se contenter du passage du Col du Géant. Il y aurait une suite, peut-être quelque hasardeuse ascension, quelque

expédition, en tous cas, dont Garratt Skinner n'avait pas jugé à propos de parler.

— Je suppose qu'ils ont pris des guides, dit Chayne.

— Un guide, monsieur, et un porteur. Monsieur n'a pas besoin de s'inquiéter, car monsieur Skinner est un excellent alpiniste.

— Mon père ! s'écria Sylvia étonnée. Je ne l'aurais jamais cru.

— Quel guide ont-ils pris avec eux ? demanda Chayne.

— Pierre Delouvain.

A ce nom, les craintes de Chayne se dissipèrent un peu ; il se retourna vers Sylvia.

— C'est un nom bien connu, ma chérie. Je ne suis jamais sorti avec lui, mais je le connais de réputation. C'est un homme prudent, aussi prudent qu'avisé. Il ne voudrait pas courir le moindre risque.

Le nom du guide lui apportait vraiment un plus grand soulagement que ses paroles ne l'exprimaient. La simple présence de Delouvain était assez pour empêcher la perpétration d'un crime. Sa grande force ne serait pas réquisitionnée pour l'en empêcher, car il serait là plus tard, pour porter témoignage. Chayne était débarrassé des craintes qui l'obsédaient depuis deux jours. Peut-être, après tout, Sylvia avait-elle raison et le complot était-il définitivement abandonné.

Chayne connaissait très bien la sincérité et la profondeur de la passion de Garratt Skinner pour

la montagne. Peut-être n'était-il venu à Chamonix que pour la satisfaire. Peut-être un jour, du train dans lequel il voyageait au nord de l'Italie, avait-il de la portière, aperçu les pentes du mont Rosa, blanches dans le soleil, d'une blancheur veloutée, et les vingt années passées étaient-elles tombées comme un manteau que l'on dépouille, et, par des chaînes invisibles, s'était-il senti attiré de nouveau vers les hauts plateaux qui avaient servi de témoins aux ébats de sa jeunesse.

Chayne pouvait croire à cette éventualité, et, déchargé de ses soucis, il retourna avec Sylvia vers le petit square au centre de la ville. La nuit était venue, et tous deux s'arrêtèrent comme d'un commun accord et jetèrent un regard à la massive barrière de montagnes. Les pics se dressaient aigus contre le ciel pur et sombre, les pentes de neige brillaient confusément comme une pâle brume, et à une distance incroyable, à une hauteur incalculable, sous l'étoile scintillante, brillait une blancheur confuse et arrondie, la calotte neigeuse du mont Blanc.

— Il y a un an ! dit Sylvia, poussant un profond soupir en se souvenant des heures si sombres qui, pendant ces douze mois, avaient rempli sa vie.

— Oui, il y a un an, nous étions ici, dit Chayne.

Le petit square était plein de monde, les hôtels et les maisons étaient brillamment éclairés, et çà et là les accents mélodieux d'orchestres jouant les airs de danse du jour flottaient dans l'atmosphère.

— Voyez-vous, Sylvia, le café en bas de la rue, près du pont ?

— Oui.

— Il y a un an, par une nuit semblable à celle-ci, j'étais assis là, avec mon guide, Michel Revailloud. Je devais, le lendemain, traverser le col Dolent. Lui, il avait fait sa dernière ascension ; nous n'étions pas bien gais. Il me fit en guise d'adieu un cadeau... il me communiqua un brin de la philosophie qu'il a tirée de sa longue vie. « Ayez bien soin, me dit-il, lorsque la vieillesse arrivera, d'avoir quelqu'un avec qui partager vos souvenirs ; — quand à la fin de votre voyage vous rentrerez à la maison, assurez-vous d'avoir quelqu'un qui vous attende dans la chambre, et que la lampe soit allumée ».

Sylvia pressa contre son cœur la main qu'il avait glissée sous son bras.

— Il fit plus que de me donner un avis, continua Chayne, car en rentrant à sa chaumière dans le hameau des Praz-Conduits, de l'autre côté des champs, il passa devant l'hôtel Couttet et vous vit sur le perron, parlant à un guide qu'il connaissait. Vous faisiez vos arrangements pour monter au Charmoz, et il vous en dissuada.

— En effet.

— Il réussit à vous convaincre que votre première ascension devait être celle de l'Aiguille d'Argentière. Il vous donna sans doute beaucoup d'excellentes raisons, mais il ne vous dit pas celle qu'il avait dans l'esprit.

Sylvia regarda son mari avec surprise.

— Il vous envoya à l'Aiguille d'Argentière parce qu'il savait qu'ainsi, vous et moi, nous nous rencontrerions au chalet de Lognan.

— Mais il ne m'avait jamais parlé avant ce soir-là, exclama Sylvia.

— Cependant il vous avait remarquée. Quand j'étais parti à la recherche de mon ami Lattery, vous étiez sur le perron de l'hôtel, et vous m'aviez dit : « Je suis bien peinée. » Michel vous avait entendu et le même soir, il me parla de vous. Il avait dans l'idée que nous étions faits l'un pour l'autre.

Sylvia se reporta à la nuit qui avait précédé sa première ascension. Elle se représenta le vieux guide descendant la rue étroite et passant de l'obscurité dans la lumière de la lampe qui surmontait la porte d'entrée. Elle se rappela comment il s'était arrêté en la voyant et avec quelle diplomatie il lui avait parlé. Il avait souhaité que son premier pas sur son premier sommet apportât à ses yeux et à son âme une révélation que la suite des années ne pût jamais altérer. C'était son argument et c'était justement le seul qui pouvait la décider.

— C'était donc son œuvre, s'écria-t-elle, en riant et tout à coup, redevenue sérieuse, elle s'arrêta, avec complaisance, comme le font les amoureux, sur le petit incident qui les avait rapprochés, et qui aurait si bien pu ne pas se produire. Un guide inconnu lui parle devant une porte, et voilà que pour elle, le monde entier est changé, les années sombres sont passées, le sentier qu'elle suivait s'élargit en une grande route ; elle ne marche plus

solitaire. Quoi que l'avenir lui réserve, elle ne sera pas seule. Et s'il n'y avait pas eu de lumière au-dessus de la porte ! Et si elle ne s'était pas trouvée sous cette lampe ! Et si le guide avait passé cinq minutes plus tôt ou cinq minutes plus tard !

— Oh, Hilary ! s'écria-t-elle, s'empressant d'écarter cette pensée.

— Je me disais, dit-il, que si vous n'étiez pas trop fatiguée, nous pourrions couper à travers les champs pour gagner la maison de Michel. Il serait, j'en suis sûr, bien heureux de nous voir.

Quelques minutes plus tard, ils frappaient à la porte de la chaumière. Michel Revailloud ouvrit lui-même et resta un moment immobile, essayant de reconnaître les silhouettes inconnues qui se tenaient dans l'obscurité de la route.

— C'est moi, Michel, dit Chayne, et au son de sa voix, le vieux guide l'attira, avec une exclamation de bienvenue, dans sa pauvre demeure.

— Vous voilà donc revenu à Chamonix, monsieur, ah ! c'est bon. Et il considérait son « monsieur » des pieds à la tête tout en lui serrant chaudement la main. — Ah, vous voilà revenu !

— Et pas seul, Michel, dit Chayne.

Revailloud se retourna vers la porte et vit Sylvia qui s'y tenait immobile. Elle était sur le seuil et la lumière arrivait jusqu'à elle. Sylvia entra dans la chambre au plafond bas. C'était une grande pièce longue et nue, avec des solives apparentes, et comme elle n'était éclairée que par une lampe à huile, elle était pleine d'ombres. Aux yeux de

Chayne, elle avait une apparence désolée, lugubre. Il pensait à sa maison en Sussex, et à la soirée qu'il y avait passée, trouvant sa demeure tout aussi solitaire. Il sentit à ce moment, peut-être plus qu'à tout autre, la valeur du grand prix qu'il avait obtenu. Il prit la main de sa femme, et se tournant vers Michel, il lui dit :

— Nous sommes mariés, Michel. Nous sommes arrivés à Chamonix ce soir et vous êtes le premier de nos amis à connaître notre mariage.

Le visage de Michel s'éclaira. Il regarda ses visiteurs l'un après l'autre avec un hochement de tête, puis il se moucha bruyamment.

— Mais je vous laisse debout ! s'écria-t-il d'une voix qui tremblait légèrement et il s'empressa de leur approcher des chaises ; il s'arrêta tout à coup et venant à Sylvia il lui tendit gravement sa grosse main dans laquelle elle s'empressa de placer la sienne.

— Madame, je ne chercherai pas à cacher que je suis grandement ému. Cet événement est une grande joie pour moi, ajouta-t-il avec simplicité.

Il ne fit aucun effort pour dissimuler les larmes qui remplissaient ses yeux, ni pour cacher le tremblement de sa voix. — J'en suis très heureux pour monsieur Chayne. Je le connais bien, lui. Nous sommes de grands amis depuis bon nombre d'années, madame.

— Je le sais, Michel, répondit-elle.

— Et c'est pourquoi je puis ajouter avec confiance que je me réjouis pour vous. J'en suis content pour moi aussi.

— Il y a un moment, j'étais assis solitaire à cette place, maintenant vous êtes là tous deux, réunis. Madame, c'est une bonne pensée qui vous a amenés ici, chez moi, ensemble.

— Et chez qui aurions-nous pu aller ? demanda Sylvia avec un sourire, puisque c'est vous, Michel, qui n'avez pas voulu me laisser faire l'ascension des Charmoz comme j'en avais l'intention.

Michel resta un moment sans pouvoir parler, puis les rides de son visage hâlé s'accentuèrent encore davantage et il eut un rire silencieux et réjouissant.

— Puisque ma petite diplomatie a si bien réussi, madame, je ne le nierai pas. Depuis le moment où j'entendis votre petite voix si douce dire sur le perron de l'hôtel : « Je suis peinée » à mon patron lorsqu'il était si malheureux et que je vis votre visage trop pensif pour un être aussi jeune, j'ai pensé que ce serait une bien belle chose de vous voir réunis. Qu'est-ce que la solitude, pour la jeunesse ? Vous mettez votre chapeau, votre manteau, et vous sortez. Mais quand vient l'âge, que vos habitudes sont réglées, et que vous n'éprouvez plus le besoin de sortir le soir chercher de la compagnie, c'est alors qu'il est bon d'avoir un compagnon. Et il est bon de choisir ce compagnon pendant votre jeunesse, madame, pour avoir beaucoup de souvenirs à vous rappeler l'un à l'autre, quand tout ce qui reste de bon dans la vie se résume principalement dans les souvenirs.

Il fit asseoir ses visiteurs, alla chercher une bouteille de vin et leur fit les honneurs de chez lui, avec

l'aisance et le naturel de l'homme de bonnes manières qu'il était véritablement. Il sembla à Chayne que son guide avait encore vieilli, que sa démarche s'était s'alourdie et que sa vue était un peu moins bonne que l'année précédente. Mais en revanche, ce soir-là, il retrouva tout l'enjouement et la bonne humeur de sa jeunesse. Il parla des exploits d'autrefois sur les pics vierges, il apporta son livre de guide, dans lequel ces « messieurs » avaient écrit leurs noms et les dates de leurs ascensions, et les photographies qu'ils lui avaient envoyées.

— Il y a là beaucoup d'hommes devenus fameux, madame, dit-il avec orgueil, avec lesquels j'ai eu la bonne fortune de faire des ascensions, alors qu'eux et moi, et les Alpes aussi, étions tous plus jeunes. Mais ce n'est pas seulement ces célébrités qui sont intéressantes. Regardez, madame, voici l'ami de votre mari, monsieur Lattery, un alpiniste remarquable quoique pas toujours bien ferme sur la glace.

— Vous direz donc toujours cela, Michel, protesta Chayne. Je n'ai jamais vu homme aussi têtu que vous.

Michel Revailloud sourit et s'adressant à Sylvia :

— Je savais bien que votre mari allait m'attraper... Ne dites jamais un mot contre monsieur Lattery si vous voulez rester amie avec monsieur Chayne. Voyez, je vous donne un bon conseil en retour de la bonté que vous avez eue de rendre visite à un vieillard. Malgré tout, continua-t-il en baissant la voix, comme s'il prétendait parler en confi-

dence et en hochant la tête, c'est vrai, monsieur Latteryn'avait pas toujours le pied sûr quand il était sur la glace. Et voici, madame, le portrait d'un homme dont vous avez entendu le nom à Londres, le professeur Kenyon.

Sylvia qui était occupée à feuilleter le petit livre du guide, jeta un coup d'œil à la photographie.

— Ce portrait date de loin, dit-elle,

— Il remonte à vingt ou vingt-cinq ans, dit Michel avec un geste des épaules, quand, lui et moi, ainsi que les Alpes, nous étions jeunes.

Chayne regarda vivement les photographies éparses sur la table. Si le portrait de Kenyon se trouvait parmi le petit trésor de Revailloud, il pouvait s'en trouver aussi un autre qu'il n'avait nul désir que sa femme vît, celui du camarade qui avait accompagné le professeur dans ses ascensions et qui avait été le « John Lattery » de Kenyon. Il se pouvait qu'il y eût là aussi le groupe pris à Zermatt devant l'hôtel du mont Rosa, qu'il avait vu chez Kenyon. Heureusement, Sylvia était absorbée dans le petit livre de Michel.

CHAPITRE XXIII

LE « FÜHRBUCH » DE MICHEL REVAILLOUD

Le livre était pour elle d'un intérêt beaucoup plus palpitant que tous les portraits des plus fameux alpinistes. Ce livre avait un quelque chose

de romanesque, un attrait presque magique. Ce n'était qu'un simple carnet, aux pages rayées de bleu, et à la couverture de cuir rouge brun, salie par un long usage, facile à glisser dans une poche sans qu'il puisse y être remarqué. Mais il remontait aux premiers jours de l'alpinisme, quand les passes elles-mêmes n'étaient pas toutes découvertes et que beaucoup n'avaient jamais été franchies, quand la position de pics mystérieux était gravement assignée sur des cartes qui n'en indiquaient que la hauteur approximative, à l'époque éloignée où la simple ascension de la jeune fille d'aujourd'hui était l'exploit difficile de l'explorateur aguerri. C'était le commencement du livre qu'elle feuilletait. Elle y retrouvait les premières ascensions dont la lecture avait fait battre son cœur, ascensions renommées depuis, mais simplement enregistrées dans cet humble livret, de l'écriture de ceux qui les avaient accomplies, avec les dates, les heures de départ et de retour, un mot ou deux peut-être sur l'état de la neige, un tribut cordial à Michel Revailloud, et la signature. Les mêmes noms revenaient année après année, et souvent la même main notait une année après l'autre les tentatives effectuées sur un pinacle particulier, jusqu'à ce qu'enfin, après quinze ou seize échecs peut-être, la température, la neige et la détermination des explorateurs se fussent réunis pour que le sommet fût conquis.

— Ah ! c'étaient les grands jours, s'écria Sylvia, Michel, vous devez être fier de ce livre.

— J'y attache une grande valeur, madame, dit-il, souriant de son enthousiasme. Après tout, Michel n'était qu'un pauvre être humain ; et la vue d'une jeune femme avec un charmant visage le regardant avec de grands yeux pleins d'admiration, et lui parlant d'une voix presque respectueuse, était la flatterie dans sa forme la plus agréable.

— Oui, on m'en a offert un grand prix, des Américains, et d'autres encore. Mais je ne veux pas m'en séparer. C'est à moi, c'est ma vie. Et quand je suis porté à la mélancolie comme c'est le sort des vieux, et à me plaindre que mes os me font trop souffrir, je n'ai qu'à tourner les pages de ce livre pour comprendre que mes plaintes sont inexcusables. Car j'ai la preuve ici, que ma vie a été vraiment enviable. Non, pour rien au monde, je ne voudrais me séparer de mon livre.

Sylvia tournait lentement les pages, nommant tantôt une montagne tantôt une autre, et faisant de temps à autre une question sur quelque point d'une ascension qu'elle se rappelait avoir lue et dont la narration ne lui avait pas semblé claire. Tout à coup un cri de surprise s'échappa de ses lèvres.

Chayne venait de s'assurer que le portrait de Gabriel Strood n'était pas parmi ceux qui étaient étendus sur la table.

— Qu'avez-vous, madame ? demanda Michel.

Sylvia ne répondit pas, mais restait stupéfiée, les yeux fixés sur la page ouverte. Chayne vit la page qu'elle lisait et devina que le soin qu'il avait

pris pour lui éviter la vue du portrait de son père avait été inutile. Il fit le tour de la table et venant se placer derrière elle, il regarda par-dessus son épaule. Sur la page il y avait une signature : Gabriel Strood, et cette signature était de la même écriture que celle de son père.

Sylvia releva son visage vers celui d'Hilary, et avant qu'elle pût formuler la question qu'elle avait sur les lèvres, il répondit tranquillement avec un signe de tête :

— Oui, c'est ainsi.

— Vous le saviez ?

— Oui, depuis longtemps déjà.

Sylvia était absolument abasourdie, et pourtant il n'y avait pas le moindre doute dans son esprit. Gabriel Strood, dont elle avait fait son héros, dont elle connaissait presque par cœur tous les exploits, souffrait d'un défaut physique qui aurait retenu le plus enragé excursionniste au pied de la montagne. C'est précisément parce qu'il avait surmonté cette incapacité physique qu'elle l'avait placé si haut dans son estime Et elle se souvenait fort bien du jour où son père ayant parcouru à pied les Downs de Dorchester en était revenu boitant et que, malgré sa claudication, il avait de beaucoup dépassé ses compagnons. D'autres détails lui revenaient à la mémoire. Elle l'avait trouvé plongé dans la lecture des *Alpes en 1864*, et il avait essayé de lui cacher le titre de l'ouvrage. A leur première entrevue, il l'avait immédiatement comprise quand elle lui avait parlé de

l'émotion que sa première ascension avait éveillée en elle. Et avant cela, le guide ne lui avait-il pas crié : « Vous me rappelez Gabriel Strood. » Elle avait reçu de lui en héritage son amour pour les Alpes, où elle avait apporté une science instinctive. Sa première impression fut un sentiment d'orgueil pour son père, puis des doutes commencèrent à prendre forme dans son esprit. Il se faisait appeler Garratt Skinner.

— Pourquoi ? mais pourquoi cela ? s'écriait-elle, et Chayne, toujours appuyé au dossier de sa chaise, lui pressa le bras en lui recommandant le silence. — Je vous le dirai plus tard, lui dit-il doucement, mais tout à coup il se redressa. Son mouvement avait été brusque comme celui d'un homme qui reçoit un choc inattendu ; il était plus saisi encore que Sylvia ne l'avait été à la vue de l'écriture de son père. Elle le regarda en face. Ses yeux étaient rivés sur la page ouverte du livret de Michel ; elle n'y voyait rien qui pût le troubler à un tel point. Au-dessus de la signature de Gabriel Strood il y avait ces mots écrits de sa main, rien de plus : « Mont Blanc par la route de la Brenva. Juillet 1868 ».

Et pourtant c'était cette phrase qui avait donné un tel choc à Hilary. Gabriel Strood avait, à cette époque, gravi le mont Blanc par le versant italien, partant du glacier pour atteindre le sommet du grand contrefort de rochers, puis ayant rampé sur cette fameuse arête de glace connue du monde entier, mince comme une lame de couteau, des deux côtés

aussi à pic qu'un mur, de là il s'était élevé sur le flanc éloigné, au-dessus de la crête de glace, jusqu'aux glaciers suspendus et aux pentes de glace, au sommet du Corridor. Du versant italien de la chaîne du mont Blanc ! Et avant-hier, Gabriel Strood avait passé sur le territoire italien, avec Walter Hine, pour quelque expédition qui leur prendrait cinq jours, cinq jours au moins.

C'était à l'ascension du mont Blanc par la Brenva que Garratt Skinner conduisait Walter Hine ! Cette pensée traversa l'esprit de Chayne, rapide et convaincante comme une intuition. Chayne était fixé. La route de la Brenva ! C'était à cette ascension que l'esprit de Garratt Skinner revenait incessamment pendant cet après-midi d'été dans le jardin du Dorsetshire, quand, mettant de côté sa réserve, il en était venu à causer amicalement de la passion qui leur était à tous deux commune. Chayne rapprocha les faits et ils concordaient absolument avec ses conjectures : Garratt Skinner était parti deux jours auparavant pour traverser le col du Géant. Selon toute vraisemblance il passerait la nuit dans la hutte sur le col et descendrait le matin suivant à Courmayeur prendre ses dispositions pour l'ascension de la Brenva. Le troisième jour — aujourd'hui — il partirait avec Walter Hine pour coucher au gîte ménagé sur les rochers dans la baie à la droite de la grande cascade de glace du glacier de la Brenva. Demain, il franchirait le contrefort, traverserait l'arête de glace avec Walter Hine, peut-être... oui, seulement peut-

être, et à cette pensée le cœur de Chayne s'arrêta de battre. Et même s'il y réussissait, il y avait encore les glaces à pic surplombant au-dessus, et un autre jour s'écoulerait sans que son absence éveillât aucune alarme. Sans aucun doute c'est la route de la Brenva que Garratt Skinner devait avoir prise.

Il est vrai que Garratt Skinner lui-même courrait un grand risque dans cette expédition aventureuse. Mais Chayne connaissait assez l'homme pour être certain que le danger personnel à courir ne le ferait pas hésiter un moment. L'audace même de l'exploit dévoilait Gabriel Strood. De plus, il n'y aurait pas de troupes d'excursionnistes sur l'arête de la Brenva pour surveiller leurs mouvements. Autant que Chayne pouvait en juger, il ne restait qu'un fait qui pût sembler discréditer son inspiration : c'était la présence d'un guide.

— Connaissez-vous un guide du nom de Delouvain, Michel ?

— Oui, en vérité ! C'est un nom bien connu, monsieur, et porté par un homme qui y fait honneur.

— C'est bien ce que je croyais, dit Chayne, Pierre Delouvain.

Mais Michel eut un rire de dérision et, d'un geste, sembla écarter le nom que Chayne venait de prononcer.

— Pierre ! non vraiment, s'écria-t-il. Monsieur, gardez-vous de jamais engager Pierre Delouvain comme guide. Je vous parle très sérieusement.

Joseph, oui, et chaque fois que vous pourrez vous assurer ses services. Je croyais que c'était de lui que vous me parliez. Mais Pierre est un cousin qui ne vit que sur la réputation de Joseph — un pauvre individu, un ivrogne. Monsieur, ne confiez jamais une personne qui vous soit chère à Pierre Delouvain !

Le dernier doute de Chayne était dissipé. Garratt Skinner avait ourdi son plan par la route de la Brenva. L'accident aurait lieu quelque part dans cette longue et difficile ascension. Le choix même du guide venait confirmer les craintes du capitaine. C'était une subtilité bien digne de Garratt Skinner. Il avait pris un guide de mauvais renom, taré, pour une des plus difficiles expéditions de toute la chaîne du mont Blanc. Pourquoi ? lui demanderait-on. La réponse était toute prête. Il avait confondu Pierre Delouvain avec son cousin Joseph, comme sans doute beaucoup d'autres l'avaient fait avant lui. Est-ce que Pierre ne vivait pas du fait de cette confusion même. La réponse était irréfutable.

Chayne était au désespoir. Garratt Skinner était parti depuis deux jours de Chamonix ; à ce moment même il dormait, sa victime inconsciente à ses côtés, là-haut, sur les rochers du glacier supérieur de la Brenva. Il n'y avait pas à l'arrêter ; pas un moyen, à moins que Dieu ne lui vint en aide. Brusquement il demanda à Michel :

— Avez-vous grimpé cette saison, Michel ?

Michel se mit à rire amèrement.

— Vraiment oui, monsieur, j'ai monté au Montenvers. Et plus loin encore, oui, jusqu'au Jardin.

Chayne l'interrompit sans même remarquer l'amertume de ses paroles.

— J'ai besoin du meilleur guide de Chamonix. Il me le faut à l'instant même, je pars au point du jour.

Michel le regarda tout étonné, mais à la vue de l'expression empreinte sur le visage de Chayne, il s'abstint de toute observation.

— Pour quelle ascension, monsieur ? demanda-t-il.

— La route de la Brenva.

— Madame ne vous accompagne pas ?

— Non, je vais seul. Il faut que je me mette promptement en route. Il y va d'un danger sérieux. Je vous demande de m'aider.

Pour toute réponse, Michel prit son chapeau suspendu à un clou, pendant que Chayne se retournait vers sa femme. Elle s'était levée de sa chaise, mais elle ne l'avait pas interrompu, elle ne lui faisait pas de questions, ne lui adressait pas une prière. Debout, elle l'attendait, le regardant avec une sérénité, une confiance absolue qui lui allèrent jusqu'au fond du cœur.

— Merci, ma bien-aimée, dit-il gravement. Vous pouvez avoir confiance. Merci encore. Et il ajouta solennellement : — Quoi qu'il arrive, vous et moi, rien n'altérera jamais cela.

Michel ouvrit la porte.

— Je vais aller avec vous à Chamonix, et j'amène-

rai à votre hôtel les meilleurs guides que je pourrai trouver.

Ils sortirent et traversèrent rapidement les champs dans la direction de la ville.

— Rentrez à l'hôtel, monsieur, dit Revailloud, et ayez confiance en moi pour le choix à faire. Je vais agir discrètement. Si vous veniez avec moi, il vous faudrait prendre les deux premiers guides sur le tableau de roulement, et cela pourrait être insuffisant pour une ascension comme celle de la Brenva.

Il quitta les jeunes gens à la porte de l'hôtel et partit faire ses recherches. Sylvia se tourna vers Hilary ; le visage de la jeune femme était pâle et sa voix tremblait.

— Il ne faut rien me cacher. Quelque chose de terrible est arrivé, que vous craigniez sans doute. Vous êtes venu à Chamonix à cause de cette crainte et vous savez maintenant qu'elle s'est réalisée.

— Oui, dit Chayne, je vous l'ai caché, de même que vous m'avez épargné vos mauvaises nouvelles pendant toute l'année dernière.

— Dites-moi tout maintenant, je vous en prie. Si ce doit être « vous et moi » comme vous venez de le dire, vous ne me cacherez rien.

Chayne l'entraîna dans le jardin et tirant deux fauteuils à l'écart des autres visiteurs, il lui dit tout ce qu'elle ignorait encore. Il lui expliqua l'épisode de la fenêtre éclairée, lui résolut l'énigme de l'amitié de son père pour Walter Hine, et lui dévoila les raisons de son expédition au sommet du mont Blanc.

Elle laissa échapper une exclamation de profonde horreur. — Un meurtre, murmura-t-elle.

— Penser que nous avons deux jours de retard. qu'à cette heure même, ils dorment sur les rochers, « lui » et Walter Hine, paisiblement et tranquillement, oh ! c'est horrible, cria-t-il, se frappant le front de désespoir, puis il s'arrêta car il s'aperçut que Sylvia était assise, le visage caché dans ses mains, secouée par un frisson qui faisait trembler tout son corps.

— Je suis désespéré, Sylvia, s'écria-t-il. Oh ! ma chérie, j'avais tant espéré arriver à temps. Je vous aurais épargné la connaissance de tout ceci. Qui sait ? nous y arriverons peut-être.

Comme il parlait encore, Michel entra dans le jardin avec un autre homme et s'avança vers lui.

— Henri Simond, dit Michel, présentant son compagnon. Vous reconnaissez ce nom j'en suis sûr. Simond vient de descendre du Grépon, monsieur, il partira avec vous à la pointe du jour.

Chayne regarda Simond. Celui-ci n'était que d'une taille moyenne, mais il avait les épaules larges, la poitrine profonde et de longs bras. Sa force peu commune était bien connue à Chamonix, son audace également.

— Je suis heureux que vous puissiez m'accompagner, Simond, dit Chayne. Vous êtes l'homme qu'il me faut ; puis, se tournant vers Michel : — Mais nous aurons besoin d'un autre guide, il me faut deux hommes.

— Oui, dit Michel, trois hommes sont indispen-

sables pour réussir cette ascension, et Chayne le laissa croire que c'était simplement pour l'ascension qu'il demandait un autre guide. — Mais André Droz est déjà à Courmayeur, continua Michel. Son patron a dû l'y laisser aujourd'hui. On peut lui télégraphier demain d'attendre. S'il est parti, nous le rencontrerons sur le col du Géant. Et Droz, monsieur, est votre homme. Il est vif, aussi vif que vous et Simond. Vous trois irez bien ensemble. Quant à la journée de demain, vous n'avez besoin de personne, autrement j'irais avec vous.

— Merci, Michel, ce n'est pas nécessaire, dit Chayne, une expression de reconnaissance dans la voix.

Sylvia le tira par la manche.

— Je veux aller avec vous demain. Hilary, implora-t-elle. Oh, vous ne me laisserez pas ici. Permettez-moi de vous accompagner aussi loin qu'il sera possible. Laissez-moi passer en Italie. J'irai vite, et si je me trouve fatiguée, je ne vous le laisserai pas voir.

— Ce sera une longue journée, Sylvia.

— Pas aussi longue que si je vous attendais ici.

Elle avait joint ses mains tout en parlant. La lumière d'une lampe fixée dans le mur de l'hôtel tombait sur son visage très pâle, ses lèvres tremblaient, et dans ses yeux, Chayne revit l'expression de terreur qu'il avait crue bannie à jamais.

— Je vous en prie, murmura-t-elle.

— Oui, répondit-il, et se retournant vers Simond: A deux heures, alors. Ma femme vient avec nous,

amenez une mule que nous laisserons au Montenvers.

Les guides sortirent du jardin. Chayne emmena sa femme vers l'hôtel, son bras passé sous le sien.

— Il faut tâcher de dormir un peu, Sylvia.

— Oh, Hilary, s'écria-t-elle, je vous ai apporté la honte. Nous n'aurions pas dû nous marier, et sa voix s'éteignit dans un sanglot.

— Chut ! fit-il. Ne dites jamais cela, mon aimée, ne le pensez jamais non plus. Allez dormir, vous aurez besoin de toutes vos forces demain.

Mais Sylvia dormit peu et avant l'heure elle était prête, son piolet à la main. A deux heures, ils sortaient de l'hôtel dans la lumière indécise du matin. Deux hommes étaient là.

— Ah ! vous êtes venu assister à notre départ, Michel, dit Chayne.

— Non, monsieur, j'ai amené une mule, dit Revailloud avec un sourire, en aidant Sylvia à s'y asseoir. Conduire les mules au Montenvers, n'est-ce pas ma besogne ? Simond a un cordage, ajouta-t-il en voyant Chayne qui passait un rouleau sur ses épaules.

— Mais nous pouvons en avoir besoin d'un de rechange, répondit-il, et la troupe se mit en route pour sa longue marche. A l'hôtel du Montenvers, sur le bord de la mer de Glace, Sylvia descendit de sa mule, et immédiatement ils s'avancèrent sur la glace.

— Au revoir, cria Michel, d'en haut, et il les suivit du regard jusqu'à ce qu'ils eussent disparu.

Sylvia se retourna, agitant sa main, mais il ne répondit pas à son signe, car ses yeux étaient devenus trop faibles pour voir au loin.

— Il est si bon, dit Sylvia. Il a compris que nous étions dans la peine et pendant qu'il conduisait la mule, il n'a cessé de me réconforter ; puis avec un rire qui pouvait aussi bien être un sanglot, elle ajouta : — Vous ne devineriez pas comment. Il m'a offert de me donner son livre avec toutes les signatures, ce livre qui a tant de valeur pour lui.

C'était la seule chose qu'il eût à lui offrir. Sylvia le comprenait bien, et elle se le rappela toujours avec émotion. Pour elle, il avait été un bon ami, ne demandant rien, donnant tout ce qu'il avait. Plus tard, elle le revit souvent, mais quand sa pensée se reportait vers lui, elle se le représentait toujours comme dans ces premières heures de la matinée, debout sur le rocher près du Montenvers, les rênes de sa mule jetées sur son bras, forçant ses pauvres yeux à distinguer ses amis le plus longtemps possible.

Plus tard, dans la journée, quand ils étaient dans les séracs du col du Géant, Simond poussa un cri d'appel et une troupe de guides qui retournaient à Chamonix se détournèrent pour venir dans sa direction. Droz était de leur nombre, et consentant immédiatement à l'expédition qu'on lui proposait, il s'attacha à la corde.

— Connaissez-vous la route de la Brenva ? lui avait demandé Chayne.

— Oui, monsieur, j'ai grimpé au Mont Blanc par cette voie. Je serai très content d'y retourner. Personne ne l'a fait depuis deux ans. Espérons que le temps va se maintenir.

— En douteriez-vous ? demanda Chayne anxieusement. La matinée a été claire, le jour plein de soleil, pas un nuage.

— Je crois que demain nous aurons du vent, répliqua Droz, levant les yeux et jugeant par des signes seulement visibles pour les yeux exercés d'un guide. — Mais nous essayerons, n'est-ce pas, monsieur ? ajouta-t-il, recouvrant sa bonne humeur. Nous essayerons. Nous serons les premiers depuis deux ans qui atteindrons la crête de la Brenva.

Chayne savait le contraire. D'autres étaient sur la grande crête à ce moment même. — La chose est-elle arrivée ? se demandait-il, comment s'est-elle produite ? De quelle nature était l'accident qui pouvait s'être produit, avec un guide sans aucune valeur et qui nelaisserait pas planer le moindre soupçon sur Garratt Skinner ? Il se sentait sûr qu'il ne pouvait être question de corde coupée. Cela aurait été le genre de moyen qui convient à un mélodrame, mais dans le cas présent, non ! Garratt Skinner trouverait un moyen moins facile que celui-là. Et ce dernier avait un plan bien meilleur et beaucoup plus simple en vérité, un plan qui non seulement donnerait une apparence de malignité à tout soupçon que l'on pourrait exprimer, mais qui vaudrait à M. Garratt Skinner honneur et louange unanime. Nulle idée de ce que pouvait être ce plan ne vint

à l'esprit de Chayne ou de Sylvia pendant cette longue et chaude journée où ils se fatiguèrent sur la cascade de glace du col du Géant et sur ses passes. Le soir était tombé avant qu'ils eussent atteint les pâturages, il faisait nuit noire lorsqu'ils parvinrent à Courmayeur.

Là, Chayne trouva ses craintes pleinement confirmées. En dépit de tous les efforts qu'on avait faits pour les en dissuader, Garratt Skinner, Walter Hine et Pierre Delouvain étaient partis la veille pour l'ascension de la Brenva. Ils avaient emmené des porteurs jusqu'au gîte où ils devaient passer la nuit sur les rochers du glacier. Les porteurs étaient revenus. Chayne les fit appeler.

— Voilà, dirent-ils. Ce matin, à deux heures et demie, les excursionnistes descendirent des rochers sur la chute du glacier. Ils doivent être maintenant à la hutte des Grands Mulets, de l'autre côté de la montagne, sinon déjà à Chamonix. Monsieur désire-t-il des porteurs pour demain ?

— Non, dit Chayne. Nous voulons essayer d'effectuer le passage en un jour, et se retournant vers ses guides : — Nous partirons à minuit. C'est de toute importance. Nous serons au glacier à cinq heures. Tenez-vous prêts !

Et, en conséquence, à minuit il se mit en route à la lumière d'une lanterne. Sylvia, de la porte de l'hôtel suivit du regard la petite flamme qui diminuant peu à peu finit bientôt par disparaître. Pour elle, comme pour toute femme la mauvaise heure était venue où il n'y avait rien à faire que de

s'asseoir, veiller et attendre. Peut-être son mari se trompait-il, après tout, et elle se redisait cette phrase, espérant qu'à force de se le répéter, son cœur serait convaincu.

Mais ce matin-là, de bonne heure, Chayne eut la preuve que ses conjectures étaient fondées, car pendant que lui et ses deux compagnons marchaient à la file à travers la forêt clairsemée, derrière les châlets de la Brenva, un jeune berger se précipita vers eux. Il était si ému, qu'il put à peine leur raconter ce qu'il se hâtait d'aller dire à Courmayeur. A peine une heure auparavant, il avait vu là-haut, sur la crête de la Brenva, un homme agitant un signal de détresse. Simond et Droz ne voulaient pas y croire ; la distance était trop grande, la vue la plus perçante ne pouvait s'étendre si loin. Mais Chayne y crut, lui, et son cœur se serra horriblement. Que lui importaient Garratt Skinner et sa pauvre marionnette ? Ses yeux se retournaient vers Courmayeur. C'est là qu'était Sylvia et c'était sur elle que le coup allait retomber.

— Je ne peux pas croire cette histoire, disait Simond.

Mais Chayne se rappelait d'une autre fois, il y avait longtemps, où un autre jeune garçon était accouru dans l'hôtel à Zermatt et avait raconté, se heurtant à la même incrédulité, qu'il avait vu tomber une avalanche du sommet de la Matterhorn. Chayne consulta sa montre : il était juste quatre heures.

— Il y a eu un accident, dit-il. Il faut nous dépêcher.

CHAPITRE XXIV

LA CRÊTE DE LA BRENVA

Le montagnard avait raison. Il avait bien vu un homme faire un signal de détresse sur les flancs du mont Blanc, au-dessus du grand contrefort. Et voici pourquoi ce signal avait été fait.

Une heure avant le départ de Chayne et de Sylvia pour leur traversée du col du Géant, une étincelle avait subitement brillé sur un îlot de rochers situé dans le grand désert blanc du glacier de la Brenva. L'étincelle était un feu allumé par Pierre Delouvain, car la petite troupe avait campé sur ces rochers. La matinée était froide et un à un les porteurs, Garratt Skinner et Walter Hine s'étaient rapprochés autour de la flamme. Au-dessus d'eux, les étoiles scintillaient dans un ciel sombre et pur. Tout était tranquille ; on n'entendait d'autre son que le mouvement qui se faisait dans le camp ; même sur le glacier, mille pieds au-dessous d'eux, où tout au long de la nuit les avalanches avaient roulé avec un fracas de tonnerre, tout était silencieux.

Garratt Skinner regarda le ciel :

— Nous aurons une belle journée, dit-il ; puis s'adressant à Walter Hine : — Avez-vous bien dormi, Wallie ?

— Très peu. Les avalanches m'ont tenu éveillé une partie de la nuit D'ailleurs hier, j'ai glissé, et cent fois dans mon sommeil, je me suis cru au détour du sentier, ajouta-t-il avec un frisson, et cent fois j'ai senti le vide sous mes pieds.

Il faisait allusion à un accident de la veille.

Sur la route du gîte, après avoir quitté les chalets et laissé les bois en arrière, un petit sentier conduit le long des rochers du mont de la Brenva, dominant le glacier de très haut. Il s'y trouve deux ou trois détours dangereux à passer, où des marches grossières ont été entaillées dans le roc. Walter Hine avait glissé à l'un de ces tournants, et son côté avait frappé le roc ; il serait infailliblement tombé dans le glacier, si le bras de Garratt Skinner ne s'était trouvé là pour le sauver.

Le visage de Garratt Skinner s'altéra.

— Vous n'avez pas peur ? dit-il.

— Pensez-vous que nous puissions réussir ? demanda Hine, nerveusement.

Garratt Skinner se mit à rire.

— Demandez à Pierre Delouvain, dit-il, et lui-même posa la question au guide.

— Bah ! cette montée de la Brenva est une plaisanterie ! dit celui-ci. Nous serons à Chamonix ce soir. Et Garratt Skinner traduisit la réponse à Walter Hine.

On prépara le déjeuner. Walter Hine garda le silence pendant tout le repas ; il n'avait pas le courage d'avouer qu'il avait peur, et Garratt Skinner spéculait sur sa vanité.

— Nous coucherons à Chamonix cette nuit. Ce sera un haut fait à votre actif, Wallie. Pensez donc ! une des ascensions historiques !

Walter Hine soupira profondément. Si le jour était seulement passé et les excursionnistes sains et saufs sur le rude sentier à travers les bois, de l'autre côté de la montagne ! Mais il garda sa pensée pour lui. De plus, il avait une foi entière en son idole et maître, Garratt Skinner.

— Vous m'avez sauvé la vie hier, dit-il, et à ces mots la physionomie de Skinner assuma une expression curieuse. Il regarda fixement dans les flammes du foyer et parla presque comme s'il se fût excusé à lui-même.

— J'ai vu un homme glisser et instinctivement j'ai compris que je pouvais le sauver ; avant que j'aie eu le temps de réfléchir, ma main l'avait déjà saisi.

Il releva brusquement les yeux. Au levant le jour naissait pâle et désolé ; le glacier, au-dessous d'eux, brillait doucement tandis que le gigantesque amphithéâtre de hauteurs qui les encerclait sur trois côtés, s'élevait dans les brumes à des hauteurs aériennes, prenant des formes définies : à l'ouest, la crête noire et déchiquetée de Peuteret : vers l'ouest les flancs abrupts du mont Maudit et au nord, s'arrondissant autour de la tête du glacier, la grande muraille de glace du mont Blanc, avec ses terrasses croulantes et ses pentes inaccessibles.

— Wallie, il est l'heure, dit Garratt Skinner, qui se leva et qui appela le guide : Pierre De-

louvain. Nous ne sommes que trois. Il nous faut aller vite. Nous n'emporterons pas plus de provisions qu'il n'est indispensable. Nous renverrons le reste avec les couvertures par les porteurs.

Pierre Delouvain justifia tout de suite la mauvaise opinion que Michel Revailloud avait exprimée sur son compte. Il ne pensa qu'au fardeau dont ses épaules seraient allégées pendant cette longue et pénible journée.

— Oui, dit-il, c'est bien cela ; nous ne prendrons des provisions que pour la journée, car cette nuit nous rentrerons à Chamonix.

Nos trois hommes partirent donc sans provisions, courant le risque, toujours possible en pareil cas, d'être surpris par la nuit sur le flanc de la montagne. Pierre Delouvain, aussi incapable et paresseux que Michel Revailloud l'avait dépeint, ne trouva rien à objecter. Mais la proposition avait été faite par Garratt Skinner, et Garratt Skinner était le Gabriel Strood qui connaissait, mieux que pas un, la folie de s'embarquer ainsi à la légère pour une expédition aussi aventureuse.

Ils se lièrent à la corde, Pierre Delouvain en tête, Walter Hine au milieu, à la place réservée au plus faible, et Garratt Skinner fermait la marche. Les trois hommes gravirent la pente de neige et un goulet au sommet des rochers qui supportent le glacier supérieur de la Brenva.

— Voilà notre route, Wallie, dit Garratt Skinner, montrant de la main un massif de rochers recouvert çà et là par la neige et qui, saillant de la mu-

raille de glace de la montagne, descendait à pic, dessinant une courbe vers l'ouest, et enfin pointait dans le glacier comme un grand promontoire s'avançant dans la mer. — Voyez-vous une bosse au-dessus du contrefort sur la crête de l'arête, un peu sur la droite? C'est ce qu'on appelle le Corridor. Quand nous serons là, nos peines seront finies.

Mais entre les excursionnistes et le contrefort s'étendait la grande cascade de glace du glacier supérieur de la Brenva. Crevassé, brisé, véritable chaos de gigantesques séracs, il avait l'apparence d'une mer démontée dont les vagues écumeuses auraient été soudain congelées dans leurs bonds furieux.

— Allons, dit Pierre.

— Gardez la corde tendue, Wallie, dit Garratt Skinner, et ils descendirent dans les sillons de cette mer sauvage et gelée. Le travail du jour commençait sérieusement, et presque tout de suite ils subirent des pertes de temps.

Tantôt c'était une périlleuse bande de glace entre d'insondables profondeurs bleues qu'il leur fallait côtoyer, tels des pontonniers à l'œuvre le long de leurs traverses, mais sans avoir la certitude du pontonnier qui sait qu'à la fin du passage, il trouvera un passage certain.

Tantôt c'était une crevasse où il fallait descendre, en taillant des points d'appui sur une côte de glace à pic ; tantôt ils rencontraient un mur sur lequel l'homme en tête devait se hisser sur les

épaules de ses compagnons, et où parfois ses doigts ne pouvaient trouver prise, et il fallait alors tailler à la hache des appuis pour les mains et pour les pieds jusqu'à ce qu'un escalier fut formé. C'était encore quelque fissure bâillant à travers leur sentier, et il leur fallait chercher de tous côtés un pont de neige assez solide pour la traverser. Il était difficile, comme Pierre Delouvain le découvrit bientôt, de se frayer un passage à travers ce labyrinthe enchevêtré, si l'on n'avait pas une connaissance profonde du glacier. A de rares intervalles, et seulement quand il était grimpé au sommet d'un sérac, pouvait-il s'orienter pour plus de quelques pieds devant lui. Le but du guide était le pied du contrefort et en conséquence il se dirigeait droit au nord. En cela il se trompait. Garratt Skinner le savait, mais il ne le disait pas. Il se tenait sur les rebords dangereux, supportant Delouvain sur ses épaules, et le poussant avec son piolet dans des positions qui ne faisaient que les engager dans de nouvelles difficultés. Il tenait sa propre vie dans ses mains et il la risquait, connaissant le vrai chemin. Et cependant la lumière grandissait, les grandes ombres violettes glissaient le long des pentes et s'amoncelaient à la base des pics. Les hauteurs s'embrasèrent, et soudain sur les flancs incolores des pentes de glace devant eux, les rayons du matin jaillirent comme des flèches d'or : le soleil venait de s'élancer dans le ciel au-dessus des rochers du levant. Pendant quelque temps, ils s'enfoncèrent dans l'éboulis

inextricable, et à mi-chemin de leur traversée ils s'arrêtèrent. Ils étaient sur une langue de glace qui finissait en une pointe aboutissant à un mur de glace perpendiculaire de trente pieds de hauteur. Pas une fissure dans cette muraille, et de chaque côté de la langue de glace c'était le vide.

— Il nous faut retourner sur nos pas, dit Pierre, j'ai oublié la route.

Il ne l'avait jamais connue. Séduit par un triple salaire, il avait assumé une expérience qu'il ne possédait point. Garratt Skinner consulta sa montre et faisant volte-face, prit la direction pendant une certaine distance, puis il tourna à droite.

— Je pense que ce doit être par ici, dit-il, et alors avançant avec persévérance à travers un terrain difficile, non plus en droite ligne au nord vers le mont Blanc, mais à l'ouest, vers les escarpements de la cime de Penteret, il les conduisit à une large chaussée de glace ouverte devant eux. La chaussée les mena à de raides pentes neigeuses où le pied pouvait marquer des pas, puis, détournant encore vers l'est, ils atteignirent le pied du grand massif, sur son flanc occidental, à la place où il forme un angle droit avec le côté de la montagne. Garratt Skinner tira encore sa montre. Ils s'étaient passé la corde autour de la ceinture à deux heures et demie, maintenant il en était presque six et demie. Il leur avait fallu quatre heures pour traverser la chute de glace, alors que ce passage n'en demandait que deux et demie. Cependant Garratt Skinner ne montrait nulle anxiété,

au contraire, un observateur eût pensé qu'il désirait s'attarder.

— Voici une des difficultés vaincue, dit-il allégrement. Vous vous en êtes bien tiré, Wallie, très bien, ma foi. Ce n'était pas agréable, n'est-ce pas ? Mais vous n'aurez pas à revenir sur vos pas.

Walter Hine avait vraiment traversé le glacier sans une plainte. Parfois, il avait frissonné, parfois le cœur gonflé d'angoisse, il avait été sur le point de crier : « Assez, retournons ! » Mais il n'avait pas osé. Il avait été soutenu par la corde sur le pont de neige, hissé sur la muraille de glace et descendu sur l'autre côté. Mais il était arrivé, et il s'énorgueillissait du résultat tandis qu'il regardait en arrière du sommet où ils étaient, la mêlée de glace et de rochers sur lesquels ils étaient passés. Il s'en était tiré sain et sauf et on l'encourageait à continuer.

— Nous ne nous arrêterons pas ici, dit Garratt Skinner. Ils avaient déjà fait halte sur le glacier pour faire un second déjeuner. Le soleil devenait ardent sur les pentes au-dessus, et de petites averses de neige et de croûtes de glace commençaient à dévaler des goulets du massif à la base duquel ils se trouvaient.

— Nous ferons notre troisième repas quand nous serons hors d'atteinte. Puis il cria à Delouvain qui examinait la paroi du contrefort jusqu'à la crête sur laquelle ils devaient monter. — Il me semble que nous ferions bien de prendre par la droite.

Les rochers étaient difficiles, mais Walter Hine

ne pouvait en apprécier toute la difficulté, pas plus qu'il ne comprenait le danger. Il y avait là des couloirs dans lesquels une mince couche de neige nouvelle recouvrait la glace durcie. Il remarqua que dans ces goulets les pas étaient coupés profondément dans la glace du dessous, que Garratt Skinner lui recommandait de ne pas s'attarder, et que, devant lui, Pierre Delouvain se hâtait et tirait sur la corde avec un soin particulier, quand c'était son tour d'avancer. Mais il était trop inexpérimenté pour se rendre compte que toute cette surface de neige pouvait à tout instant se détacher comme une écorce et descendre les déclivités emportant les trois hommes avec elle. Il y avait des rochers arrondis, d'autres qui étaient plats, sans autre prise pour la main ou le pied que les aspérités de leur surface, comme une sorte de ride. Le guide marchait en avant, le plus souvent poussé par Garratt Skinner, et Walter Hine montait, ainsi que beaucoup l'avaient fait avant lui, tiré comme un paquet à la suite de la corde. Ils grimpèrent ainsi pendant trois autres heures. Walter Hine, entraîné par des expéditions graduellement prolongées, n'était pas encore trop fatigué. De plus, la pureté de l'air et la surexcitation l'aidaient à résister à la lassitude. Ils se reposèrent juste au-dessous de la crête de l'arête et firent un autre repas.

— Mangez souvent, peu à la fois. C'est le conseil du sage, dit Garratt Skinner. Pas de cognac, Willie. Gardez cela dans votre flacon !

Pierre Delouvain cependant suivait une pratique assez commune chez les guides de Chamonix.

— L'absinthe est bonne sur la montagne, disait-il.

Quand ils se levèrent, l'ordre de marche fut changé, Pierre Delouvain, qui avait conduit jusque-là, prit place à la queue et Garratt Skinner conduisit à son tour. Il le fit vivement avec jugement et une grande connaissance des lieux. Pierre Delouvain se demandait à l'autre bout de la corde lequel des deux c'était. Soudain Walter Hine se trouva debout sur la crête avec Garratt Skinner, voyant de l'autre côté un glacier loin au-dessous, qui s'étend du Mur de la Côte au sommet du Mont-Blanc dans le glacier de la Brenva.

— C'est parfait s'écria Garratt Skinner en regardant encore l'heure à sa montre. Il ne dit pas qu'ils avaient perdu encore une heure sur le flanc du contrefort, il était maintenant neuf heures et demie du matin. Nous sommes à douze mille pieds de hauteur, Wallie, et tournant vivement à gauche il conduisit ses compagnons sur la crête du contrefort.

Comme ils s'avançaient le long de cette crête, Walter Hine reprit courage. Le passage était étroit mais pas trop raide, et ce n'était pas de la glace. C'était soit du roc, scit de la neige dans laquelle on pouvait former des pas avec le pied. Il s'avança avec une plus grande confiance. Si cela était tout, l'ascension de la Brenva était bien exagérée, se disait-il dans la vanité de son âme. Devant eux une grande tour noire se dressait,

cachant ce qui était au delà, et Garratt Skinner les conduisit rapidement vers cette tour. Il ne parlait plus à ses compagnons, il allait de l'avant, complètement assuré et inspirant l'assurance ; il atteignit la tour, la dépassa et commença à tailler des marches. Sa hache sonna en retombant ; il coupait dans la glace.

Walter Hine recevait ainsi un premier avertissement, mais il n'y prit point garde. Il avait assez à faire de poser ses pieds dans les pas ; il trouvait la corde difficile à manier et à tenir raide ; son attention était absorbée dans le maintien de la distance. De plus, devant lui, la haute stature de Garratt Skinner lui bloquait la vue. Il continua d'avancer. La neige, sur laquelle il marchait, devint de la glace dure, et au lieu de continuer à monter, le passage courait en une ligne presque horizontale. Soudain il se rétrécit ; Walter Hine eut conscience de profondeurs effrayantes de chaque côté de lui ; le sentier devenait de plus en plus étroit ; six pas en arrière, il avait marché sur un passage large et uni, maintenant il s'avançait sur une largeur comparable à celle du sommet d'un mur de jardin. Ses genoux commencèrent à fléchir, il s'arrêta, tâtant en vain l'espace vide pour y trouver un point où appuyer ses mains tremblantes. Et alors devant lui, il vit Garratt Skinner s'asseoir et chevaucher le mur. Par-dessus la tête de Garrat Skinner, il pouvait maintenant voir le sentier par où il devait passer. Il se trouvait sur la fameuse arête de glace ; et rien d'aussi formidable, d'aussi

terrifiant, n'avait jamais hanté ses rêves pendant son sommeil sur les rochers où ils avaient bivouaqué. L'arête allait s'amincissant en un simple bord tranchant, une ligne de glace bleue et froide. Sans largeur appréciable, elle traversait l'espace sur une grande longueur, jusqu'à ce qu'elle vînt brusquement se souder au flanc de la montagne. Sur la gauche, une pente de glace presque verticale tombait à des profondeurs que Hine n'osait mesurer de l'œil ; sur la droite, il n'y avait pas de pente du tout ; un mur de neige croulante descendait à plomb de l'arête tranchante. Ni d'un côté ni de l'autre on ne pouvait s'aider de la pointe du piolet pour garder l'équilibre. Walter Hine poussa un cri piteux :

— Je vais tomber ! je vais tomber !

Garratt Skinner, à cheval sur l'arête, regarda par-dessus son épaule.

— Asseyez-vous, cria-t-il vivement. Mais Walter Hine n'osait pas. Tout son courage l'avait abandonné, il se tenait debout, chancelant sur l'étroit sommet du mur, effrayé de se pencher, de peur que ses genoux ne lui manquassent tout à fait, et que ses pieds ne glissassent sous lui. Se baisser jusqu'à ce que ses mains pussent s'appuyer sur la glace, et en même temps conserver ses pieds dans leur position, était au-dessus de ses forces, il n'y pouvait songer. Il se maintenait, tremblant, la figure convulsée de frayeur, son corps agité d'un léger balancement. Garratt Skinner donna un ordre bref à Pierre Delouvain.

— Vite, Pierre !

Il n'était plus temps pour Garratt Skinner de revenir en arrière ; il se ramassa prête à prendre son élan. Si Walter Hine se laissait glisser et tombait suspendu à la corde, Garratt Skinner était préparé : il sautait du côté opposé de l'arête de glace, quoiqu'il eût été bien embarrassé de dire comment lui ou Walter Hine eussent pu ensuite remonter, et lequel des trois retournerait jamais à Courmayeur raconter l'accident ? Garratt Skinner connaissait le risque qu'il courait, il l'avait calculé longtemps avant d'amener Walter Hine à Chamonix, et il pensait qu'il valait la peine d'être couru, — et maintenant il n'hésitait pas.

Toute la matinée, il avait, en fait, couru des risques dont Walter Hine ne soupçonnait même pas l'existence, car il avait sauté d'un pas ferme et agile de fissure en fissure, de crevasse en anfractuosité, il s'était élancé avec autant de vigueur que de souplesse des muscles par-dessus les rochers arrondis, d'aspérités en aspérités. Il cria de nouveau son avertissement à Pierre Delouvain et au même moment commença soigneusement son mouvement en arrière sur l'arête coupante. Pierre de son côté faisait diligence : Walter Hine entendit derrière lui la voix du guide et se sentit soudain soutenu par ses bras. Alors il se pencha lentement s'agenouilla sur le mur et l'enfourcha.

— Maintenant, en avant, cria Skinner en s'attelant à la corde. En avant, nous ne pouvons plus reculer !

Hine se cramponna à la crête ; derrière lui, Pierre Delouvain le soutenait par la taille, et lentement ils avançaient pendant que Garratt Skinner en avant, tirait sur la corde. La crête allait toujours s'amincissant, jusqu'à ce qu'elle devint tranchante au point de couper les mains qui s'y accrochaient. Hine ferma les yeux, la tête lui tourna ; complètement étourdi, il était pris de vertige. Il cessa de serrer les genoux des deux côtés de l'arête, s'agrippant avec ses mains au bord tranchant de la lame de couteau qu'il chevauchait.

— Je ne peux plus avancer ! cria-t-il, je n'en puis plus, et il se laissait ballotter comme un novice sur le dos d'un cheval.

Garratt Skinner revint vers lui.

— Passez vos bras autour de moi, Wallie. Tenez vos yeux fermés. N'ayez pas peur, vous ne tomberez pas.

Walter Hine s'accrocha désespérément à lui, Pierre Delouvain le maintenait par derrière et ainsi ils avancèrent lentement pendant un temps qui sembla interminable.

Garratt Skinner serrait de ses deux mains la mince arête de glace et le rebord en était si mince que ses doigts serraient dans toute leur longueur les côtés de la crête. Leurs jambes se balançaient dans le vide.

Enfin Walter Hine sentit Garratt Skinner lui détacher un à un ses doigts crispés qu'il avait comme incrustés dans les vêtements de ce dernier. Le

père de Sylvia s'était relevé, avait déroulé la corde, taillé un ou deux pas dans la glace, et hardiment s'élançait en avant, Walter Hine fit encore un ou deux mètres à califourchon, et alors Garratt Skinner, lui cria :

— Levez les yeux, Wallie, c'est fini.

Hine obéit et vit Garratt Skinner debout sur un petit plateau recouvert de neige dans le flanc de la montagne. Lui-même un moment plus tard y était étendu au soleil. La fameuse arête de glace était derrière eux. Walter Hine jeta un coup d'œil en arrière et frissonna. La mince arête de glace, descendant en une courbe légère s'étendait jusqu'à la tour de rochers noirs, en une ligne qui étincelait au soleil, lame tranchante terrifiante à regarder, menaçante à affronter. Il semblait à Hine qu'elle le séparait du reste du monde. Ils prirent un léger repas sur ce plateau restreint, et pendant que Hine se reposait, Pierre Delouvain rejeta la corde et alla de l'avant. Au bout d'un instant il revint, la figure sérieuse.

— Ça ira-t-il ? demanda Garratt Skinner.

— Il le faut bien, dit Delouvain, car nous ne pourrions jamais retourner en arrière.

Walter Hine, soudainement alarmé par la crainte que le passage leur fût barré en avant aussi bien qu'en arrière, se retourna et regarda au-dessus de lui. Ses nerfs étaient déjà ébranlés : à la vue de ce qu'ils avaient devant eux il poussa un cri de désespoir.

— C'est inutile d'essayer, s'écria-t-il. Nous ne

monterons jamais cela, et se jetant sur la neige, il se cacha le visage dans ses bras.

Garratt Skinner le dominait de toute sa hauteur.

— Il le faut, dit-il. Allons, regardez !

Walter Hine obéit et vit son compagnon tenant sa montre suspendue devant ses yeux.

— Nous sommes en retard. Il est midi, et nous aurions dû quitter cette place il y a plus de deux heures, dit-il gravement ; et Pierre Delouvain s'écria avec agitation.

— Certainement, monsieur, il faut repartir, rien ne servirait de nous attarder davantage, et se penchant sur Walter Hine, il le souleva plutôt qu'il ne l'aida à se remettre sur pieds. La gravité tranquille de Garratt Skinner et l'agitation de Delouvain effrayèrent également Walter Hine. Il eut enfin la sensation de sa propre impuissance, sa vanité l'abandonna au moment où elle lui eût été nécessaire. Il se vit tout à coup tel qu'il était, un pauvre être faible et incapable.

Au-dessus de leurs têtes les montées s'élevaient comme une grande ligne de glaces à pic. Il fallait trouver un passage à travers ou passer par-dessus, et à tout moment, d'énormes blocs ou de gigantesques aiguilles descellés par l'action du soleil, pouvaient se détacher et se précipiter, avec un fracas de tonnerre. Déjà sur leur droite, là où les champs de neige s'inclinaient brusquement dans un énorme couloir de glace, entre une ligne de rochers et les escarpements du mont Maudit, les avalanches plongeaient avec un bruit que décuplait l'écho

dans le glacier de la Brenva. Pierre Delouvain reprit la tête de file, et suivant la ligne des rochers, le petit groupe remonta les pentes neigeuses tout droit vers la muraille verticale de glace. Par degrés la couche de neige s'amincit et il fallut de nouveau jouer de la hache, tailler dans la glace dure des pas espacés, car il restait encore des centaines de pieds à gravir. La figure brûlée par le soleil, les pieds gelés dans la glace, Walter Hine se tint debout avançant machinalement, pendant tout cet après-midi. Une profonde lassitude le gagnait et la peur lui laissait à peine la force d'avancer.

— Oh ! si je peux seulement me retirer de cette montagne, se disait-il avec ferveur, jamais je n'y reviendrai !

Au pied de la roche verticale. Pierre Delouvain s'arrêta : en face d'eux se trouvait la muraille absolument inaccessible. Au loin, vers la gauche, on apercevait une dépression où peut-être on pouvait se frayer un passage.

— Je pense, monsieur, que là est notre seule route, dit Pierre.

— Mais vous devriez le savoir, répliqua Garratt Skinner.

— Il y a déjà quelque temps que je suis passé par ici ; j'ai oublié, dit Pierre, commençant à traverser la pente de glace vers la gauche. Garratt Skinner le suivit sans mot dire. Il savait pourtant qu'à son ascension du mont Blanc par la Brenva, vingt-trois ans auparavant, il avait pris à droite,

le long des rochers à un point où la muraille de glace était crevassée, et qu'à travers cette crevasse il avait trouvé un passage. Ils avancèrent rapidement sous une côte de glace surplombant en saillie sur le mur, et à quatre heures, ils atteignaient l'angle ainsi formé.

— Notre dernière difficulté, Wallie, dit Garratt Skinner, taillant une large marche sur laquelle Hine pût s'arrêter. — Une fois en haut de ce mur, nos peines seront finies.

Walter Hine jeta un regard sur le mur ; ce n'était pas une glace lisse, il est vrai ; des blocs s'en étaient détachés, et l'avaient laissé saillant par places, et par endroits fissuré ; mais il s'élevait par un angle de 65° et l'escalade en semblait impossible ; il semblait également impossible de retourner en arrière. De plus, le soleil s'avançait rapidement vers son couchant, et le promontoire sous lequel ils étaient leur en interceptait la chaleur. Walter Hine était dans l'ombre, et il tremblait de froid autant que de frayeur. Pendant une demi-heure, Pierre Delouvain fit des efforts désespérés pour se frayer un passage sur ce mur de glace, mais il échoua.

— Il est trop tard, dit-il, nous n'y monterons pas aujourd'hui.

Garratt Skinner hocha la tête.

— Nous ne pouvons pas descendre non plus, ajouta-t-il gravement. J'en suis fâché, Wallie, mais il nous faut reculer et chercher une place où nous puissions passer la nuit.

Walter Hine avait perdu tout espoir, il était las, il souffrait du froid, ses gants étaient des glaçons, il avait les doigts et les pieds engourdis.

— Oh ! restons ici, cria-t-il.

— Impossible, dit Garratt Skinner, et tout en parlant il se retourna et conduisit rapidement la descente. Il fallait se hâter. De temps en temps il s'arrêtait pour couper un pas intermédiaire, quand ceux déjà taillés se trouvaient trop espacés, ou pour prêter la main à Hine pendant que Delouvain derrière lui l'aidait à descendre avec la corde.

Ils avançaient lentement, et pendant leur descente le soleil disparut, la brume se rassembla dans les précipices d'en bas, on entendit par intervalles le tonnerre des avalanches et les sommets en haut brillèrent de moins en moins. Le jour tomba, ils descendirent dans un crépuscule sinistre. Parfois le brouillard s'écartait et au-dessous d'eux, à des lieues de distance, ils apercevaient les champs du glacier de la Brenva. La lumière manquait tout à fait quand Garratt Skinner tourna à gauche et commença à traverser les pentes vers un petit espace couvert de rochers. — Là ! dit-il en y arrivant, il nous faudra rester ici jusqu'au retour du jour.

CHAPITRE XXV

UNE NUIT SUR LA PENTE DE GLACE

A LA base des rochers se trouvait un seuil étroit, sur lequel les trois hommes pouvaient s'asseoir côte à côte. A l'aide de son piolet, Garratt Skinner se mit à débarrasser le rebord de la neige qui le recouvrait, mais Walter Hine se laissa tout de suite tomber et Pierre Delouvain, qui aurait dû montrer plus de courage, ne tarda pas à suivre son exemple.

— A quoi bon ? murmura-t-il, nous mourrons tous cette nuit... j'ai une femme et des enfants... mangeons ce que nous avons et attendons la mort... et répétant ces paroles, déjà assoupi, il tomba bientôt dans un lourd sommeil, mais Garratt Skinner le secoua pour le réveiller et le guide dormant encore à moitié, l'aida à nettoyer le rebord. Walter Hine fut placé entre eux de façon à avoir autant d'abri et de chaleur que possible ; on amarra solidement la corde à une pointe de rocher en arrière, de façon que si l'un des voyageurs tombait en dormant, il ne pût aller loin, et Delouvain et Skinner prirent leurs places. L'obscurité était maintenant complète. Ils étaient assis sur leur étroite terrasse, adossée au rocher, les pentes rapides de neige s'étendant à leurs pieds. Au loin, des feux brillaient dans les châlets de la Brenva.

Garratt Skinner vida le sac sur ses genoux.

— Voyons les provisions qui nous restent, dit-il. Nous avons eu tort de n'en pas prendre davantage,

mais Pierre était si sûr que ce soir nous serions à Chamonix.

— Nous allons tous mourir cette nuit, gémit le guide.

— Allons donc, dit Garratt Skinner, nous ne sommes pas les premiers à qui il soit arrivé d'être surpris par la nuit.

Les vivres étaient certainement en petite quantité. Il restait un peu de pain, une boîte de sardines, un petit pot de confitures, une ou deux tranches de lard froid, un sac de bonbons acidulés, deux tablettes de chocolat et quelques biscuits.

— Nous devons garder quelque chose pour demain, dit-il. Ne cédez pas au sommeil, Wallie ! Vous feriez mieux de vous déchausser et d'envelopper vos pieds dans le sac, ils y seront plus chauds et ne courront pas le risque d'être gelés. Vous pourriez aussi tordre vos bas pour en essorer l'eau.

Garratt Skinner secoua Hine de sa torpeur et exigea qu'il suivit ses conseils. Il serait bon que l'on sût plus tard à Courmayeur quelles précautions il avait prises pour prolonger la vie de son compagnon. Il retira lui-même ses bas, et après les avoir tordus, les remit et laça ses souliers par-dessus, car pour lui aussi la nuit avait ses risques. Alors les trois hommes soupèrent. Il restait un peu de vin dans la gourde que Garratt Skinner avait portée sur son dos, il la remplit de neige et la mit sous ses vêtements afin qu'elle fondît plus vite.

— Vous avez votre flacon de cognac, Wallie,

ménagez-le. L'eau-de-vie vous réchauffe pour un moment, mais elle vous laisse plus sensible au froid que vous ne l'étiez avant ; c'est un fait bien connu. Ne buvez pas trop de cette neige fondue, elle vous causerait une brûlure à l'intérieur, du moins c'est ce que l'on dit, ajouta-t-il.

Hine après avoir bu, passa la bouteille à Pierre qui la prit avec sa plainte réitérée. — A quoi bon ? Nous allons tous périr ici cette nuit. Pourquoi un pauvre guide, avec femme et enfants, se laisse-t-il tenter à grimper les montagnes ? Je vous l'avouerai franchement, monsieur, cria-t-il soudain à Walter Hine, je n'aime pas les montagnes, non, je les hais ! et se renversant en arrière, il s'endormit.

— Ne suivez pas son exemple, Wallie. Ouvrez les yeux ! Secouez-vous les bras et les jambes.

Au-dessus des trois hommes les étoiles scintillaient très claires et très brillantes ; au-dessous les faibles lueurs des châlets s'éteignaient une à une ; le froid devenait intense. A intervalles, Garratt Skinner réveillait ses compagnons, et se tenant par le bras, ils se relevaient simultanément sur leurs pieds et piétinaient la neige. Mais chaque mouvement leur faisait mal, et après quelque temps, Walter Hine ne voulut plus bouger. — Laissez-moi tranquille, dit-il, le moindre mouvement me torture. Garratt Skinner avait sa pipe et un peu de tabac ; il l'alluma, protégeant la flamme de l'allumette avec son vêtement ; puis il regarda l'heure à sa montre.

— Quelle heure est-il ? Est-ce qu'il fera bientôt jour ? demanda Hine d'une voix très faible.

— Patience ! Attendez encore un peu, dit Garratt Skinner, gaiement. Les aiguilles marquaient dix heures et quart.

Puis il se fit un grand silence, interrompu seulement par le bruit qu'ils faisaient en grelottant. Leurs dents claquaient, pendant des accès qui duraient quelques minutes, Walter Hine se plaignait sourdement. La gelée semblait étreindre toute la nature, la lueur même des étoiles paraissait froide, les montagnes cette nuit-là prélevaient leur taxe de souffrances. Et cependant, parmi ces trois créatures humaines perchées là-haut sur un étroit rebord du roc dans les hauteurs désolées, il y avait un homme qui ne regrettait rien. C'était juste une nuit comme celle-ci que Garratt Skinner avait souhaitée.

Walter Hine, faible de constitution, animé de peu de courage, était exposé aux rigueurs d'une nuit alpine, à treize mille pieds d'altitude, sans nourriture, et sans espoir de secours avant un autre jour et une autre nuit. Un seul résultat était possible. L'alarme de leur disparition ne serait pas donnée avant le lendemain, à Chamonix ou à Courmayeur. Il faudrait passer une autre nuit encore avant que le secours n'arrivât, ainsi que Garrat Skinner l'avait savamment raisonné. Il ne pouvait y avoir qu'une fin : la mort de Walter Hine. Garratt Skinner courait le risque de subir le même sort, il ne se faisait pas d'illusions à cet égard, mais il en courait le risque en connaissance de cause, et avec une certaine indifférence. C'était le meilleur plan qu'il

eût pu concevoir, puisque, s'il échappait vivant, le soupçon ne pouvait planer sur lui. Ainsi se disait-il, en fumant sa pipe, adossé au rocher et attendant le jour.

A une heure, Walter Hine commença à divaguer. Il prenait Garratt Skinner et Pierre Delouvain pour le capitaine Barstow et Archie Parminter et déclarait qu'il était ridicule de rester à jouer au poker par une nuit si froide ; et pendant qu'en son égarement il délirait et geignait, le jour se montra. Mais avec le matin, il s'éleva une bise glaciale qui faisait tourbillonner la neige comme des nuages de fumée autour des sommets des montagnes. Garratt Skinner se releva avec beaucoup de difficulté, lentement et avec peine il redressa son corps de toute sa hauteur, battit ses bras sur ses côtés, piétina le sol durci, et donna un long regard à sa victime, sans remords comme sans satisfaction. Il se pencha et chercha à le soulever. Mais Hine était trop raidi et engourdi par le froid pour pouvoir se remuer. Peu après, Pierre Delouvain sortit de son sommeil. La lumière les enveloppait maintenant, froide et déprimante.

— Il faut attendre le soleil, dit Garratt Skinner ; jusqu'à ce qu'il soit levé et nous ait dégelés, il n'est pas prudent de nous remuer.

Pierre Delouvain regarda autour de lui, fit jouer les muscles raidis de ses membres et gémit.

— Il ne fera guère de soleil aujourd'hui, dit-il, nous allons tous périr ici.

Garratt Skinner se rassit et attendit. Le soleil

se montra au-dessus des rochers du mont Maudit, mais faible et d'un jaune maladif. Garratt Skinner attacha alors sa veste à son piolet et grimpant sur un rocher, l'agita en tous sens.

— Personne ne le verra, pleurnicha Pierre ; et en vérité Garratt n'aurait jamais agité ce signal s'il n'eût eu la même pensée. — Peut-être, on ne sait jamais, dit-il. Nous ne devons rien négliger, car la journée s'annonce mal.

Le soleil, en effet, ne resta sur le flanc de la montagne qu'assez de temps pour les torturer d'un fol espoir de chaleur. De gros nuages gris se rassemblèrent au sommet du Mont-Blanc et le cachèrent à la vue ; le vent gémit lugubrement le long des flancs de la montagne. Le jour revêche, froid et maussade dans un ciel plein de neige.

— Attendons encore un peu, dit Garratt Skinner, puis nous repartirons.

Il regarda le ciel. Il lui sembla maintenant très probable qu'il allait perdre la partie désespérée qu'il avait jouée. Il avait mis sa vie en jeu. Viennent la neige et les brouillards, il perdait sûrement son enjeu. Néanmoins il se mit en devoir de réveiller Hine. — Laissez-moi, gémit celui-ci, repoussant faiblement ses compagnons qui le soulevaient sur ses jambes.

— Frappez du pied, Wallie, dit Garratt Skinner, vous vous sentirez mieux dans un moment.

Ils le soutinrent ainsi, mais il répéta sa plainte :

— Laissez-moi ! et sitôt qu'ils l'eurent lâché, il

retomba sur le sol. Il était accablé de sommeil, le moindre mouvement lui était un supplice.

Garratt Skinner considéra le ciel plombé.

— Il nous faut attendre du secours, dit-il.

Delouvain secoua la tête.

— Il n'en viendra pas aujourd'hui. Nous allons tous périr ici. C'était mal, monsieur, de tenter la crête de la Brenva. Oui, nous allons tous mourir ici, et il se laissa tomber, pleurant comme un enfant.

—Pourriez-vous redescendre tout seul ? demanda Garratt Skinner.

— Il y a le glacier à traverser, monsieur.

— Je le sais, C'est la difficulté, mais il fait froid et il n'y a pas de soleil. Les ponts de neige peuvent tenir.

Pierre Delouvain hésitait. C'était courir à une mort certaine, il en était convaincu. Mais s'il parvenait à redescendre l'arête de glace, les pentes de neige et les rochers au-dessous, si les ponts de neige résistaient, ce serait la vie sauve pour l'un des trois. Pierre Delouvain n'appartenait pas à cette race loyale des guides alpins, qui considèrent comme une de leurs traditions les plus sacrées de ne pas rentrer sans leurs patrons.

— Oui, c'est notre dernier espoir, dit-il ; et détachant avec ses doigts engourdis la corde à nœuds, il enroula le cordage de rechange autour de ses épaules, et descendit la pente. Pendant la nuit, les pas avaient gelé et dans beaucoup d'endroits il fallait les retailler. Lui aussi était raidi par la longue veille. Il avançait lentement, les membres

engourdis et gelés. Mais à manier son piolet, le sang commença à lui brûler le bout des doigts, à couler dans ses veines ; il reprit petit à petit toute sa fermeté. Garratt Skinner le suivit longtemps des yeux, puis il retourna à Walter Hine et s'assit près de lui. La force peu commune de Garratt Skinner l'avait conservé en bon état. Il bourra sa pipe et l'alluma, veillant à côté de sa victime. Le jour s'avançait lentement. Parfois Garratt Skinner frottait les membres de Hine et frappait énergiquement des pieds lui-même pour conserver quelque chaleur à son propre corps. Walter Hine s'affaiblissait à vue d'œil, tantôt délirant, tantôt reprenant possession de lui-même.

— Laissez-moi, murmura-t-il dans un de ces moments. Vous vous êtes montré un ami dévoué. Vous ne pouvez faire plus. Laissez-moi ici et sauvez-vous.

Garratt Skinner ne répondit pas. Il regarda Hine, avec curiosité et ce fut tout. C'était une chose tout à fait extraordinaire pour lui, que Hine pût déployer une virilité inattendue, presque de l'héroïsme. La perspective d'être laissé seul sur ces hauteurs balayées par le vent, dépourvues de soleil, n'était point agréable. Mais comment Hine pouvait-il le désirer, passait compréhension.

Comment avez-vous acquis tant de courage? demanda Garratt Skinner ; et à sa stupéfaction, Walter Hine répondit :

— Vous me l'avez enseigné, mon vieil ami.

— Moi ?

— Oui.

Garratt Skinner lui donna quelques gouttes d'eau-de-vie et écouta une description de lui-même faite en paroles entrecoupées et dans laquelle il avait quelque difficulté à se reconnaître. Walter Hine avait cherché à se modeler sur un Garratt Skinner imaginaire, et chose étrange, était arrivé à concevoir un acte d'héroïsme se modelant sur Garratt Skinner... car certainement ce dernier aurait agi de la même façon dans les mêmes circonstances. La seule différence, peut-être, aurait été qu'il l'aurait fait avec un sourire... et voici pourquoi Walter Hine essayait de suivre son exemple.

— C'est curieux, se dit Garratt Skinner, et il était intéressé mais nullement touché... Souffrez-vous, Wallie ?

— Terriblement.

— Attendons. Quelque secours nous viendra peut-être.

La journée s'écoula, mais Garratt Skinner n'aurait pu dire quelle heure il était. Sa montre et celle de Hine s'étaient arrêtées sous l'influence du froid excessif, et le triste ciel nuageux ne lui donnait aucun indice. Leur dernière bouchée avait été mangée ils avaient bu la dernière goutte de conac. Il faisait un froid intense. Si la neige voulait seulement ne pas tomber avant le lendemain ! Garratt Skinner n'avait qu'à attendre.

La nuit viendrait et pendant sa durée Walter Hine mourrait. Pendant que cette pensée se présentait à son esprit, il entendit des voix. A sa surprise, à son alarme, il entendit des voix ! Il se

mit à rire. Il commençait à avoir le délire, c'est tout. La fatigue, le froid et la faim se faisaient sentir. Il n'était plus aussi jeune qu'il y a vingt ans. Mais pour être bien certain, il se leva sur les genoux et jeta un regard perçant sur la pente. Il s'était trompé Les rapides pentes s'étendaient au-dessous, sauvages et désolées. Çà et là un noir rocher surgissait, au loin quatre pierres sombres se montraient espacées ; il n'y avait pas un être vivant dans cette solitude. Il retomba en arrière soulagé. Pas un être vivant excepté lui et peut-être son compagnon. Il considéra attentivement Hine et le secoua ; celui-ci gémit. Oui, il vivait et il vivrait encore pendant quelque temps Garratt Skinner recueillit dans sa paume engourdie la dernière pipe de tabac qui restait dans sa blague ; il en renversa la moitié, car ses doigts étaient engourdis et maintenant ses mains tremblaient ; il bourra sa pipe et l'alluma. Peut-être, pensa-t-il, avant qu'elle ne soit finie... Et alors son hallucination lui revint. De nouveau, pendant une accalmie, il entendit des voix, indistinctes, éloignées.

C'était de la faiblesse, évidemment ; néanmoins il se releva, sur ses pieds, cette fois, et en se redressant, sa tête et ses épaules se silhouettèrent sur la neige blanche du fond. Il entendit un cri, oui, un cri incontestable. Il regarda vivement sur la pente et alors ses yeux virent comme ses oreilles avaient entendu. Les quatre pierres noires avaient changé de place, elles se trouvaient plus rapprochées de lui ; c'étaient quatre hommes qui montaient.

Garratt Skinner se retourna rapidement vers Walter Hine ; il saisit son piolet et le leva en l'air. Walter Hine le considérait avec des yeux fixes, stupides, mais il ne leva pas la main, il ne fit pas un mouvement. Lui aussi se croyait en proie à une hallucination. Il lui semblait que son ami se tenait au-dessus de lui, la face convulsée et criminelle, dans laquelle la rage luttait contre un désappointement amer, qu'il tenait son piolet par le manche, en balançait la tête pesante, pour donner plus de force à son coup, et que pendant que l'arme était levée un cri s'éleva des confins du monde, faisant tomber le piolet des mains de son ami, qui se penchant vers lui, murmurait doucement :

— Voici du secours qui nous arrive, Wallie !

Certainement ces mots furent prononcés, ceci n'était pas, en tout cas, une hallucination. Walter Hine le comprit clairement. Garratt Skinner se dépouilla rapidement de sa jaquette, la passa sur les épaules de Hine, et alors découvrant sa propre poitrine, y pressa Hine de façon à lui communiquer un peu de sa propre chaleur.

Les sauveteurs les trouvèrent dans cette position, et l'on se rappela longtemps dans Courmayeur la sublime abnégation de Garratt Skinner.

Celui-ci suivait des yeux l'ascension des nouveaux arrivants, cherchant à se rendre compte qui ils étaient. Il reconnaissait son propre guide, Pierre Delouvain, mais qui étaient les autres ? Comment se trouvaient-ils là par une matinée pareille ? Qui était cet homme de haute stature qui mar-

chait l'avant-dernier ? Et comme la troupe continuait d'avancer, il vit et comprit tout. Mais il n'altéra pas son attitude. Il attendit qu'ils fussent tout près. Alors lui et Hilary Chayne échangèrent un regard.

— Vous ? dit Garratt Skinner.

— Moi-même. Chayne fit une pause. Oui, c'est moi, M. Strood, dit-il.

Tout était dans ces mots. Garratt Skinner savait maintenant que son plan n'était pas seulement déjoué, mais qu'il était compris. Il se redressa et jeta un regard autour de lui ; même aux yeux de Chayne, il y avait une sorte de dignité dans sa manière tranquille, dans sa patience sous la défaite. A Garratt Skinner, tout coquin qu'il était, les montagnes avaient aussi apporté leur message. Pendant toute la nuit qu'il avait passée à côté de sa victime, elles le lui avaient murmuré. Enveloppées par le gel au-dessous des étoiles, étincelantes au soleil, grises sous un ciel de nuages, ou profondément ensevelies sous des flocons tourbillonnants de neige elles lui parlaient de la grandeur de leur indifférence. On pouvait les traverser, les escalader, mais elles restaient inconquises, parce qu'elles étaient indifférentes. L'ascensionniste pouvait rester, abrité pendant le mauvais temps, à la base d'un pic, puis saisir l'occasion et se dresser sur le sommet avec un cri de triomphe et de dérision, les montagnes restaient indifférentes. De même qu'elles enduraient le succès, elles infligeaient la défaite, avec une sublime indifférence, élevant leurs cimes vers

les étoiles, comme plongées dans une communion sublime. Quelque chose de leur patience avait pénétré Garratt Skinner. Il ne repoussa pas son nom, il ne fit aucune question, il accepta l'échec et simplement regarda vers le ciel.

— Je crois que nous aurons de la neige, dit-il.

On prépara du thé, que l'on mêla avec du vin et l'on en fit boire à Hine le premier. Puis tous déjeunèrent et se mirent en route pour le retour, descendant Hine à la corde de marche en marche.

Graduellement, Hine recouvra un peu de force. Ses membres engourdis revinrent douloureusement à la vie. Il commença à se mouvoir un peu par lui-même, soutenu par ses sauveteurs. Ils atteignirent la crête de glace. Elle n'avait plus de terreurs pour Walter Hine.

— Nous ferons mieux de l'attacher serré entre Pierre et moi, dit Garratt Skinner, ainsi que nous l'avons fait en venant.

— Entre Simond et Droz, dit Chayne avec calme.

— Comme vous voudrez, dit Garratt Skinner avec un haussement d'épaules.

Le long de l'arête de glace, la troupe s'avança lentement, mais sûrement, Hine soutenu par les deux guides. Comme elle passait derrière la grande tour de rochers, à l'extrémité inférieure, la neige, qui avait menacé jusque-là, commença à tomber en flocons légers.

— Vite, dit Chayne, il faut atteindre les châlets ce soir.

Ils glissèrent rapidement le long des pentes de

neige sur la crête du contrefort, et tournèrent à droite vers les goulets et les rebords du flanc du rocher. Ils descendirent avec une hâte désespérée, se passant Hine l'un à l'autre, glissant le long des rochers plats, se laissant tomber l'un après l'autre, se blessant dans les glissades des couloirs de glace. Cependant, ils atteignirent, sans grave accident, les pentes de neige au pied des rochers. La neige ne tombait pas encore, on en voyait seulement un flocon çà et là. Mais sur les hauteurs, le vent s'était élevé, il balayait la montagne en rafales furieuses et se retirait avec un mugissement semblable à celui de la mer sur les galets.

— Il faut que nous soyons sortis du glacier avant la nuit, dit Chayne, et sous la conduite de Simond, les guides descendirent la cascade de glace. Ils s'arrêtèrent à la première mare qu'ils y rencontrèrent, pour que Hine s'y lavât la tête et les pieds afin d'échapper aux morsures de la gelée, et ensuite ils se reposèrent un peu. Ils se remirent bientôt en marche, mais ils étaient fatigués et avant qu'ils parvinssent aux rochers où Garratt Skinner avait bivouaqué deux nuits auparavant, l'obscurité était venue. Alors Simond se montra digne des éloges qu'en avait faits Michel Revailloud. A l'aide d'une lanterne démontable, que Chayne avait apportée dans sa poche, il se dirigea à travers l'étonnant labyrinthe, avec un jugement infaillible. De grands séracs se dressaient tout à coup dans l'obscurité, exagérant leurs dimensions et montrant des formes tordues et bizarres.

Simond les contournait, passait par-dessus ou par-dessous, sans s'écarter de sa direction et la petite troupe le suivait. Parfois il disparaissait dans l'espace, au-dessus du sommet d'un escarpement et quelques secondes après sa voix résonnait joyeusement.

— Suivez-moi. Il n'y a pas de danger.

Et son piolet résonnait avec non moins d'entrain. Il les conduisait hardiment au bord de gouffres, qui n'étaient que de simples canaux dans la glace, et parmi d'effrayants pinacles qui, vus de près, n'étaient que des blocs de la hauteur d'un homme. Et enfin le guide qui fermait la marche entendit, loin devant lui, la voix de Simond criant avec un accent de triomphe.

— Les rochers ! Voilà les rochers !

D'un commun accord, ils s'élancèrent épuisés et haletants sur le plateau abrité du bivouac. On trouva quelques bûchettes, on fit du feu, et de nouveau, on prépara le thé.

Walter Hine commençait à reprendre courage et comme les flammes pétillaient joyeusement, les six hommes se rassemblèrent autour du foyer, soit étendus ou à genoux, d'autres assis, et les rochers retentirent de leurs rires.

— Nous serons bientôt arrivés, courage ! Wallie, dit Garratt Skinner, toujours fidèle à son rôle.

Ils dévalèrent l'éboulis, traversèrent une plaine de glace et gagnèrent le sentier sur le rocher, le long de la pente du mont de la Brenva.

— Gardez la corde, dit Garratt Skinner, en

venant, Hine a glissé à un détour, et Chayne lui lança un coup d'œil à la dérobée. Il y avait en effet deux ou trois tournants dangereux au-dessus du glacier inférieur, où l'on avait taillé des marches grossières. Sur une de celles-ci, Walter Hine avait glissé et Garratt Skinner l'avait sauvé, indiscutablement sauvé. Au commencement même de leur expédition, l'objet pour lequel elle était entreprise, se trouvait presque atteint, et aurait certes été atteint, si l'instinct de Garratt Skinner ne l'eût emporté ; comme l'accident était inattendu, avant qu'il eût eu le temps de réfléchir, il avait tendu son bras et sauvé la vie qu'il avait l'intention de détruire.

Hine fut porté avec précaution le long de cette passe jusqu'aux châlets de la Brenva. Les paysans le reçurent du mieux qu'ils purent :

— Il s'en remettra, dit Simond, oh, oui, il se rétablira. Deux d'entre nous vont rester avec lui.

— Ce n'est pas nécessaire, répondit Garratt Skinner. Je vous remercie bien, mais c'est mon devoir de rester, puisque Hine est mon ami.

— Tel n'est pas mon avis, dit Chayne calme et debout en face de Garratt Skinner. Walter Hine sera en sûreté aux mains de Simond. Je désire que vous rentriez avec moi à Courmayeur. Ma femme est là qui nous attend anxieusement.

— Votre femme ?

— Oui, Sylvia.

Garratt Skinner hocha la tête.

— Je comprends, dit-il lentement. Oui, je comprends tout.

Il parcourut la cabane du regard. Simond s'installait pour veiller sur Hine. Garratt Skinner était complètement battu et il le reconnaissait. Alors il regarda Chayne et grimaça un sourire.

— A tout prendre, dit-il, je ne suis pas fâché que vous ayez épousé ma fille. Je vais descendre à Courmayeur. Ce sera une agréable sensation de coucher dans un lit.

Et ils descendirent ensemble à Courmayeur, où ils arrivèrent un peu après minuit.

CHAPITRE XXVI

LE MURMURE DE L'EAU VIVE

Au bout de deux jours Walter Hine était suffisamment rétabli pour être transporté à Courmayeur. Il avait vu la mort de bien près sur la crête de la Brenva ; et certainement la seconde nuit sur laquelle Garratt Skinner avait d'ailleurs compté, aurait vu la fin de son existence ; il avait souffert de congélations partielles et le choc nerveux et les suites du grand froid le laissèrent en proie à une grande faiblesse. Mais chaque jour il reprenait des forces et Chayne avait l'occasion d'admirer l'audace et la subtilité avec lesquelles Garratt Skinner avait cherché à atteindre son but. Car Walter Hine ne tarissait pas d'éloges sur

l'abnégation de Garratt Skinner, qui s'était privé d'une partie de sa ration et s'était découvert et avait mis sa poitrine à nu, pour conserver par sa propre chaleur l'existence de son ami. Ces faits ne perdaient rien de leur importance à être racontés. Et ils étaient vrais ! Chayne ne pouvait refuser à Garratt Skinner une certaine grandeur criminelle. Il n'avait placé Hine dans aucun péril qu'il n'eût partagé lui-même, il l'avait emmené faible et inexpérimenté, dans une expédition ou l'inexpérience et la faiblesse d'un seul pouvaient être fatale à tous. Il y avait, en outre, un incident, non prévu par Garratt Skinner, qui fortifiait singulièrement sa position. Il avait réellement sauvé la vie de Walter Hine sur le sentier rocailleux du mont de la Brenva. Là-dessus on ne pouvait avoir le moindre doute. Il avait étendu le bras et sauvé son compagnon. Chayne appuya beaucoup sur ce fait quand il en parla à sa femme.

— Vous voyez combien j'avais tort, Sylvia, dit-il. Votre père pouvait le laisser tomber et il ne l'a pas fait. J'ai été injuste envers lui, et envers vous aussi, car je vous ai causé de la peine.

Mais Sylvia secoua la tête.

— Non, vous n'aviez pas tort, répondit-elle. Ce n'est que par bonté que vous voudriez me le faire croire. Mais je vois bien la vérité, et elle lui sourit tendrement. Si vous vouliez que je vous croie, il ne fallait pas, m'expliquer la « loi », il y a un an, au chalet de Lognan. Mon père a obéi à la loi et c'est tout. Vous le savez aussi bien que

moi. Il n'a pas eu le temps de réfléchir, il agit d'instinct, sur le moment, il ne pouvait faire autrement. S'il avait eu le temps de la réflexion, aurait-il étendu le bras ? Nous savons bien que non, vous et moi. Mais il céda à la loi. Ce qu'il savait, il le mit en pratique, obéissant au commandement. Il pouvait sauver et il sauva, même contre sa volonté.

Chayne ne contesta point. Sylvia voyait la vérité trop clairement.

— Walter Hine va beaucoup mieux, dit-il. Votre père est encore dans un hôtel à Courmayeur. Il nous faut songer à l'avenir.

— Oui, dit-elle, attendant qu'il s'expliquât.

— J'ai prié votre père de venir nous voir ce soir après dîner, dit Chayne.

Et dans leur salon privé, Garratt Skinner entra ce soir-là, à huit heures. C'était la première fois que Sylvia le voyait depuis qu'elle avait appris toute la vérité, et ce fut pour la jeune femme une véritable épreuve ; mais Garratt Skinner n'en sembla nullement affecté.

Il n'y avait dans sa manière rien qui pût trahir la moindre gêne ; d'un autre côté il n'affecta point les façons offensées d'un père affectueux. Il se contenta de la féliciter tranquillement et simplement de son mariage. Puis il se retourna vers son gendre.

— Vous avez désiré me parler ? dit-il. Je suis à votre disposition.

— Oui, répondit Chayne. Nous désirons, Sylvia et moi, vous faire comprendre que vos relations

avec Walter Hine doivent cesser complètement ; elles devraient déjà avoir pris fin.

— Vraiment ! dit Garratt Skinner, jouant la surprise. Capitaine Chayne, les lois anglaises, toutes révolutionnaires qu'elles paraissent à ceux qui ainsi que moi sont de la vieille école, n'ont pas encore placé, que je sache, les beaux-pères sous la tutelle de leurs gendres. Je ne puis tenir compte de votre désir.

— Ne nous forcez pas à l'exiger, dit Chayne avec le plus grand calme.

Garratt Skinner sourit.

— Exiger, passe encore, mais comment m'y forcer, mon ami, c'est une autre affaire.

— Je pense que nous en avons les moyens à notre disposition, dit Chayne. Nous pouvons faire comprendre à Walter Hine, par exemple, que votre ascension du glacier de la Brenva n'était qu'une tentative de meurtre.

— Un vilain mot, capitaine Chayne ; vous trouverez difficile de prouver ce que vous avancez là.

— Les preuves abondent, répliqua Chayne. Nous avons tout d'abord un télégramme de M. Jarvice, rédigé en termes tant soit peu étranges.

Le visage de Garratt Skinner perdit son sourire amusé.

— En vérité ? dit-il. Mais il était visiblement déconcerté.

— Oui. Chayne tira le télégramme de son portefeuille, le lut tout haut sans quitter des yeux

Garratt Skinner, et le remit en place. « Qu'attendez-vous ? Dépêchez-vous !. Jarvice ». — En tout cas, il n'est pas nécessaire de demander à M. Jarvice ce qu'il attendait, lui, n'est-ce pas ? Il voulait simplement mettre la main sur la somme pour laquelle Hine est assuré.

Garratt Skinner s'appuya au dossier de sa chaise. Ses yeux étaient rivés sur le visage de Chayne, son visage devint sombre et rigide. Il avait une expression inquiétante, comme celle d'un fauve aux abois.

— Il y a encore un certain incident qui s'est passé dans la maison près de Weymouth, et qui parfois doit vous avoir embarrassé, alarmé peut-être. Vous rappelez-vous un certain soir, où un coup de sifflet parti de l'ombre sur la route, joint au cri d'un campagnard, vous firent précipitamment quitter la chambre de Walter Hine, avec autant de précautions que vous en aviez prises pour vous y introduire ? Qui plus est, ce coup de sifflet et ce cri furent la cause de votre fuite précipitée du Dorsetshire. Ah ! je vois ; vous vous en souvenez.

Garratt Skinner avait, en effet, été assez souvent troublé par le souvenir de cette nuit. Le cri, le coup de sifflet strident, partis si soudainement de l'obscurité et du silence avaient frappé son imagination et l'avaient alarmé par leur mystère. Qui donc était l'homme qui avait vu ? Et qu'avait-il vu ? Garratt Skinner ne s'était jamais senti tout à fait à l'aise depuis ce soir-là. Il y avait

quelqu'un par le monde, un étranger, qui possédait la clef de son secret, en supposant qu'il ne possédât pas ce secret tout entier.

— C'est moi qui ai sifflé. C'est moi qui ai crié.

— Vous ! cria Garratt Skinner. Vous !

— Oui. Sylvia était avec moi. Vous vouliez faire, cette nuit-là, ce que vous avez tenté, il y a quelques jours, là-haut, au sommet de la Brenva. Chaque fois il nous a été donné de vous déjouer. Dans une autre occasion, Sylvia vous déjoua seule, je veux parler de l'affaire de la cocaïne.

Chayne regarda sa femme avec un air de fierté au souvenir de la bravoure dont elle avait fait preuve. Elle se tenait à l'écart, dans l'embrasure de la fenêtre, le visage détourné, une main posée sur son front et ses yeux. Le regard de Chayne se reporta sur Garratt Skinner et son visage montra plus de passion qu'il ne l'avait fait jusque-là. — Je ne vous pardonnerai jamais la peine que vous avez causée à Sylvia, dit-il.

Mais les yeux de Garratt Skinner étaient tournés vers sa fille et sa physionomie trahissait aussi un certain sentiment d'orgueil. Sylvia était courageuse. Il se rappelait comment elle lui avait tenu tête lors de la maladie de Hine. Pourtant, il ne lui dit pas un mot et se retourna vers Chayne qui continuait :

— Il y a aussi votre passé qui pourrait ajouter du poids à tous ces faits M. Strood.

Point par point Chayne établissait en détail l'acte d'accusation. Garratt Skinner écoutait sans

interrompre, mais il se reconnaissait battu. Les preuves contre lui étaient trop évidentes. Légalement, elles n'étaient peut-être pas suffisantes pour entraîner sa condamnation par un jury, quoique ce point restât encore à éclaircir, mais elles étaient assez substantielles pour convaincre tout auditeur qui se fût donné la peine d'écouter et de voir.

— La partie est jouée, continua Chayne en conclusion. Nous avons Walter Hine et nous ne le laisserons pas retomber entre vos mains. Jusqu'à quel point lui ferons-nous connaître la vérité, nous n'en savons rien encore, mais nous lui dirons tout ce qui sera nécessaire, et si cela ne suffit pas, d'autres que lui l'apprendront également.

Cette dernière phrase contenait une menace bien définie, mais Garratt Skinner avait déjà pris son parti. Puisque la partie était jouée et qu'il avait perdu, il acceptait sa défaite sans colère et sans excuses.

— Très bien, dit-il, on doit, après tout, désirer la paix au sein de sa famille, n'est-ce pas, Sylvia ? Je consens avec le plus profond regret à me séparer de mon jeune ami Walter Hine. Mais je le laisse entre vos mains.

Il parlait avec une sorte de magnanimité enjouée, mais ses yeux se reportaient vers Sylvia, toujours assise à quelque distance, dans l'embrasure de la fenêtre, la figure cachée dans ses mains. La voix de Garratt Skinner prit une autre inflexion : — Sylvia, dit-il, venez ici.

La jeune femme se leva et se rapprocha de la table.

Les longues heures d'attente, la connaissance des faits qui lui avaient été dévoilés pendant ces derniers jours, avaient laissé leurs traces sur son visage qui avait repris cette expression que Chayne se rappelait trop bien ; les ombres profondes sous ses yeux, la langueur de sa démarche, la pâleur de ses joues, la détresse et la honte dans toute sa contenance, montraient ce qu'elle avait souffert.

— Asseyez-vous, dit-il, et elle obéit à contre-cœur, prenant place en face de lui, de l'autre côté de la table. Elle regardait le tapis fixement, avec cette expression de révolte qui lui donnait l'apparence d'une enfant, charmante et mutine. Garratt Skinner ne put s'empêcher de lui sourire.

— Eh bien, Sylvia, vous l'emportez. Vous avez bien conduit la lutte, et je ne vous garde pas rancune, dit-il d'un ton léger. Mais, et ici sa voix reprit son inflexion sérieuse, vous vous êtes permis de me juger.

Sylvia leva vivement les yeux.

— Non ! s'écria-t-elle.

— J'en suis pourtant convaincu, persista-t-il.

— Je ne vous adresse aucun reproche. Seulement je voudrais vous rappeler ceci : c'est que vous avez dans votre vie personnelle un fait qui doit vous porter à l'indulgence dans vos jugements sur autrui.

Chayne fit un pas, prêt à s'interposer, mais Sylvia lui mit la main sur le bras et le retint.

— Je ne crois pas que vous compreniez, Hilary. dit-elle vivement et elle se retourna vers son père

le regardant en face avec un intérêt non dissimulé.

— Je me demande si nous avons tous deux la même pensée ? demanda-t-elle avec curiosité.

— Peut-être, répondit son père. Toute votre vie, vous avez rêvé du murmure de l'eau vive.

Sylvia fit un signe d'assentiment.

— Oui, oui, fit-elle avec une attention croissante.

— Ce rêve est une partie de vous-même, il fait partie intégrale de votre vie ; qui sait s'il n'a pas, en quelque sorte, influencé votre caractère.

— Oui, dit Sylvia.

— C'est une partie de votre être, dont vous ne sauriez vous séparer, quand même vous essayeriez. Aussitôt que vous dormez, le même rêve s'empare de vous ; il fait autant partie de vous-même que l'un de vos membres.

— Oui, répondit encore la jeune femme.

— Pourtant, vous n'en êtes pas responsable, vous n'y pouvez rien faire.

Sylvia se pencha, attentive.

Ah ! dit-elle, se demandant, si c'était bien là où il voulait en venir.

— Vous savez maintenant pourquoi vous entendez ce murmure, pourquoi ce rêve fait partie de votre existence même. Vous êtes née au son du murmure de l'eau courante, dans cette vieille demeure du Dorsetshire. Avant votre naissance, pendant le jour et pendant la tranquillité de la nuit, votre mère l'entendit, semaine après semaine. Peut-être même, lorsqu'elle dormait, le son hantait-il ses

rêves. C'est ainsi que vous en avez hérité, et qu'il est né en vous.

— Oui, répondit-elle, suivant son argument pas à pas, avec la plus grande attention, mais sans esprimer aucun signe de la perplexité qui se lisait sur le visage de Chayne. Celui-ci se tenait un peu à l'écart, son regard allant sans cesse de Sylvia à son père, se demandant où la conversation les amènerait. De son côté Sylvia reconnaissait chaque phrase que son père prononçait, comme la matérialisation d'une pensée qui lui était familière.

— Eh bien, voici donc une chose définie, une influence très vraisemblable, une caractéristique absolument certaine, où votre volonté n'a pris aucune part. Une des innombrables influences et caractéristiques qui sont une partie de vous-même et dans la possession desquelles vous n'êtes pour rien. Mais nous pouvons toucher celle-ci du doigt. C'est une particularité agréable et gentille, ce rêve qui vous hante, Sylvia; et c'est une bonne chose que d'être née avec une faculté aussi rare. Mais supposez, qu'au lieu de ce rêve, vous fussiez née avec un vice, une tare, un instinct de crime ou de péché, en seriez-vous plus responsable ? Et si vous n'êtes pas responsable du bien, pouvez-vous l'être du mal ? C'est une question embarrassante, Sylvia, assez embarrassante pour vous enseigner à ne porter vos jugements qu'avec une extrême prudence.

— Oui, dit Sylvia, je suis née parmi les fortunées, je ne le nie pas.

— Mais ce n'est pas tout ; et comme Chayne laissait échapper un mouvement d'impatience, Garratt Skinner lui fit un geste indulgent de la main. — Je ne m'attends pas à vous voir, capitaine Chayne, accorder beaucoup d'attention à ces problèmes. Pour un militaire, la discipline et le code pénal sont les seules alternatives. Mais, il se peut que je ne revoie jamais ma fille, et c'est à elle que je m'adresse. Et il revint à son sujet, à cette question si discutée et encore si inconnue. — On ne naît pas seulement avec des qualités, des caractéristiques, des désirs définis, dont nous ne sommes pas plus responsables que l'habitant de la lune, et qui pourtant font partie de notre individu; il y a quelque chose de plus. Combien de votre caractère, combien de votre vie future est décidé pour vous pendant les dix ou quinze premières années de la vie, décidé pour vous, entendez bien, non pas par vous ? Ma foi, personnellement, je crois que votre vie entière est modelée ainsi à l'avance pour vous. Vous n'êtes pas de mon avis... C'est à voir, mais je suis convaincu qu'à l'âge de quinze ans les grandes lignes de votre existence ont déjà été tracées, votre caractère est formé, votre conduite dans l'avenir est chose réglée.

Sylvia ne donna aucun assentiment, mais ne protesta pas non plus. Elle regardait simplement son père avec un visage troublé et interrogateur. S'il en était ainsi, se demandait-elle, pourquoi dès le début avait-elle haï le monde dans lequel sa mère et elle avaient vécu. Et la réponse, ou tout

au moins une réponse, se présenta à sa question. Elle avait vécu dans ses rêves. Elle doutait.

— Ah ! apprenez quelque chose de mon enfance, Sylvia ! ajouta son père, dont la voix, pour la première fois, semblait pleine d'amertume. J'ai été élevé par un père respectable. Oui, dit-il avec un léger ricanement, respectable. Tout ce qui nous environnait était respectable. Nous vivions dans une maison respectable et le quartier aussi était respectable. Deux fois, chaque dimanche, nous allions à l'église écouter un prêtre vénérable. Mais!... Voici maintenant un aperçu de notre vie intime. Quand j'étais couché, j'aimais à lire au lit à la clarté d'une bougie. La chose n'était pas bien terrible, mais c'était contraire aux règles de la maison. Tôt ou tard, j'entendais un bruit de pas étouffés dans le corridor. C'était mon père, qui s'approchait furtivement pour écouter à ma porte et voir ce que je faisais. Je couvrais la lumière avec ma main, peut-être la soufflais-je, mais pas assez vivement pour qu'il n'eût vu le rayon de lumière filtrer sous la porte. Alors la comédie commençait : — Vous ne lisez pas au lit, n'est-ce pas ? demandait-il. — Certainement non, répondais-je. Bien sûr ? insistait-il. — Assurément, père, répétais-je. — Alors il se retirait, mais seulement à une petite distance, et je l'entendais de nouveau revenir à pas de loup. Peut-être la bougie était-elle rallumée, ou tout au moins découverte. Est-ce qu'il allait dire quelque chose ? Oh non ! il avait simplement découvert que j'avais menti. Il sentait qu'il avait gagné un point

et il le mettait soigneusement de côté. Le lendemain matin, nous nous rencontrions à déjeuner, lui, sachant que j'étais un menteur et moi ayant conscience qu'il savait que j'avais menti, et tous deux prétendant ne rien nous cacher l'un à l'autre. Petite affaire, me direz-vous, Sylvia. D'accord, mais remplissez votre vie de semblables petites affaires ! Épier et décevoir, un jeu de cache-cache entre un fils et son père ! On lisait mes lettres, je le savais par des questions détournées destinées à amener l'explication d'une phrase obscure pour tout autre que moi-même ! Pensez-vous qu'un enfant puisse devenir franc et sincère, si ses jeunes années s'écoulent ainsi dans une atmosphère de duplicité ? Quant à moi, je ne le crois pas. A quinze ans, la route que je devais suivre dans la vie était complètement tracée. Il était certain que je me développerais dans la direction où l'on m'avait engagé. Garratt Skinner se leva :

— J'ai fini, dit-il, et ses yeux pendant quelques instants restèrent fixés sur sa fille dont il sembla admirer la beauté avec une sorte de fierté et de mélancolie et, en les voyant ainsi l'un près de l'autre, on ne pouvait douter qu'ils fussent père et fille.

— Vous étes bien trop supérieure pour votre capitaine, ma chère, dit-il avec un sourire. Beaucoup trop jolie et supérieure... ne le lui laissez pas ignorer. Puis tout à coup il s'écria amèrement :

— Plût au ciel que vous ne fussiez jamais venue près de moi.

Et Sylvia, à ce cri, se rappela son arrivée à

Hobart Place, l'hésitation de son père avant de l'accueillir, l'expression de tristesse et de regret avec laquelle il l'avait regardée avant de lui dire bonsoir, le baiser qui n'avait jamais été donné... Et elle comprit que ce cri douloureux n'était que l'expression d'un remords qui s'était trahi dès le premier soir et auquel aujourd'hui son père donnait libre cours. Elle releva ses yeux baissés et fit un pas les bras ouverts :

— Père, dit-elle. Mais Garratt Skinner était déjà parti, on entendait son pas dans l'escalier.

Chayne le suivit précipitamment et le rejoignit au moment où il sortait de l'hôtel.

— Je voudrais vous dire, commença-t-il avec une certaine hésitation, que si vous aviez besoin d'argent...

Garratt Skinner l'arrêta. Il tira quelques louis d'une de ses poches et des billets de banque d'une autre.

— Vous voyez, je suis pourvu pour le moment. Au fait — et il se tourna vers le nord, dans la direction des montagnes que l'on pouvait apercevoir confusément sous le croissant de la lune nouvelle. De fait, je me propose de prendre demain avec moi votre ami Simond et de me rendre à Zermatt par les hauts plateaux.

— Mais après ? demanda Chayne.

Garratt Skinner se prit à rire comme l'aurait fait un enfant heureux à la perspective d'un plaisir à venir.

— Après ? Oh, je ne m'ennuierai pas trop. J'extor-

querai de l'argent à M. Jarvice. C'est ce qu'en Amérique on appelle un « cinch », une certitude, si vous le préférez.

Et avec un bonsoir de bonne humeur, Garratt Skinner descendit le long de la route.

FIN

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE

NELSON, ÉDITEURS,
189, rue Saint-Jacques, Paris.

